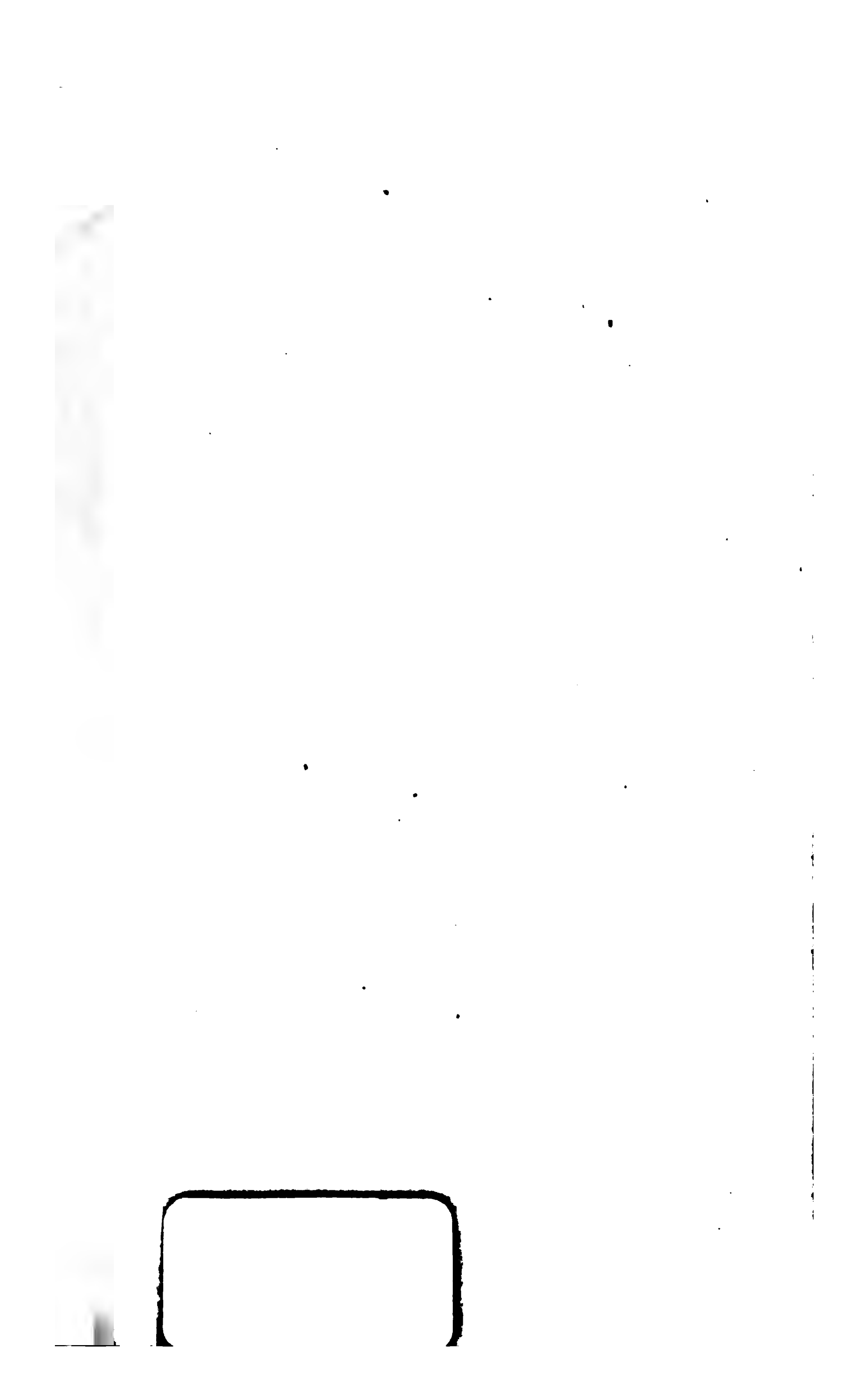
LES MISÈRES

D'UN MILLIONNAIRE.

Il m'a toujours été impossible de m'habituer au pronom personnel *Je*. La première lettre de ce petit mot, si plein d'importance et de vanité, a un aspect arrogant. Elle se hausse le plus qu'elle peut comme une personne qui a un désir immodéré de se faire remarquer. La seconde, plus humble, est pareille à un laquais qui suit un grand seigneur ; et toutes deux ensemble ont, dans la forme, quelque chose d'insolent, de prétentieux et de dominateur qui m'irrite et me choque.

Cette même horreur et cette invincible antipathie que m'inspire le *Je*, le *Moi* la partage. Quiconque aura subi la suffisance et la fatuité d'un importun



LES MISÈRES

D'UN

MILLIONNAIRE

I

[illegible] NEW-[illegible]

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

LES MISÈRES

D'UN

MILLIONNAIRE

PAR

AMÉDÉE ACHARD

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C[ie]

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

(Près de l'École de médecine)

1861



LES MISÈRES

D'UN MILLIONNAIRE.

Il m'a toujours été impossible de m'habituer au pronom personnel *Je*. La première lettre de ce petit mot, si plein d'importance et de vanité, a un aspect arrogant. Elle se hausse le plus qu'elle peut comme une personne qui a un désir immodéré de se faire remarquer. La seconde, plus humble, est pareille à un laquais qui suit un grand seigneur; et toutes deux ensemble ont, dans la forme, quelque chose d'insolent, de prétentieux et de dominateur qui m'irrite et me choque.

Cette même horreur et cette invincible antipathie que m'inspire le *Je*, le *Moi* la partage. Quiconque aura subi la suffisance et la fatuité d'un importun

qui, debout devant une cheminée, se lance dans de longs récits dont il est l'insupportable héros, me comprendra. Le *Moi* est alors comme un tyran qui vous persécute, et quand l'orateur ouvre la bouche pour commencer une phrase par l'inévitable *Je*, on dirait qu'il parle de Charlemagne ou de César.

Au moment d'entreprendre ce récit, que j'aurais pu intituler les *Mémoires d'un pauvre homme riche*, cet insurmontable éloignement s'est réveillé avec une force nouvelle. J'ai compris que le *Je* et le *Moi* m'empêcheraient d'aller jusqu'au bout: C'est pourquoi on me permettra de supprimer du même coup ces deux vilains mots, et de parler de mon individu à la troisième personne, comme s'il s'agissait d'un ami que le hasard m'aurait fait coudoyer journellement dans le cours orageux de ma vie.

Cela dit, je.... non, Jacques Bernard commence.

I

L'HÔTEL DE LA RUE TAITBOUT.

Il est sept heures du matin. Un homme est assis devant une table couverte de papiers, dans un cabinet dont les fenêtres s'ouvrent sur un vaste jardin. Autour de lui sont rangés des pupitres chargés de gros livres et de registres à dos de maroquin vert, dont les coins sont protégés par une garniture de cuivre. Des casiers étiquetés masquent un des côtés du cabinet. Deux grandes cartes de géographie pendent au mur. Sur l'appui de la cheminée en marbre jaune d'un dessin roide, on voit une pendule d'un assez beau modèle, deux flambeaux coiffés d'abat-jour et deux vases de porcelaine trapus, d'où sort un fouillis de papiers jetés pêle-mêle dans leur gorge arrondie. Un grand feu de coke brûle péniblement dans la grille ventrue installée au milieu

du foyer. Un tapis à rayures bleues et grises couvre le parquet. L'ameublement se compose de quelques chaises et d'un divan de cuir marron usé sur les bords. Un baromètre est accroché dans un coin, entre le tableau de la Compagnie des agents de change près la Bourse de Paris, et un cadre de bois d'acajou percé d'ouvertures dans lesquelles sont inscrits le jour de la semaine et le quantième du mois. On y voit, en lettres et en chiffres noirs sur fond blanc, ces mots et cette date : Jeudi, 27 novembre 185.. Pas une œuvre d'art dans ce grand cabinet éclairé par deux fenêtres ; rien qui distraie la pensée et attire le regard, si ce n'est une magnifique toile signée d'un nom célèbre. Cette toile représente une femme âgée, coiffée d'un bonnet de tulle, le corsage pris dans un fichu de mousseline. On dirait le visage honnête, sain, bien portant, d'une tranquille matrone hollandaise d'après Gérard Dow.

Ce portrait est placé au-dessus du fauteuil occupé par Jacques Bernard.

Quelques vieux arbres aux branches dépouillées frissonnent dans le jardin, un merle court dans une pelouse jonchée de feuilles mortes, au milieu desquelles un bassin de pierre moussue reçoit un jet d'eau. Un gros lierre tapisse le mur, le long duquel tourne une étroite allée à demi cachée par des massifs de lilas que peuple une bande de moineaux égayés par le matin. On n'entend aucun

bruit. La plume de Jacques Bernard est suspendue au-dessus d'une large feuille de papier, toute tachetée de chiffres; il en augmente le nombre par moments. Sa tête repose dans l'une de ses mains. Il écrit et il calcule. Par une porte entr'ouverte on aperçoit une longue pièce qui fait partie des bureaux. Elle est vide.

Jacques Bernard est en habit de ville. A-t-il passé la nuit devant sa table, cherchant la solution du problème qui l'occupe, ou vient-il à peine de quitter son appartement pour donner à tous l'exemple de l'activité? Ce feu qui rougit dans l'âtre n'est pas un indice; on peut croire qu'il commence à flamber comme on peut supposer qu'il s'éteint. Une lampe est encore sur le bureau. Tout alentour sont mille notes éparses, des lettres, des liasses de documents, des agendas, deux ou trois registres ouverts. Jacques Bernard les consulte quelquefois des yeux ; d'autres fois il prend l'un des feuillets dispersés à portée de sa main, et en lit attentivement le contenu. Cela fait, sa plume inscrit de nouveaux chiffres dont il a patiemment mesuré les colonnes. Quand il n'écrit plus, quand il ne lit pas, il jette un regard rapide sur le jardin d'où vient un jour pâle et froid. L'expression de ce regard indique qu'il n'en voit ni les arbres, ni la pelouse, ni la fontaine. Il suit intérieurement la progression de son calcul.

Jacques Bernard paraît avoir cinquante-sept ou cinquante-huit ans. Le front est large, saillant, dépouillé. Quelques touffes de cheveux gris frisent autour des tempes et sur le derrière de la tête. Il a le visage plein, le menton carré et vigoureux, les sourcils mobiles, le nez court, les yeux vifs et profonds, la bouche expressive, grande et bien dessinée ; le sang circule sous la peau claire et colorée ; tous les signes de la persévérance, de l'obstination, de la fermeté sont empreints sur cette face d'un caractère puissant ; il y a de la bonté dans le large pli des lèvres, de l'intelligence dans ce front ouvert, une sorte de gaieté se démêle dans l'ensemble de ces traits où le travail a mis son sceau, mais une gaîté voilée, affaiblie, étouffée presque par l'habitude des longues préoccupations ; on y lit une disposition heureuse à la bienveillance, à l'abandon, mais contenue et comme enchaînée par des courants de pensées que les assauts successifs de la vie ont rendues de plus en plus amères. Ils expriment moins la résignation religieuse qu'une sorte de bonhomie ironique, pliée à tout, que le mal n'étonne plus, mais qui volontiers inclinerait vers le bien, si les circonstances le permettaient. Vêtu du froc et dans un réfectoire, Jacques Bernard aurait tout à fait l'apparence d'un moine quelque peu rabelaisien ; enveloppé d'une robe de chambre, et dans le silence d'une bibliothèque, on le prendrait

sans effort pour un philosophe de l'école railleuse de Swift. En redingote noire et en pantalon gris, c'est un banquier qui étudie les chances bonnes et mauvaises d'une opération où quelques millions vont être engagés.

Par un de ces tics particuliers aux hommes qui travaillent beaucoup, il se pince le bout de l'oreille à intervalles inégaux ; dans ces moments-là ses yeux deviennent fixes, il creuse sa pensée plus profondément et en aide le jeu intérieur par un mouvement machinal des doigts. Tout à coup son visage s'illumine, ses lèvres qui remuent semblent prononcer sans bruit la formule qu'il attendait, et sa plume crie sur le papier qu'elle égratigne en courant.

L'hôtel auquel appartiennent le jardin et le cabinet est l'un des plus somptueux de la rue Taitbout. Il est élevé de deux étages sur rez-de-chaussée ; deux ailes en retour encadrent une vaste cour dans laquelle sept ou huit voitures se mouvraient à l'aise. On y descend par un perron de cinq marches. Tout alentour sont les écuries et les remises. L'un des étages qu'elles supportent est disposé pour la caisse et les bureaux ; il communique par un escalier noir avec le cabinet de Jacques Bernard et la grande pièce qui le précède, où sont les pupitres du chef de la correspondance et de ses employés. L'étage opposé sert au logement des gens de service. La

plus grande partie de l'immense rez-de-chaussée auquel on parvient par une porte cintrée, flanquée de deux statues de bronze armées de torches, est réservée pour les réceptions. C'est une longue série de salons magnifiquement meublés. Rien n'y rappelle la tradition et la durée; fauteuils, consoles, guéridons, canapés, tentures, tout semble avoir été pris la veille dans un magasin d'un tapissier à la mode. On chercherait vainement ces menus objets qui sont comme le témoignage honnête et muet de la famille, et qui font qu'on se souvient du père et de l'aïeul. Ces salons sont riches, mais ils n'impliquent pas l'idée du passé. Plus haut sont les appartements de M. et de Mme Jacques Bernard; ils occupent tout un côté de l'hôtel. Le côté voisin appartient à leur fille, Mlle Léonie Bernard, et à leur fils Auguste. Au second étage, diverses chambres, décorées avec le même luxe, sont destinées à certaines personnes avec lesquelles la maison de Jacques Bernard entretient des relations d'affaires suivies, et auxquelles le banquier offre une hospitalité fastueuse quand, par hasard, elles arrivent à Paris.

Cependant l'hôtel semble se réveiller. On entend des portes s'ouvrir et se fermer. Les valets d'écurie attachent leurs chevaux à des anneaux de fer et les pansent dans la cour. Les voitures sortent de la remise et sont nettoyées à grand renfort de seaux

d'eau. Des commis passent devant la loge du concierge et gagnent les bureaux. Un garçon de salle entre en sifflant dans le cabinet de Jacques Bernard; il tient à la main une manne remplie de bois et une espèce de corbeille en cuivre rouge chargée de coke.

« Eh! Clovis! peut-être pourriez-vous siffler moins fort et entrer plus tôt, » dit Jacques qui continue son travail.

A la vue de son maître, Clovis s'arrête un moment; la chanson qu'il siffle meurt dans sa gorge.

« Pardon, monsieur, dit-il en balbutiant, je ne savais pas que monsieur.... mais certainement, si j'avais su.... »

Le pauvre homme ne peut pas aller plus loin et se tait essoufflé comme s'il avait fait une longue course.

Jacques Bernard, sans lever les yeux, lui fait signe de poser la manne et la corbeille de cuivre au coin de la cheminée; Clovis s'empresse d'obéir et se retire précipitamment.

« Allons! murmure-t-il, à quelque heure qu'on se lève, monsieur est toujours le premier à l'ouvrage!... C'est écrit, comme dit Aristote! »

Il murmure encore un instant, regarde la porte du cabinet, prend un livre, hausse les épaules, s'assoit et frappant sur le volume ouvert :

« Parlez-moi de ça ! dit-il, voilà un sage qui vous enseigne le mépris des richesses ! »

Et il s'endort sur un tome dépareillé de Jean-Jacques Rousseau.

L'observation de Clovis se renouvelait tous les jours et dans des circonstances toujours semblables. Il oubliait seulement que l'heure à laquelle il se levait ne variait jamais, qu'elle suivait le réveil du jour bien plus qu'elle ne le précédait.

« Allons, c'est écrit ! » était sa formule ordinaire. Elle lui donnait, dans le langage habituel, une sorte de parenté morale avec les Turcs, bien qu'il fût Picard de naissance. Le temps seul de son verbe favori changeait : parfois il était au présent, parfois à l'imparfait ; mais qu'il s'écriât : C'est écrit ou c'était écrit ! Clovis aurait pensé que sa phrase n'était pas régulière s'il l'eût commencée ou terminée autrement.

Cette locution n'était pas seulement un témoignage de son respect pour une grammaire inconnue, c'était encore un hommage qu'il rendait à une sorte de fatalité mystérieuse dont il se croyait la victime éternelle. Si Clovis perdait une lettre ou s'il attrapait un rhume, c'était écrit ! si le feu ne prenait pas malgré le secours d'un soufflet dont il fatiguait la poche, ou s'il oubliait, chemin faisant, une commission dont il était chargé, c'était écrit ! Et ces deux paroles sacramentelles, il les prononçait avec

la résignation d'un derviche qui sait que rien ne prévaut contre Allah ; mais il avait grand soin de les faire suivre du nom de quelque philosophe fameux qu'il attrapait au hasard dans l'arsenal en désordre de sa mémoire. Que ce fût Bacon ou Brahma dont le souvenir se présentât le premier, peu lui importait. Il avait un philosophe à mettre en avant ; l'honneur était sauf.

Clovis remplissait dans l'hôtel des fonctions élastiques auxquelles il était impossible de donner un nom : garçon de bureau, valet de chambre, cocher au besoin, intendant ou régisseur dans l'occasion, il balayait le cabinet de son maître aussi bien qu'il écrivait une lettre sous sa dictée. On n'avait jamais pu l'astreindre à un emploi déterminé, Clovis ayant dans l'esprit une vague inquiétude qui se traduisait par une envie singulière et irrésistible de faire autre chose que celle pour laquelle on l'avait désigné. Sa probité sévère et son dévouement absolu égalaient seuls cette nécessité radicale de changement qui était en lui. Les plus vieilles connaissances de Jacques Bernard avaient toujours vu Clovis près du banquier, nettoyant un jour un fusil de chasse comme un garde, et, le lendemain, apurant les comptes d'un fermier comme un secrétaire ; ajoutons que Jacques et Clovis étaient du même pays et presque du même âge. Constatons encore que Clovis s'appelait Clovis tout court, qu'il était Clovis pour

tout le monde, et que, s'il avait un autre nom, personne du moins ne le savait. C'était Clovis pour les étrangers, et Clovis pour les gens de la maison. Il causait volontiers. Le caractère de sa physionomie était de n'avoir point de menton, et, par compensation, des oreilles longues comme celles d'un faune.

Dix heures venaient de sonner ; le chef de la correspondance et les employés qui travaillaient sous ses ordres étaient à leurs places. Le calcul que Jacques Bernard poursuivait, depuis si longtemps déjà, touchait à sa fin ; il n'avait voulu recevoir personne, et comptait bien ne pas sonner avant d'avoir mis la dernière main à son travail, lorsque de nouveau la porte de son cabinet s'ouvrit et Clovis parut marchant à pas légers.

« Encore toi? murmura Jacques Bernard.

— C'était écrit! répondit Clovis, mais il y a là quelqu'un qui demande à parler à monsieur, et ce quelqu'un a l'air fort pressé et fort désireux de parler à monsieur.

— Tu sais bien que ma porte est fermée jusqu'à ce que j'appelle.... Tu diras à ce quelqu'un de revenir cette après-midi ou demain matin.... Je suis occupé.... Il ne fallait pas entrer.

— C'était écrit! monsieur; c'était écrit! comme dit Pythagore.

— Alors, va-t'en. »

Clovis fit quelques pas du côté de la porte len-

lement, puis se ravisant tout à coup, et d'un air sournois :

« Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai idée que j'ai vu ce monsieur quelque part, il y a longtemps..., ce pourrait bien être un ami particulier de monsieur...; peut-être monsieur ferait-il bien de le recevoir.... »

Jacques posa sa plume.

« Ah! il est écrit que tu ne t'en iras pas!... Sais-tu le nom de cet ami ?

— Je n'oserais pas en répondre..., la sagesse apprend qu'il faut se méfier du témoignage de ses yeux.... Au surplus, voici la carte que ce monsieur m'a remise, en m'assurant que monsieur donnerait ordre de le faire entrer aussitôt que monsieur aurait vu le nom qui est écrit dessus. »

Tout en parlant Clovis avait posé une carte sur la table et presque sous la plume de Jacques Bernard, qui la prit sans répondre, mais par un mouvement où l'on sentait l'impatience.

« Pierre de Maurs ! s'écria-t-il tout à coup, après avoir jeté les yeux sur le petit morceau de carton qu'il avait entre les doigts.... Pierre de Maurs ici !

— C'est écrit! monsieur, oui, c'est écrit! comme dit Sénèque, répliqua Clovis joyeusement.

— Eh! que ne le disais-tu plus tôt! Voilà un grand quart d'heure que tu aurais dû le faire entrer!

— Sans doute! sans doute! mais ce qui est écrit

est écrit, monsieur le sais bien! D'ailleurs, il ne m'appartenait pas de peser sur les résolutions de monsieur en me mêlant de choses qui ne sont pas les miennes. Si monsieur n'avait pas voulu regarder cette carte que j'ai glissée le plus près que j'ai pu de ses yeux, j'aurais dit à M. de Maurs de s'en aller et je me serais bien gardé de le nommer. C'est égal, c'est une jolie surprise que je fais là à monsieur! »

Tandis que Clovis expliquait complaisamment les causes de son silence, Jacques Bernard, quittant son fauteuil, ouvrait précipitamment la porte du cabinet. Pierre entra, et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Clovis s'esquiva d'un air joyeux et répétant à demi-voix :

« C'était écrit! c'était écrit! comme dit Montaigne. »

Lorsque le moment de la première effusion fut passé, Jacques tira un fauteuil près du feu, ferma la porte qui faisait communiquer son cabinet avec la grande pièce voisine, et s'approchant de Pierre, à côté duquel il s'assit :

« Çà, dit-il en lui prenant la main, ta présence me rajeunit.... Il y a bien quelque chose comme dix ans que je ne t'ai vu.

— Quinze, s'il te plaît, quinze! mon ami, avec deux ou trois autres en sus, répondit Pierre.

— Brr! cela fait frissonner! répliqua Jacques....

Comment fait-on pour vivre quinze années en si peu de temps?... Il me semble que c'est hier que tu t'es embarqué au Havre.... Mais comment, surtout, fais-tu pour que tant d'années passées en fatigues de toutes sortes t'aient si peu changé? Tel tu es parti, tel tu reviens. Les voyages conservent donc?

— Hum! hum! dit Pierre en soulevant les touffes de cheveux qui ombrageaient ses tempes, il y a bien, par-ci, par-là, quelques mèches qui grisonnent.... Vois!

— Tu me la donnes belle! s'écria Jacques gaiement. Mes cheveux ont pris la fuite, et ce qui m'en reste est presque blanc. Regarde!.»

Il y eut quelques minutes de silence, pendant lesquelles les deux amis semblèrent sonder en esprit l'abîme de leurs souvenirs et remonter le cours du temps; ils soupirèrent ensemble, comme s'ils se fussent compris sans parler.

« Ah! qu'il y a longtemps! » murmura Jacques.

Puis, échangeant une nouvelle poignée de main avec l'ami qu'il revoyait après une si longue absence:

« Et maintenant, d'où viens-tu? reprit-il.

— De Rio-Janeiro, répondit Pierre.

— Cependant, si je me le rappelle bien, tes dernières lettres étaient datées de Québec?

— Certainement, mais ces dernières lettres que tu as reçues étaient les premières que je t'avais

écrites ; tu m'as si peu et si rarement répondu, que j'ai pensé te faire plaisir en arrêtant toute correspondance.

— Tu as eu tort, mais à ta place j'aurais certainement fait comme toi, ainsi qu'à la mienne tu aurais probablement agi comme j'ai fait.

— Je veux bien le croire, puisque tu me le dis, mais je n'en vois pas bien la nécessité.

— C'est qu'il y a bien des choses que tu ne comprends pas encore.... Tu arrives des antipodes, mon ami.... ton éducation est à refaire.

— Je m'en suis bien un peu aperçu, et je ne demande pas mieux que d'y travailler ; mais quel rapport vois-tu entre les antipodes et notre correspondance ?

— Un très-grand.... tu voyages et je reste. Autour de toi, ce sont les pays qui changent, comme les décors d'un opéra, sous l'œil du spectateur ; autour de moi, ce sont les événements, c'est-à-dire tout.

— Les hommes aussi, par conséquent ?

— Oh ! les hommes sont les mêmes partout ! au Palais-Royal tels qu'ils étaient au jardin d'Éden ; mais Paris est le seul pays où l'on puisse faire le tour du monde sur les boulevards, le seul où l'on trouve des Californies entre deux pavés.

— Au fait, ne m'a-t-on pas dit que tu avais fait fortune, et même un peu plus que cela ?

— Tu as mis le doigt sur la question, mon vieux Pierre. On est banquier et on travaille autant et plus qu'un manœuvre ; on a des millions et on ne se repose pas. Certes, on n'oublie rien, et il y a toujours au fond du cœur un petit coin où l'on garde intact le souvenir des amis qu'on ne voit plus et des jours qui ne reviendront pas ; mais le mouvement des affaires vous entraîne, vous domine, vous maîtrise. On tourne dans un cercle implacable d'agitations corrosives qui vous inoculent une sorte de fièvre à laquelle on s'habitue, et dont plus tard on ne peut se passer. On s'y plie, on s'y soumet, on s'y résigne, d'abord avec lassitude, avec tristesse, puis on s'y accoutume, on s'y plaît et on en rit. Ce qui était un supplice devient un besoin. On se délecte dans un labeur écrasant, on se repose dans cette fatigue. Tout ce qui n'est pas du domaine des affaires, tout ce qui n'appartient pas à ce monde exclusif où le chiffre rayonne et commande, on le supprime. On pense encore, et par éclairs, à un temps où l'on s'amusait, où l'on était jeune, où l'on connaissait des choses qui s'appelaient le plaisir, la conversation, la lecture, la promenade, la chasse, quelquefois on soupire, comme nous l'avons fait tout à l'heure, puis on retourne à son travail comme le bœuf à son sillon, et le joug ne déchire pas. L'occasion, maintes fois venue de le briser, on ne la saisit pas, on la repousse même, et on marche à

pas opiniâtres dans ce dur chemin tout assombri d'horizons arides. Pourquoi? on ne sait! Et voilà pourquoi, moi qui t'aime, moi qui n'ai rien oublié de nos jeunes années, moi qui t'attendais, je ne t'ai pas écrit! Me pardonnes-tu?

— Et ne suis-je pas ici dans ton hôtel, au coin de ton feu? N'est-ce pas chez toi que je suis allé dès mon arrivée à Paris?

— Alors, parle-moi de toi, et dis-moi par quel hasard tu étais au Brésil quand je te croyais encore dans le Canada? »

Pierre sourit.

« Toi aussi, tu viens de poser le doigt sur la plaie, reprit-il; comme toi, j'ai ma passion, ma fantaisie, si tu veux, — mieux encore, — ma folie, et j'y obéis avec le même empressement, la même obstination que tu mets à servir la tienne : j'ai la manie des mauvaises herbes et des vieux cailloux comme tu as celle des affaires et des spéculations; je suis naturaliste comme tu es banquier. Il y a seulement cette différence entre nous que, si tu as un rang officiel dans le monde financier, un nom que la Banque respecte, un crédit européen, une réputation méritée de capitaliste formidable, moi je tiens dans le monde savant la place d'un zéro qu'aucun chiffre ne précède. Je n'ai de fauteuil dans aucune académie, on ne sait pas que j'existe, et il n'est point de journal qui s'occupe de ma pau-

vre petite personne. Ma science est une science sans brevet, une science d'amateur. Ma vocation est celle d'un fantaisiste; et si j'étais bien sûr que ta mémoire fût discrète comme un silo, j'ajouterais bien bas que j'ai la triste conviction qu'à l'Institut on me prend pour un Bohême.

— Toi?

— Et oui, moi! je n'ai voulu de mission d'aucun gouvernement, et je n'ai adressé de rapport à personne. J'ai voyagé comme les pionniers défrichent, avec mes seules ressources, et en prenant conseil de mon seul plaisir. Si maintenant mes promenades vagabondes ont eu quelque bon résultat, mes correspondances modestement orgueilleuses n'en ont pas instruit l'univers. Je collectionne et j'annote pour mon amusement particulier.

— Est-ce ainsi que tu feras toujours?

— Eh! qui sait! Il peut se faire que l'envie d'être quelque chose me prenne à mon tour. J'ai des notes, des documents, beaucoup de petits papiers écrits à la hâte, sous le wigwam d'un sauvage ou la tente nomade d'un chasseur, quelquefois dans la cabine d'un bateau à vapeur, le plus souvent sur mes genoux, dans une pirogue.... Si jamais je regarde au fond de mes portefeuilles, j'ai grand'peur que mes contemporains ne soient exposés à une jolie petite avalanche de volumes.... J'en frémis d'avance!... Bien certainement ils ne me le pardonneront pas. »

Jacques se mit à rire :

« A tout péché miséricorde ! » dit-il.

M. de Maurs était parti du Havre en 1840. Il avait seulement alors l'intention d'étudier la Nouvelle-Écosse et une partie du Canada. La chose faite, et l'amour de la flore et de la faune américaines le poussant toujours plus avant, il avait exploré le fleuve Saint-Laurent dans tout son cours, les grands lacs intérieurs, descendu la vallée du Mississipi, visité la Louisiane, traversé les montagnes Rocheuses, parcouru l'Orégon et gagné la Californie et la mer Pacifique, en coupant au milieu des solitudes inconnues du continent. Les provinces du Mexique et du Texas fournirent à sa curiosité de nouveaux aliments qu'il n'eut garde de négliger. Les déserts et les forêts, les prairies et les lacs l'avaient conduit de proche en proche jusque dans la Colombie et la Guyane. Après une assez longue visite aux républiques espagnoles, où il avait eu le divertissement de sept ou huit révolutions, une nouvelle étape le fit passer des bords de l'Orénoque à Lima. Le Pérou l'avait retenu quelque temps, ainsi que le Chili, après quoi un matin, un peu las de cent excursions dans la Patagonie et la Terre de Feu, il s'était rendu de Buenos-Ayres à Rio-Janeiro, d'où un bateau à vapeur anglais venait de le ramener à Liverpool. Il regrettait de n'avoir pas remonté le fleuve des Amazones jusqu'à sa source.

« C'est un voyage très-facile, ajouta-t-il; sauf les caïmans, les bêtes féroces, les sauvages, les flèches empoisonnées, la fièvre jaune, les ouragans, les marais pestilentiels et la faim, on n'y court point de danger. »

Quand M. de Maurs eut terminé le récit de son odyssée, Jacques Bernard respira.

« Je n'ai fait que t'écouter et je suis harassé! dit-il. Se peut-il qu'on marche tant! Les arbres sont des arbres partout cependant, et les hommes donc! Et qu'as-tu rapporté de ces pays lointains?

— Des pierres, des plantes et des peaux de bêtes.... Les ramasser ce n'est rien! mais où les mettrai-je à présent? je suis épouvanté à la pensée du nombre incalculable de caisses qui me suivent.

— Rassure-toi; on trouve encore des hôtels à Paris.... Mais ton fils.... tu ne m'en parles pas?... Depuis ton arrivée, ton silence me fait presque peur.

— Oh! si je ne te parle pas de Fernand, c'est qu'il se porte bien.... J'imagine également que ta famille est en bon état.... peut-être même est-elle augmentée?...

— Non, ma foi! J'avais Auguste et Léonie.... j'ai toujours Léonie et Auguste. »

Un domestique vint annoncer que plusieurs personnes attendaient dans l'antichambre.

« Clovis n'est donc pas là? Il savait bien, ce-

pendant, que je ne voulais pas être dérangé! s'écria Jacques.

— Le cocher de madame est un peu malade; Clovis a attelé le coupé, a pris la livrée d'Antoine, et il conduit madame, » reprit le domestique.

Jacques Bernard laissa échapper un geste d'impatience.

« Eh bien! qu'on attende, dit-il; je sonnerai tout à l'heure. »

Pierre posa la main sur le bras de son ami.

« Non pas, reprit-il, je vais te laisser; mais, avant, j'ai quelque chose encore à te dire.

— Quoi donc?

— Presque rien, un service à te demander.

— Déjà! » fit Jacques.

L'expression de son visage changea subitement. Elle était ouverte, joyeuse, confiante, épanouie; on y voyait le reflet des sentiments les meilleurs; un nuage passa dessus. Ce fut comme l'effet d'un coup de vent sur la surface brillante et polie d'un lac. Les sourcils se rapprochèrent, un pli se forma au coin des lèvres, la gaieté des yeux s'éteignit; tous les traits devinrent à la fois secs et durs. M. de Maurs le regarda curieusement.

« Eh! eh! dit-il, voilà une exclamation qui me paraît singulière tout au moins! Pourrais-tu me traduire en bonne prose le sens de ce petit adverbe en quatre lettres? »

Jacques se gratta l'oreille sans quitter Pierre des yeux. Un certain embarras se lisait sur sa physionomie.

« Le mot est parti un peu vite, j'en conviens, répondit-il; à l'air de ton visage je crois bien que j'ai eu tort, mais enfin parle d'abord, et après je serai aussi franc dans mes explications que tu pourras l'être dans ta demande.

— Eh bien ! reprit M. de Maurs, un de ces hasards qui semblent romanesques, et qui parfois se rencontrent sous les pas des personnes les plus sensées, m'a fait découvrir, au fond de la Louisiane, un vieux gentilhomme qui portait les armes et le nom de notre famille. Son aïeul était originaire du Poitou ; le flot de la colonisation française l'avait, en se retirant, oublié sur les rives du Mississipi, comme une épave abandonnée sur la grève par la marée. Jean de Maurs était célibataire. Il nous retint six mois sur sa plantation. Nous représentions pour lui la patrie inconnue. Mon fils était son Eliacim. Nous partîmes cependant. A quelque temps de là, une lettre, reçue à San-Francisco, m'apprit que le vieux planteur était mort, instituant mon fils son légataire universel. Notre intention, tu le comprends, n'est pas de vivre dans la Louisiane ; si beau qu'on trouve le pays et si intéressante qu'y soit l'étude des sciences naturelles, il y a trop de moustiques dans le voisinage du Mississipi ; j'ai donc fait vendre les terres

et les nègres du même coup. Or, le prochain paquebot m'apportera le prix de cette vente, débarrassée de legs particuliers assez importants. C'est une somme ronde de quatre ou cinq cent mille francs, qui va tomber sur les bras d'un voyageur médiocrement habitué à manier de tels capitaux. Fernand m'en laisse la libre disposition, quoique majeur depuis quatre ou cinq ans déjà. C'est mon fils dans la plus large acception du mot, mais nous vivons en frères. J'ajouterai même que ce surcroît de richesses arrive fort à point, nos longs voyages ayant quelque peu écorné le patrimoine paternel. Un bon conseil ne me serait donc pas inutile, et je viens te prier de me le donner.

— Est-ce tout? répliqua Jacques Bernard.

— Tout. »

Les deux amis se regardèrent de nouveau un instant sans parler. Le visage de Jacques s'éclairait, mais l'embarras ne disparaissait pas encore. M. de Maurs rompit le silence le premier.

« Voyons, reprit-il, veux-tu que je traduise en langue vulgaire ce *déjà* spontané qui tout à l'heure est parti de tes lèvres, je n'ose pas dire de ton cœur? Tu as eu peur qu'un apprenti savant, un curieux qui, sous prétexte d'études, va gaspillant son bien à travers le monde et croquant le fonds avec le revenu, ne fût entré ici pour t'emprunter quelque argent. Est-ce bien cela?

— C'est vrai, » répondit Jacques résolûment.

A son tour, la physionomie de M. de Maurs se rembrunit, une moue légère contracta sa bouche.

« Hum ! dit-il, je ne te croyais pas si banquier que cela ! Peste ! quel progrès. »

Jacques lui saisit la main.

« J'ai eu tort, je te le répète, reprit-il avec une extrême vivacité ; mais, avant de m'accuser, comprends bien le milieu terrible où je vis.

— Terrible, en effet, s'il t'amène à me parler ainsi....

— Tu m'en veux ?

— J'arrive des antipodes, tu le sais. »

Pierre fit un mouvement comme pour se lever. Jacques le retint.

« Non, dit-il, tu ne partiras pas sans m'avoir jugé. Tiens, l'heure à laquelle la porte de mon cabinet s'ouvre ordinairement est passée depuis un long moment. Un flot de gens de toute espèce est là qui m'attend. Je ne les ai pas vus. Entre là, dans cette petite pièce où je me retire quand j'ai un travail difficile à terminer. La portière soulevée, tu entendras facilement ce qu'on dit ici. Cette réception finie, je t'appellerai et tu me condamneras.... si tu peux. »

Tout en parlant, Jacques avait ouvert la porte étroite du cabinet où il n'y avait que deux chaises et une table devant une cheminée.

« Y consens-tu ? reprit-il.

— Soit, » dit M. de Maurs.

Et il passa dans le cabinct.

Jacques Bernard sonna immédiatement.

« Faites entrer, » dit-il.

II

LES QUÊTES À DOMICILE.

La première personne qui parut dans le cabinet de Jacques était un homme petit, sec, anguleux, qui portait sur le nez une paire de lunettes bleues et sous le bras un portefeuille de cuir noir, tout bourré de papiers qui saillaient par les coins. Son pantalon noisette avait des teintes blanchâtres sur les genoux ; les manches et le col de son habit accusaient de longs services. Il salua obséquieusement Jacques Bernard, posa sur un meuble son chapeau fané et ouvrit le portefeuille de cuir noir, d'où il tira de grandes feuilles de papier qu'il se mit en devoir d'étaler sous les yeux du banquier.

« Avez-vous trouvé ce que vous cherchiez, monsieur Dupley ? demanda Jacques.

— A peu près, monsieur, à peu près, répondit

l'homme au portefeuille. Pour que le problème soit entièrement résolu, il ne faut plus qu'un tube de dégagement, dont une soupape règle le mécanisme et qui ait une force de résistance égale à la force d'impulsion communiquée par le piston. J'entrevois cette solution, je la poursuis, j'y touche; mais elle demande encore quelques efforts et une série d'expériences malheureusement fort coûteuses. J'ai pensé qu'un homme tel que vous, qui comprend et honore la science, ne me retirerait pas son appui. »

M. Dupley n'avait pas perdu une minute pour déployer une demi-douzaine de planches dessinées à l'encre de Chine et zébrées de lignes rouges autour desquelles rayonnaient des chiffres et de petites lettres majuscules rangées symétriquement; tout en les étalant sur le bureau de Jacques, il laissait tomber quelques mots rares du bout des lèvres.

M. Dupley était un inventeur; il cherchait l'application de l'électricité comme force motrice, et avait dépensé déjà quelques milliers de francs, ramassés un peu partout, en machines successives qu'il ne parvenait jamais à faire fonctionner régulièrement. Son entêtement égalait sa mauvaise fortune. Il lui manquait si peu de chose pour réussir : une roue, un tube, un piston! Cependant, ce peu de chose n'arrivait pas, et M. Dupley, toujours

aveugle, après cent échecs, poursuivait naïvement son œuvre chimérique.

Aussitôt qu'il était en quête d'une nouvelle somme, il apparaissait chez Jacques Bernard, qui l'éconduisait ou l'écoutait, selon son humeur.

« Laissez-moi vos plans, j'aviserai, répondit-il ce jour-là en interrompant l'inventeur, dont le discours était tout plein de tuyaux, de leviers, de rouages et de condensateurs qui se heurtaient à chaque mot.

— Oh ! monsieur, je vous les laisse, ils sont en bonnes mains ! D'ailleurs, il ne faut plus que dix ou douze mille francs pour mener à bien cette entreprise : la science compte sur vous.

Jacques fit un signe de tête.

« Je reviendrai dans trois ou quatre jours, » ajouta M. Dupley, qui salua et se retira maladroitement en heurtant les meubles.

Un second personnage entra bruyamment dans le cabinet. Son paletot blanc à larges revers laissait voir une cravate à grands bouts, piquée d'une épingle étincelante, et un gilet écossais à carreaux noirs et gris. Ce personnage avait la voix haute, la toux retentissante, le geste fréquent et rapide ; sa main caressait complaisamment sa barbe en collier.

« Bonjour, mon cher Bernard, dit-il en secouant la main du banquier comme un orage secoue les branches d'un chêne, je ne fais que passer. Grande

nouvelle! j'ai reçu les documents que nous attendions de Madrid. Toutes nos espérances sont dépassées, les mines de San-Juan d'Olmedo produisent le plus riche minerai de l'Espagne. Quinze parties d'argent sur soixante-neuf de plomb! Une maison de banque de la rue Laffitte, que vous connaissez bien, a eu vent de l'affaire; mais mon amitié vous doit la préférence. Les mines de San-Juan sont à nous pour un million si vous voulez. Vous avez trop l'intelligence des affaires pour en laisser échapper une qui prendra rang parmi les plus belles que la Bourse de Paris ait vues depuis dix ans. Demain je dois rendre réponse. Voulez-vous que je vous envoie les papiers qui doivent asseoir votre conviction?

— C'est inutile, mon cher baron, mes fonds sont engagés. Je renonce aux mines de San-Juan d'Olmedo. »

Le baron se récria, éclata, insista et fit rage. Jacques Bernard ne manquerait pas de regretter un jour de n'avoir pas accepté les excellentes propositions que lui offrait le comité de Madrid.... Le minimum du rendement serait de soixante à quatre-vingts pour cent.... C'était une fortune qu'il rejetait.... Le baron prenait sur lui de remettre sa réponse à quarante-huit heures. Il ne voulait pas qu'un ami eût un jour à lui reprocher de n'avoir pas mis tout en œuvre pour le rendre maître d'une affaire sans

égale.... Certainement, on avait surpris la religion de Jacques par de faux renseignements.... On savait à quoi s'en tenir sur ses capitaux!... Un banquier tel que lui avait toujours quelque petit million disponible.... D'ailleurs, sa signature suffisait. Le baron était consterné, stupéfait, indigné.... Il ne sortirait pas qu'il n'eût la parole de Jacques Bernard.

« Vous n'aurez rien, » dit Jacques.

Le baron s'emporta.... Jamais on n'avait vu d'obstination comparable à celle de Jacques et plus malheureuse. Tout à coup, changeant de ton :

« Je vois ce que c'est.... Vous êtes gourmand, reprit-il avec un gros éclat de rire ; j'abandonne à votre profit la moitié de la part qui me revient sur la somme réservée aux fondateurs. C'est trois cent mille francs que vous gagnez. »

Jacques secoua la tête.

« Merci, reprit-il ; gardez tout. »

Le baron comprit cette fois qu'il n'y avait rien à espérer. Il frappa du pied, boutonna son grand paletot blanc, et toussa coup sur coup avec le bruit d'un tromblon qu'on décharge.

« Et moi qui ne voulais pas aller rue Laffitte !... Tuez-vous donc pour des ingrats ! » s'écria-t-il.

Là-dessus il partit, en jurant qu'il ne remettrait plus les pieds chez Jacques Bernard.

Un monsieur qui marchait à petits pas, silencieusement, tel qu'un fantôme qui glisse sur un tapis,

et parlait tout bas, lentement, onctueusement, avec le doux murmure d'un vent léger entre les pins, suivit le tempétueux baron.

Ce nouveau venu serrait son chapeau entre ses deux mains à la hauteur de la poitrine; il avait un pantalon noir, un gilet noir, un habit noir et des gants noirs ; tout cela étroitement collé sur un corps chétif et des membres grêles, que le moindre choc pouvait faire voler en éclats. Un ruban, chamarré de différentes couleurs, ornait la boutonnière la plus hauté de son habit, et se cachait si modestement que, dès le premier coup d'œil, on le voyait.

M. Lambertier s'inclina trois fois avant de parler. Il avait eu l'idée d'une société philanthropique pour l'amélioration du sort des petits Savoyards. Les associés verseraient une somme mensuelle à l'aide de laquelle, une première mise de fonds étant obtenue, on subviendrait au besoin de deux ou trois cents petits malheureux, qu'on arracherait ainsi aux sollicitations du vice, aux entraînements du mauvais exemple. La société les emploierait à ses risques et périls. Ils auraient un lit, une nourriture saine qu'ils prendraient en commun et à des heures régulières, et chaque soir un vertueux ecclésiastique leur ferait de bonnes lectures. On sauverait des âmes en même temps qu'on réaliserait d'honnêtes bénéfices. Les premiers souscripteurs,

parmi lesquels on comptait les noms les plus honorables, avaient fait choix d'un homme pieux pour diriger l'établissement.

« Vous, monsieur, sans doute ? » dit Jacques.

M. Lambertier sourit d'un air de componction en serrant plus étroitement son chapeau contre sa poitrine.

« On a vaincu ma résistance à force d'obsessions, » dit-il timidement.

Or, il manquait encore une somme de mille écus pour louer et approprier la maison qui devait recevoir la première colonie des jeunes parias de la Savoie, et quelques personnes charitables avaient pensé que M. Jacques Bernard serait heureux d'associer son nom à cette œuvre de bien.

Jacques ouvrit un tiroir, y chercha quelques pièces d'or et les remit à M. Lambertier.

« Je voudrais faire plus, monsieur, mais, vous le savez, chacun a ses Savoyards, » dit-il.

L'homme noir s'inclina comme un rameau de saule.

« Votre nom, monsieur, sera inscrit parmi ceux des bienfaiteurs de notre maison..., reprit-il benoîtement ; encore quelques bonnes âmes qui vous ressemblent, et d'innocentes créatures sauvées de la misère vous béniront ! »

M. Lambertier se dirigea vers la porte à reculons. Il saluait encore dans l'antichambre.

« Si la maison des petits Savoyards s'ouvre jamais, je serai bien surpris ! murmura Jacques ; cela dépend néanmoins du chiffre des appointements réservés à la direction. »

Un homme d'un certain âge entra, vif, alerte, remuant ; il était brun de peau, petit de taille, avec des yeux noirs et mobiles, plus inquiets que les antennes d'un scarabée. Il sauta sur la main de Jacques.

« Bonjour, Bernard, » dit-il.

Jacques, un peu surpris, examina attentivement son interlocuteur.

« Tu ne reconnais pas Sylvain Coppernel, le petit Coppernel qui jouait aux billes dans le jardin du père Fortin ? dit le petit homme. Ah ! il y a longtemps de cela, et on se fait vieux !... Plus tard, nous nous sommes revus chez le bonhomme Duhamel, je voyageais pour la maison, toi, tu tenais la correspondance.... Ah ! ah ! tu as fait ton chemin et je t'en félicite.... Personne ne le méritait mieux que toi.... toujours le premier à la besogne ! et vigilant ! et actif ! et économe ! m'en as-tu prêté de ces pièces de cent sous que j'ai oublié de te rendre ?

— C'est vrai, dit Jacques.

— Bon ! voilà que tu me reconnais ! Quiconque t'a donné une tape, du temps que nous jouiions aux barres, a fondu sur toi aussitôt qu'on a su que tu étais millionnaire, poursuivit Coppernel ; je n'ai pas imité ces renards et ces loups.... pourquoi faire ?

D'ailleurs j'attendais une occasion. Elle est venue et me voici. Tu ne refuseras pas de prêter un coup d'épaule à un ancien camarade.... Tu te souviens de la fable :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

— Et d'un plus gros aussi, répliqua Jacques.

— Tu n'es pas sot.... nous allons nous entendre. Tu comprends que j'ai jeté aux orties la percale et le calicot du bonhomme Duhamel. J'ai fait vingt métiers depuis lors. Maintenant, je suis homme de lettres.... ne ris pas.... il n'en coûte que cinq ou six feuilles de papier blanc à noircir. J'en ai sali mille! Donc, je fonde un petit journal, le *Ver-luisant;* le titre étincelle, sans calembour. J'ai un corps de rédaction prêt à tout, jeune, hardi, tapageur, et d'autant plus disposé à faire parler de lui qu'il est inconnu. Mes petits gars seront dans Paris comme des moineaux sur un cerisier. Gare aux fruits! Avant un mois, j'aurai trois mille abonnés, au bout de l'an, dix mille. Nous cultiverons l'anecdocte, et les badauds s'arracheront mon carré de papier. Que nous saurons bien le saupoudrer d'initiales transparentes et de noms connus ! Tels les coquelicots dans un champ de blé; cela tire l'œil : comprends-tu?

— Parfaitement. Est-ce un abonnement que tu désires?

— Ah ! fi ! Pour qui me.... non, pour qui te prends-tu ? Je fonde le *Ver-luisant* au capital de cinquante mille francs divisés en vingt-cinq parts de deux mille francs chaque. Je t'ai inscrit pour deux parts. Les voici. »

Jacques fit la moue.

« Hum ! dit-il.

— N'est-ce point assez ? répliqua l'imperturbable Coppernel, parle.... n'hésite pas. »

Jacques se pinça l'oreille.

« Tu dis deux parts ? reprit-il, soit quatre mille francs ?

— Quatre mille francs. Si tu les perds, tu les perdras. Si je réussis... tu auras été un bon diable, quoique banquier, et je te revaudrai cela. Écoute donc ! je n'ai plus trente ans.... j'ai des cheveux assez sots pour grisonner, et tout cela m'avertit qu'il est temps de chercher un bon petit terrier pour la saison froide. Je ferai comme les ours quand ils sont bien gras. Aide-moi à creuser mon trou. Je n'ai qu'un ami cinq ou six fois millionnaire ; prouve-moi que cela sert à quelque chose, et je crierai au miracle ! »

Jacques ne répondit pas, mais, de la même main qui tout à l'heure taquinait son oreille, il écrivit trois mots sur un bout de papier.

— Tiens, dit-il ensuite à Coppernel, prends ce bon et passe quand tu voudras à ma caisse.

— J'y cours, » dit Coppernel.

Puis, lisant le papier qu'il balançait amoureusement à la hauteur des yeux :

« Quatre mille francs ! c'est invraisemblable ! » reprit-il.

Il serra le bon dans sa poche, et, prenant la main de Jacques Bernard :

« Adieu et au revoir ; il sera question de toi dans Landerneau, » dit-il.

Jacques attaqua de nouveau son oreille ; il avait peur d'avoir fait une sottise.

La porte ouverte donna passage à une dame voilée à laquelle Jacques présenta un siége. Elle souleva son voile à demi et porta un mouchoir à ses lèvres en toussant.

C'était une femme qui paraissait avoir trente-cinq ou trente-six ans ; elle avait dû être remarquablement jolie : ses traits fatigués ne manquaient pas de finesse. Elle portait une robe de soie tout unie, un châle carré et un manchon. Son chapeau de velours n'était pas neuf.

« Pardonnez-moi, monsieur, dit-elle d'une voix qui tremblait, je suis un peu émue. Il faut que ma position soit bien affreuse pour me réduire à une démarche que je fais pour la première fois.

— Ah ! une intrigante qui joue la grande dame ! » murmura Jacques.

La dame au manchon s'assit et dirigea furtivement un regard humide sur le banquier ; puis d'une

voix plaintive, avec des inflexions savantes dont Jacques aurait admiré le naturel au théâtre, elle commença un récit habile, où l'art se déguisait sous l'apparence d'une confession arrachée par le découragement.

Elle s'appelait Mme de Saint-Ay; son père avait appartenu à la magistrature, son mari, employé dans l'administration publique, était atteint d'une maladie mentale qui se manifestait par crises. De leur fortune, dévorée par un frère qui était en Amérique, il ne restait rien. Toutes les ressources étaient épuisées, tous les bijoux de famille vendus; Mme de Saint-Ay vivait de son travail, mais que peut le travail d'une femme élevée à ne rien faire!

« Hélas! monsieur, ajouta-t-elle, c'est le luxe de nos premières années qui nous perd! On nous apprend à être heureuses, et c'est tout! »

Des amis de sa famille sollicitaient pour Mme de Saint-Ay un bureau de tabac; elle avait quelque espoir de l'obtenir... mais en attendant que devenir!

En finissant, Mme de Saint-Ay porta à ses yeux un mouchoir brodé tout couturé de reprises. Le geste, l'accent, le langage, la toilette, tout était en harmonie. La robe fanée, mais belle et d'une coupe élégante, répondait à la fatigue de l'œil un peu rouge au coin des paupières; la poitrine se soulevait par intervalles avec des efforts contenus; un léger tremblement agitait les lèvres; pas une tache

sur le pied bien chaussé et sur la jupe toute blanche; elle tira un de ses gants, propres mais éraillés, et fit voir une main charmante, quoique frêle, et admirablement soignée.

« Et l'on dit qu'il n'y a plus de grandes actrices! » pensa Jacques Bernard.

Il avait la conviction profonde que l'histoire de Mme de Saint-Ay appartenait à la famille des romans; mais ce qu'il venait d'entendre était comme une représentation extraordinaire jouée à son bénéfice. Cela valait bien le prix d'une loge. Il prit dans sa poche deux ou trois louis et les glissa dans la main fluette et pâle de la fille du magistrat.

« Ah! monsieur, vous êtes bon! » dit-elle en lui pressant légèrement le bout des doigts.

Mme de Saint-Ay ramena son voile sur son visage, se leva et sortit.

« Bravo! » murmura Jacques Bernard malgré lui.

Et il s'étonna que Mme de Saint-Ay n'appartînt pas, en qualité de pensionnaire, au théâtre du Vaudeville ou du Gymnase.

« Après tout, reprit-il quand elle eut disparu, peut-être ne sait-elle jouer qu'à domicile! »

La personne qui succéda à Mme de Saint-Ay entra d'un air délibéré. C'était une femme encore jeune, mise avec une rare élégance et douillettement enveloppée d'un grand cachemire qui descendait jusqu'aux talons; elle avait le teint frais, trop

frais peut-être, de beaux cheveux blonds; et sur son visage un mélange singulier d'audace et d'embarras.

« Mme d'Obernai! s'écria Jacques en faisant deux pas au-devant de la visiteuse.

— Chut! répondit celle-ci en portant un doigt à ses lèvres; si l'on me savait dans votre cabinet, on vous croirait en bonne fortune, et cela vous rendrait fat.

— Avouez qu'il y aurait bien de quoi, dit Jacques en baisant la main de la visiteuse.

— Taisez-vous!...je viens ici pour vous gronder. »

Jacques Bernard présenta un fauteuil à Mme d'Obernai.

« Quoi! reprit-elle coquettement en jouant avec les boucles de ses cheveux, vous lancez une nouvelle affaire, un projet de chemin de fer, je crois, qui va d'où vous voudrez à je ne sais où, on en parle partout, j'en vois le prospectus à la quatrième page de tous les journaux, on s'arrache les promesses d'actions, et vous ne réservez pas à vos amis quelques-uns de ces bons gâteaux! Ah! monsieur! »

Cela dit, Mme d'Obernai avança un joli pied qu'elle posa sur la grille du foyer.

Jacques s'excusa de son mieux; il ne croyait pas que sa belle voisine eût une minute à donner à ces intérêts vulgaires.

« Vulgaires! poursuivit Mme d'Obernai avec une

extrême volubilité, pensez-vous donc que les marchandes de modes nous fassent cadeau de ces robes qui vous paraissent si jolies et qui nous aident à l'être un peu? Nous payons vingt louis ce qui vaut cent francs! On nous vole, on nous pille et nous nous laissons faire....

— Complaisamment.

— Oui, monsieur, complaisamment pour vous plaire, mais il y a des maris de par le monde! Et ils ont l'esprit si mal fait qu'ils n'acquittent pas avec un empressement bien vif les mémoires qu'on leur présente. Il y a, en outre, le chapitre de ceux qu'on ne leur présente pas. Une femme, quelque peu répandue dans les salons, a mille caprices légitimes; on ne veut pas être laide à faire peur et mise comme si l'on revenait du fond des bois. Quand on est jeune, quand on a une certaine réputation, il faut sauver l'honneur du pavillon; de là des ennuis qui nous rendent bien malheureuses et auxquels on ne veut pas renoncer par esprit de corps. C'est pourquoi j'ai compté que vous réserveriez une centaine de ces bonnes actions pour votre servante. Le bénéfice que j'en tirerai m'aidera à régler mon passif, comme vous dites, et vous ferez d'un seul coup beaucoup d'heureux.

— Et une heureuse, peut-être aussi?

— Je ne dis pas non.... Voyons, est-ce convenu, mon cher monsieur Bernard? »

Jacques s'inclina de nouveau sur la main de Mme d'Obernai et la baisa, mais en l'effleurant de ses lèvres :

« Hum! murmura-t-il, une grande dame qui s'aventure sur le chemin de l'intrigue!... la pente est glissante! »

Et, tout haut, il ajouta :

« Vous voilà mon associée, je reste votre obligé. »

Comme la solliciteuse touchait à la porte, elle se retourna :

« A propos, dit-elle, il n'est pas nécessaire, je crois, de parler de cette petite opération à M. d'Obernai.

— Tout à fait inutile! répondit Jacques : il n'entend rien aux affaires.

— Vous êtes un homme charmant, » répliqua Mme d'Obernai qui s'esquiva.

Jacques regarda la porte qui retombait sur le grand châle de cachemire.

« Je vois bien comment elle commence.... dit-il, mais comment finira-t-elle? »

Un artiste parut après Mme d'Obernai; il donnait un concert; il savait que M. Jacques Bernard aimait les arts, les comprenait, les protégeait. L'élite de la société parisienne ne manquerait pas d'assister à cette solennité musicale. Il espérait donc bien que M. Jacques Bernard, le banquier dilettante, prendrait quelques billets, et il lui en offrait vingt.

« Hélas ! monsieur, ma fortune, si grande qu'on la suppose, n'égale pas mon enthousiasme, » répondit Jacques ; et il en prit cinq qu'il paya sur-le-champ.

« Le ladre ! » murmura l'artiste en se retirant.

Une dame de charité qui quêtait pour les pauvres honteux de l'arrondissement succéda au musicien. Son sac de velours était rondelet ; Jacques y déposa son obole, après avoir jeté les yeux sur une liste que la quêteuse tenait à la main, et qui était surchargée de noms.

Ce fut ensuite le tour d'un monsieur chauve et couvert de vêtements râpés qui présentait à l'escompte des billets souscrits par un fils de famille. On ne regardait pas à l'intérêt. Jacques eut grand'peine à se débarrasser de cet honnête industriel.

Celui-ci sortait à peine qu'un jeune homme habillé avec une extrême recherche, mais un peu débraillé et tenant un cigare entre les dents, vint se placer devant la cheminée. Le dandy n'avait pas été heureux au baccarat, et il devait payer dix mille francs dans les vingt-quatre heures.

« Vous connaissez mon père ? dit-il à Jacques. Le cher homme a trois fermes dans la Beauce et deux maisons, rue de la Paix ; mais, s'il lui fallait tirer dix billets de banque de son escarcelle, il mourrait d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Évitez-moi un crime, et avancez-moi cette somme sur ma signature. »

Jacques prit son oreille entre le pouce et l'index.

« Fort bien, dit-il; mais au bas de quoi mettrez-vous cette signature? »

Le jeune homme haussa les épaules.

« Au bas d'un morceau de papier timbré, répondit-il; la forme m'importe médiocrement.... Choisissez.

— Sotte affaire et au diable le baccarat! reprit Jacques.... Vous m'appellerez arabe et tartare si je refuse, et si j'accepte, j'ai presque l'air de me rendre complice de vos extravagances! »

Le joueur salua.

« Eh bien! soyez mon complice à trois mois de date et six pour cent d'escompte.... La vertu doit toujours être récompensée et remboursée. »

Jacques, qui souriait, se releva.

« Voilà un mot qui me met à l'aise, dit-il froidement; je n'en profiterai pas pour vous prier de porter votre signature ailleurs; mais où je pouvais voir le fils d'un ami, je ne verrai plus qu'un client. Voilà un mot pour mon caissier; il vous comptera dix mille francs tout net, et vous signerez un billet à mon ordre que j'enverrai à la Banque. Seulement, ne perdez plus. Il y a des clients avec lesquels la première affaire est toujours la dernière. »

M. Alfred Pellegrin se mordit les lèvres, hésita une seconde, prit le papier, et se retira sans répondre.

Un jeune homme, pâle, mince, vêtu simplement,

entra après M. Alfred Pellegrin. L'expression intelligente, hardie, un peu fiévreuse de son visage, frappa Jacques, qui, du geste, montra un siége à ce visiteur inconnu.

« Vous m'avez déjà rendu service, c'est pourquoi je viens à vous, dit ce jeune homme. Je m'appelle Victor Lejarrier. Un jour, sur ma demande, vous m'avez compris dans une répartition d'actions dont la vente m'a rapporté un millier de francs. Secours oblige, monsieur. »

Jacques s'inclina.

« Une lettre m'avait porté bonheur, reprit M. Lejarrier, une visite ne sera pas moins heureuse. Je suis attaché en qualité de collaborateur à un journal qui touche à l'industrie, aux théâtres, aux beaux-arts. Faute de quelque argent, l'*Écho du Monde* va périr. Petit malheur, direz-vous, et petite affaire! Non, monsieur, grand malheur et grande affaire, car ma vie y est attachée.... Il me faudra de nouveau chercher dans Paris ce petit coin qui permet d'attendre. Ce n'est pas la lutte qui m'effraye, c'est l'incertitude.... Et je n'ai plus cet âge où l'espoir est déjà du bonheur. Ce journal qui se meurt, c'est mon instrument de travail. Vous pouvez me le rendre. Le voulez-vous? »

Tout cela avait été dit nettement, franchement, sans embarras.

« Remarquez, ajouta M. Lejarrier, que je n'ai au-

cun droit à votre bienveillance; pour vous, je suis un inconnu; mais peut-être vous est-il arrivé, un jour, de risquer quelque argent dans une entreprise hasardeuse.... Recommencez cette épreuve. »

Jacques Bernard interrogea le journaliste. Les réponses qu'il en obtint l'étonnèrent par leur précision; elles étaient faites en bons termes, sans emphase, sans réticences non plus. Aidé par une avance de fonds, de collaborateur qu'il était, M. Lejarrier deviendrait rédacteur en chef du journal dont il assurait l'existence. Cela fait, il n'avait plus rien à redouter de l'avenir.

« Eh bien! je serai votre commanditaire.... Faites bien vos calculs; demain, je tiendrai prête la somme dont vous avez besoin, » dit Jacques.

Le visage de Victor Lejarrier changea de couleur.

« Ah! dit-il, comptez sur mon éternelle reconnaissance et sur un dévouement sans bornes! A partir de ce moment, ma vie et ma plume sont à vous.... Je suis votre homme lige. »

Jacques fronça légèrement les sourcils.

« Voilà trop de dévouement et trop de reconnaissance en paroles, » pensa-t-il.

Et, comme M. Lejarrier se répandait en protestations nouvelles et en remercîments passionnés, le banquier l'arrêta :

« Un commanditaire ne demande que des comptes, » dit-il.

M. Victor Lejarrier devint pâle subitement, et, saluant un peu bas :

« J'emporte votre promesse, dit-il; demain, je reviendrai.

— C'est fâcheux, murmura Jacques; il avait bien commencé. »

Quelques visiteurs furent encore introduits dans le cabinet de Jacques. L'un tirait de sa poche une liste de souscriptions en faveur des réfugiés monténégrins; un autre demandait qu'un premier crédit fût ouvert au profit d'une fabrique qui donnait du travail à quatre cents ouvriers et qui assurait aux bailleurs de fonds d'autant plus de bénéfices dans l'avenir qu'elle avait perdu davantage dans le passé.

« Est-ce vous, monsieur, qui dirigiez cette fabrique? demanda Jacques.

— Oui, monsieur.

— Et vous la dirigerez encore?

— Certainement; ne faut-il pas que mon expérience serve à mes associés? »

Jacques Bernard sourit et prit le nom du directeur.

« Vous me tentez beaucoup, répondit-il, permettez-moi seulement de réfléchir. »

Un troisième solliciteur parlait d'un monument qu'on élevait à la mémoire d'un grand citoyen tout récemment découvert; pour que la statue sortît du bloc de marbre, il ne fallait plus qu'une bagatelle.

« Il y a une commission instituée pour centraliser les fonds, et je la préside, » ajoutait-il.

Un quatrième proposait une affaire magnifique qui n'exigeait, pour être menée à bien, que quelques centaines de mille francs. Il apportait son intelligence, Jacques Bernard apporterait les capitaux, après quoi on partagerait. Un autre encore organisait un bal dont le produit devait assurer l'existence d'une ferme-modèle qui ne demandait pour vivre qu'une liste civile annuelle de valses et de mazurkas. Une centaine de jeunes détenus y trouveraient un asile et du travail.

« C'est une belle pensée, dit Jacques, une pensée philanthropique; celui qui l'a conçue restera, je l'espère, à la tête de l'établissement agricole?

— Oh! non, répliqua vivement le solliciteur.... On pourrait croire, tant l'opinion du monde est maligne, que le désir d'une place m'a fait agir. Cette place est destinée à l'un de mes parents. Je me réserve le titre modeste de fondateur.

— Très-bien! pensa le banquier : les appointements au parent, la croix au fondateur! »

D'autres mendiants en habit noir suivaient le philanthrope, et tous, les uns après les autres, sollicitaient, pressaient, demandaient, et, vingt fois repoussés, revenaient vingt fois à la charge. Rien ne les rebutait, et tous tendaient la main.

Quand la dernière personne se fut éloignée, Jac-

ques ouvrit la porte derrière laquelle M. de Maurs écoutait.

« Comprends-tu, à présent, dit-il, et penses-tu que mon *déjà!* soit si coupable? »

M. de Maurs soupira.

« Je comprends, et je te plains! » répondit-il.

Jacques appela. Clovis, qui venait de quitter la livrée, parut.

« Je n'y suis plus pour personne! » s'écria le banquier.

Jacques allait et venait dans son cabinet. Une sorte de tristesse se faisait voir sur sa physionomie expressive.

« Tu viens d'assister à l'une des scènes de la longue comédie qui se joue perpétuellement autour de moi, dit-il. Le matin, le soir, à midi, toujours et sans cesse, la demande, et encore la demande! Quel que soit le commencement d'une phrase, j'en connais la fin. La formule varie, le sens est toujours le même. On dirait que c'est une loi à laquelle personne, en m'abordant, ne voudrait manquer. Donnez! donnez! est un refrain qui sonne sans relâche à mes oreilles. Pas de conversation où il ne se glisse. L'un demande pour sa famille, l'autre pour son ami : ce sont les plus honnêtes; ceux-là demandent pour eux : ce sont les plus tenaces. Et que de ruses! et que de bassesses! que de lâchetés! et que de mensonges! J'y suis fait, et j'en ai des nau-

sées. Toute pudeur, toute dignité, toute délicatesse, toute vergogne restent à la porte de ce cabinet. On y entre la main tendue, la poche ouverte. Et pas un ne m'épargne ! Tu as vu les femmes ! tu as vu les hommes, les amis après les inconnus, tous insatiables ! Ils ont demandé aujourd'hui, ils demanderont demain. Et, quoi qu'on fasse, quelle réputation n'a-t-on pas? On est un Turc, un Shylock ! on n'a ni cœur ni âme, on est un homme d'argent! et la foule vous le fait bien voir! On vous enlève même cette consolation de croire qu'on a des amis. Je suis banquier ; donc il n'y a plus qu'un peuple de solliciteurs autour de moi! On vous gâte le plaisir de donner, on empoisonne l'aumône; on est une cible, on tire sur vous; on est une caisse, on vous force! Que veux-tu que l'on devienne dans un pareil enfer? Les meilleurs s'y perdraient, et je n'étais pas de ceux-là! Les mendiants, — des mendiants vêtus de soie et de velours parfois, — vous apprennent à tout soupçonner, à tout craindre, à tout appréhender. Le rire qui vous accueille n'est plus franc, la gaieté plus sincère. Aussitôt qu'un causeur vous entraîne dans un coin et ouvre la bouche, on devine que le terrible mot va venir; cela vous écœure! Comprends-tu maintenant, quand tu m'as parlé d'un service à te rendre, quelle secousse m'a tout à coup ébranlé? J'avais entendu siffler le serpent! Et tu arrivais du bout du monde, et il y avait quinze ans que je ne

t'avais vu ! J'ai eu froid dans les veines.... Certes, j'aurais dû me réjouir et remercier la Providence qu'un ami tel que toi eût besoin d'un peu de cet or que j'ai gagné au hasard ! Sais-je bien ce que j'en fais, grand Dieu ! Mais non, la fatigue et l'irritation sont venues avec le dégoût, et le premier mouvement a été le mauvais. Ah ! ne m'en veuille pas, et, comme tu me l'as dit tout à l'heure, plains-moi plutôt ! »

Jacques marchait à grands pas, les narines gonflées, le front ridé ; son geste était violent, sa voix âpre, le fiel semblait déborder de son cœur.

« Je te plains, c'est vrai, dit Pierre ; mais enfin, tu as, j'imagine, de quoi vivre grassement, même à Paris ; pourquoi continuer, qui t'y contraint ? et si cela t'harasse tant de gagner des millons, fais comme l'antique Sylla de l'histoire, abdique au milieu de la pourpre. »

Jacques l'arrêta court.

« Et l'habitude ! qu'en fais-tu ? s'écria-t-il. Crois-tu donc qu'on puisse avoir vécu pendant quarante années dans cette tempête sans qu'on ait la fièvre jusque dans les entrailles ? Abdiquer ! c'est-à-dire chercher le repos, vivre tranquille, n'avoir plus ni crainte, ni inquiétude, ni angoisse ! Est-ce possible ? Demande au vieux marin s'il ne tressaille pas au bruit des vents, et, si du rivage où l'âge le retient, il ne regrette pas la mer et ses périls ? Demande au soldat que la paix rend à son village si le soir, à la

veillée, il n'aspire pas au tumulte des batailles ? Et moi aussi j'affronte mille orages, moi aussi je combats ! J'ai l'émotion ! J'ai pour armée les millions que je fais manœuvrer. Chaque affaire nouvelle est une campagne dont les conséquences peuvent aller jusqu'à la ruine ; et la ruine, c'est notre déroute à nous. Combien n'ai-je pas vu de mes pareils tomber parmi les morts ! La victoire se traduit par des poignées de billets de banque qui s'entassent dans mon portefeuille ; ce sont mes conquêtes, et elles m'aident à en entreprendre de plus difficiles. Comme au jeu sanglant de la guerre, il faut du sang-froid, de l'audace, un coup d'œil prompt, cette intelligence qui fait prévoir les dangers, cette adresse qui les surmonte ! Nous avons, nous aussi, notre stratégie, et nous gagnons des batailles de chiffres ! Nos bilans en disent les résultats. Pour ennemis nous avons les banquiers, nos rivaux. Que de Russes, que d'Autrichiens, que d'Anglais à la Bourse ! Quant à cette fortune qui m'entoure, c'est une conséquence, rien de plus ; c'est moins un but qu'un instrument. Je m'en sers, je n'en use pas. Quand la somme des ressources dépasse celle des besoins, continuer le métier que je fais serait folie si je ne courais pas après le mouvement. C'est l'art pour l'art, la spéculation pour la spéculation. J'y trouve le plaisir de la difficulté vaincue, le délassement de l'activité en permanence. Il en est de certains esprits comme de

ces liqueurs ardentes qui flambent jusqu'à la dernière goutte, aussitôt qu'une étincelle les a touchées; il faut qu'ils brûlent sans relâche et rien n'apaise la flamme qui les consume. Que faire d'ailleurs? Je ne suis pas de la secte heureuse des contemplateurs qui s'absorbent dans la rêverie. L'action est ma vie, mon idole, mon Dieu! Tu as assez vécu pour savoir qu'au delà d'une certaine consommation l'appétit d'un homme, si robuste qu'il soit, est rassasié. Il n'est pas de désir honnête qui ne soit satisfait et largement avec vingt-cinq ou trente mille francs de rente.... mettons quarante mille pour les ambitieux. Tout ce qui dépasse ce revenu est donc inutile et n'ajoutera pas une parcelle à la somme de bien-être qu'on peut désirer; je le sais, et rien ne m'arrête cependant; et les millions gagnés ne sont que l'avant-garde des millions auxquels j'aspire. Les économistes me diront que je remplis une mission sociale, et que je suis un des rouages par lesquels se meut la puissante machine du crédit public, que je fais circuler les capitaux à l'aide desquels l'industrie enfante des merveilles.... Phrases que tout cela! J'ai l'esprit assez clair, Dieu merci, pour n'y pas croire! j'ai un goût, une passion, une manie, si tu veux, et j'y cède. Il y a des imbéciles en grand nombre qui me portent envie! Ceux d'en bas s'imaginent que je dévore des faisans bourrés de truffes et que je m'abreuve de vins surnaturels; ils voient

en rêve des bataillons de cuisiniers s'évertuant à inventer, pour chatouiller mon palais délicat, des mets extravagants saupoudrés d'épices inconnues. C'est la vieille réputation de Lucullus qui a mis à la mode ces sottises!... J'ai une gastralgie! Je bois de l'eau! Ah! les dîners! mon estomac ne fonctionnait plus au troisième chemin de fer, et tu sais si la France en est sillonnée! Il n'est pas d'affaire qui ne soit un prétexte à dîners, et si la semaine avait quinze jours on dînerait quinze fois par semaine! Ceux d'en haut, les bourgeois, les rentiers, supposent que ma vie est un long enchaînement des plaisirs les plus vifs, les plus charmants. Il a des voitures! dit-on.... Il a des chevaux!... Il a des loges à l'Opéra et aux Italiens!... Il a des châteaux!... Qu'est-ce que cela prouve? Si bien que je m'y prenne, il m'est impossible de monter plus d'un cheval à la fois et de me servir de plus d'un coupé pour la même course. Le reste est dans l'écurie; c'est la part du luxe et de la vanité.... Ma femme en profite. Quand je vais au théâtre, après ces dîners dont je t'ai parlé, c'est l'heure où je suis le plus fatigué.... La musique m'assoupit. Mon château? je ne le vois jamais qu'au crépuscule, lorsque j'y vais en été, le soir, après avoir signé cent lettres. Or, quel petit boutiquier n'a pas le parc de Saint-Cloud ou de Meudon pour s'y promener? Seulement, il n'en paye pas l'entretien.... là est toute la différence. Si quelqu'un de mes employés travaillait comme je tra-

vaille, il crierait à la tyrannie et ferait des barricades dans mes bureaux. Le dimanche est le jour du repos pour tout le monde, excepté pour moi. Je le destine aux longs rapports, à l'étude des grands projets. Si je donne un bal, à sept heures du matin je suis dans mon cabinet, après avoir passé la moitié de la nuit à serrer la main à des gens qui me détestent. Ce n'est pas que je regrette toutes ces fatigues. Non, vraiment! Ce sont mes plaisirs, à moi. Et d'ailleurs, est-ce qu'on s'amuse?... Et si par hasard cela arrive à certains prédestinés, est-ce donc bien amusant de s'amuser?... Pour ma part, je n'en sais rien. Il y a le travail, il y a les affaires, il y a l'agitation, le mouvement, le bruit, l'incertitude! Le reste ne vaut pas cette feuille de papier que je déchire! »

Jacques avait prononcé ce petit discours tout d'une haleine, allant et venant devant M. de Maurs, frappant de la main sur le marbre de la cheminée, le visage animé, l'œil en feu, sans amertume, mais avec l'accent d'un homme qui a renoncé aux meilleures choses de la vie. Il s'ouvrait comme il ne l'avait pas fait depuis un grand nombre d'années.

Pierre voyait à nu le cœur ulcéré de son ami.

« Mais enfin, tu as une fille, tu as un fils, s'il m'en souvient? » dit M. de Maurs tout à coup.

Jacques tressaillit; une expression d'angoisse indéfinissable se peignit sur sa figure mobile.

« Une fille ! un fils ! c'est vrai, dit-il, mais je n'ai pas d'enfants ! »

Pierre se dressa.

« Ah ! que dis-tu ! s'écria-t-il.

— Cela te semble dur ? reprit Jacques. Eh ! j'en souffre plus que tu n'en es indigné ! Cependant, avant de me condamner, encore une fois, attends. »

Il froissa ses mains l'une contre l'autre en faisant quelques pas. M. de Maurs n'osait plus lui parler : il avait le cœur serré.

« Toi aussi, tu as un fils, poursuivit Jacques avec effort ; Fernand doit être un grand garçon aujourd'hui ?

— Grand, c'est vrai, il a vingt-cinq ans, répondit Pierre.

— Eh bien ! vous dînerez tous deux avec nous. Tu feras connaissance avec ma femme !...

— Oh ! je connais Mme Bernard.

— Tu l'as connue... mais il y a longtemps de cela ! »

Jacques s'assit devant sa table et rangea quelques papiers.

L'inflexion de sa voix surprit M. de Maurs, qui renonça à l'interroger.

« Laissons tout cela, reprit le banquier ; tu m'as demandé un conseil, n'est-ce pas, au sujet de quatre ou cinq cent mille francs que l'Amérique va t'envoyer ?

— Je ne peux cependant pas les empiler au fond d'un coffre, comme c'est l'habitude chez les Turcs ! répondit Pierre en s'efforçant de rire.

— Ne me les confie pas non plus.... Entre nous, ma maison est une fournaise.... Je pourrais te rendre des lingots d'or ; je puis te rendre aussi une pincée de cendres. Achète une terre. Tu n'auras pas beaucoup de revenus, mais tu ne perdras rien.

— Merci, » dit M. de Maurs en serrant la main du banquier, et il sortit.



III

BRUNE ET BLONDE.

Quelques heures après cette conversation, à l'étage au-dessus, dans une chambre richement meublée, et dont les tentures de soie blanche relevaient la couleur bleue, une jeune fille, appuyée sur la cheminée, regardait son image réfléchie par un grand miroir. A son attitude, qui rappelait vaguement la Polymnie antique, on aurait pu croire qu'elle rêvait. Mlle Léonie Bernard étudiait l'effet de sa coiffure; elle n'en était pas contente. Elle changea deux ou trois fois de position, inclina sa tête, la posa sur sa main, la releva, l'abaissa, ôta et remit un nœud de rubans, le remplaça par une fleur, qu'elle piqua à droite, et à gauche, y substitua des épingles napolitaines, puis une résille, puis encore des branches de corail; elle soupirait après chaque tentative nouvelle.

On aurait été fort en peine de deviner ce qui pouvait occasionner la mélancolie de Mlle Léonie Bernard; elle était plutôt grande que petite, avait la taille bien prise, souple, élancée, le cou long et gracieux dans sa courbe, le corsage plein, les mains fines, la peau d'un blanc mat, le front bas, les cheveux abondants, bien plantés, et naturellement ondés, les yeux, d'un ton vert, grands, limpides, expressifs et bien enchâssés sous l'arcade sourcilière, de jolies dents, luisantes et un peu pointues comme celles des chats, ce qui donnait à son sourire un caractère singulier, la bouche couleur de pourpre, le menton d'une coupe ferme et fendu par une fossette. Elle avait une grande réputation de beauté et le savait; cependant elle pouvait déplaire. L'expression de sa physionomie était habituellement dédaigneuse et froide; quand elle marchait, elle avait ce qu'on appelait, dans le langage d'autrefois, un port de reine; immobile, son maintien faisait paraître plus de noblesse que de grâce. Quelque chose de dur, de sensuel, de hautain se lisait sur son visage, où l'orgueil avait mis son empreinte; point de flamme dans les yeux, mais un feu sombre; point de candeur, de sensibilité, d'élévation dans les traits, mais de l'énergie et de l'audace; en tout l'idéal le cédait au matériel.

La grande préoccupation de Léonie depuis un quart d'heure était l'arrangement, ou, si l'on veut,

le dérangement de ses cheveux, qui avaient les tons de l'ébène et l'éclat métallique des plumes du corbeau.

Personne ne mettait un art plus consommé dans l'apparent désordre de sa coiffure ; cette négligence, où les novices voyaient un témoignage de simplicité, était le résultat du travail le plus habile.

Lasse de chercher une combinaison nouvelle, Mlle Bernard se tourna à demi vers une femme de chambre qui étalait une robe sur le dos d'un fauteuil.

« Veuillez appeler Marcelle, » dit-elle à cette fille, qui sortit.

Deux minutes après, on entendit un pas léger dans la pièce voisine, et Marcelle parut. C'était une jeune fille d'une taille moyenne et d'une physionomie intelligente et douce ; le premier regard ne pouvait pas dire si elle était jolie ou non, mais ce visage tendre et fier prévenait en faveur de Marcelle ; elle portait une robe de mérinos tout uni, de couleur sombre ; point d'ornement, point de bijoux, si ce n'est une montre d'or passée à la ceinture et retenue autour du cou par une chaîne de Venise. Léonie, découragée, s'était assise. Elle jouait avec la longue cordelière de sa robe de chambre.

« Tu sais, dit-elle sans relever la tête, que nous avons du monde à dîner ?

— Oui, répondit Marcelle.

— Mais tu ne sais peut-être pas que mon père doit nous présenter son plus ancien, son meilleur ami.... M. Pierre de Maurs.... Il en a prévenu ma mère par un mot.

— Eh bien? reprit Marcelle tranquillement.

— M. de Maurs a un fils.... un fils de vingt-cinq ans, M. le vicomte Fernand de Maurs. »

Marcelle regarda Léonie.

« Ce jeune homme vous intéresse-t-il? demanda-t-elle.

— Moi? je ne le connais pas.... J'avais trois ou quatre ans lorsqu'il est parti. Mais tu comprends, une première entrevue, c'est une grosse affaire.... j'ai horreur de déplaire aux gens.... Quelle robe mettras-tu ce soir?

— Ma robe blanche.

— Toujours ta robe blanche!

— Toujours, dit Marcelle froidement.

— Et cela ne t'ennuie pas de sentir ta taille prise dans une robe que tu as mise dix fois? J'ai lu, dans je ne sais quel conte de fée, qu'il était autrefois une princesse qui ne portait jamais les siennes plus d'un jour, après quoi on les brûlait.... J'ai toujours envié le sort de cette princesse. En attendant, je n'ai pas une robe à mettre!

— Vous! mais ma chère Léonie, je vous en connais vingt, sans compter celles que j'oublie.... une

verte, trois roses, deux bleues, quatre blanches, cinq à carreaux, deux noires, une mauve....

— Elles me fatiguent toutes....

— Toutes? reprit Marcelle en riant; c'est bien malheureux pour ces pauvres robes!... Que faire alors?

— Je n'en sais rien.... On dit que tu as de l'esprit, tâche donc de m'en découvrir une dont la vue ne m'ennuie pas! »

Marcelle ne répondit pas, et ouvrit la porte d'un cabinet. Mlle Bernard resta couchée sur un canapé, occupée à tordre des rubans de velours rouge et or pour en faire une coiffure.

« Ces marchands n'inventent rien, pas plus que les modistes, reprit-elle nonchalamment, toujours du taffetas, toujours du satin, toujours de la mousseline, toujours du tulle ou de la gaze; et, pour embellir ces vieilleries, toujours des volants, toujours des nœuds, toujours des fleurs, des effilés, de la dentelle. Quelle monotonie! »

Au bout de quelques minutes, dix cartons avaient été ouverts, et dix robes étaient étendues dans la chambre. Marcelle furetait au milieu de cet amas d'étoffes d'un air gai, soulevant des doigts le tulle et la mousseline, la gaze et le taffetas. En un quart d'heure elle eut découvert la merveille qu'il fallait au désœuvrement de Léonie.

« Est-ce bien cela? » dit-elle en étalant la toilette nouvelle aux yeux de la belle indolente.

Mlle Bernard sauta sur ses pieds.

« Tu me sauves ! » dit-elle.

Elle jeta un coup d'œil sur la pendule.

« Déjà cinq heures ! reprit-elle, et on dîne à sept ! Si tu voulais m'aider, en me dépêchant bien, peut-être serais-je prête à temps.... Je te rendrai ta liberté vers six heures et demie.... C'est tout ce qu'il te faut, n'est-ce pas ?

— Un peu plus même.... Une robe blanche à passer, qu'est-ce ?

— Rien, » dit naïvement Léonie.

A sept heures, Léonie parut dans le salon où Marcelle était déjà depuis quelques minutes. Jacques la présenta à M. de Maurs, que Léonie salua en jetant un regard rapide sur Fernand. Auguste Bernard et Fernand, qui avaient joué tout enfants dans la même école, renouvelèrent connaissance. Le dîner fut nombreux. Des gens de finance composaient la majeure partie des convives, parmi lesquels, cependant, on comptait deux ou trois écrivains, un artiste en renom et quelques hauts fonctionnaires. La conversation effleura mille sujets sans s'écarter longtemps du terrain des affaires. On aurait dit que, pareil à un oiseau, elle s'élançait à tire-d'aile vers les plus hautes régions, mais qu'un fil invisible la retenait prisonnière et la ramenait toujours au niveau du sol.

Mme Jacques Bernard, née Joséphine Lombardel,

portait des diamants au cou, aux poignets, aux oreilles, dans les cheveux, sur le corsage. Pierre de Maurs la regardait, il l'écoutait surtout, et ne la reconnaissait pas. Le physique avait moins changé encore que le moral.

Où étaient cette attitude réservée qu'il lui avait connue, cet amour de l'ordre, cette habitude du silence, cette retenue, qui lui tenaient lieu de distinction et de beauté? Mme Bernard parlait haut, étalait sa robe éclatante aux longs plis, jusqu'à l'extrémité des canapés les plus amples, discutait bruyamment, prenait des airs superbes ou penchés, jetait son mot dans toutes les conversations, et ne pouvait dire une phrase sans y faire briller, comme un diamant sur du brocart d'or, le nom de quelque marquis ou de quelque baron. Et comme elle savait tendre la main aux gens titrés en disant : « Bonjour, cher! » d'une voix qui n'était pas la sienne! Et la minute d'après, comme elle avait de rapides mouvements de tête pour saluer les pauvres hères qui ne possédaient ni millions ni particules!

M. de Maurs, qui resta assis auprès d'elle pendant un quart d'heure, commençait à comprendre l'exclamation de Jacques.

Son opinion faite sur le compte de la femme, il chercha des yeux le fils de Jacques. Il le découvrit au milieu d'un groupe de jeunes gens qui revenaient du fumoir.

La physionomie d'Auguste ne disait rien, sa conversation non plus. On cherchait un homme, on trouvait une gravure de mode. Il paraissait fort préoccupé d'un cheval appelé *Macadam*, qu'il voulait faire courir aux courses du printemps. Il commençait l'entretien par *Macadam* et le finissait par *Macadam*.

La beauté de Léonie frappa M. de Maurs ; elle l'aurait frappé bien plus encore, si Mlle Bernard ne s'était pas montrée si attentive à l'effet qu'elle produisait. Plusieurs personnes, parmi celles qu'on voyait dans le salon, l'entouraient et partageaient leur attention entre elle et sa mère : l'une était M. de Bréhat, député au Corps législatif, l'autre, M. Colombey, administrateur d'un chemin de fer ; une troisième, M. le marquis de Montalais, qui appartenait à l'aristocratie du faubourg Saint-Germain. Les autres ne sortaient pas de la foule qui peuple un salon. Léonie acceptait tous les hommages et ne remarquait personne.

Chaque fois qu'un huissier, chaussé de bas de soie et flanqué de grands laquais en belle livrée, jetait aux échos le nom d'un visiteur, M. de Maurs examinait le nouveau venu. S'il était jeune, il se rapprochait presque aussitôt de Léonie ; les plus vieux gagnaient les tables du wisth.

« C'est la course à la dot, » pensa M. de Maurs.

Bientôt après les princes de la finance passaient devant lui.

« C'est la foire aux millions, dit-il à Jacques.

— Oui, répondit le banquier, il y a les millions tout neufs et les vieux millions. Ne te fie pas à tout ce qui luit. J'en ai connu qui éclataient comme des bombes après être arrivés comme des boulets. Il y a les jeunes millions, qui veulent faire comme la grenouille de la fable ; il y a les millions timides ou désillusionnés, qui aspirent à vivre de leurs rentes. Il y a de plus les millions morts et les millions au berceau.

— Très-bien. Dans quelle catégorie places-tu mon ami Jacques? reprit M. de Maurs.

— Qui sait! dit Jacques ; ce que je sais bien, cependant, c'est que, parmi tous ces gens, une bonne moitié m'exècre ; le reste me hait seulement. Que veux-tu! j'ai réussi. »

Le fils de M. de Maurs ne parut pas s'approcher beaucoup de la belle Léonie, qui ne fit rien non plus pour l'attirer; Fernand se tenait à l'écart, écoutant, ou causant plus volontiers avec Marcelle. Deux fois, après le dîner, en passant auprès de celle-ci, Jacques lui donna de petites tapes sur les joues ou sur les épaules en souriant. La seconde fois, Marcelle s'empara de la main du banquier et la porta furtivement à ses lèvres. Il y avait dans ce mouvement et le regard qui l'accompagna plus de tendresse et plus de soumission que dans toutes les paroles et les caresses que Léonie avait échangées

avec son père. M. de Maurs suivit Marcelle des yeux, tandis qu'elle servait le thé. Cette petite personne l'intéressait. Il ne se souvenait pas de l'avoir vue dans la maison autrefois.

« Quelle est donc cette jeune fille que Mlle Bernard tutoie et qui répond au nom de Marcelle? demanda-t-il à Jacques.

— C'est Cendrillon, répondit le banquier.

— Cendrillon? répéta M. de Maurs.

— Eh! oui, si l'intelligence, la bonté, les meilleures et les plus charmantes qualités méritent ce nom fameux! En simple prose, et pour dire les choses comme elles sont, Marcelle Ducoudray est une parente que j'ai recueillie.... elle était orpheline.... Le plus reconnaissant des deux ce devrait être moi.... Mais, non! son dévouement va plus loin que mon amitié.... et cependant je ferai voir, le jour de son mariage, qu'elle n'est pas petite.

— Çà! tu te mêles donc de commettre des bonnes actions? reprit Pierre gaiement; pour un banquier, cette conduite me paraît légère!

— Oh! cela m'arrive si rarement! Et puis, je place mes bienfaits à gros intérêts. Quand j'ai le cœur un peu las, — les hommes d'argent ont leurs mauvais quarts d'heure aussi, — je n'ai qu'à prier Marcelle de se promener avec moi. Nous partons, bras dessus, bras dessous, et je rentre égayé. C'est un vrai cœur

de femme, dans la meilleure et la plus large acception du mot.

— Hum ! pensa M. de Maurs, je comprends pourquoi Fernand est si souvent près de Marcelle. »

En quittant l'hôtel de la rue Taitbout, M. de Maurs et son fils, qui voulaient profiter du beau temps et prendre l'air, gagnèrent les boulevards.

« Comment trouves-tu Mlle Ducoudray? demanda le père à son fils.

— Marcelle ?

— Oui, Marcelle, puisque votre connaissance est si bien faite que tu prends cette familiarité de l'appeler par son petit nom.

— C'est la contagion de l'exemple.... Marcelle par-ci, Marcelle par-là..... et toujours Marcelle! On ne remue pas une chaise et on n'offre pas un verre d'eau sucrée sans l'intervention de Marcelle.

— Elle m'a paru charmante.

— Charmante, en effet; mais que Mlle Bernard est belle!

— Mlle Bernard! répéta machinalement M. de Maurs.

— Oui, Mlle Léonie Bernard, la fille de votre vieil ami; pour me servir de cette antique comparaison dont on a si fort abusé, elle a des yeux comme des escarboucles ! Et quelle langueur, quand elle abaisse ses longues paupières chargées de cils! Quel charme dans toute sa personne; quelle fierté dans

son sourire! Quels mouvements de cygne dans sa taille !

— Eh! mon Dieu! s'écria M. de Maurs, il me semblait que tu n'avais causé qu'avec Mlle Ducoudray ?

— C'est vrai; mais je ne regardais que Mlle Bernard.... Elle a fait l'unique sujet de notre entretien.... Je n'osais pas l'approcher, mais je ne voyais qu'elle et ne pensais qu'à elle.

— Ah! diable! » murmura M. de Maurs.

A cette même heure, Léonie, en robe de nuit, dénouait ses cheveux devant cette même glace qui, si longtemps, avait réfléchi son image avant le dîner. Elle mettait la plus paresseuse complaisance à lisser les touffes épaisses et lustrées sous lesquelles ses doigts blancs disparaissaient. Les bras à demi nus, le col incliné, et pâle sous sa coiffure en désordre, Léonie se trouvait belle et prolongeait son plaisir.

Marcelle allait et venait par la chambre, un bougeoir à la main. Elle regarda autour d'elle, puis, étouffant un léger bâillement :

« Bonsoir, ma chère Léonie, dit-elle, il est tard, et je vais dormir. »

Mlle Bernard tourna la tête négligemment vers Marcelle.

« Sais-tu si M. Fernand de Maurs est riche? » demanda-t-elle.

Mlle Ducoudray s'arrêta.

« Riche ? » répéta-t-elle d'une voix émue.

— Il n'est pas mal, ce me semble... il est vicomte, je crois ; s'il avait seulement deux ou trois millions, on pourrait penser à lui. T'a-t-il parlé de sa fortune?

— Non, » répondit Marcelle, et elle disparut.





IV

LA PETITE MAISON DE CHÂTEAU-THIERRY.

Pour l'intelligence de ce récit, et mieux faire connaître les divers personnages qu'on y verra figurer, il est indispensable à présent de remonter en arrière et de prendre les choses de plus haut.

Il y avait à Château-Thierry, pendant les premières années de la Restauration, un pauvre receveur municipal qu'on voyait chaque jour, quelque temps qu'il fît et quelle que fût la saison, de sept à huit heures du matin, allant et venant d'un pas méthodique sur la chaussée qui longe les bords de la Marne. Ce brave homme, que toutes les personnes de la ville connaissaient, s'appelait Antoine Bernard. Il était vêtu uniformément, en hiver comme en été, d'un pantalon gris et d'une redingote marron, pardessus lesquels, pendant les jours froids, il mettait

un grand carrick jaune à dix collets. Jamais on ne vit meilleure figure et plus honnête; la bonhomie était peinte sur ses traits. Il avait les cheveux tout gris, longs et frisottants, la bouche souriante, le teint frais et un grand air de préoccupation constante. Antoine Bernard n'entendait et ne voyait rien de ce qui se passait autour de lui. S'il rendait un salut par hasard, c'était par soubresaut et sans paraître, le plus souvent, reconnaître les gens qui le coudoyaient. Quand on le rencontrait, marchant à pas comptés comme un bedeau, un jour de procession, l'air pensif, grattant son front, le nez en terre, les voisins souriaient.

— Bon! disaient-ils, voilà le père Bernard qui passe en revue ses additions.

A cette époque, le receveur municipal de Château-Thierry avait la réputation d'être le plus terrible calculateur de tout l'arrondissement. C'était un homme qui, du matin au soir, remuait des montagnes de chiffres. Ce n'est pas que son emploi nécessitât un si grand travail, la recette étant peu considérable et d'une gestion facile, mais Antoine avait un goût particulier aux choses de finance et se perdait volontiers dans les questions nébuleuses soulevées par les économistes. Sur le terrain des droits différentiels, des tarifs, des impôts, de l'amortissement, des emprunts, il ne craignait personne, et les malins qui n'entendaient rien à ces mystères pou-

vaient d'un mot le faire argumenter pendant plusieurs heures, eût-il les pieds dans la neige et la bise dans le dos. Antoine Bernard y prenait un plaisir extrême. Là étaient sa joie et sa distraction. Le cabinet dans lequel il travaillait était tout entouré de casiers et d'étagères chargés de cartons, sur lesquels on voyait des étiquettes qui réjouissaient les yeux du bonhomme. Lui-même avait écrit en gros caractères et en belles lettres majuscules, ces mots significatifs : *De la propriété foncière, du crédit public, des contributions, des douanes et des échanges, de l'assiette de l'impôt, des échelles mobiles, des importations et des octrois;* il y avait cent cartons à la portée de sa main et pas un qui ne fût bourré de notes et de documents recueillis, classés et numérotés méthodiquement. Aussitôt qu'Antoine entrait dans son cabinet, il ne connaissait plus rien ; la ville aurait pu crouler, ou la Marne passer tout à coup par-dessus les ponts, ce n'était point son affaire.

Son premier soin, le jour venu, était de bien mettre en ordre ses écritures et sa comptabilité ; la chose faite et les devoirs de sa charge remplis, il se lançait dans les matières spéculatives et y restait absorbé jusqu'au moment où la servante lui criait par le trou de la serrure que la soupe refroidissait sur la table. La durée et l'ardeur de ce travail rappelaient le vol infatigable de ces grands oiseaux de mer qu'on dirait occupés à chercher un objet perdu

depuis le déluge, tant ils mettent de patience et d'activité à battre des ailes autour des mêmes grèves et des mêmes récifs.

Cependant, la poursuite des problèmes économiques n'était pas la seule cause des longues et laborieuses méditations d'Antoine Bernard. Le receveur municipal roulait toujours dans sa tête cinquante projets dont le moindre devait lui rapporter deux ou trois cent mille francs. On ne parlait pas encore de millions à cette époque. Quand une idée s'emparait de son esprit, perpétuellement tourmenté par la manie des chiffres, il saisissait sa plume, et on voyait bientôt s'empiler autour de lui des feuilles noircies par d'interminables calculs : charbonnages, canaux, défrichements de landes, desséchements de marais, coupes de bois, exploitations rurales, usines, manufactures, hauts-fourneaux, entreprises de roulage, fournitures militaires, rien n'échappait au travail de son imagination; pendant quinze jours ou six semaines il bâtissait en rêves d'immenses filatures de coton, aménagées pour mille ouvriers; pendant un trimestre il préparait les plans financiers d'une compagnie industrielle qui devait exploiter certains bassins houillers dont il avait fait la découverte dans des bouquins. Rien ne l'arrachait plus à ses élucubrations; il en oubliait l'heure des repas, et si Mme Bernard n'avait bravement éteint la lampe, à la clarté de laquelle il en établissait le difficile

échafaudage, le matin l'aurait surpris assis dans son fauteuil.

Dans la pensée de l'honnête receveur municipal un hasard, un accident, un rien, le séparaient à peine de la fortune. Encore un effort et le vieux Pactole roulait ses flots dorés devant son humble maison. L'effort succédait à l'effort et le Pactole n'arrivait pas. Une singulière naïveté, qui faisait sa force, ne lui permettait pas de comprendre les inquiétudes éternelles dans lesquelles vivait sa femme.

« Pourquoi te tant agiter ? lui disait Antoine quelquefois ; est-ce parce que tu crains de ne pouvoir renouveler notre provision de bois ? Eh ! ma chère amie, vienne le mois de novembre et l'argent sera pour nous comme de l'eau! Laisse-moi seulement mettre au net mon rapport sur ce grand établissement de moulins à vapeur dont j'ai conçu l'idée ! »

Et M. Antoine Bernard, tranquille comme s'il eût eu sa caisse pleine d'or, frappait gaillardement sur des paperasses qu'il tournait et retournait avec délices. Que de fois ne le surprenait-on pas se frottant les mains avec des airs de jubilation, tandis que Mme Bernard poussait devant lui les châtaignes ou les noix d'un frugal dessert.

« Je n'imagine pas, disait-il alors en suivant le fil d'une pensée intérieure, que les bénéfices soient moindres de cent mille écus par an ; je n'ai rien

omis; et le rendement de ces mines, dont les capitalistes vont se disputer les parts de propriété, est supérieur à mon estimation. Mon droit de fondateur, les appointements et la gérance, cela fera bien, par mois, un total de dix mille francs. Allons, ma femme, va tirer une bouteille du bon coin, et réjouissons-nous! »

Il y avait longtemps déjà que le bon coin n'avait plus de bouteilles, mais le receveur n'en continuait pas moins sur ce ton.

Chaque jour à dîner, chaque soir en tisonnant le feu, on entendait dans ses moindres paroles comme un tintement joyeux de pièces d'or et d'argent. Si le lendemain Mme Bernard, après avoir retourné toutes ses poches, cognait à la porte de son mari et demandait un pauvre petit écu à cet homme qui remuait de si grosses sommes en esprit :

« Eh! où diable veux-tu que je le prenne, ton petit écu? » répondait M. Bernard tout ahuri.

Les émoluments attachés à sa place auraient pu faire vivre honnêtement toute la famille, qui se composait du mari, de la femme et d'un enfant. Le receveur avait eu, de plus, à l'époque de son mariage, une maison avec quelques champs dont il tirait un petit revenu. Une grave maladie, qui faillit emporter sa femme, et pendant laquelle le pauvre Antoine attendrit tout son voisinage par la sincérité de son désespoir, emporta la moitié de la petite

métairie. Antoine avait fait venir un médecin de Paris. Plus tard, une affaire dans laquelle il prit un intérêt emporta le reste. Il fallut réduire les dépenses au chiffre exact des appointements. Malheureusement, M. Antoine Bernard ne résistait jamais à l'envie d'acheter un livre qui traitait de matières économiques. Au besoin il se passait de redingote ou de rôti, mais il ne se passait pas d'un ouvrage dont le titre lui sautait aux yeux. Avec quel enivrement n'emportait-il pas ce trésor dont les pages creuses ne lui apprenaient rien, et attisaient le feu qui le brûlait ! Comme il en savourait les déductions appuyées de tableaux analytiques! De nouveaux matériaux s'ajoutaient alors aux matériaux qu'il entassait patiemment dans ses cartons, catacombes où il ensevelissait tour à tour, en les groupant par séries, les projets qu'il enfantait sans relâche! Sa bonté était encore une autre source de dépenses auxquelles son mince budget ne suffisait pas. M. Bernard ne pouvait voir un malheureux sans tirer aussitôt de sa poche la petite monnaie qui s'y trouvait. Ce n'était pas grand'chose, si l'on veut, mais ces modestes aumônes se renouvelaient fréquemment et cela finissait par compter dans le ménage.

Il était impossible de rien reprocher moralement à ce parfait honnête homme; mais sa femme, qui avait, avec les mêmes qualités de travail et de probité, un amour singulier de l'ordre et de l'économie,

gémissait de ne pouvoir régulariser leur existence. On vivait de privations dans une atmosphère de rêves. Bien des fois, en cachette, elle vidait les poches de son mari pour qu'il n'eût rien à dépenser quand il sortait ; mais la physionomie lugubre de M. Antoine Bernard, au retour; l'air affairé, soucieux avec lequel il cherchait partout, dans sa chambre, dans son cabinet, dans son jardin, le grand soupir qu'il poussait quand il retournait ses poches, le geste d'angoisse qu'il laissait échapper en avouant à sa femme qu'il avait encore perdu quelques sous ou quelques francs, navraient l'excellente créature.

« Après tout, disait-elle, c'est lui qui gagne le pain que nous mangeons.... Ai-je bien le droit de gouverner la maison à ma guise ? »

Et secrètement elle glissait sur le coin d'une cheminée, entre deux livres, la petite somme qu'elle avait dérobée la veille. Cependant, il ne lui arrivait pas toujours d'en avoir la totalité à sa disposition.

Il y avait dans la maison une servante qu'on y voyait depuis des années. C'était une grande fille alerte, vigoureuse, hâlée, prompte à l'ouvrage, et faite pour vivre cent ans. Elle était debout avant le jour, apprêtait le repas, nettoyait tout, depuis la cave jusqu'au grenier, et trouvait encore le temps de tricoter de bons bas de laine pour M. Bernard et de tailler des vestes pour le petit Jacques. La bonne

Gertrude avait l'instinct, on pourrait dire la passion du dévouement; jamais l'idée qu'elle pût être un jour séparée de cette famille qu'elle avait adoptée, ne lui était venue à l'esprit. Elle disait : « Notre vaisselle » et « notre enfant. » Il aurait été fort difficile de deviner laquelle des trois personnes qu'elle servait Gertrude aimait le plus, bien que cette tendresse eût des manières bien diverses de se manifester. Mme Bernard était servie avant d'avoir parlé; auprès de la maîtresse, la servante était comme une sœur aînée auprès d'un enfant gâté, mais d'un enfant gâté qui inspirerait autant de respect que d'amour. Il lui semblait que c'était une sainte, et, à vrai dire, elle ne se trompait pas beaucoup. Ce n'était pas la même chose avec le maître. Il lui paraissait qu'il n'avait pas la tête bien solide et elle le traitait un peu en écolier qui ne remplit pas consciencieusement sa tâche et s'amuse à cueillir des noisettes; mais si elle n'épargnait pas les remontrances au receveur municipal, qu'elle rabrouait pour la moindre dépense, comme elle était attentive à le soigner s'il avait une légère indisposition, et qu'elle lui apportait, avec la tendresse d'une nourrice, les friandises qui pouvaient égayer sa convalescence ! Pas un grain de poussière dans son cabinet, et du bon bois bien sec dans la cheminée. Seulement, si elle apercevait un livre inconnu sur le coin de la table, Gertrude se fâchait.

« Madame est trop bonne, disait-elle alors. Ah! si j'étais la maîtresse! »

Et elle levait les yeux au ciel et faisait de grands mouvements de bras qui la rendaient terrible; mais quand elle avait rudement bourré le pauvre homme pour quelque monnaie jetée dans la main d'un vieux mendiant, elle courait à la cuisine et ajoutait une miche de pain aux pièces de cuivre.

Avec le petit Jacques, c'était une autre chanson. Jamais on ne vit personne plus redoutable en paroles que Gertrude. Elle se chargeait de la chambrette de l'enfant et de son linge, et le conduisait elle-même à l'école. Gertrude se donnait alors des airs d'ogresse et ne parlait que de réprimandes et de punitions : le petit homme l'écoutait d'un air narquois. Le principe de Gertrude était qu'il fallait montrer aux enfants une implacable sévérité; là-dessus elle ne transigeait pas; c'est pourquoi elle avait toujours dans ses poches des noisettes, quelques pommes ou des billes, qu'elle distribuait à Jacques avec force caresses.

Les rencontres de la servante et de l'enfant, leurs pourparlers, leurs confidences multipliées donnaient lieu quotidiennement aux scènes les plus comiques. Si Jacques était puni et rentrait l'oreille basse, Gertrude haussait la voix :

« C'est bien fait, et tu n'as que ce que tu mérites, mauvais sujet, disait-elle. Monsieur ne savait pas sa

leçon! On aurait dû vous plonger dans un cachot, monsieur! »

L'enfant faisait mine de pleurer.

« C'est que j'avais mal à la tête, et on m'a privé de mon goûter, répondait-il.

— Tant mieux! s'écriait Gertrude avec véhémence. Viens vite, à présent, il y a de la confiture à la maison, et je te ferai une bonne tartine.... Une autre fois, tu n'oublieras pas ton catéchisme, vaurien.... Et tu auras encore des cerises que j'ai mises de côté pour toi!... Et cela t'apprendra à ne pas être sage, petit garnement qu'on devrait fouetter jusqu'au sang.... Bon! voilà qu'il pleure, à présent.... Embrasse-moi; nous allons acheter de la brioche.... et demain je mettrai une toupie dans ton panier, vilain tapageur. »

Et marchant d'un pas leste, tandis que l'enfant riait sous cape :

« Punir cet agneau! ajoutait-elle; faut-il qu'il soit féroce, ce maître d'école! »

Vers la fin du mois, la voix grondeuse de Gertrude remplissait la maison. Elle était bruyante comme un tourbillon, active et soigneuse comme une fourmi, infatigable comme un loup pourchassé par une meute. Il n'y avait plus moyen de perdre un sou; elle passait la moitié de la nuit à ravauder le linge de la famille, et joignait à ce labeur, excessif déjà, des travaux de couture dont elle tirait profit pour

la communauté. Il ne fallait pas alors que M. Bernard songeât à faire emplète d'un livre nouveau.

« Avec le prix de ces sottises, disait-elle en secouant les malheureux volumes, on dîne quatre fois et le déjeuner va sur le reste ! »

Quelquefois, le matin, quand elle était en belle humeur, bouche béante, la cornette en l'air, le balai à la main, Gertrude écoutait son maître qui aimait à disserter.

« Donc, disait-elle ensuite, c'est une fortune que vous avez découverte, et ces petits papiers vous rapporteront bien cinquante mille écus, viennent les raisins ?

— Cinquante mille écus pour le moins, tu l'as dit, répondait Antoine qui se frottait les mains.

— Eh bien, notre maître, m'est avis que si vous pouviez gagner avec ça une pièce de trois francs par jour, ça m'aiderait tout de même. »

C'était dans cet intérieur que Jacques grandissait. La mère, d'accord en cela avec M. Bernard, voulait qu'on n'épargnât rien pour son instruction. En qualité d'externe, Jacques suivait donc les cours de la meilleure école de la ville. Il avait une singulière aptitude à apprendre vite et à retenir. Sa mémoire avait la propriété de ces pierres sur lesquelles on grave facilement et qui durcissent par l'effet du temps. L'atmosphère spéculative dans laquelle Jacques respirait le familiarisait avec les chiffres. A

quatre ans, il récitait la table de Pythagore mieux que sa prière; à dix ou douze, toute espèce de calcul était un jeu pour lui. Il lui semblait alors que la vie était un grand problème d'arithmétique, dont l'homme représente l'unité. Il avait l'esprit ouvert, l'humeur gaie, le caractère entreprenant et hardi, et des habitudes de raisonnement qui confondaient Gertrude.

Un jour, à six ans, il entra d'un pas délibéré dans la cuisine où la bonne femme combinait les moyens de tirer parti des restes d'un gigot qu'on avait déjà mangé trois fois.

« Eh! ma mie, dit Jacques en se servant d'une locution qui lui était habituelle quand il parlait à Gertrude, tu me dois six pommes et huit billes, paie-moi vite.

— Qu'est-ce que cela, méchant drôle, me prends-tu pour ta mère, par hasard? tu sais bien que je ne te gâte pas, moi! répliqua la bonne.

— Ta! ta! ta! j'ai fait mon compte, le mois dernier, tu m'as donné vingt pommes et trente billes. Ce mois-ci, je n'en ai reçu que quatorze d'une part et vingt-deux de l'autre. Or, nous sommes au 31 du mois : c'est donc bien huit billes et six pommes qu'il me faut. C'est-il clair? »

Gertrude réfléchit.

« Il a raison, répliqua-t-elle; il faut tenir ses comptes. »

Enchantée, elle raconta le trait à sa maîtresse.

« Il a de l'ordre, le petit, ajouta-t-elle, et pour l'encourager, je lui ai donné en sus des gâteaux. »

A neuf ou dix ans, Jacques faisait à l'école un petit commerce de friandises et de jouets, où il trouvait des profits qui l'engageaient à continuer. Il était fort adroit et bâtissait, à l'aide de cartes, de planchettes, de bouts de ficelle et de morceaux de papier de couleur qu'il ramassait partout des maisonnettes, des chariots, des cages et d'autres menus objets fort joliment tournés. La chose terminée, il vantait gaillardement les mérites de sa marchandise et la troquait avantageusement contre des crayons, des plumes et des canifs, entre lesquels brillaient parfois de petites pièces blanches.

Habile, il n'était pas avare, et donnait volontiers aux élèves plus pauvres que lui les miracles de son industrie. Que de fois ne distribua-t-il pas à ses camarades les pralines et les beaux cahiers de papier blanc qu'il avait gagnés dans une récréation! Les inquiétudes de sa mère, dont il avait l'instinct sans en avoir le sentiment, lui causaient parfois de ces petits chagrins d'enfants qui ne sont pas les moins cuisants de la vie. Il l'entendait souvent chuchotter avec Gertrude et chercher dans de longues confidences les moyens de parer aux difficultés du lendemain. Les deux bonnes femmes échangeaient leurs craintes et leurs espérances, diminuant les

unes, augmentant les autres pour se tromper mutuellement, et regardant à la dérobée du côté d'une porte derrière laquelle travaillait Antoine Bernard.

« Bien sûr, madame, les huissiers viendront un jour! disait Gertrude en s'essuyant les yeux.

— Bonté du ciel! ne dis donc pas cela! » répondait Mme Bernard.

Dans ces moments-là, l'enfant, qui entendait à demi, avait des peurs horribles; les huissiers représentaient à ses yeux des enchanteurs capables de tout, et pareils à ces géants terribles dont il avait lu les histoires dans les contes de fées.



V

LES TROIS ÉCOLIERS.

Un matin, après une de ces conversations tenues à voix basse dans la chambre, où la servante et la maîtresse se réunissaient pour consommer moins d'huile et moins de bois, Jacques profita d'un instant où il était seul à la maison pour faire un paquet de ses jouets. La ficelle bien nouée autour des animaux de carton et de maisons de bois, il courut vers l'école. Le paquet était sur ses épaules, et de la main qui restait libre il portait ses livres d'études. Jacques tremblait que Gertrude ne le rencontrât, et cette crainte l'empêchait de sentir qu'il avait le cœur gros. Arrivé à l'école, il mit le paquet dans un coin et attendit l'heure de la récréation. Aussitôt que tout le petit monde auquel il allait avoir affaire eut quitté les classes, Jacques étala sa marchandise.

« Je vends le fonds de la boutique, s'écria-t-il d'un air gai, bien que son pauvre menton tremblât, et quiconque achètera un cerf-volant ou une raquette, aura en sus une belle cage à mouches, que je fabriquerai tout à l'heure. »

On connaissait Jacques et on battit des mains. Un certain écolier grand et vigoureux qu'on appelait Pierre de Maurs, et qui passait pour le plus riche de la bande, donna l'exemple, et la vente commença sous la présidence de Jacques, qui mettait tour à tour chaque objet aux enchères. Il pleura bien un peu en se séparant d'un certain vieux cheval de bois sur lequel il avait exécuté de magnifiques charges de cavalerie, mais il poussa bravement jusqu'au bout. Seulement, on abandonna cette fois le système des échanges et Jacques n'accepta que des sous. Tout fut vendu, à l'exception d'un fusil, qu'il mit à part pour le cas où les huissiers feraient irruption au logis.

Le soir même, il tira Gertrude par le bout de son tablier.

« Tiens, ma mie, dit-il, en lui fourrant dans la main une poignée de menue monnaie, si ces vilains huissiers viennent pour prendre tout, tu leur donneras cet argent ; s'ils se fâchent, bon, j'ai mon fusil. »

Cette fois, et malgré sa sévérité, Gertrude pleura d'attendrissement et eut beaucoup de peine à faire

comprendre à Jacques que cinquante-huit sous ne les tireraient pas d'affaire.

Dès ce jour, le petit bonhomme s'appliqua avec une verve singulière et une sorte de bonne humeur vaillante qui ne lui permettait pas d'être longtemps chagrin, à gagner son déjeuner de chaque matin. Le commerce d'échanges auquel il se livrait déjà depuis quelque temps, prit un essor plus vif au bout du mois, et quand il fut à peu près certain de pouvoir compter sur des profits assurés, il fit approcher Gertrude de son petit lit, et, l'embrassant :

« Écoute, ma mie, dit Jacques de l'air d'un ministre des finances qui contracte un emprunt, voilà deux sous que je te donne pour mon déjeuner. Chaque jour tu en auras autant. Achète-moi des châtaignes.

— Que le diable t'emporte ! dit Gertrude qui sentait les larmes la gagner ; crois-tu qu'on ait besoin de tes mauvais sous pour déjeuner ici !

— Mes sous sont très-bons, répliqua Jacques fièrement ; si tu n'en veux pas, je ne mangerai plus. »

Gertrude eut beau s'en défendre, rien ne put faire démordre l'écolier de son idée. On dut accepter ses deux sous quotidiens. A partir de ce moment Jacques passa tous ses dimanches à tailler des maisonnettes et des chariots et à découper des bonshommes dans de belles feuilles de papier doré,

dont il avait toujours une provision. Les pratiques ne lui manquaient pas.

La gêne dans laquelle on vivait n'empêchait pas la gaieté d'habiter la maison du receveur. Mme Bernard était naturellement portée au rire; Gertrude ne pleurait que le soir au moment des confidences, quand on la forçait à réfléchir; M. Antoine Bernard savourait, au fond de son cabinet, ces délices particulières aux savants qui consument leurs jours dans la poursuite d'une idée. Si la réalité lui manquait, il vivait dans une perpétuelle et sereine confiance qui lui faisait accepter la longue série des heures mauvaises comme des épreuves dont chaque matin devait amener la fuite. Entre ses livres et ses papiers, Antoine Bernard était comme un voyageur qui traverse de hauts plateaux où nage un air libre et vif. Les brouillards sont sous ses pieds; au-dessus de sa tête brille l'azur sans tache et sans fin. Le receveur marchait dans la lumière: les rêves étaient sa patrie. Bien souvent, après d'éloquentes démonstrations qui faisaient voir la fortune, la gloire, les honneurs prenant au galop le chemin de la maison, on se réunissait en riant autour d'un maigre plat qui n'avait pas de voisin : la bonne humeur assaisonnait le repas, l'inquiétude ne venait qu'après.

Mme Bernard ne savait au juste que penser de son mari. Il y avait des instants où le voyant si convaincu, si tenace dans son travail, si ardent et si

opiniâtre dans ses idées, l'illusion la gagnait. Un homme à qui les habitudes de sa profession et de son esprit rendaient familières les questions de finances et qui avait eu occasion de causer avec le receveur, était souvent dans les mêmes dispositions morales que Mme Bernard.

« Il y a, disait-il, l'étoffe d'un ministre des finances dans ce rêveur; il peut se faire aussi qu'il soit fou. »

On ne pouvait pas savoir encore si le petit Jacques avait en lui l'étoffe d'un ministre, mais, ce qui déjà était bien clair, c'est que son esprit, peu curieux des problèmes qui sont la passion des économistes et l'idéal de la science, se tournait volontiers du côté des choses pratiques. Dès ses plus tendres années, il montra un sens très-clair et très-droit. Peut-être aussi fut-il conduit à cette adoption du réel au détriment du chimérique, par le spectacle de cette opposition bizarre qu'il remarquait entre les calculs gigantesques de son père et leurs résultats. Tant de travaux et de si considérables pour de si minces profits! Là n'était pas la bonne route à suivre, et il en conçut, peut-être bien à son insu, une horreur profonde pour tout ce qui ressemblait à un système ou avait l'apparence de la théorie. Ajoutons que Jacques avait la tête et le menton carrés.

On sait que Jacques, étant à l'école, avait fait la connaissance d'un élève plus âgé que lui de deux

ou trois ans, qui appartenait à une famille aisée du pays. Le jeune Pierre de Maufs et Jacques s'étaient liés d'une amitié contre laquelle la diversité de leurs goûts et de leur fortune n'avait rien pu. Cette sympathie, que l'analyse n'explique pas et qui naît du contact de deux esprits opposés, les unissait étroitement. Enthousiaste, genéreux, prompt à se décider, amoureux des aventures, Pierre ne comprenait rien aux appétits de Jacques, mais s'employait de son mieux à leur donner satisfaction. Il suffisait que ceux qu'il aimait eussent besoin de lui pour qu'on le trouvât. Jamais, chez Pierre, d'hésitation ou de faux-fuyant. Quand on lui demandait une chose impossible à faire, le premier élan de son cœur, curieux de périls, était de la tenter; la rectitude de sa raison l'obligeait à répondre franchement non. Si la chose était difficile seulement, il promettait son concours et le donnait tout entier.

Le dimanche et les jours de fête, Pierre et Jacques se promenaient ensemble sur les bords de la Marne ou le long des ruines du vieux château féodal qui couronne Château-Thierry; mais tandis que Pierre parlait, avec une chaleur excitée par la marche, de courses lointaines dans des pays sauvages, d'explorations, de chasses, d'entreprises hardies, Jacques, qui ne perdait rien de ce qui se passait autour de lui, s'informait du prix des denrées, questionnait les cultivateurs et les ouvriers sur leurs travaux,

entrait dans les fermes, dans les usines, dans les carrières, regardait, furetait, et avec un art dont la profonde habileté aurait étonné s'il n'en avait eu l'instinct en naissant, attirait tout homme avec lequel le hasard le mettait en rapport, pêcheur, bûcheron, charbonnier, pâtre, mécanicien ou meunier, sur le terrain des choses que cet homme savait le mieux. Jacques ne prenait jamais de notes, mais il n'oubliait rien. Pierre riait. Qu'on parlât, et longtemps même, avec un braconnier, il le concevait; mais qu'on parût s'intéresser au regain d'un métayer ou à la toile d'un tisserand, cela le passait.

« Chacun son métier, lui répondait Jacques; tu voyageras un peu partout, à pied, à cheval, en chaise de poste, en bateau à vapeur; déjà tu mets le nez dans tous les livres qui peuvent être utiles à un touriste, à un chasseur; j'ai idée, au contraire, que j'habiterai Paris et que je me frotterai à beaucoup d'hommes. J'apprends à les connaître en voyageant dans leur esprit, leur caractère, leurs habitudes. Quand j'aurai quelque trente ans, peu d'industries et peu d'états auront des secrets pour moi. »

Puis il ajoutait en riant :

« La Providence a pris soin d'arranger ta vie; la mienne est à faire.... je la ferai. »

Un troisième petit bonhomme s'associait parfois à la promenade des deux écoliers; mais celui-ci parlait peu; il écoutait bouche béante, opinait du

bonnet et se faisait, sans que personne l'en priât, le serviteur de Pierre et de Jacques, de Jacques surtout. Clovis avait à peu près le même âge; il était fils d'un pauvre artisan de la ville qui n'avait guère de quoi payer sa modique pension; le père Fortin le gardait par charité et Pierre donnait quelques francs en cachette à la fin du mois. Clovis ne croyait pas qu'il y eût sur la terre d'écolier plus extraordinaire que Jacques. Il lui rendait mille petits services par enthousiasme. Après qu'il l'avait écouté, sans oser souffler mot :

« Comment pouvez-vous, disait-il, vous mettre toutes ces choses dans la tête? la mienne est comme du bois.... rien n'y entre »

Le fait est que ce pauvre Clovis n'apprenait pas grand' chose, si ce n'est des lambeaux de livres de philosophie qu'il lisait au hasard, qu'il digérait mal et pour lesquels il se sentait un grand goût. C'était sa marotte.

« Ah le bel état que celui de philosophe! » disait-il quelquefois à Jacques.

Puis il soupirait, ses moyens ne lui permettant pas de l'adopter; il s'en consolait cependant par la pensée qu'un jour il s'attacherait à la fortune de Jacques. En attendant, il devenait fataliste sans savoir pourquoi.

A quelque temps de là, et comme il touchait à sa seizième année, Jacques vit sa mère fort en peine

de payer le loyer de la maison. Depuis quatre ou cinq jours on ne riait plus. M. Antoine Bernard promettait une forte somme aussitôt qu'il aurait communiqué à un capitaliste le prospectus auquel il mettait la dernière main. Mais on savait ce que valaient les promesses de M. Bernard. Gertrude grondait sourdement; elle était dans sa cuisine comme un vent d'orage. Le soir, la servante glissait dans une poche de toile les quelques sous qu'elle avait économisés sur la dépense du ménage, et comptait le total de la somme gagnée aux dépens de l'appétit commun.

« Ils jeûnent tous, et j'ai quatorze francs quinze sous! la belle avance! » disait-elle.

Un matin, on ne vit plus à ses oreilles de vilaines boucles d'or qu'elle trouvait fort belles et dont elle était parée le jour de sa première communion. Jacques lui demanda ce qu'elles étaient devenues. Gertrude lui donna une taloche sur l'épaule.

« Voyez-vous le curieux! dit-elle d'un air bourru. Est-ce qu'on te demande, mon petit, ce que tu as fait de tes cerfs-volants de l'an dernier? On avait des boucles d'oreilles, on n'en a plus!... voilà. »

Et reprenant d'un ton brusque :

« Est-ce que ta mère s'occupe de ces sottises?... J'ai bien un visage à porter des boucles d'oreilles! »

Jacques embrassa Gertrude sans répondre.

Pendant toute la journée il rôda dans la cam-

pagne, cherchant un moyen de tirer la maison de l'embarras où il la voyait. Il marchait fort vite, se pinçant l'oreille comme il en avait déjà contracté l'habitude, et battant les haies du bout d'un roseau qu'il tenait à la main. Il parlait tout seul par monosyllabes. Tout à coup Jacques s'arrêta, poussa un cri et prit sa course dans la direction d'une maison de belle apparence qu'on voyait au sommet de la côte, aux Chesneaux. En quelques minutes il sonna à la porte tout essoufflé.

« M. Pierre est-il là? demanda-t-il au domestique.

— Viens par ici! » cria du fond du jardin son ami, qui l'avait reconnu.

Jacques fut en trois bonds à côté de lui.

« Vite, as-tu une centaine de francs à me prêter? reprit-il.

— Cent francs! diable! et pourquoi faire? répondit Pierre.

— Donne-les-moi d'abord; nous en causerons plus tard. »

Si riche qu'on soit, un jeune homme de dix-huit ans n'a pas toujours, en province, la libre disposition de cent francs. Pierre se gratta le front.

« Attends, » reprit-il.

Il entra dans la maison. Jacques s'assit sur un banc et traça, à l'aide de sa baguette, des rangées de chiffres sur le sable d'une allée. Son calcul fait, il battit des mains.

« C'est clair, dit-il, le loyer est payé. »

Alors seulement, il pensa à s'essuyer le front.

Pierre revint en ce moment.

« Voilà tes cent francs, dit-il, grand bien te fasse ! »

Jacques lui sauta au cou.

« Si je ne te les rends pas au bout de la semaine, c'est que je ne m'appelle pas Jacques Bernard. » s'écria-t-il.

Il sortit du jardin et descendit la côte en courant.

Pierre le regardait.

« Mon ami Jacques a bien certainement une opération en tête, murmura-t-il.... Ce n'est pas lui qui emprunterait cent francs pour le plaisir de les dépenser ! »

Pierre ne se trompait pas. Jacques s'était souvenu à propos qu'un grand personnage devait passer à Château-Thierry. La ville était en émoi; on préparait un grand banquet à l'hôtel de la sous-préfecture. Il fallait que le banquet payât le loyer.

Jacques commença par courir chez tous les traiteurs et tous les marchands de la ville, et acheta tout le gibier qui s'y trouvait. La chose faite, il rejoignit son ami Clovis et le chargea de parcourir les fermes du voisinage et de voir les braconniers dont ils avaient fait la connaissance en battant les bois avec Pierre de Maurs.

« Tu retiendras tout le gibier qu'ils ont et tout celui qu'ils auront, lui dit-il; s'ils veulent de l'ar-

gent, en voilà, tu leur donneras des arrhes.... cours vite. »

Les produits de la campagne accaparés, Jacques se rendit au marché et fit par avance, acquisition des lièvres, des perdreaux et des chevreuils qu'on pourrait apporter le lendemain.

« C'est pour le banquet bien sûr, et vous venez de la part de M. le sous-préfet? lui dit en clignant de l'œil le plus fin de la bande.

— C'est pour le banquet, » répondit Jacques résolûment.

Quand vint le jour de la fête, les entrepreneurs du festin officiel ne trouvèrent plus une seule pièce de gibier à mettre à la broche. Le poil et la plume, tout était vendu. Le Vatel de la sous-préfecture s'en prit à ses cheveux et s'en arracha deux ou trois poignées. Le brave homme était déshonoré.

Les fermiers, les chasseurs, les marchands lui répondaient ce qu'avaient répondu les traiteurs.

« Mais quel est donc le coquin qui a tout acheté? s'écria le malheureux.

— C'est M. Jacques Bernard, le fils de notre receveur ; il faudrait voir s'il ne voudrait pas se défaire d'une partie de ce qu'il a acheté, » répondit Clovis, qui avait ses instructions et qui rôdait partout.

Le cuisinier effaré se précipita chez Jacques. On entendait sur le pont et sur la promenade le bruit des fanfares qui annonçaient l'arrivée du grand per-

sonnage qui honorait le chef-lieu de l'arrondissement d'une visite officielle. Encore quelques heures, et il fallait servir le dîner. Un dîner sans gibier au mois d'octobre! Les cheveux que le pauvre chef n'avait pas eu le temps d'arracher se hérissaient d'horreur sur sa tête!

Il entra chez l'écolier toujours courant. Jacques, qui avait le visage collé contre la fenêtre, derrière un coin du rideau, prit une contenance froide. Cependant il écouta le cuisinier.

« Je voulais expédier tout ce gibier à Paris, dit-il; un ami me l'a demandé pour un repas de noces.

— Ah! monsieur, je suis perdu si vous ne m'écoutez pas! s'écria le chef aux abois. J'ai une femme et deux enfants! »

Jacques parut s'attendrir.

« Ah! diable! murmura-t-il, mon ami n'en est pas encore là. Voyons, que vous faut-il?

— Bonté du ciel! nous avons à dîner le général, le préfet, le maire, notre député... l'évêque aussi, qui est arrivé tout exprès de Laon.... Il me faut tout....

— Tout?... Allons, puisque vous en avez besoin.... je consens à vous céder ma marchandise pour vous tirer d'embarras. Voici la note des frais. »

Il était impossible de marchander, les fourneaux étaient allumés, les broches devant le feu. Le Vatel picard paya, soupira un peu et emporta le gibier.

Ne fallait-il pas sauver l'honneur de la cuisine associée, cette fois, à l'honneur de la sous-préfecture?

Maître d'une somme assez ronde, Jacques mit à part les cent francs empruntés à Pierre et glissa le reste dans une belle bourse qu'il cacha sous la corbeille à ouvrage de sa mère, après avoir serré tout au fond une petite boîte qu'il avait achetée chez un orfèvre de la ville.

Le soir, les deux femmes, groupées autour de la table éclairée par une petite lampe que Jacques connaissait depuis l'enfance, gémissaient en tirant l'aiguille ; Jacques lisait près de la cheminée où brûlait un feu timide.

Mme Bernard n'osait pas regarder Gertrude qui, de son côté, ne levait pas les yeux.

« Voyons, dit-elle enfin, c'est trop bête de ne rien dire ; pourquoi ne parles-tu pas, Gertrude?

— Moi! je ne fais que ça! je chante même, répliqua Gertrude qui ne desserrait pas les dents; c'est vous, madame, qui êtes triste comme la roue d'un vieux moulin qui gémit quand elle tourne. Faut faire comme moi.... tenez, je ris.... Est-ce qu'on sait s'il n'arrivera pas un trésor dans la maison demain? Cette paire de bas qui sera tricotée avant minuit, ça vaut bien trente sous.... c'est un commencement.

— Tu ris, toi? pourquoi passes-tu le coin de ton tablier sur tes yeux?

— Dame! aussi c'est que vous me faites pleurer.... Est-ce que je ne vois pas les grosses larmes que vous retenez? »

Mme Bernard détourna la tête pour que Gertrude ne la vît plus. Elle glissa machinalement la main au fond de la corbeille pour y chercher du fil, et trouva sous ses doigts la bourse que Jacques y avait enfouie parmi les bobines et les écheveaux. Elle devint pâle en la retirant.

« Qu'est-ce que cela? » dit-elle en montrant la bourse à Gertrude.

Gertrude la prit vivement et en fit jouer le ressort.

« De l'or! madame, et de l'argent.... Un trésor! s'écria-t-elle.

— Bien sûr! ce n'est pas monsieur qui a gagné tout ça avec ses additions!... reprit la servante; il nous l'aurait bientôt dit, le pauvre cher homme! »

Elle vida le contenu de la bourse sur ses genoux.

La petite boîte achetée chez l'orfévre tomba au milieu des pièces blanches et jaunes et s'ouvrit. Des boucles d'oreilles en or s'en échappèrent.

Gertrude regarda Jacques, qui ne respirait plus.

« Ah! le petit masque, c'est lui qui a fait le coup! s'écria-t-elle.

— Eh bien, oui, c'est moi! s'écria Jacques, qui sauta dans ses bras. Ma mère savait que tu les avais vendues, tes pauvres vieilles boucles d'oreilles; moi

je l'ai deviné.... en voilà d'autres, garde-les... ça n'empêchera pas que le terme ne soit payé ! »

Il expliqua tout à sa mère, qui le dévorait des yeux.

« Ah Dieu ! quand je t'ai vu pleurer, dit-il en finissant, il a bien fallu que l'idée vînt. »

Gertrude, qui n'y voyait plus, lui posa gaillardement la main sur la tête.

« Madame, dit-elle, le véritable homme le voilà ! Not'maître est un savant, le petit sera un richard ! »

VI

UNE FLEUR DE PARIS.

Peu de temps après, et comme si Jacques Bernard n'avait pas voulu faire mentir la prophétie de Gertrude, il prit un parti violent. De la pensée à l'exécution il n'y eut que l'espace d'une nuit.

Un matin, sans prévenir personne, il quitta l'école et demanda un emploi à un fabricant de la ville, qui le prit en qualité d'expéditionnaire. Le receveur, tout attristé, pressa l'enfant de continuer ses études.

« Non pas, dit Jacques, je ne suis pas un fils de famille.... Si à mes heures perdues je puis passer mes examens, tant mieux; sinon je prouverai qu'on peut connaître à fond le code de commerce sans avoir une robe d'avocat.... Mon premier devoir est de gagner de l'argent. »

Toutes ses facultés, il les employa dès lors à conquérir cette fortune que son père avait poursuivie en vain au travers des nuages de la théorie. Château-Thierry ne lui offrait pas de ressources assez vastes pour l'inquiétude et l'activité de son esprit. Un beau jour de printemps, après avoir tendrement embrassé sa mère et Gertrude et glissé dans sa poche un rouleau de pièces blanches laborieusement gagnées, il partit pour Paris, où dès longtemps il avait eu la pensée de se rendre.

L'heure de la véritable lutte avait commencé pour lui. On était alors en 1820 : Jacques avait dix-neuf ans.

En 1830, les anciens élèves de la pension Fortin, auxquels il avait vendu tant de chariots et de maisonnettes, l'auraient retrouvé chez un agent de change dont il tenait le carnet.

Il avait à cette époque, et après dix années d'efforts que la bonne fortune ne protégea pas toujours, amassé quelques milliers de francs que bravement il avait jetés dans la spéculation, espérant bien qu'ils feraient la boule de neige. La révolution de juillet, qui emporta son chef, ruiné de fond en comble en trois jours, emporta aussi son petit pécule. Sans place et sans argent, Jacques se trouva pour la seconde fois sur le pavé de Paris. Seulement il écrivit au sommet d'une page blanche, sur un calepin qu'il portait toujours dans sa poche, ces

mots significatifs : « Ne jamais oublier qu'il y a quelquefois des révolutions. »

Quelques années plus tard et après divers essais qui furent plus ou moins heureux, Jacques, qui avait alors trente-deux ou trente-trois ans, était chef de la correspondance chez un banquier de la rue du Faubourg-Poissonnière. A cette époque Jacques avait largement de quoi vivre ; mais la fortune, telle qu'il la concevait, n'était pas encore venue. Il en était encore à l'étude du terrain sur lequel il marchait.

Depuis son départ de la ville natale, Jacques avait embrassé bien des professions diverses et suivi bien des carrières. C'était moins le fait du hasard que celui de sa volonté. Il voulait connaître, par une expérience personnelle, les ressorts multipliés par lesquels se meut l'industrie, et ne rien négliger de ce qui pouvait un jour l'aider dans sa marche. C'est ainsi qu'on l'avait vu tour à tour employé chez un droguiste de la rue des Lombards, teneur de livres chez un négociant qui faisait un gros commerce d'exportation pour l'Amérique du Sud, caissier dans une filature de coton, commis chez un agent d'affaires, voyageur pour le compte d'une maison de soieries ; il était entré chez un armateur de Nantes pour connaître le commerce de la navigation, chez un courtier pour se rendre compte des transactions, dans un établissement métallurgique

et dans une compagnie houillère pour s'approprier le mécanisme des grandes industries. Chemin faisant il apprit trois langues aux dépens du latin qu'il n'avait jamais bien su. Il possédait des données exactes sur l'importance du commerce de chaque place; tous les procédés de production et d'échange lui étaient familiers, mais par un concours singulier de circonstances, les bonnes occasions d'asseoir sa vie ne s'étaient pas encore présentées; les médiocres ne lui avaient pas manqué, seulement il les avait toutes et obstinément refusées, l'horizon dans lequel il aurait dû enfermer son activité étant borné. Jacques ne voulait pas d'une existence paisible, sûre, et limitée à quelque dix mille francs de rentes prudemment et lentement amassés. Son espoir allait plus loin. Ce qu'il ambitionnait, c'était une place au milieu de ces astres éclatants qui rayonnent dans le ciel financier de Paris. Il avait la maladie des grandes affaires, comme d'autres ont l'ambition de la gloire. Mais tandis qu'il traversait ainsi toutes les branches de l'activité humaine avec une impatience fiévreuse et cependant persévérante, il n'oublia jamais les êtres chers et sacrés qu'il avait laissés à Château-Thierry. Mme Bernard n'avait plus à trembler pour son loyer; Gertrude n'était pas obligée de grappiller sur le dîner pour assurer le déjeuner du lendemain; M. Antoine Bernard s'était endormi doucement entre les livres qu'il aimait et les casiers tout bourrés de

notes entre lesquels il avait enfermé sa vie. Sa veuve n'avait pas quitté la maison où une longue suite de jours difficiles, patiemment et courageusement supportés, lui avait créé une famille de souvenirs honnêtes qui réjouissaient son cœur. Elle rappelait doucement son fils chaque année, et chaque année Jacques répondait : « Attends ! »

Un instinct profond et sûr disait à Jacques que la banque était le seul marchepied qui pût le faire monter jusqu'à ces hautes positions auxquelles il voulait atteindre. Mille hasards, peut-être aussi le désir de n'entrer dans la lice que lorsqu'il serait armé de toutes pièces, avaient retardé pour lui le moment d'y mettre le pied ; mais il était de ces joueurs intrépides et convaincus qui savent que la bonne chance peut venir à toute heure, et il attendait la sienne en homme résolu à la pousser jusqu'aux plus extrêmes limites.

Cependant Jacques n'avait pas traversé Paris sans avoir senti un jour remuer quelque chose dans sa poitrine. Le financier n'avait pas entièrement étouffé l'homme ; sa jeunesse eut un moment.

C'était peu de temps après la catastrophe qui l'avait rejeté dans ce dédale de rues au milieu desquelles s'agitent tant d'ambitions fiévreuses et d'espérances maladives. Sa robuste constitution avait paru céder dans la lutte que Jacques soutenait contre la vie. Son premier soin fut de se taire. Pourquoi

troubler sa mère et la tirer de son repos ? Il envoya à Château-Thierry la majeure partie du peu d'argent qui lui restait, annonçant en même temps qu'il partait pour un voyage, et monta chez lui après avoir dit à la concierge qui le servait qu'il était malade.

A cette époque, Jacques occupait, au quatrième étage d'une maison de la rue Laval, un petit appartement composé de deux pièces, qu'il avait arrangées tant bien que mal avec quelques meubles sauvés du naufrage où le plus clair de ses ressources avait été englouti. Les meilleurs avaient été vendus. Jacques ne devait rien, mais n'avait rien.

A quelques pas de lui, sur le même carré, demeurait une jeune femme qu'il rencontrait souvent, le soir et le matin. Elle lui avait paru jolie. Mlle Hortense Frimond sortait de bonne heure et rentrait tard ; elle était toujours simplement et proprement vêtue, avec une grâce particulière et un goût qui forçait les inconnus à la suivre des yeux. Le dimanche elle restait chez elle, et on entendait alors le son d'un piano. Jacques trouvait que sa voisine faisait de l'excellente musique ; il entr'ouvrait sa porte pour mieux l'écouter. Ces histoires sans fin que les portières chargées du ménage d'un garçon racontent à leur locataire, apprirent à Jacques Bernard que Mlle Hortense Frimond donnait un peu partout des leçons de grammaire, de géographie, de sol-

fége, d'histoire, et de vingt autres choses, parmi lesquelles il fallait inscrire l'anglais et l'italien, dont elle possédait les premiers éléments. Sa bonne volonté et son ardeur suppléaient ce qui aurait pu lui manquer du côté de la science. On ne la voyait pas chez les princes et les banquiers, mais dans des maisons de petits propriétaires et de rentiers. Quand elle avait couru le cachet depuis le matin jusqu'au soir, par tous les temps, Hortense avait à peu près gagné tout juste de quoi vivre.

Un jour on la vit rentrer tout en larmes; le lendemain elle ne sortit pas. Pendant une semaine, c'est à peine si on entendit le bruit de ses pas dans sa chambre. Quand elle redescendit l'escalier, elle était affreusement pâle; elle portait un ruban noir autour du cou.

Jacques et Hortense échangeaient de légers saluts; à diverses reprises ils s'étaient rendu de ces petits services qui sont d'usage entre voisins. Il remarqua qu'elle avait le son de voix très-doux, de l'esprit et du sens dans la conversation; il se plaisait auprès d'elle et cherchait à la rencontrer; les occasions en étaient rares, mais Hortense ne les évitait pas. Il s'étonna de la trouver plus jolie qu'elle ne lui avait paru d'abord. Sa beauté provenait de l'harmonie des traits, de l'intelligence de la physionomie; ses lèvres surtout étaient expressives et charmantes. Sérieuse, elle plaisait; animée, elle était attrayante.

Le charme qui était en elle se dégageait; on le voyait naître et grandir par l'examen; il échauffait et enveloppait.

Quand la connaissance fut faite, Jacques parla à sa voisine de ses projets, de ses rêves, de ses efforts en homme qui en a les cœur plein. Hortense répondait en souriant.

« Que vous êtes singulier! disait-elle quelquefois, pourquoi tant de richesses? Il me semble qu'avec mille écus, on vivrait bien tranquille et bien heureux.

— Vous n'êtes donc pas ambitieuse? répondait Jacques.

— Oh! si, reprenait Hortense, j'ai l'ambition de me reposer! »

Cette personne si paisible et si douce avait une énergie de fer. Rien ne la fatiguait en apparence, ni les longues courses, ni la pluie, ni le froid, ni le travail. Les privations n'entamaient pas cette vigoureuse nature, qui avait la souplesse et l'élasticité d'un jonc. Quand Jacques la revoyait le soir, montant d'un pied leste les quatre étages qui séparaient sa chambre de la rue, et sa figure toujours pâle, éclairée d'un demi-sourire, étonné quelquefois, il lui demandait comment elle ne succombait pas sous le poids de la lassitude.

« En quoi êtes-vous faite? disait-il alors.

— En chair et en os, comme vous, répondait-

elle.... mais quand il faut faire une chose, on la fait.

— Coûte que coûte?

— Eh oui! C'est la peur de l'effort qui coûte et non pas l'effort même. »

La sympathie de Jacques pour Hortense, qui, par certains côtés, lui ressemblait, allait grandissant. Quand il fut contraint de se mettre au lit, la concierge, qui ne pouvait pas être toujours auprès de lui, en avertit Hortense.

« C'est bien, dit-elle simplement, je vous remplacerai. »

Elle veilla sept ou huit nuits sans négliger ses leçons. Le matin, elle trempait son visage et ses mains dans de l'eau fraîche et partait.

« Je dormirai le mois prochain, » disait-elle en riant à la portière, qui tremblait de la voir tomber malade à son tour.

Au bout d'un mois, Jacques fut en état de sortir. Il ne pouvait plus alors se passer d'Hortense; elle l'accompagna dans les premières promenades qu'il essaya sur les boulevards extérieurs et dans ces tristes campagnes qui entourent Montmartre. Avec elle il pensait tout haut.

Ce n'était pas une des choses qui l'étonnaient le moins que cet abandon et cette confiance où il trouvait une extrême douceur; le sentiment de tendresse qui les dominait leur prêtait un charme pénétrant

contre lequel Jacques se révoltait quelquefois. Alors il se prenait corps à corps et se malmenait.

« Est-ce de l'amour? disait-il, et si c'est bien cela qui m'agite, pourquoi faire?... Suis-je libre? Ai-je le loisir d'un homme riche pour aimer?... N'ai-je pas tout à conquérir: une fortune, un nom, une position? Laissons ces rêves aux insensés, aux heureux!... »

Mais les discours n'y faisaient rien, ni les résolutions non plus: Jacques revoyait Hortense, et il était tout à elle.

Il lui arrivait souvent, quand il parlait de ses ambitions, dont un échec n'avait pas diminué l'étendue, d'employer les verbes à la première personne du pluriel. Ces mots: « Nous irons, nous achèterons, « nous ferons, » revenaient sans cesse dans sa conversation. Un jour que les deux jeunes gens côtoyaient ensemble les bords de la Seine, près de Clichy, Hortense l'arrêta:

« Nous voyagerons!... nous partirons!... nous chasserons!... voilà qui est fort bien, mon ami, dit-elle, je n'y vois qu'une difficulté.... je vais vous quitter.

— Me quitter?... répéta Jacques tout étourdi.

— Oui, une parente que j'ai à Nancy me rappelle, et il est probable que je ne reverrai plus Paris.

— Est-ce bien vrai ce que vous me dites là?

— Pourquoi mentirais-je? Il y a déjà quelque temps que cette parente me presse; mais vous étiez souffrant et je suis restée; à présent, vous pouvez vous passer de moi.... je pars.

— Et qu'allez-vous faire à Nancy?

— Je vais m'y établir, m'y marier, peut-être.... Du moins, je n'ai qu'un mot à dire, et la chose sera faite »

Jacques devint pâle.

« Cette personne qui demande votre main, la connaissez-vous? reprit-il.

— Oui. »

Jacques fit un effort pour continuer l'entretien.

« Votre cœur vous pousse-t-il à ce voyage?

— Non.

— Alors pourquoi vous y décidez-vous?

— Il le faut. »

On rentra rue de Laval silencieusement.

Jacques était alors dans une disposition d'esprit toute nouvelle pour lui; il s'était surpris la tête dans sa main et le coude sur un grand livre, pensant à quelque chose où l'arithmétique n'avait rien à démêler; il se trompait souvent dans ses calculs. La convalescence terminée, il était entré dans une maison de commission, où il gagnait de beaux appointements; mais la perspective d'obtenir un intérêt dans les affaires ne remplissait pas uniquement

sa pensée: des rêveries auxquelles il n'était pas accoutumé l'entraînaient ailleurs. Un homme nouveau qu'il ne connaissait pas s'agitait en lui.

Huit jours se passèrent, pendant lesquels Jacques vit souvent Hortense; il la regardait avec des yeux pleins de tristesse. Il pleurait quelquefois la nuit.

« Je vous dois la vie, lui dit-il un soir, tout à coup, après une conversation où ils avaient évité de parler de ce qui les préoccupait.

— Bah! répondit Hortense gaiement, vous la devez à la médecine, et mieux encore à votre bonne constitution. »

Quelque chose qui faisait battre le cœur de Jacques l'empêchait d'être maître de lui.

« Ah! dit-il en prenant la main d'Hortense, vous ne voulez même pas de ma reconnaissance?

— Laissez-moi votre amitié, répondit Hortense, puis demain vous me ferez vos adieux.

— Demain! s'écria Jacques; déjà demain! mais c'est hier que vous m'avez parlé!

— Qu'importe le jour! reprit Hortense; ne faut-il pas toujours que nous nous séparions?

— Ah! je vois bien que vous ne m'aimez pas!... Partiriez-vous si vous m'aimiez? » s'écria Jacques avec un élan, un feu, un mouvement, qui, de la part d'un autre, l'auraient bien étonné.

La poitrine d'Hortense se gonfla.

« Et qui vous dit que je ne sens pas tout ce que vous sentez? dit-elle; mais à quoi bon! et que suis-je pour vous aider dans la carrière où tous vos instincts, tous vos désirs vous poussent? Vous avez devant vous un chemin où vous brûlez de marcher. Entrez-y et laissez-moi partir!

— Ah Dieu! pourquoi alors vous êtes-vous mise entre la mort et moi? reprit Jacques avec l'exagération naturelle aux sentiments exaltés.

— Mon ami, voulez-vous me donner le bras? nous causerons en nous promenant, » répondit Hortense qui s'efforça de rester calme.

Ils sortirent ensemble dans la campagne et gagnèrent les bords de la Seine, à cette même place où déjà Mlle Frimond avait parlé à Jacques de son départ. La nuit était claire; le reflet des étoiles tremblait dans les eaux du fleuve qu'on entendait doucement murmurer contre les berges. Une solitude à demi transparente les enveloppait. Hortense était fort pâle et marchait cependant d'un pas ferme.

« Écoutez-moi bien, dit-elle, je vais vous ouvrir mon cœur; vous déciderez après. »

Hortense était fille d'un ancien fonctionnaire que des malheurs de fortune avaient réduit à la plus extrême indigence. Il était mort à la peine, la laissant sans autre ressource que des connaissances variées, mais incomplètes. A cette époque de sa vie,

la pauvre retraite où Hortense était retirée avec sa mère, déjà souffrante d'une maladie qui devait l'emporter, était visitée assidûment par un de leurs parents, qui n'avait guère que deux ou trois années de plus que sa cousine. Ce parent l'adorait. La famille de Fabien s'opposait à cette intimité qui, par une pente douce, pouvait le conduire jusqu'au mariage. La fierté d'Hortense se révolta. Elle pria Fabien de cesser ses visites. Sur ces entrefaites, sa mère se mit au lit pour n'en sortir que morte. Hortense revit Fabien; il était méconnaissable, les joues creuses, la pâleur d'un cadavre sur le front la fièvre et le désespoir dans les yeux.

« Laissez-moi me dévouer à vous, ou je m'en irai comme celle que vous pleurez, » dit-il.

Hortense était seule, et à bout de force. Elle eut pitié de Fabien. Il resta près d'elle. La famille irritée rompit toute relation avec la jeune fille. Elle avait lié sa vie par tendresse d'âme et dévouement à un être faible et bon, qui l'aimait avec toute l'idolâtrie et la passion d'un cœur où l'analyse la plus habile n'aurait jamais trouvé une parcelle d'énergie. Hortense fut perdue et Fabien ne fut pas heureux.

La gêne où on les retenait, un ordre de son père, peut-être aussi l'espoir de fléchir l'implacable rancune de ses parents, le décidèrent à partir.

« Comptez sur moi, dit-il à Hortense, je me jet-

terai aux genoux de ma mère, je lui apprendrai ce que vous êtes, ce que vous valez.... Elle vous ouvrira ses bras.... Encore quelques jours, un mois peut-être et nous serons heureux !

— Je ne vous reverrai plus, » répondit Hortense en secouant la tête.

Fabien se récria. Elle le connaissait bien peu ! Ne l'aimait-il pas par-dessus toute chose!... Hortense ne voulut pas l'affliger en attristant leurs adieux, et feignit de partager un espoir qu'elle n'avait pas.

Fabien partit et ne revint plus.

Restée seule, Hortense puisa du courage dans la pensée même de son abandon. Quelques anciennes relations sollicitées lui procurèrent des leçons qui l'aidèrent à vivre. Un jour elle apprit que Fabien était parti pour Nice dans un état de santé qui ne permettait pas le retour. A quelque temps de là une lettre lui fut envoyée d'Italie, encadrée de noir. Elle n'avait jamais eu d'amour pour Fabien ; cependant Hortense le pleura sincèrement. Le vide s'élargissait autour d'elle. C'est alors que la connaissance qu'elle avait faite de Jacques devint plus intime.

Au moment de sa maladie, une parente d'Hortense qui s'était opposée au mariage de Fabien, émue de compassion et poussée peut-être aussi par le remords d'avoir contribué au malheur de deux créatures honnêtes, sollicitait sa nièce de s'établir en province. Le consentement d'Hortense

lui assurait le bien-être et le repos. La dernière lettre de Mme Servé se terminait par ces mots :

« Viens, mon fils t'attend. »

Ces mots étaient soulignés. Or, Mlle Frimond savait que ce fils l'avait aimée autant que Fabien. C'était donc une réparation qu'on lui offrait.

« Une sorte de fierté native que je ne raisonne pas, ajouta Hortense, mais dont j'ai quelque peine à ne pas suivre les conseils, m'engage à ne pas accepter tant de bien de personnes qui m'ont fait tant de mal. Cependant je m'y résigne. Je ne vous cacherai pas une chose que d'ailleurs vous avez devinée déjà. Je vous aime, et mon cœur se révolte à la pensée d'être à un autre qu'à vous ; mais pour vous je serai une charge, un embarras ; songez-y. Mieux vaut donc que je vous dise adieu. Allez vers la fortune, je marcherai vers le repos. Si je cédais à votre appel, je riverais une chaîne à votre pied.... Un jour, vous tenteriez de la briser, je vous y aiderais, car mon caractère me pousse à rompre ce qu'on veut dénouer, et que deviendrais-je alors ? Donnez-moi la main, et oubliez-moi.

— Plus je vous entends et moins je suis disposé à vous obéir, répondit Jacques.

— Il est alors une autre considération que je ferai valoir, reprit-elle ; peut-être comprendrez-vous mieux qu'une séparation est la seule chose qui soit logique, la seule qui soit indiquée par le plus sim-

ple bon sens. J'arrive à vous blessée, et par conséquent sensible à l'excès. Le moindre froissement me fait du mal. Ce qu'une fille innocente qui sort du couvent et n'a point de passé ne redoute pas, moi je le crains.... Une épreuve nouvelle qui aurait le dénoûment de la première me laisserait implacable, ulcérée à tout jamais.... Épargnez-moi.... J'exigerai peut-être d'autant plus que j'apporte moins.... Si vous m'attachiez à vous, étant sans famille et sans protection, vous n'auriez plus le droit de m'abandonner. Vous voyez que je ne vous cache rien, je me montre à vous telle que je suis.... N'acceptez pas une responsabilité trop lourde pour le cœur d'un homme.... Vos instincts les plus chers vous entraînent vers un chemin où l'amour ne peut pas fleurir.... Moi j'y mettrais ma vie entière.... Laissez-moi donc aller où me pousse le hasard, et ne me faites pas tomber.

— Vous avez raison, » dit Jacques d'une voix étouffée.

On reprit le chemin de la rue Laval. Un petit vent léger faisait frissonner les arbres. On entendait au loin les aboiements des chiens qui veillaient dans la campagne. Hortense et Jacques ne parlaient plus. Ils ralentissaient le pas malgré eux, à mesure qu'ils approchaient de la maison où, pour la dernière fois, ils allaient dormir sous le même toit. Au moment de se séparer, Jacques leva les yeux sur Hortense;

elle avait sur les joues deux grosses larmes qui roulaient silencieusement.

« Ah ! si vous partez, s'écria-t-il, il n'y aura plus rien pour moi dans Paris ! »

Hortense lui serra la main sans répondre et se précipita chez elle.

Jacques resta debout toute la nuit. Sa jeunesse, assoupie et comme écrasée sous le travail et l'ambition, se révoltait; il avait le cœur en feu. La raison, qui lui criait d'accepter l'arrêt prononcé par Hortense, n'était plus écoutée. Il ne voyait qu'Hortense dans l'avenir; Hortense seule lui paraissait mériter un effort. Qu'était le reste auprès d'elle !

« Ah ! je suis fou ! » disait-il quelquefois en prenant sa tête à deux mains.

Il l'était en effet; la nuit se passa dans cette fièvre que rien ne put calmer. Au matin, il entendit marcher sur le carré. On sonnait à la porte d'Hortense, Jacques ouvrit la sienne. Des commissionnaires venaient chercher les malles de Mlle Frimond, qui partait par le premier train. Lorsque Hortense parut sur le palier, Jacques s'élança au-devant d'elle et, la prenant dans ses bras, l'entraîna jusqu'au fond du petit appartement.

« Non ! non ! s'écria-t-il, vous ne partirez pas, vous ne partirez jamais ! je vous aime ! je vous aime ! »

Hortense laissa tomber sa tête sur l'épaule de Jacques.

« Que votre volonté soit faite ! Puissiez-vous jamais ne rien regretter ! » dit-elle.

Dans cette voie nouvelle de l'amour heureux où Jacques venait d'entrer, il eut des jours d'un bonheur assez vif pour que sa mémoire n'en perdît jamais le souvenir. Un homme qu'il ne soupçonnait pas venait de se réveiller en lui. Il connut Hortense tout entière; son caractère avait le même charme que son visage, avec quelque chose d'original qui étonnait; elle avait la douceur de l'agneau et la vaillance du lion. Ce mélange de tendresse et d'inconcevable énergie faisait penser à un bloc de marbre caché sous un pan de gazon : le velours à la surface, la pierre au fond. Quand il la plaisantait là-dessus, elle souriait.

« C'est vrai, disait-elle, je suis de celles qui n'oublient jamais rien. »

Au moment de l'entretien nocturne qui avait décidé de sa vie, Hortense, par un sentiment de délicatesse, n'avait pas dit à Jacques Bernard que le dévouement qu'elle lui montrait et cette intimité dans laquelle leur existence s'écoulait, avaient eu pour conséquence de lui faire perdre la plupart de ses leçons. On avait beaucoup jasé; les portes qui s'étaient ouvertes devant elle se refermaient successivement. La gêne était venue et s'accroissait de jour en jour. Hortense vendit une montre et sa chaîne, deux ou trois bagues, un châle et d'autres menus

objets. Au lieu de donner des leçons, elle copia de la musique. Ce travail et les privations qu'elle s'imposait n'assuraient pas le pain de tous les jours. Jacques surprit un matin une femme qui sortait de chez Hortense avec un panier plein de linge. Il la questionna et apprit tout. Il s'élança dans la pièce où Hortense se tenait et tomba à ses pieds :

« Vous vendiez tout et je ne devinais rien! » s'écria-t-il.

Ému plus qu'il ne l'avait jamais été, il voulut partager avec Hortense; elle accepta fièrement, mais refusa de vivre dans le même appartement.

« Je suis à vous, dit-elle, mais je ne veux pas que ma présence vous soit un lien qui puisse un jour vous embarrasser. »

VII

L'HÉRITIÈRE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE.

A cette époque Jacques tenait la correspondance chez MM. Dufour, Lombardel et Cie, qui passaient pour de riches banquiers. Il habitait rue d'Enghien, non loin des bureaux situés rue du Faubourg-Poissonnière; Hortense n'avait pas quitté le quatrième étage de la rue Laval. L'amour que Jacques ressentait pour Mlle Frimond n'avait pas diminué peut-être, mais ce désir extrême de parvenir, qu'il nourrissait depuis l'adolescence, s'était réveillé avec une intensité plus vive. Le chiffre avait reconquis ses droits. Quand il parlait à Hortense de ses projets, pour lesquels il se montrait de plus en plus ardent, s'il disait encore *nous*, plus souvent encore il disait *je*. Son expérience des affaires l'avait fait remarquer. Consulté dans toutes les circonstances graves par

les chefs de la maison, Jacques entrevoyait enfin, comme un navigateur qui découvre au loin les rivages qu'il a cherchés, cet horizon doré vers lequel le poussaient, à travers mille obstacles, toutes les aspirations de sa jeunesse et tous les travaux de sa vie.

On était alors dans le commencement de cette fièvre des chemins de fer qui agita la France et produisit tant de miracles. Jacques en devina toute la portée. Bientôt les éléments financiers de cette industrie nouvelle lui devinrent familiers. Il en saisit le mécanisme et comprit quel élan il allait imprimer à la fortune publique.

« Eh bien, se dit-il un jour en frappant sur le pupitre autour duquel dormaient des liasses de lettres, Lombardel et Dufour seront mes vassaux, et je traiterai la compagnie comme un reître. A la rescousse à présent! »

Jacques regarda autour de lui pour bien voir quels seraient ses auxiliaires dans la campagne qu'il allait entreprendre. Trois membres représentaient alors la maison Lombardel, Dufour et Cie : Lombardel, qui en était le chef, Dufour qui était mort en devant une somme considérable à la commandite, et auquel un neveu, enterré dans les fonctions de caissier, avait succédé nominalement, et Mlle Joséphine Lombardel, fille unique du vieux Lombardel qui avait la signature sociale.

M. Vincent Lombardel, gros, court, chauve, avec des mains larges et charnues, des yeux gris à fleur de tête, le parler lent, la taille épaisse, avait la finesse d'un Normand greffée sur l'astuce d'un banquier, pour qui les bénéfices se composent de centimes grattés, saisis, ramassés partout. C'était un homme qui voulait faire des rochers avec des grains de sable ; il réussissait quelquefois, mais après dix ans d'efforts; il avait le sentiment des grandes entreprises avec une timidité qui ne lui permettait pas de s'y livrer. Comme une araignée rapace qui, tapie au coin de sa toile, est toujours prête à fondre sur la victime, au moindre choc, il se retirait dans son trou. Exposer à des batailles si dangereuses des écus si lentement emprisonnés!... L'idée seule faisait frémir le vieux Normand.

Jacques n'ignorait rien de tout cela, mais il savait aussi qu'on pouvait agir sur cet esprit clair et rusé, et l'entraîner par d'habiles démonstrations. C'était un neutre à gagner.

M. Germain Dufour, le caissier, n'avait de valeur que par son nom. En cas d'absence ou de maladie, il remplaçait M. Lombardel et signait pour lui les affaires courantes. Débiteur envers la maison, son autorité se ressentait d'une situation qu'il n'avait pas faite, mais contre laquelle il n'avait pas su réagir. Il souffrait de son infériorité morale sans rien tenter pour conquérir une position meilleure; enfermé

dans sa caisse comme un écureuil qui regrette, du fond de la cage où il tourne, les noix et les pepins de la forêt perdue, il avait l'esprit tracassier, frondeur, jaloux. L'entrée de Jacques dans les bureaux, l'influence qu'il avait acquise, étaient pour lui une occasion de sourdes récriminations et de petites perfidies. C'était un ennemi à combattre.

« Dieu veuille que je n'en aie jamais de plus redoutables ! » se dit Jacques.

Mlle Joséphine Lombardel avait écrit de sa main un peu sèche, un peu rouge la première lettre d'invitation que Jacques eût reçue. Il s'en souvenait. Grande, très-mince, trop mince même, blonde, pâle, avec les yeux couleur de faïence bleue, des points rouges sur la peau, le nez pointu, les dents belles, les sourcils rares, la bouche agréable et dans sa taille frêle, son corsage élancé, une certaine distinction qui n'était pas sans grâce, Mlle Lombardel avait alors vingt-trois ans. On ne savait pas pourquoi elle n'était pas mariée. Romanesque, attendait-elle un rêveur qui chantât sous ses fenêtres, et lui envoyât, par une main inconnue, des bouquets tout parfumés de violettes et tout chamarrés de sonnets ? Ambitieuse, voulait-elle un prince, des titres, un blason ? Sa conduite de tous les jours donnait un démenti à ces deux suppositions.

Jamais on ne vit plus d'ordre allié à tant d'activité. Privée de sa mère depuis quelques années, José-

phine avait le gouvernement de la maison; elle s'acquittait de cette tâche sans bruit; agile comme une abeille, silencieuse comme une taupe, matinale comme l'oiseau, elle avait tout réglé, tout compté, tout fini à dix heures, et s'appliquait alors à des ouvrages d'aiguille auxquels elle ne faisait de trahison qu'au profit d'un grand piano à queue sur lequel elle appuyait ses doigts avec une rectitude, une précision, une science si régulière et si froide, qu'un ami de la maison donnait aux airs de danse qu'elle jouait méthodiquement le surnom magnifique de valses rectangulaires et de polkas géométriques.

Dès les premiers temps du séjour de Jacques dans la maison de banque de la rue du Faubourg-Poissonnière, Joséphine l'avait entouré des marques d'une sympathie qui ne s'était plus démentie un seul jour et auxquelles il répondait avec reconnaissance. Germain Dufour fut le premier à s'en apercevoir; il y reconnut un danger sérieux pour des projets conçus dans le secret de son âme, et l'animosité qu'il ressentait contre Jacques Bernard en fut augmentée.

Après une saison de travaux excessifs, Jacques était retombé malade peu de mois après son installation chez MM. Lombardel, Dufour et Cie. Germain n'avait pas manqué de saisir une si belle occasion pour chercher à le faire congédier. Quoi de plus

naturel? Le chef de la correspondance ne faisait rien. M. Lombardel circonvenu aurait probablement cédé; Joséphine intervint, et Jacques conserva sa place et ses appointements. Joséphine eut la délicatesse de ne pas parler à l'employé de ce qui s'était passé. L'indiscrétion d'un garcon de bureau apprit tout à Jacques. Le même dévouement et la même amitié tranquille le suivirent plus tard. De ce côté-là, il y avait donc un ami qui le servirait chaudement.

Jacques s'enferma dans sa chambre et passa plusieurs nuits à rédiger un projet de compagnie fondée au capital de cent soixante millions, pour l'exploitation d'un chemin de fer allant de Paris à Nantes. Une demande en concession accompagnait le projet.

Hortense brodait auprès de lui, tandis que Jacques rédigeait le mémoire qu'il voulait présenter à M. Lombardel. Sa plume allait comme le vent; une flamme brillait dans ses yeux.

« Je vois le but, j'y touche.... disait-il; encore quelques jours peut-être, et je serai au comble de mes désirs. »

Hortense songeait un peu tristement que ce n'était plus d'Hortense qu'il s'agissait. Déjà, et depuis quelque temps, Jacques ne passait plus les soirées avec elle; en revanche, on le voyait plus souvent chez M. Lombardel. Jacques se rendait compte de

l'intérêt silencieux que lui portait Joséphine, et, comme un chasseur qui ne néglige aucun indice pour atteindre sa proie, il cherchait à tirer parti de cet intérêt. Sa pensée n'allait pas au delà d'un secours moral, d'un appui à se ménager pour les moments de crise qu'il prévoyait; mais cela suffisait pour que cette pensée fût moins avec Hortense, plus distraite, plus absente, et Mlle Frimond, qui ne se plaignait pas, en souffrait. On aurait pu croire, en voyant le changement qui s'était opéré dans l'attitude de Jacques, et cet excessif besoin d'augmenter sa fortune qui l'avait reconquis, que, pareille à ces animaux qui n'ont qu'un élan, sa jeunesse avait tout donné en un jour. Le volcan avait jeté la lave; les cendres succédaient aux flammes.

Le rapport achevé, Jacques demanda à Mlle Lombardel un moment d'entretien. Elle le lui accorda. Il la trouva dans une grande pièce, au fond de laquelle le piano à queue dressait, tout ouvert, son clavier menaçant. Joséphine travaillait, entourée de bobines, de canevas, de broderies, d'écheveaux, de pelotons de laine épars dans quatre ou cinq corbeilles. Un feu sobre flambait dans la cheminée. L'héritière de la maison portait une robe de mousseline-laine toute simple, sans un seul bijou. Elle lui montra un fauteuil près d'elle, et lui fit signe de s'asseoir.

Joséphine ne paraissait ni heureuse ni mécontente de ce tête-à-tête; une rougeur légère qui colora ses joues fut le seul indice d'émotion qu'elle laissa voir. Elle enveloppa Jacques d'un regard froid, reprit son aiguille et attendit.

« Mademoiselle, dit Jacques, je ne sais parler que le langage des affaires; j'irai droit au but. Vous m'avez fait voir, dès mon arrivée dans cette maison, une bonté qui m'inspire la plus sincère, la plus vive reconnaissance. Je viens demander à cette bonté un appui plus précieux encore. Puis-je espérer que vous me l'accorderez?

— De quoi s'agit-il? » répondit Joséphine.

Une profonde aspiration avait gonflé le haut de son corsage. Elle posa le fil et l'aiguille, et, croisant ses mains sur ses genoux, regarda Jacques.

« J'ai conçu un projet dont la réussite ne peut être espérée qu'avec le concours de la maison de banque de M. Lombardel, reprit Jacques. Ce concours indispensable, je puis l'obtenir dans une mesure, je ne l'obtiendrai jamais entièrement sans vous.

— C'est vrai, répliqua Joséphine.

— Je viens donc vous prier de me venir en aide. La franchise veut que je vous avoue que l'affaire dont je désire parler à M. Lombardel sort entièrement du cadre de celles qu'il a jusqu'à présent traitées. S'il accepte mes propositions, la totalité de sa for-

tune peut être engagée. Je le voudrais, tant je suis sûr du résultat.

— Quel avantage en retirerez-vous personnellement? reprit Joséphine d'un son de voix clair. J'imagine que ce n'est pas le seul désir d'accroître les richesses de mon père, — elles dépassent et de beaucoup nos besoins, — qui vous fait tenter une entreprise si considérable?

— Je mentirais si je disais le contraire.

— C'est bien ce qu'il me semble.

— Me permettez-vous de parler franchement?

— C'est, je crois, le seul moyen de bien nous entendre.

— Eh bien, je ne poursuis pas seulement une part dans des bénéfices que je vois, que je compte, dont je suis sûr. Pourquoi ne l'avouerais-je pas? j'ai de l'ambition, une grande ambition, plus grande que celle qu'on peut raisonnablement attendre d'un employé. J'entrevois un moyen de parvenir à la fortune, je veux le tenter.

— Est-ce tout?

— Tout, » répondit machinalement Jacques.

Joséphine parut réfléchir un instant. Elle avait repris son ouvrage de broderie; l'aiguille marchait lentement.

« Vous avez bien fait de vous adresser à moi, reprit-elle; l'estime que j'ai pour votre caractère est sincère; il s'y joint de la sympathie; j'ai eu occa-

sion de parler de vous à votre ami, M. Pierre de Maurs, que j'ai rencontré dernièrement au bal; ce qu'il m'a dit de vos commencements l'a justifiée entièrement; cependant, pour que mon intervention dans des affaires que j'ignore soit efficace, il faut que je pressente mon père et que vous me mettiez au courant de la question. Cela vous obligera à me voir quelquefois; ce sera peut-être du dérangement, un peu d'ennui aussi, mais c'est dans votre intérêt que j'insiste. »

Jacques répondit qu'il était heureux de la permission que Mlle Lombardel lui offrait d'entrer en relations plus étroites et plus fréquentes avec elle; il aurait craint de l'importuner en le lui demandant.

« Eh bien! poursuivit-elle, je causerai avec mon père ce soir ou demain; revenez dans deux jours. »

Quand Joséphine parlait d'affaires qu'elle ignorait, elle ne disait pas toute la vérité. M. Lombardel n'avait rien de caché pour sa fille; il attachait un grand prix à son opinion, la sachant une personne de bon sens; jamais il n'aurait entrepris une chose qu'elle aurait condamnée : il fallait seulement qu'elle eût toujours l'air de soumettre son expérience à celle du chef de la famille.

Jacques retourna chez lui, enchanté de son entretien avec Joséphine.

Il en parla à Hortense en termes si vifs qu'elle en conçut une vague inquiétude. Mlle Frimond ne

put s'empêcher de demander comment était cette personne sur le compte de laquelle Jacques s'exprimait avec tant d'éloges.

« Je ne sais pas, répondit-il ; un peu grande, mince et blonde, il me semble. »

Jacques ne mentait pas; il n'avait vu Joséphine qu'avec les yeux de l'esprit.

« Ainsi, elle n'est pas belle? poursuivit Hortense, dont le cœur battait un peu.

— Qu'est-ce que cela fait? reprit Jacques; aux yeux de certains hommes, la beauté, la grâce, la séduction, tous ces charmes dont les femmes se montrent si vaines, ne sont rien.

— Et vous êtes de ces hommes?

— J'espère bien que vous me faites l'honneur de le croire. »

Ce n'était pas ce que Mlle Frimond attendait; sa poitrine oppressée se gonfla.

« Vous pensez donc qu'on peut épouser une femme qui ne saurait inspirer de l'amour? dit-elle encore.

— Certainement, » répondit Jacques étourdiment.

Il passa dans une pièce voisine et rédigea quelques notes. La tête d'Hortense tomba sur sa main fatiguée.

« J'en avais le pressentiment! » murmura-t-elle.

Jacques revit Mlle Lombardel plusieurs fois; la confiance s'établissant à mesure que leurs relations devenaient plus intimes, il lui parla à cœur ouvert

de ses plans, de ses espérances dix fois déçues, de ses laborieuses recherches dans l'océan des choses pratiques, de cette croyance même qu'il avait en lui. Elle l'écoutait attentivement.

« Et maintenant, lui dit-elle un jour, vous concentrez toute votre ambition sur le succès de cette entreprise à laquelle vous m'avez initiée ?

— Oui, répondit Jacques.

— Et vos pensées ne vont pas au delà ?

— Non, pour le moment.

— Vous êtes modeste, » répliqua, Joséphine.

Ces trois mots n'avaient peut-être pas en eux-mêmes une bien grande signification ; ils en acquéraient une très-importante par l'accent et l'expression du visage. Jacques rentra chez lui presque troublé. Cette fois, il ne parla pas à Hortense de ce qui s'était passé. Toute la nuit il songea à Mlle Lombardel. Elle n'était pas jolie, certainement ; mais le vieux Normand avait une grosse fortune. Joséphine était fille unique ; elle avait d'incontestables qualités d'ordre et de prévoyance. C'était bien la femme telle qu'un banquier doit en souhaiter une pour sa maison. Aidé par ses mains, Jacques pouvait prétendre aux plus hautes positions ; rien ne lui était plus impossible : ministre, il avait son portefeuille ; orateur, sa tribune ; homme de guerre, son armée. L'instrument qu'il rêvait, la maison Lombardel, Dufour et Cie le lui offrait. Cet instrument était à la

portée de sa main; il n'avait qu'à le saisir. Au plus fort de ses pensées, le souvenir d'Hortense se présenta à son esprit.

« Ah! murmura-t-il, quelle sottise j'ai faite! »

Cette attention que Joséphine témoignait à Jacques avait bien pour cause première cette sympathie qu'aucune analyse ne peut expliquer, mais elle était encouragée et accrue par un sentiment très-net de la supériorité réelle que l'employé conduit par le hasard chez son père, faisait voir en toute occasion. Mlle Lombardel avait eu communication de quelques mémoires écrits par lui; elle l'avait entendu causer, et elle prévoyait qu'il irait loin, si les circonstances lui venaient en aide. Joséphine n'était pas sans quelque désir de monter haut. Mieux valait pour elle un homme actif, intelligent, qui lui devrait tout, qu'un sot à moitié riche ou qu'un gentillâtre presque ruiné, qui lui demanderait de la reconnaissance en sus de sa dot. Les conversations qu'elle eut occasion d'échanger avec le commis de son père, au sujet du chemin de fer de Paris à Nantes, l'enracinèrent dans cette pensée, Jacques y déployant avec un entrain rare toute la lucidité d'esprit, le sens droit, le coup d'œil juste et prompt dont il était doué.

« Celui-là sera mon mari, » avait dit Mlle Lombardel.

Un effroi sourd s'était presque en même temps

emparé de Mlle Frimond. Retirée dans son petit appartement de la rue Laval, inconnue, oubliée, soumise à tout, dévouée à toute heure, en quelque sorte repliée sur elle-même, mais attentive et savante dans l'art de tirer des inductions des moindres faits, comme une personne que la solitude et le silence ont accoutumée aux méditations, Hortense avait le sentiment indéfinissable qu'elle était condamnée dans le cœur de Jacques. Elle en éprouvait une tristesse noire qu'elle s'efforçait de ne pas laisser voir. Jacques, à vrai dire, ne faisait aucun effort pour la deviner. Il était distrait, préoccupé, et même quelque chose de plus, embarrassé par instants : il était clair que sa pensée était ailleurs.

Un sentiment dont la délicatesse avait été appréciée par Jacques, aux premiers jours de leur liaison, n'avait pas permis à Hortense d'entrer violemment et avec éclat dans la vie de celui qu'elle aimait ; elle s'était tenue à l'écart, loin du monde, en quelque sorte effacée. Elle ne voulait être ni un obstacle, ni une gêne, ni un souci, ni rien qui pût solliciter un regret. Mais cette abnégation, qui prenait sa source dans la partie la plus haute de son cœur, eut pour résultat d'empêcher qu'elle fût jamais un besoin, une nécessité. Combien de cœurs auxquels il faut qu'on s'impose, si l'on veut en rester maître ! Combien qu'il ne faut pas abandonner, si l'on ne veut en être chassé ! Hortense le savait ; une fierté su-

perbe lui défendait d'introduire le calcul dans sa vie.

« Il était libre, il restera libre, » disait-elle avec amertume, mais avec résolution.

Mais que de larmes étouffées, que de sanglots comprimés ! quelle torture, pendant qu'elle assistait chaque jour à la ruine de son amour ! quel vide immense ne prévoyait-elle pas dans un avenir prochain ! Au plus fort d'un désespoir qui n'avait que rarement des heures de répit, elle n'en laissait rien paraître, sûre que la plainte et les reproches ne font que hâter ce qu'on voudrait empêcher. Le résultat de cette conduite avait été que personne, même parmi les connaissances les plus intimes de Jacques, ne soupçonnait qu'il eût un ménage dans Paris. De ce côté-là, il n'y avait donc pour lui aucune inquiétude à garder : le dévouement d'Hortense lui faisait la place nette.

Pierre n'était pas alors auprès de Jacques ; un sentiment particulier, inexplicable, la crainte de la raillerie peut-être, ou celle de donner à Mlle Frimond un témoin qui pût un jour témoigner en sa faveur, l'avait engagé à ne pas s'ouvrir de cette aventure à M. de Maurs au moment où elle prit naissance. Plus tard, M. de Maurs partit pour un voyage de quelques mois, et Jacques, qui n'écrivait pas beaucoup, se garda bien de lui faire part de ce qui se passait rue Laval.

Cependant, si discret qu'on soit, il y a des heures où on éprouve un besoin impérieux d'épanchement; Jacques, qui ne parlait presque jamais, l'éprouva un jour. Il comptait à cette époque au nombre de ses amis particuliers un certain coureur d'affaires qu'une affinité de désirs, de caractère, d'ambition avait fait entrer dans son intimité. M. Sébastien Brunel battait le pavé de Paris, à la recherche de cette mystérieuse roue de la fortune qui ne tourne pas pour tout le monde. C'était un homme d'esprit, vif, entreprenant, alerte, sans un grand fonds de délicatesse. Le but atteint, il ne s'inquiétait pas de la route qu'il avait parcourue. Admis chez M. Lombardel, il ne tarda pas à s'apercevoir de la préférence que Joséphine accordait à Jacques. Sébastien Brunel le plaisanta et le pressa de questions. Fort perplexe et tiraillé par sa conscience, Jacques lui fit tout à coup confidence de sa liaison avec Mlle Frimond. L'aventurier se mit à rire.

« Et cela vous arrête? dit-il; ah! le bon Némorin que vous faites! prenez une houlette, mon très-cher, et mettez-vous à la tête de votre brebis.

— Ainsi, à ma place, vous pousseriez votre pointe du côté de Mlle Lombardel? répliqua Jacques timidement.

— Belle question! Je fermerais mon roman sur la page déjà lue, et je n'y penserais plus. Bonté du ciel! que deviendrait-on s'il fallait mener à la mai-

rie de son arrondissement toutes les bergères délaissées qu'on rencontre de-ci, de-là! Point tant de scrupules, mon bon, et bien vite épousez le cocon d'or du faubourg Poissonnière. »

Ce sobriquet du cocon d'or avait été donné à Joséphine, en souvenirs de ses cheveux, qui étaient, comme on sait, d'un blond pâle, et aussi par allusion au chiffre respectable de sa dot. Jacques sourit.

« Mais l'autre, Hortense, que deviendra-t-elle? reprit-il à demi vaincu.

— Ce que deviennent les vieilles lunes! En bonne conscience, êtes-vous responsable à perpétuité de son avenir? Sans indiscrétion, on peut supposer, je crois, que vous n'étiez pas le premier.

— C'est vrai.

— Alors, de quoi vous préoccupez-vous? Vous ne serez pas le dernier.

— Pauvre Hortense! murmura Jacques.

— Si la sensibilité vous tient à ce point, ajouta M. Sébastien Brunel, qui jouait avec la chaîne de sa montre, libre à vous d'assurer l'existence de Mlle Frimond.... Quand une main se retire laissant à sa place un lingot d'or, il est rare que la pauvre Ariane pleure longtemps.... Si vous l'aimez, eh bien! mariez-vous d'abord avec l'une, et consolez-vous après avec l'autre. »

Les arguments et les paradoxes ne manquaient pas à M. Brunel; il parlait à un homme dont la

constance était ébranlée déjà. Sa verve était en outre excitée par le désir de tirer de Jacques le même parti que Jacques voulait tirer de M. Lombardel. Elle obtint sur l'esprit de son auditeur un succès complet.

« C'est dit, s'écria Jacques, je serai banquier ! »

Pendant un jour ou deux il évita de voir Hortense. Mlle Lombardel, instruite par Jacques de tous les détails de l'affaire, en avait déjà glissé quelques mots à son père, qui brûlait d'envie d'en causer avec son employé.

« Je ne sais pas ce que cela vaut, avait dit Joséphine quand elle l'avait vu bien enflammé. M. Jacques Bernard s'en remettra d'ailleurs aux conseils de votre expérience. »

L'heure étant opportune, Joséphine pria Jacques de passer chez elle un dimanche, et lui dit de préparer tous ses papiers.

« Je crois M. Lombardel bien disposé, ajouta-t-elle en finissant. Si vous réussissez, je vous demande pour toute récompense de me regarder toujours comme votre associée. »

Cette fois, Jacques se souvint des conseils de M. Sébastien Brunel et oublia Hortense résolûment.

« Mademoiselle, dit-il avec l'accent d'un homme qui brûle ses vaisseaux, je n'ai pour patrimoine que mon ardeur au travail, une intelligence qui doit être réelle puisque vous lui venez en aide, ma probité,

des qualités, enfin, qui ont leur valeur, mais qui ne comptent pas. Pour être quelque chose, il faut que ces qualités aient produit un résultat; si j'obtiens celui que je cherche, mon désir le plus vrai sera de le partager avec vous, qui m'avez soutenu, protégé. Si j'échoue, vous resterez libre de ne plus me connaître : un général vaincu n'a pas le droit de réclamer de son souverain la récompense promise à la victoire. Me permettez-vous de marcher vers le but que je poursuis et d'y marcher avec cette pensée encourageante que vous vous intéressez personnellement à mon succès? »

Joséphine demeura pensive un instant; les mouvements de son corsage trahissaient seuls son émotion. Jacques restait devant elle, immobile, les yeux dans ses yeux, calme et patient. Rien dans l'attitude des deux jeunes gens ne révélait l'emportement de deux âmes qui se confient l'une à l'autre dans l'impétueux élan de la passion.

« Eh bien! dit Joséphine d'une voix lente, parlez à mon père, et comptez sur moi pleinement. »



VIII

LA CONQUÊTE DE LA TOISON D'OR.

Le même jour où avait eu lieu cet entretien décisif, Jacques entra dans le cabinet de M. Lombardel, et lui remit les plans de cette formidable compagnie qu'il avait conçue. Le chef de la maison de banque y jeta les yeux.

« Un chemin de fer de Paris à Nantes! Cent soixante millions! Bonté du ciel! s'écria M. Lombardel.

— Lisez toujours; nous discuterons après, » répliqua Jacques.

M. Lombardel, qui avait pu apprécier en maintes circonstances l'aptitude de son employé et la justesse de ses prévisions, étala sur le bureau les divers papiers que Jacques lui présentait et les feuilleta lentement sans en perdre un seul mot. De temps à autre, à

l'aide d'un crayon qu'il avait toujours à la bouche, il faisait de petites annotations à la marge.

« C'est fort bien, reprit-il après qu'il eut fini cette lecture, l'affaire est présentée habilement, les chiffres sont bien groupés, l'étude des produits est sage, les bénéfices paraissent certains, bien que, dans des entreprises de cette nature, il faille beaucoup donner à l'inconnu.... mais où trouver cent soixante millions ?

— Dans la poche de tout le monde, » répondit Jacques.

M. Lombardel sauta sur son fauteuil.

« Et vous croyez, dit-il, que tout le monde donnera tant d'argent ? pas si sot ! Cent soixante millions ! Savez-vous bien ce que c'est que cent soixante millions ?

— Eh qu'importe ! s'écria Jacques, le public en donnera bien d'autres ! Laissez-le mordre à l'appât des chemins de fer, et il jettera les millions par centaines, par milliers, sans compter, à pleines mains, comme l'enfant prodigue ! On ne sait pas encore l'effet que produiront ces trois mots magiques imprimés en gros caractères, à la quatrième page des grands journaux : *Conseil de surveillance*, et, au-dessous de ces mots, les plus beaux noms de France ! Toutes les bourses d'un seul coup seront déliées.

« Les plus beaux noms.... Vous connaissez donc ceux qui les portent ?

— Point; mais l'almanach des vingt-cinq mille adresses les connaît, et, quant à leur consentement, je le garantis certain. Je ferai luire à leurs yeux la clef d'or d'un trésor mystérieux où ils auront toute liberté de puiser. »

En parlant ainsi, Jacques avait dans la voix quelque chose d'incisif et de sec. C'était comme le son métallique d'un ciseau d'acier rayant la pierre. M. Lombardel resta confondu.

« Mais les frais? car enfin il y aura des frais, et beaucoup de frais, avant qu'une seule pièce de cent sous retombe dans ma caisse? reprit le Normand.

— J'applique à ces frais mes appointements de l'année et ceux de l'année suivante. C'est mettre ma vie entière sur une seule carte.

— Certainement, répliqua M. Lombardel en se grattant le front; cependant, quelque chose de plus solide ferait mieux mon affaire. Ma fille serait là pour empêcher, en cas d'insuccès, qu'on ne rogne la totalité de vos émoluments. »

Hésiter, c'était tout compromettre. Jacques se pinça l'oreille, et, prenant un air tranquille :

« Eh bien! dit-il, pour vous prouver que je ne redoute rien, j'ajoute au prix de mes appointements, qui sont bien quelque chose, une somme ronde de cent mille francs. »

M. Lombardel cligna des yeux.

« Cent mille francs! vous avez cent mille francs? » dit-il.

— Que vous importe que je les aie, pourvu que je les verse entre vos mains? » répondit Jacques.

Toute conviction porte avec elle une force qui ébranle les plus vigoureuses résistances. M. Lombardel, séduit par le chiffre, fut à demi vaincu par ce dernier argument. Il discuta ligne à ligne, article par article, le projet dont Jacques lui soumettait les éléments principaux. Sur le chapitre de la discussion, Jacques avait la puissance d'un esprit logique, clair, vigoureux, et d'un entendement nourri par l'expérience, enrichi par l'étude des faits. Il fut net, précis, entraînant et détruisit, l'une après l'autre, les objections du banquier, effrayé comme un bon gros cheval accoutumé à traverser à gué de minces ruisseaux, et qu'on veut contraindre à se jeter à la nage dans un grand fleuve.

« Enfin, que me demandez-vous? dit-il à bout d'arguments.

— Votre nom, le nom de la maison Lombardel, Dufour et Cie, répondit Jacques.

— Mon nom, rien que mon nom?

— Et c'est beaucoup. Annoncez partout que la souscription est ouverte dans les bureaux de la maison de banque Lombardel, Dufour et Cie, et vous verrez s'il n'y a pas une queue d'actionnaires rue du Faubourg-Poissonnière. Votre capital ne se compose

pas seulement de l'argent que renferme votre caisse, des titres qui dorment dans votre portefeuille; il s'augmente, et dans les plus larges proportions, de votre réputation de probité, de l'expérience acquise, de cette prudence dont vous avez donné tant de preuves, de la solidité de votre signature. A quoi servirait d'être resté pendant vingt ans honnête, habile, laborieux, si on n'avait pas un jour occasion de battre monnaie avec cette réserve! Votre nom vaut de l'or, convertissez-le en or. »

M. Lombardel, ému, fasciné, ébloui, fit un dernier appel à la méfiance normande pour ajourner la réponse au lendemain. Mais, dans la soirée, il vit sa fille, et Joséphine le détermina à accepter.

« Apportez-moi les cent mille francs, dit M. Lombardel à Jacques, et vous êtes libre de lancer l'affaire. »

Jacques n'avait pas le premier louis de cette somme. Il sauta dans un cabriolet et se fit conduire chez Pierre de Maurs.

« Attendez-moi ! » cria-t-il au cocher.

On pouvait bien aventurer cent sous pour gagner un million.

Pierre revenait de Valachie et partait pour la Norvége.

« Tu arrives à propos, dit Pierre; déjeunons.

— Déjeunons, répliqua Jacques, et prête-moi cent mille francs. »

Pierre regarda Jacques.

« Je passe un peu brusquement de cent à cent mille, poursuivit l'employé de la maison Lombardel, Dufour et Cie; mais c'est aujourd'hui une grande bataille, une bataille décisive: Austerlitz ou Waterloo. Si je réussis, tu m'ouvres la route des millions; alors, salut à ma majesté le millionnaire! Si j'échoue, bonsoir, je ne suis plus qu'un barbouilleur de papier, un commis, tout ou rien. Je suis devant toi comme jadis une ombre devant le vieux Minos. Donc, j'invoque la clémence du tribunal. A présent, passe-moi une côtelette. »

Pierre connaissait Jacques. Il devina que quelque chose de très-sérieux se cachait sous la gaieté des paroles.

« Voilà ta côtelette.... Mange, je suis tout oreille, » reprit-il.

Au moment où les deux amis, assis en face l'un de l'autre, achevaient de prendre leur café, l'histoire du chemin de fer de Paris à Nantes était racontée.

« Et voilà pourquoi j'ai besoin de cent mille francs. ajouta Jacques en vidant sa tasse.

— Tu comprends, répondit Pierre, qu'on n'a pas toujours cent mille francs sur soi.... c'est pourquoi tu me permettras de griffonner deux ou trois mots sur un bout de papier; la chose faite, mon banquier te remettra la monnaie dont tu peux avoir besoin. »

Pierre prit dans un tiroir une feuille de papier, écrivit un nom, un chiffre et signa.

« Tiens, c'est fait reprit-il.

— Écoute, dit Jacques, on m'a parlé, du temps où nous étions chez le bonhomme Fortin, d'Oreste et de Pylade, de Pythias et de Damon, de Nisus et d'Euryale. Tu dépasses ces héros de l'antiquité de cent coudées! Au milieu du groupe des amis illustres, tu es comme un chêne dans un taillis, comme un clocher parmi des masures. Cent mille francs! Tu me prêtes cent mille francs, et je sais que tu n'en as pas beaucoup de ces cent mille francs, cinq ou six, je crois! Dans le monde où je vis, ces choses-là sont inconnues. Si je racontais dans un bureau ce trait de mœurs parisiennes, on me prendrait pour un Arabe qui récite un chapitre inédit des *Mille et une Nuits*. La chose prouvée, on assemblerait un conseil de famille, assisté de trois médecins, pour voir s'il ne serait pas opportun de t'enfermer dans une maison de santé. Tu viens de commettre un miracle! »

Jacques riait en parlant, mais on voyait une larme trembler dans ses yeux.

« Et si je venais à perdre cette somme? reprit-il tout à coup en agitant le papier entre le pouce et l'index.

— Eh bien! tu l'aurais perdue, » répondit Pierre.

Jacques lui saisit la main, et, sans plus chercher à dissimuler son émotion :

« J'accepte! je suis un homme, c'est-à-dire une créature malfaisante et prompte à l'ingratitude; je ne sais pas ce qu'il plaira à Dieu de faire de moi, cependant je m'efforcerai de ne rien oublier. Embrasse-moi. »

Jacques sortit d'un bond pour ne pas laisser voir qu'il pleurait.

A la porte, il trouva le cabriolet qui l'attendait.

« A l'œuvre le banquier! » s'écria-t-il.

Et il retourna triomphant chez M. Lombardel.

La compagnie du chemin de fer de Paris à Nantes fut annoncée. Tous les journaux, grands et petits, en portèrent la nouvelle aux quatre coins du monde. Des liasses de billets de banque tombèrent chez MM. Lombardel, Dufour et Cie, et le succès de la compagnie dépassa même les espérances de Jacques Bernard.

M. Lombardel était dans la phase de l'éblouissement. Il ne regardait plus Jacques, il le contemplait. Chaque soir, il faisait le compte des sommes qu'il avait reçues; chaque matin, il supputait le chiffre des bénéfices qu'il en retirerait. La commission de banque donnait seule des résultats surprenants. Restait maintenant la prime sur les actions. La nuit, M. Lombardel rêvait que sa caisse s'enflait, s'enflait encore, s'enflait toujours, et se transformait enfin en un monument de vilaine apparence, mais de vastes proportions, dans lequel il reconnaissait l'hôtel de la

Banque de France. L'homme auquel il était redevable d'un pareil prodige était un héros, un demi-dieu, bien plus même, un véritable financier. La prudence commandait qu'on attachât par un lien indissoluble un tel génie aux destinées de la maison. Cette idée, il faut le dire, ne lui était pas venue toute seule.

Le vieux banquier prit un jour à part son ami Jacques Bernard ; car il l'appelait son ami depuis le succès de la grande entreprise du chemin de fer de Paris à Nantes.

« Çà, mon ami, pourquoi ne vous mariez-vous pas ? lui dit-il d'une voix câline.

— Croyez-vous que ce soit bien nécessaire ! répondit Jacques, qui affectait l'indifférence.

— Indispensable, mon ami, indispensable. Vous avez bien quelque trente ans ?

— A peu près.

— C'est l'âge où il faut s'établir.... Notre opération vous a posé dans un monde où vous devez rester. Je songe, je ne vous le cacherai pas, à vous associer à ma maison ; mais un célibataire n'inspire à personne une confiance absolue. Vous êtes sur le chemin de la fortune, il faut qu'une femme y marche avec vous.

— Vous avez peut-être raison ; mais encore faut-il trouver une femme qui soit telle que je la désire, et digne de vous être présentée, et ce n'est pas chose aisée, maintenant que je vais avoir l'honneur d'être

votre associé. Riche, voudra-t-elle de moi? Pauvre, elle ne me conviendrait plus.

— Pauvre! qui parle d'une femme pauvre! Mais, mon cher ami, dans votre nouvelle position, épouser une femme pauvre, ce serait une mésalliance! Ces choses-là ne sont permises que lorsqu'on n'a pas le sou! Il vous faut une dot ... une grosse dot.

— Volontiers.

— Me permettez-vous de la chercher pour vous?

— Je vous en prie. »

M. Lombardel se frotta les mains.

« Touchez là, mon ami, reprit-il; j'ai idée que nous la trouverons. »

Jacques fit part à Joséphine de l'entretien qu'il avait eu avec son père.

« J'en étais instruite, reprit-elle. Avant de vous sonder sur les dispositions que vous aviez au sujet du mariage, mon père m'avait demandé si je n'avais point d'objections à lui faire contre un projet d'union avec vous. Vous devinez ma réponse. Maintenant, laissez agir M. Lombardel. Si vous couriez au-devant de son désir, vous pourriez l'en faire changer. Cela vous étonne?... C'est une manie qu'il a. Combien de mariages manqués déjà parce qu'on le pressait d'accorder ma main! Il voit des piéges partout, et croit qu'un gendre est un ennemi qui veut s'introduire dans sa maison, à cette fin de dérober les clefs de la caisse et de le dépouiller.

— Cependant M. Lombardel me connaît.

— M. Lombardel ne connaît personne, Il vous tient en grande estime depuis l'affaire au sujet de laquelle vous avez réclamé mon appui,... c'est même de l'admiration, mais c'est une heure d'enthousiasme qui passera ; il faut savoir en profiter par votre réserve et votre prudence. S'il comprend que vous avez des vues sur sa fille, toutes ses méfiances vont se réveiller à la fois. Il y a, en outre, la question de la dot, Il promettra beaucoup, il donnera même un peu, mais en apparence. La rente sera servie, le capital réservé. Vous vivrez dans la maison, où la majeure partie de vos revenus passera dans la dépense commune. Je ne veux rien vous cacher. »

Jacques s'inclina sur la main de Joséphine et la baisa.

« J'ai doublement à vous remercier, dit-il, et du consentement que vous donnez à mes projets, et de votre franchise.

— Ne me remerciez pas. Un jour, étant près du cabinet où mon père travaille, je vous ai entendu discuter une affaire, Je suis accoutumée au langage de la banque. La lucidité de votre esprit, la netteté de votre argumentation, votre jugement, votre décision m'ont frappée. Vous êtes ambitieux, pourquoi ne vous ferais-je pas l'aveu que je suis ambitieuse ? Il m'a semblé que je venais d'entendre le mari qu'il

me fallait. Depuis lors, je vous ai revu à la table et dans le salon de mon père. J'ai fait causer tout le monde, M. Germain Dufour, à son insu, aussi bien que M. Lombardel; et tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai appris m'ont confirmée dans la persuasion que je ne me trompais pas. Notre mariage sera une association. »

L'attitude de Mlle Lombardel et ce petit discours n'indiquaient pas une âme que les préoccupations de l'idéal eussent beaucoup tourmentée; on y voyait clairement le reflet d'un esprit positif, habitué à faire entrer le calcul dans les éléments de la vie. Jacques, de son côté, n'était pas enclin aux rêves. Ce n'était pas dans les choses du cœur qu'il avait placé les conditions de ce bonheur chimérique que la plupart des hommes poursuivent, ceux-là en y croyant, ceux-ci sans l'espérer beaucoup. Dans l'acception morale du mot, sa jeunesse avait brillé comme un éclair; il ne sentait pas le besoin de la continuer dans un âge où le printemps n'est plus qu'un souvenir. Ce que Joséphine venait de lui dire produisit donc sur Jacques une impression favorable. Il y vit l'indice heureux, sinon poétique, d'un caractère vigoureux et résolu, sur lequel, dans les heures de lutte, il pourrait s'appuyer. L'estime s'ajouta à la reconnaissance, et il jura à Mlle Lombardel d'être tout à elle et de suivre à la lettre ses instructions.

Le jour même, il dîna en grande cérémonie à la table de son chef, qui le présenta à tous ses amis comme l'associé de la maison Lombardel, Dufour et Cie.

« Monsieur, je vous en fais mon compliment, dit un régent de la Banque.

— C'est déjà quelque chose et ce n'est pas tout, » ajouta M. Lombardel d'un air fin.

Quand tous les invités se furent retirés le banquier prit à part Jacques Bernard, tandis que Joséphine éteignait les bougies et les lampes.

« J'ai trouvé la dot, reprit M. Lombardel d'un ton de voix joyeusement sournois.

— C'est-à-dire la femme, dit Jacques.

— N'est-ce pas la même chose?

— Vous parlez d'or, » dit Jacques en s'inclinant.

Heureux de rencontrer un gendre qui comprenait si bien les choses, M. Lombardel sourit.

« Voici mes conditions, continua le bonhomme.... Je ne veux pas, comme on dit, que vous épousiez chat en poche. Vous aurez quatre cent mille francs qui seront placés en compte courant dans la maison; l'intérêt vous en sera servi à raison de cinq pour cent; dix mille francs seront retenus annuellement pour les frais de nourriture, le service et le logement; le reste pourvoira à votre entretien et à celui de votre femme. Une part, évaluée au dixième vous est réservée dans les bénéfices de la maison;

elle sera, après chaque bilan semestriel, capitalisée et laissée dans la caisse sociale pour accroître nos ressources et faciliter nos opérations. Ces capitaux ne rapporteront point d'intérêt ; il en sera de même des sommes que vous toucherez quand l'entreprise du chemin de Paris à Nantes sera menée à bonne fin, à l'exception d'une centaine de mille francs dont vous aurez la libre et entière disposition. Si ces conditions vous conviennent, dites un mot, et je vous présente à votre femme.

— Elles me conviennent, dit Jacques ; un mot encore cependant.

— Parlez.

— Vous voyez que je ne prends point de renseignements sur le caractère et les avantages physiques de la personne que vous me destinez.... Elle est choisie par vous, cela suffit.... d'ailleurs nous parlons en gens d'affaires.

— Sans doute, les choses sérieuses nous occupent seules.

— Alors je demande, en cas où ma future aurait à réclamer une part de succession maternelle ou paternelle, que cette part soit portée à mon compte avec une garantie d'intérêts. »

M. Lombardel fit la grimace. Joséphine, qui serrait les jeux de carte, laissa tomber un jeton et tendit l'oreille. Il lui semblait que Jacques poussait les choses bien loin ; mais Jacques savait à qui il

avait affaire; il fallait prouver qu'il n'était pas homme à rien négliger.

« Une part de succession, répéta M. Lombardel; hum! la personne que je vous destine a perdu sa mère.

— Donc, elle a quelque chose à revendiquer?

— Certainement. »

M. Lombardel fouillait dans ses poches de l'air d'un homme embarrassé.

« Vous êtes dur et n'omettez aucun détail, reprit-il.

— Voyons, répondit Jacques, si vous étiez à ma place, feriez-vous comme moi?

— Eh oui! dit le banquier.

— Alors, ce que je demande est juste. »

M. Lombardel sourit.

« Allons! reprit-il, à Normand, Normand et demi.... Embrassez ma fille!

— Mlle Joséphine? s'écria Jacques en feignant la plus extrême surprise.

— Demain nous publierons les bans, et dans un mois vous serez mariés, » ajouta M. Lombardel.

Le sort d'Hortense venait d'être décidé; il fallait cependant l'en avertir. Jacques hésitait. Au moment de porter ce dernier coup, il se souvenait que la victime n'avait rien fait qui le méritât. Dans sa perplexité il chargea M. Sébastien Brunel de voir Mlle Frimond et de lui parler.

« Surtout, ne soyez pas dur ! s'écria-t-il en le voyant s'éloigner.

— Soyez tranquille.... On sait comment se tondent ces jolis agneaux, » répondit le coureur d'affaires, qui s'achemina vers la rue Laval.

L'air de décence et de distinction répandu sur toute la personne de Mlle Frimond le frappa, mais M. Sébastien Brunel n'était pas homme à s'arrêter devant de telles apparences.

« C'est le domino de la pudeur ! » murmura-t-il.

Et il entama résolûment l'entretien.

Hortense l'écouta d'un air impassible. Dès les premières paroles elle comprit où courait l'entretien. Le froid de la mort se glissa dans ses veines, mais se levant :

« Si M. Jacques Bernard a quelque chose à me communiquer, dit-elle, il peut parler lui-même.... Entre nous, il n'est pas besoin d'intermédiaire. »

Malgré son aplomb ordinaire, M. Sébastien Brunel ne trouva rien à répondre. L'attitude d'Hortense ne permettait pas d'ailleurs de continuer l'entretien. Il salua et sortit.

« Vous m'avez chargé là d'une jolie commission, dit-il à Jacques.... Mlle Frimond était comme la femme de Loth, qui fut changée en sel.... Je n'ai jamais vu personne ni si roide, ni si froide, ni si pâle. Quand une femme a des yeux pareils, il ne

fait pas bon de se marier sans avoir causé avec elle.... Voyez-la au plus tôt.

— Je la verrai.... mais lui avez-vous fait part du motif de votre visite?

— Et le moyen? moi qui ne balbutie jamais, Dieu me pardonne, j'ai bégayé! »

Jacques se rendit le soir même chez Mlle Frimond. Elle l'attendait.

« Vous vous mariez donc? dit-elle aussitôt qu'il fut assis.

— Qui vous l'a dit? s'écria Jacques qui cherchait un moyen adroit d'entamer la conversation.

— Personne; je le sais, je le sens.

— Eh bien! c'est vrai, répondit Jacques.

— Et je suis mère! » s'écria-t-elle.

Jacques tressaillit. Il se leva et voulut lui prendre la main; son cœur avait remué. Hortense le repoussa.

« Pourquoi votre main? poursuivit-elle, ne sommes-nous pas séparés? Ce n'est pas le fait qui à creusé l'abîme entre nous, c'est l'intention!... N'avais-je pas prévu que cela serait ainsi.... Je ne me repens pas de ce que j'ai fait, mais vous avez commis une mauvaise action. »

Elle remplit un verre d'eau et l'avala d'un trait; ses dents claquaient contre le verre.

« Hortense! » s'écria Jacques, effrayé de sa pâleur mortelle.

Hortense le regarda d'un air dédaigneux.

« Oh! n'ayez pas peur, dit-elle, je ne m'évanouirai pas! »

Elle s'approcha de la fenêtre, et, l'ayant ouverte, s'assit tout auprès.

« Maintenant, reprit Hortense qui leva les yeux sur Jacques, comment prétendez-vous arranger ma vie?

— Votre enfant sera le mien! » s'écria-t-il.

Hortense sourit amèrement.

« D'abord *mon* enfant n'est pas encore né, dit-elle en appuyant sur le mot; pensons donc à la mère.... aujourd'hui est encore à vous.... demain est à moi. »

L'entretien prenait un tour que Jacques n'avait pas prévu. Il avait devant les yeux un visage de marbre dont il ne pouvait supporter les regards. Il se troubla, balbutia et parla longtemps, mêlant l'expression de ses regrets à des assurances d'attachement éternel et de reconnaissance inaltérable.... La fatalité avait tout fait.... Hortense connaissait quelle ambition le dévorait.... Une voie lui était ouverte pour la satisfaire, il s'y était jeté à l'aventure.... Un mariage avait été la conséquence d'un premier pas imprudent... mais jamais rien ne lui ferait oublier celle qui avait partagé sa mauvaise fortune, qui l'avait aimé et qui un jour avait tout sacrifié pour lui.

« Oui, tout, » répéta Hortense.

Jacques continua avec un embarras et une hésitation qui augmentaient à chaque mot : Mlle Frimond pouvait être sûre que tout ce qui serait à lui serait à elle. La place qu'elle occupait dans son cœur, personne ne la prendrait. Il voulait lui faire une existence libre, heureuse. Après beaucoup de paroles, le nouveau banquier s'arrêta essoufflé, la sueur sur le front. Hortense n'avait pas remué.

« Cela veut dire, j'imagine, répondit-elle quand Jacques eut fini de parler, que vous ne cesserez pas de me voir après votre mariage, et qu'une part de la fortune qui vous est acquise m'est réservée ?

— Je veux que vous soyez indépendante, reprit Jacques ; indépendante dans la plus large acception du mot.... Rien ne vous manquera, si vous quittez Paris ; si mon nom n'est pas entièrement effacé de votre cœur, je resterai près de vous.... Un nouveau lien ne va-t-il pas nous unir, et cet enfant.... »

Hortense regarda Jacques bien en face, avec une telle expression de hauteur, que la voix expira dans sa gorge.

« Quand vous mariez-vous ? » reprit-elle.

Jacques toussa.

« Voyons, le coup est porté ; le reste n'est rien, parlez. »

— Dans quinze jours, répondit Jacques.

— C'est bien ; je réfléchirai. »

Hortense s'était levée. Jacques l'imita. Il aurait

voulu parler, et ne trouvait pas un mot. Les objets qui l'entouraient lui rappelaient mille souvenirs heureux, les heures les plus charmantes de sa vie; son cœur se gonfla. Si Hortense lui avait tendu la main, peut-être se serait-il jeté dessus; mais elle ne le regarda même pas. Jacques ne retrouvait plus l'expression charmante et profonde de ces yeux qu'il avait connus si tendres et si doux; ils étaient alors pareils à de l'acier poli, secs et luisants; on n'en voyait que la surface tout étincelante d'un éclat métallique. Un combat, dont il n'avait pas prévu la violence, agitait l'âme troublée du spéculateur. Il se souvenait de ce qu'Hortense lui avait dit; il la revoyait patiente et dévouée, près de son lit, toujours active et toujours vaillante; il était attendri; mais une voix mauvaise lui rappelait qu'avant de le connaître Hortense avait appartenu à un autre. Il n'avait pas été le premier; pourquoi serait-il le dernier? N'était-ce pas l'avis de M. Sébastien Brunel? Fallait-il donc, par un excès de délicatesse chevaleresque, renoncer en un instant à tout ce qui avait fait le rêve de sa vie, et s'enfermer dans une médiocrité difficile, quand les plus brillantes perspectives lui étaient ouvertes?

Se roidissant contre son émotion, Jacques fit un pas vers la porte.

« Au revoir, dit-il.

— Oui, au revoir, » répondit Hortense.

Il se pencha vers elle; Hortense lui donna son front à baiser silencieusement, et Jacques sortit précipitamment.

Quand elle n'entendit plus le bruit de ses pas, Hortense tomba comme morte sur une chaise.

« Fasse le ciel que tu ne me revoies plus! » dit-elle d'une voix sourde.

Jacques fit part à son confident de l'entretien qu'il avait eu avec Hortense; il n'était pas sans inquiétude.

« Bon! elle a pleuré, prié, sangloté? répondit M. Sébastien Brunel, qui l'interrompit en affectant une aimable gaieté. On connaît les déluges de larmes que les femmes tiennent en réserve pour ces occasions!

— Non pas, dit Jacques; plût à Dieu que ses paupières se fussent mouillées!... J'aurais trouvé des mots pour la consoler!

— Je sais! je sais! Mlle Frimond a les colères blanches, les plus mauvaises, c'est vrai, et le désespoir muet, celui qui creuse, j'en conviens; mais, qu'y faire? Ce sera une question de temps.... Il faudra six semaines ou six mois pour l'apaiser.... Quand vous aurez la cinquantaine, ce sera comme si vous y aviez mis six heures. Donc, n'y pensons plus. »

L'aimable M. Sébastien Brunel ne disait pas précisément ce qu'il pensait, il avait d'Hortense une

autre opinion, mais que devenaient ses projets si le mariage de Jacques venait à se rompre? M. Sébastien Brunel était tout brûlé de l'ambition de monter au parquet des agents de change; il en avait touché quelques mots à Jacques, qui lui avait promis l'appui de la maison Lombardel, Dufour et Cie. C'était une raison suffisante pour que M. Sébastien Brunel ne reculât pas et prît les choses gaiement.

Il frappa sur l'épaule de Jacques gaillardement.

« Il est bon de s'amuser, mais pas de sensiblerie, au moins, » dit-il.

La cause pour laquelle M. Sébastien Brunel plaidait était gagnée d'avance; Jacques sourit, et obéissant à cet instinct mauvais des hommes qui leur fait mettre de la coquetterie dans l'expression des sentiments les plus pervers :

« Je serai banquier, dit-il, et j'épouserai Joséphine; il n'est pas de rose qui vaille....

— Un cocon d'or, » poursuivit M. Sébastien Brunel avec un gros rire.

Cette aimable allusion à l'héritière de la maison Lombardel acheva de dérider Jacques. Joyeux de l'esprit qu'il venait de faire voir, le confident passa son bras sous celui du banquier, et ils entrèrent dans les bureaux.

« La souscription du chemin de fer de Paris à Nantes est close, leur dit Germain Dufour, le capital a été souscrit quatre fois. »

Sébastien Brunel se garda bien désormais de prononcer le nom d'Hortense, et Jacques évita de la revoir, ajournant toute visite nouvelle après la bénédiction nuptiale.

Le jour du mariage, qui se fit à Saint-Vincent de Paul, au milieu d'un grand concours de curieux, on voyait dans un coin de l'église, près d'un pilier, une femme vêtue de noir, à genoux; un voile couvrait son visage. Elle semblait absorbée par la prière. Quelquefois elle regardait du côté du chœur, où les deux fiancés étaient assis, et sa poitrine se soulevait comme si elle avait été secouée par des sanglots. Au moment où la cérémonie finissait, Hortense se dirigea à pas furtifs vers la sacristie; un grand bruit de chaises se fit dans l'église et le cortége se mit en marche. Une foule nombreuse se pressait autour des mariés. Jacques souriait à ses amis. Tout à coup le sourire se glaça sur ses lèvres; il venait de voir devant lui le visage tout blanc d'Hortense. Ce fut comme une apparition. Mlle Frimond ramena lentement le voile sur ses traits, pareils à ceux d'un spectre, et s'évanouit dans la foule.

« Qu'as-tu? murmura la vieille Mme Antoine Bernard à l'oreille de son fils, dont la pâleur livide l'épouvantait.

— Rien, dit-il, rien! »

Et il passa; mais deux fois il retourna la tête pour voir s'il ne découvrirait pas encore celle dont l'image

effrayante venait de lui apparaître. L'église se vida lentement. Hortense la quitta la dernière. Au moment d'en passer le seuil, elle étendit la main nue :

« Par le Dieu vivant, je le jure! Jacques, je ne t'oublierai jamais! dit-elle. Tu m'a vue, tu me reverras! »

Jacques non plus n'avait pas oublié Hortense. Il trouva une heure le lendemain pour courir rue de Laval. Mlle Frimond avait quitté son appartement la veille au soir; personne ne savait où elle était allée.

« Mademoiselle m'a embrassée en partant, dit la concierge; elle avait les yeux rouges.... elle semblait bien malheureuse. Vous, monsieur Jacques, soyez heureux! »

Jacques informa M. Sébastien Brunel de cet incident et le pria de faire des recherches dans Paris.

« J'ai peur d'une catastrophe, » lui dit-il.

M. Sébastien Brunel haussa les épaules.

« Il n'y a plus que les grisettes qui se tuent..., dit-il, or, il n'y a plus de grisettes! »

Jacques vécut pendant un mois dans une grande inquiétude. Il n'épargnait rien pour découvrir un indice qui pût l'aider à retrouver Mlle Frimond; mais, pareille à un oiseau qui fend l'air sans que l'espace garde en rien la trace de son vol, elle avait disparu. M. Sébastien Brunel promit de s'adresser à

la préfecture de police et de mettre en campagne les agents les plus habiles. Il n'en fit rien. C'était un homme qui, en toutes choses, était de l'école des faits accomplis. Hortense avait disparu ; le mieux était de l'oublier. Feignant une lassitude excessive, M. Sébastien Brunel renonça à des recherches qu'il n'avait jamais entreprises.

« Ne vous entêtez pas à l'idée de la mort, dit-il un jour à Jacques d'un air leste, pensez plutôt à un enlèvement. Mlle Hortense était jolie, très-jolie même.... vous en savez quelque chose.... Donc quelqu'un s'en sera aperçu comme vous, et Hortense aura eu assez d'esprit pour se résigner à suivre ce quelqu'un. »

Jacques était alors en plein dans cette fièvre des affaires qu'il avait souhaitée. Le tourbillon l'emportait ; il n'avait jamais été, on le sait, enclin aux rêveries ; la pensée d'Hortense, qui le poursuivait encore, allait chaque jour s'affaiblissant. S'il tressaillait parfois au souvenir de ce cri qu'elle avait poussé le jour où il lui avait annoncé son prochain mariage, il accueillait avec un sentiment de joie l'idée que M. Sébastien Brunel lui avait suggérée. Bientôt enfin le travail l'absorba tout entier.

IX

LE CHALET D'AUTEUIL.

Pierre de Maurs avait été le témoin de Jacques. Joséphine n'avait pas été fâchée de voir un comte figurer à la signature du contrat. On se souvient qu'au moment où Jacques lui avait emprunté cent mille francs, Pierre était sur le point de partir pour la Norvége. Un hasard qui eut une influence décisive sur sa vie l'en empêcha.

La veille du jour où il devait se mettre en route, Pierre était allé à Auteuil pour faire ses adieux à une personne de sa famille. Il venait de s'engager dans une rue étroite, lorsqu'il se heurta contre une femme qui sortait précipitamment d'un petit jardin après en avoir repoussé la porte avec violence. Elle avait le visage tout décomposé, les yeux trempés de larmes, le geste véhément.

« C'est une abomination, s'écriait-elle, une atrocité, une infamie! Si je restais plus longtemps là, certainement je ferais quelque malheur!

— Que ce soit tout cela et que vous ayez raison de quitter cette maison, je le veux bien, dit Pierre en riant; mais ce n'est pas un motif de bousculer les gens comme vous venez de le faire.... Voilà mon chapeau qui se promène dans la poussière.

—Ah! monsieur, si vous saviez! » s'écria la femme qui sortait du jardin.

Elle ne put pas achever et porta un mouchoir à ses yeux. Pierre, qui avait saisi par son aile le chapeau fugitif, s'arrêta devant cette inconnue qui pleurait. Elle portait le bonnet d'une artisane et avait tout à fait l'air d'une bonne femme. Pierre n'avait rien perdu de ce goût qu'il avait fait voir dès sa plus tendre enfance pour les aventures; il apercevait, par la porte entr'ouverte, une maisonnette devant laquelle diverses personnes s'agitaient.

« Eh bien, reprit-il, racontez-moi ce que je ne sais pas, et peut-être finirons-nous par nous entendre. »

La femme qui pleurait le regarda.

« Vous avez l'air d'un brave jeune homme; c'est peut-être la Providence qui vous envoie, dit-elle, venez avec moi.... Aussi vrai que je m'appelle Mme Cornet, vous ne regretterez pas de m'avoir suivie.

Mme Cornet entra dans le jardin. Sur des bancs, sur des tables, par terre, un peu partout, on voyait des ustensiles de ménage, du linge, des meubles; cent objets divers où l'on reconnaissait la dépouille honnête d'une maison. Des curieux et des marchands allaient et venaient, dépliant des draps, ouvrant des tiroirs et retournant tout. Un homme écrivait dans un coin.

« Bon! c'est une saisie! dit Pierre.

— Comment? bon! s'écria Mme Cornet.... Voilà donc le cœur que vous avez, vous?... C'est un crime, monsieur, un assassinat! Dépouiller deux pauvres créatures du bon Dieu, et tout cela parce qu'elles doivent quelques centaines de francs! Si ce n'est pas une horreur! On amène monsieur parce qu'il a la mine d'un honnête homme, et il dit : Bon!

— Je dis : Bon! certainement, mais je pense que c'est mauvais, très-mauvais, dit Pierre, et si je puis vous être utile à quelque chose, disposez de moi.

— Voilà qui est parler!... Encore un peu, j'allais me fâcher!... Ce coquin d'huissier est venu ce matin, il a fait un inventaire.... j'ai bien compris qu'il allait tout vendre. Le sang m'a tourné; j'ai organisé une quête parmi mes voisines, jetant pêle-mêle dans ma poche les pièces blanches et les sous que l'on me donnait, et je suis revenue. La belle affaire! j'avais onze francs vingt centimes! que voulez-vous

qu'on fasse avec ça?... J'ai racheté un petit coffret que Mlle Alice aimait beaucoup, après quoi je me suis mise à pleurer. C'est alors que je suis tombée sur vous.... la colère m'avait gagnée!... Dame! on est pauvre, on fait ce qu'on peut! »

La bonne femme porta de nouveau le coin de son mouchoir à ses yeux.

« Quelle est donc cette demoiselle Alice dont vous parlez? demanda Pierre.

— Mlle Alice? Eh bien! c'est Mlle Alice, la propre fille de Mme Falconney. Vous ne la connaissez pas?

— Non.

— Ah çà, d'où venez-vous donc?

— Il ne faut pas m'en vouloir, j'arrive de Paris, répondit Pierre, que la véhémence et la volubilité de son interlocutrice amusaient beaucoup.

— Oh! on vous pardonne, puisque vous n'êtes pas du pays.... Tenez, voilà justement la mère et la fille qui sont dans la pièce du rez-de-chaussée.... cette tête brune et cette tête blonde qu'on voit par la fenêtre. Je gage qu'elles font semblant de rire pour se tromper mutuellement.... je vais vous présenter.

— Un instant!... vous m'assurez donc que Mme Falconney et Mlle Alice sont d'honnêtes femmes?

— Honnêtes! m'intéresserais-je à elles si elles ne l'étaient pas? Demandez plutôt à M. le maire, au

curé, aux gendarmes, aux voisins, à toutes les autorités, au gouvernement, si vous voulez. Il n'y aura qu'un cri. Honnêtes ? bonté du ciel ! mais ce sont des colombes que ces pauvres agneaux !

— Alors, suivez-moi, » reprit Pierre.

Il s'approcha de l'huissier qui dressait le procès-verbal de saisie et s'informa du montant de la dette. Avec les frais, le chiffre total s'élevait à onze cents francs. M. de Maurs remit aux mains de l'huissier tout l'argent qu'il avait sur lui, et donna son nom pour garantir la créance.

L'huissier salua, roula le dossier et le présenta à M. de Maurs.

« Demain, monsieur, on passera chez vous, dit-il; depuis vingt ans que j'exerce mon ministère, jamais je ne me suis retiré plus heureux. »

Mme Cornet regardait tour à tour l'huissier et M. de Maurs, la bouche toute grande ouverte, sans parler.

« Prenez ces papiers et portez-les à Mme Falconney, reprit M. de Maurs. Vous lui direz que tout est payé.... »

Il arrivait à la porte du jardin, pensant à la Norvége, lorsqu'une main le saisit par le bras. C'était celle de Mme Cornet, qui courait après lui.

« Est-ce qu'on s'en va comme ça ! s'écria-t-elle; ce n'est pas bien de fuir la reconnaissance des pauvres gens; ils n'ont que ça à donner. »

Et, sans quitter le bras de Pierre, elle le ramena vers la maisonnette, et le poussant dans la pièce du rez-de-chaussée :

« Madame, dit-elle, voilà le monsieur qui a tout fait; embrassez-le! »

M. de Maurs fut reçu par une femme que le chagrin avait vieillie avant l'âge, mais qui avait un air de distinction remarquable. Sa figure, semée de rides et fatiguée, respirait la bonté. Une jeune fille blonde, un peu frêle, délicate, était à son côté; leurs bras étaient entrelacés.

« Monsieur, j'ai à vous remercier : j'ai une fille et j'étais sans asile, dit Mme Falconney; et pour vous prouver combien je vous suis reconnaissante, j'accepte.

— Ah! monsieur, donnez-moi la main. Ma mère ne vous dit pas qu'elle est malade! » s'écria Alice.

Avant que Pierre pût répondre, Alice s'était emparée de sa main et la portait à ses lèvres. La vivacité et la franchise de ce mouvement, la reconnaissance, le feu qui brillaient dans les yeux de la jeune fille, la tendresse passionnée et profonde qui éclairait son visage, remuèrent M. de Maurs.

« Mademoiselle! » s'écria-t-il.

Il n'eut pas la force de continuer, et resta silencieux devant les deux femmes, sentant s'agiter dans son cœur quelque chose qui le troublait et le charmait à la fois.

« Hein! quand je vous le disais! vous voilà à présent comme tous ceux qui connaissent Mlle Alice! s'écria Mme Cornet. C'est égal, vous êtes un fier homme! »

M. de Maurs ne partit pas pour la Norvége.

La connaissance amenée par le hasard fut continuée. La première impression avait été bonne; les renseignements puisés aux meilleures sources les confirmèrent. Peu de femmes possédaient plus de mérite que Mme Falconney; aucune n'avait plus de grâce, plus de douceur, plus de bonté parfaite qu'Alice. Avant la présence de M. de Maurs dans la maison, ces deux créatures oubliées résumaient le monde l'une pour l'autre. Une sorte de fatalité pesait sur elles, qui n'avaient rien fait pour la mériter. Elles en supportaient les atteintes avec une résignation que rien ne lassait. Le père était mort leur laissant un petit héritage que la fuite d'un notaire fit disparaître. Un fils aîné, qui montrait le goût du travail et le désir de bien faire, avait été emporté par la fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans, au moment où son industrie allait assurer le pain de sa famille. Quelque argent, produit par la vente de vieux bijoux auxquels Mme Falconney avait renoncé depuis longtemps, et qui devait leur procurer des moyens d'existence en leur ouvrant les portes d'un magasin de lingerie avait été gaspillé inutilement par l'infidélité d'un comptable. Il leur restait un oncle,

retiré au fond de la province; il paraissait les aimer beaucoup, et il les pressait de le rejoindre. Mme Falconney tomba malade au moment de partir. Le bon homme épousa, sur ces entrefaites, une cuisinière à laquelle, par contrat, il donna tout son bien. Il réservait à Mme Falconney, dans sa maison, une petite chambre qu'elle n'accepta pas. La mère et la fille en furent bientôt réduites à travailler de leurs doigts pour vivre. Le poids de petites dettes contractées lentement les écrasait. La mauvaise fortune ne se lassait pas de les poursuivre, pas plus qu'elles ne se lassaient de lutter.

« C'est un duel, » disait quelquefois en plaisantant Mme Falconney.

Mais le rire expirait sur ses lèvres quand elle regardait Alice.

M. de Maurs trouva original de prendre le parti du plus faible, et de se déclarer contre le sort en faveur des pauvres créatures auxquelles il avait rendu un toit. Le côté romanesque de cette aventure n'était pas ce qui lui en plaisait le moins; la promenade qu'il faisait de Paris à Auteuil lui semblait le plus agréable et le plus curieux des voyages; l'image d'Alice lui tenait compagnie. Il avait offert ses services franchement, ce qui était la manière la plus délicate de les faire agréer. Grâce à son intervention, un peu de bien-être pénétrait dans cet intérieur éprouvé. Il en était récompensé par le sourire

d'Alice; personne n'avait une manière plus affectueuse de tendre la main; c'était la grâce et la candeur même. A quelle heure qu'il arrivât, Pierre était sûr de la surprendre derrière la vitre de cette pièce où il l'avait vue une première fois; le rideau était à demi levé. D'un bond, elle courait dans le jardin. Quelle joie pure dans ses yeux! M. de Maurs ne pensait plus à voyager. Les frontières du monde s'arrêtaient pour lui à Auteuil.

Certaines âmes savourent les bonheurs de la discrétion avec délices. Un sentiment qu'il ne cherchait pas à analyser portait Pierre à ne s'ouvrir à personne de l'aventure qui le retenait à Paris; un aveu, une confidence en auraient altéré le charme profond. Les longs voyages auxquels il s'abandonnait autrefois lui avaient fait du silence une habitude; quelque chose de plus le forçait à se taire, la crainte peut-être de la raillerie, et plus encore un besoin inavoué, mais vivace, d'idéal et de romanesque. Le scepticisme parisien et les influences malsaines du milieu où la jeunesse s'écoule, entre les rencontres du boulevard et les causeries de salon, peuvent étouffer ce besoin dans les cœurs ou le voiler; mais combien ne le sentent pas vivre et palpiter en eux au premier choc, et ne sacrifient pas avec ivresse à cet hôte inconnu et divin les plus chers caprices de leur fantaisie et tous les désirs factices de leur désœuvrement! L'amour avait ouvert sa brèche dans le cœur

de Pierre. Pierre ne faisait point d'effort pour la fermer.

Mue par un sentiment de fierté, Mme Falconney n'avait pas voulu tout devoir à M. de Maurs. Elle était entrée en relations avec un négociant de la rue Saint-Denis qui était à la tête d'ateliers immenses. M. Rémy Saponnière était jeune encore, actif, prodigue dans l'occasion, âpre dans les choses du métier, fort habile et cynique comme un homme qui sait par expérience de quel poids l'or pèse dans la balance de la vie. Il avait les épaules hautes, les yeux gros toujours en mouvement, le teint fleuri, la bouche large, les mains courtes et fortes, quelque chose dans la physionomie de brutal et de sournois tout ensemble, moitié singe et moitié taureau. M. Saponnière avait la prétention d'être rond en affaires, ce qui lui permettait de faire et de dire crûment les choses. Ceux qui le connaissaient bien assuraient que la violence de ses passions était excessive et que sa mémoire ne perdait jamais le souvenir d'une offense. Deux ou trois cents femmes travaillaient sous sa direction. On en avait vu s'établir en boutique tout à coup et paraître en robes de soie après avoir porté de misérables loques; d'autres, au contraire, avaient été renvoyées brusquement et sans raison apparente de l'atelier. M. Saponnière parlait de mettre Mlle Alice à la tête d'une maison.

Deux ou trois fois déjà M. de Maurs avait rencon-

tré M. Rémy Saponnière à la porte du jardin d'Auteuil. Tandis qu'il saluait Pierre, un sourire singulier effleurait la bouche du négociant.

« Cet homme me déplaît, dit un jour M. de Maurs.

— M. Saponnière? Il m'a prise en amitié. Dans quelque temps, vous verrez! » dit Alice naïvement.

Cette réponse n'était pas de nature à exciter la sympathie de M. de Maurs. Il se promit de ne pas perdre de vue le négociant de la rue Saint-Denis. A quelque temps de là, un soir, il rencontra M. Saponnière dans le jardin d'Auteuil. Alice était devant lui, rouge, agitée, les yeux tout en pleurs. Elle vit Pierre et se suspendit à son bras. Le sang monta au visage de M. de Maurs. Ce mouvement d'Alice, l'attitude de M. Rémy Saponnière lui firent comprendre que quelque chose d'étrange venait de se passer. D'un geste hautain, il fit voir la porte à l'homme de la rue Saint-Denis, qui devint pourpre.

« Eh! monsieur, dit le négociant, on ne se fâche pas et on prévient les gens. Si j'avais su....

— Prenez garde! s'écria Pierre, vous parlez devant Mme de Maurs! »

M. Saponnière comprit à l'accent de cette voix et au regard de M. de Maurs, qu'il n'était plus temps de rire.

« Madame de Maurs?... Je m'en souviendrai! » dit-il en se mordant les lèvres.

Il salua et sortit.

Pierre ne quitta pas le bras d'Alice, et la conduisant dans une petite pièce où Mme Falconney se tenait habituellement :

« Madame, lui dit-il, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille. »

Mme Falconney se leva toute tremblante de joie.

« Eh bien, Alice, que faut-il répondre? » dit-elle.

Alice fondit en larmes et tomba dans les bras de sa mère.

« Ah! notre duel est fini! » murmura la mère.

Le lendemain, Pierre courut chez Jacques, qu'il n'avait pas vu depuis l'emprunt des cent mille francs.

« Eh! tu arrives donc de Copenhague ou de Stockholm? dit Jacques.

— J'arrive d'Auteuil, et je viens t'apprendre que je me marie, » répondit Pierre.

Jacques quitta sa plume.

« Tu épouses donc un million ou deux? reprit-il.

— Non, répondit M. de Maurs.

— Un grand nom, alors?

— Pas davantage.... J'épouse une fille qui s'appelle Alice et qui n'a rien.

— Es-tu fou?

— Je suis heureux! »

Jacques soupira.

« Voilà des bonheurs qui ne sont permis qu'aux élus qui naissent riches! » reprit-il.

La pensée d'Hortense lui traversa l'esprit.

« Que fait-elle? où est-elle? » se dit-il; et un tressaillement douloureux le parcourut tout entier.

M. de Maurs présenta Mlle Falconney à Joséphine.

« Je crois bien que nous ne ferons jamais de chemin de fer; aimez-nous pour nous-mêmes, » dit-il.

Les deux femmes se virent souvent, mais il y avait entre elles quelque chose que l'intimité et les meilleures relations ne pouvaient fondre.

Un jour qu'il descendait le boulevard avec Jacques, Pierre lui serra la main au coin de la rue Vivienne.

« A chacun son chemin, dit-il; tu vas à la Bourse, moi je vais à Auteuil.... Je ne dis pas que tu aies tort, mais je ne changerais pas.

— J'ai mis le pied dans la route, j'irai jusqu'au bout, » répondit Jacques.

A cette époque, et quelques mois après leur mariage, rien de semblable dans la vie des deux amis. L'un venait d'acheter la maisonnette où il avait découvert Alice et y demeurait. Un immense jardin, conquis aux dépens des propriétés voisines, s'éten-

dait alentour ; un architecte intelligent bâtissait un grand chalet tout au fond, derrière un rideau d'arbres. Les cent mille francs restitués par Jacques furent appliqués à cette installation. Le luxe n'y brillait pas, mais on voyait partout des objets d'art et des curiosités que Pierre avait rapportés de ses lointains voyages. Ils lui rappelaient les différents pays qu'il avait parcourus. Une grande bibliothèque servait de pièce commune. Une table ovale en occupait le milieu ; les murs étaient tapissés de rayons chargés de livres ; d'amples fauteuils et des divans invitaient au repos et à la lecture ; un piano était dans un coin entouré de cahiers de musique. On sentait que le repos, le bonheur, la paix, respiraient là. Un petit cercle d'amis s'y réunissait ; Alice en était l'âme.

X

COUPS D'ÉPINGLE ET COUPS DE FOUET.

Jacques se montrait quelquefois à Auteuil, mais par intervalles et par éclairs; il n'y trouvait pas les aliments dont l'activité et l'inquiétude de son esprit avaient besoin. Bien loin d'être satisfaite par un succès en quelque sorte inespéré, son ambition en poursuivait de plus vastes. Il ne travaillait jamais assez à sa guise ; la besogne de tous les jours expédiée, il s'efforçait, par d'habiles expériences, d'élargir le cercle des opérations où se mouvait la maison Lombardel, Dufour et Cie. Il y réussissait avec le concours de Joséphine, à laquelle il avait donné un coupé et un cheval. Ce luxe, qui n'était pas dans les habitudes de la famille, offusqua le bon homme Lombardel. Joséphine hésita à l'accepter.

« Prenez, lui dit Jacques, c'est une réclame. »

Joséphine questionna son mari du regard. Jacques lui expliqua que dans Paris la plupart des choses sont jugées sur l'apparence. Elle avait du monde à voir, des relations à étendre, à nouer. Les imbéciles se prennent à ces sottises qu'on appelle les bals, les dîners, les voitures. Un peu d'argent semé avec fracas amènerait une clientèle et ouvrirait les portes des maisons où se brassent les grandes affaires. Il n'était permis d'être avare que lorsqu'on était trois ou quatre fois millionnaire.

« Très-bien, dit Joséphine ; songez seulement que nous n'avons guère que dix mille francs par an à notre disposition.

— Et les ressources extraordinaires ? reprit Jacques, c'est tout un budget ! J'ai pressuré le chemin de fer de Paris à Nantes, et la caisse sociale n'a pas tout vu.... Donc, ne craignez rien.... Je serai la recette, soyez la dépense. »

Cette tactique, dont Joséphine comprit à demi l'habileté, porta ses fruits. Sous l'impulsion active que Jacques lui communiqua, la maison Lombardel, Dufour et Cie prit un vol plus rapide et plus hardi ; bientôt elle eut sa place et son rang dans la Banque de Paris. Un flot d'or creusait son lit dans la rue du Faubourg-Poissonnière. Qu'importait alors à Jacques Bernard que la dot de Joséphine restât enfouie dans la caisse dont le pauvre Germain Dufour, dé-

chu de ses espérances, gardait les clefs? Que lui importait que sa part dans les bénéfices grossît l'avoir social sans qu'il en pût distraire une parcelle? N'avait-il pas une mine toujours abondante dans les affaires qu'il entreprenait avec des capitaux mis à l'écart et doublés déjà par d'heureuses spéculations? Pourvu que la comptabilité de la maison fût claire et la balance exacte, M. Lombardel s'inquiétait peu des sources auxquelles son gendre puisait. Germain Dufour seul s'étonnait qu'un homme qui ne disposait que de dix mille francs pût faire des dépenses si considérables; mais le pauvre garçon avait failli tomber à la renverse à la nouvelle du mariage de Jacques et de Joséphine. C'était comme s'il avait reçu un coup de massue. Il ne taquinait même plus son ennemi. A quoi bon, maintenant!

« Je suis caissier, je mourrai caissier! » se dit-il; et il s'était résigné.

Un phénomène au sujet duquel Joséphine lui avait glissé quelques mots surprit Jacques au milieu de ses opérations financières. M. Lombardel s'était transformé. Jacques n'était plus le héros, le demi-dieu des anciens jours; le vrai dieu, le seul dieu, le dieu tout entier, c'était M. Lombardel lui-même: le succès avait grisé le vieux Normand. Seul il avait eu l'idée du chemin de fer de Paris à Nantes, seul il en avait rédigé les plans, découvert le conseil de surveillance, réuni les capitaux; seul il avait assumé

la responsabilité de cette affaire colossale; c'était sa chose, et non celle d'aucun autre.

« Voilà mon gendre Bernard qui n'en voulait pas, » dit-il un jour en frappant d'un air superbe sur l'épaule de Jacques.

Jacques ne répondit rien; il lui suffisait d'avoir réussi.

Le contre-coup de cette disposition se fit bientôt sentir dans la conduite des affaires. M. Lombardel n'était plus le banquier timide, méticuleux, méfiant, avare de ses écus; il ne demandait plus de conseils, il ne souffrait plus de contrôle, il n'admettait plus d'observations. Il avait la science infuse, il prévoyait tout, il ne se trompait jamais; seul il décidait.

Lorsque Jacques Bernard entreprenait de discuter l'opportunité d'une affaire, M. Lombardel prenait des attitudes de pontife.

« Vous êtes jeune, mon ami, disait-il aussitôt. Quand vous aurez fondé une compagnie comme celle du chemin de fer de Paris à Nantes, vous me verrez prêt à suivre vos avis; jusque-là, obéissez à votre ancien. »

Il n'y avait point de danger à redouter de cette tendance, où l'orgueil éclatait dans toute sa force, aussi longtemps que les affaires n'entreraient pas dans ces périodes de crise qui bouleversent l'industrie; mais, au premier orage, la maison pouvait être

culbutée, et M. Lombardel paraissait décidé à rester sourd à la voix de la prudence. Jacques s'en ouvrit à Joséphine. Elle réfléchit.

« Craignez-vous quelque chose à présent? dit-elle.

— Non, pas à présent; mais plus tard, dans trois ans, dans six mois peut-être, qui sait? répondit Jacques.

— Alors, il faut arranger vos affaires de manière à toujours rester libre de rompre avec la maison Lombardel, Dufour et Cie aussitôt qu'il vous paraîtra qu'une solidarité quelconque peut être une cause de péril. »

Un avoué discutant les intérêts d'un client dans le cabinet de la partie adverse n'eût pas eu plus de sang-froid, plus de précision. Il ne s'agissait pas de son père, il s'agissait pour Joséphine de la maison Lombardel, Dufour et Cie.

« Pouvez-vous provoquer cette liquidation? reprit-elle.

— Oui, en provoquant une discussion. Il me suffira de n'être pas de l'avis de M. Lombardel et de m'entêter; il me proposera d'annuler notre association.

— Combien avez-vous qui nous soit personnellement acquis en dehors de ma dot?

— Sept cent mille francs au moins, auxquels on peut en ajouter deux cent mille pour ma part dans des opérations qui seront closes dans six mois.

— Un million en tout à peu près. Il faut le sauver. Aussitôt que vous aurez conçu la moindre crainte, n'hésitez pas à faire naître une discussion, et rompez net. »

La pensée de Joséphine était celle de Jacques; il y voulait mettre seulement moins de sécheresse et de brusquerie. Deux ou trois fois l'occasion de se séparer de son beau-père se présenta, il l'écarta. L'heure ne lui semblait pas encore venue. Il espérait, en outre, ramener M. Lombardel et sauver la maison en sauvant son capital. Malheureusement la vanité avait complétement aveuglé le Normand. Quiconque le flattait et lui rappelait le fameux chemin de fer de Paris à Nantes, prenait tout empire sur lui. Les coureurs d'affaires commençaient à faire antichambre dans l'hôtel de la rue du Faubourg-Poissonnière.

A cette époque, Auguste était né. Joséphine avait deux valets de pied et une gouvernante pour son fils. Clovis cumulait les fonctions de cocher, de garçon de bureau et de secrétaire intime. Jacques Bernard, auprès de qui nous dirons comment il était arrivé, lui semblait de plus en plus un héros. Il ne comprenait pas qu'on ne lui dressât point de statue. M. Sébastien Brunel, patronné par la maison Lombardel, Dufour et Cie, était agent de change. Le vent de la prospérité enflait les voiles de Jacques et le poussait vers les mers les plus tranquilles.

Le voile du temple était déchiré; Jacques voyait devant lui, toute resplendissante d'or, cette idole à laquelle il avait tout sacrifié. Mais le parvis éblouissant et sacré sur lequel il marchait n'était pas précisément un lit de roses. Les épines commençaient à s'enfoncer dans ses pieds. Il en sentait les atteintes à chaque pas.

Pour mieux comprendre à quels ennuis il était exposé, nous mènerons le lecteur dans la salle de l'Opéra, un mercredi, à dix heures du soir. Ce mercredi était le jour que Mme Jacques Bernard avait choisi pour obéir à la mode et s'asseoir, en compagnie de quelques amis, dans une loge du balcon.

On jouait, pour la vingtième fois, un opéra qui joignait aux mérites d'une musique monotone et bruyante les agréments d'un poëme non moins insupportable que long. Les abonnés condamnés à ce supplice en évitaient les plus vifs tourments par une série intelligente de conversations particulières qui n'empêchaient pas quelques bâillements de s'évaporer derrière le rempart fragile d'un éventail. Jacques, qui, bien malgré lui, savait par cœur tous les airs de cette déplorable et savante partition, dormait spirituellement dans un coin; mais que de fois réveillé en sursaut par une décharge à bout portant des ophicléides et des trombones ne s'était-il pas écrié : « Qu'on me ramène à une assemblée d'actionnaires! »

Quand on a une loge à jour fixe, quelque part, le premier devoir du propriétaire est de s'ennuyer consciencieusement, une fois par semaine, toute affaire cessante, dans cette loge qu'il a payée à prix d'or. C'est une condamnation réservée aux seuls élus de la fortune. La somme et la durée de l'ennui se mesurent au chiffre de la dépense. On peut murmurer, mais c'est tout. Jacques remplaçait le murmure par le sommeil.

Une longue série d'expériences lui permettait seulement de dormir dans l'attitude de l'attention. C'était moins alors un banquier fatigué qui sommeille qu'un dilettante passionné qui se plonge dans l'extase. Il écoutait les yeux fermés. Exercés par une patiente étude, ses pieds battaient la mesure et l'aidaient à tromper ses voisins.

Joséphine étalait sur le rebord de la loge les plis ambitieux d'une robe flottante, et s'initiait par de longues phrases prétentieuses aux mystères d'un langage retentissant et vide qui devait plus tard saisir d'étonnement M. de Maurs. Elle prenait goût aux dépenses et aux sottises. Les bons juges espéraient généralement qu'elle dépasserait les prévisions de Jacques.

Pendant les entr'actes, on sait que le foyer et le couloir des premières loges se remplissent de promeneurs qui échangent les nouvelles du jour. Approchons-nous d'un groupe qui cause avec animation.

« Quel est donc ce monsieur associé à une dame jaune qu'on voit tous les mercredis au balcon du côté gauche? demande un jeune homme de bonne mine. La dame se dégante pour faire voir ses bagues toutes neuves. Le monsieur se gratte l'oreille aussitôt que les instruments de cuivre éclatent.

— Comment ! tu ne connais pas Jacques Bernard ?

—Le nouveau millionnaire, le gendre de la maison Lombardel, Dufour et Cie.

— C'est toi qui l'as nommé! Le ménage est le produit du croisement de deux races, la race picarde et la race normande : subtil mais avare, voilà sa devise. Il y a un père du côté féminin, et une mère du côté masculin. Le père est tapi dans un antre dont il a fait son cabinet : il a toute l'amabilité de l'ours ajoutée à la grandeur d'âme de la fourmi. La mère est à Château-Thierry; on ne la montre pas.

— Pourquoi?

— La bonne dame porte des bonnets; et la fille des Lombardel estime que la présence de cette mère antédiluvienne déparerait l'éclat de son maintien. Le Jacques s'est rendu avec ivresse à la force de cet argument.

— Bon fils, va !

— Oh! c'est un homme juste et craignant le ridicule. Il a secoué le préjugé de la famille. Si tu en doutes, demande à notre ami Robert Duval.

— Ne m'en parlez pas! s'écrie l'ami Robert; je suis son cousin. Toute la ville de Soissons le sait bien; vingt fois, du temps qu'il était sans le sou, j'ai mangé l'omelette au lard et bu la piquette de Jacques, à Château-Thierry.... Il a fait fortune, et le cancre me refuse cent mille francs dont j'ai besoin pour dégrever ma filature.... Il laissera mourir sa mère en province! »

Un frémissement d'indignation parcourt le cercle des causeurs.

« Cela vous étonne, poursuit un troisième interlocuteur, ah! on voit bien que vous ne savez pas ce que c'est que Jacques Bernard! J'ai été à l'école avec lui, moi qui vous parle; il me prêtait son *De viris illustribus*. Eh bien! il n'a pas même songé à me donner une place dans son chemin de fer. Qu'est-ce que je lui demandais? Quinze mille francs d'appointements.

— Et le droit de ne rien faire?

— Parbleu! faut-il donc se tuer au travail! Il m'a répondu qu'il avait besoin d'hommes spéciaux.... Le fat!... Je ne le salue plus.

— C'est bien fait. Il faut avoir le courage de ses convictions.

— Chut! le voilà, » murmure Robert Duval.

Jacques vient en effet de quitter sa loge; il se promène avec un grand monsieur, maigre, chauve et couleur d'ivoire.

« Quel est donc le personnage qui lui donne le bras? reprend un des bavards.

— C'est le secrétaire général du ministère des travaux publics.

— Je m'en doutais!... Voyez comme notre millionnaire se hausse sur la pointe du pied pour qu'on le voie de plus loin, et comme il courbe agréablement l'échine à chaque mot du personnage officiel.

— Il a lu ses auteurs : médiocre et rampant, cela mène à tout.

— Il adule le secrétaire général pour avoir un bout de ruban rouge.

— Et il a bien le droit de l'obtenir ; il ne le mérite pas !

— Quel appétit ! la fortune et les honneurs !... un homme de rien... cela fait pitié !

— Un paon !

— Un loup-cervier !

— Un renard dans la peau d'un requin ! »

Jacques repasse, tout le monde le salue.

Ces petites scènes se renouvellent tous les jours. Comme le soleil fait éclore dans les marais des tourbillons d'insectes venimeux et des amas de reptiles immondes, ainsi la fortune a tout à coup fait surgir aux côtés de Jacques des essaims de parents et d'amis de collége qu'il ne se connaissait pas. On s'accrochait à lui parce qu'il montait. Pourquoi

était-il millionnaire, si ce n'était pas pour tout le monde?... On était le petit Charles et le vieil André.... On lui avait prêté deux sous et fait présent d'une poignée de cerises, autrefois, un jour de récréation. Cela valait bien une part du gâteau.

« Nous avons dîné ensemble à dix-neuf sous, disait l'un; oui, à dix-neuf sous, pain à discrétion, sans dessert et sans vin. T'en souviens-tu?

— Tu étais mon voisin de mansarde, rue aux Ours, reprenait un autre.

— Moi aussi, je suis du département de l'Aisne, ajoutait un troisième.

— Le cousin de votre père, M. Darjaud, était l'oncle de mon beau-frère, » poursuivait un nouveau venu.

Et la clientèle croissait et multipliait.

Lorsque Jacques accordait aux pétitionnaires ce qu'ils demandaient, Jacques ne faisait, selon eux, que remplir strictement son devoir; s'il refusait, c'était de l'ingratitude.

On ne lui épargnait pas l'épithète de parvenu. Un jour que ce mot avait sifflé à son oreille, Jacques eut un mouvement de révolte et de légitime orgueil.

« Parvenu? s'écria-t-il, oui, je le suis! mais ce mot dont vous essayez de faire une honte, qu'est-ce que cela prouve, sinon que je suis plus intelligent que ceux qui ne parviennent pas? J'étais tout en bas et je m'élève; que ceux qui me blâment en fassent

autant! Le beau mérite de s'asseoir au sommet de la colonne lorsque le hasard vous y a porté dès le berceau! Dans la société démocratique au milieu de laquelle nous nous agitons, qui donc, parmi ceux qui comptent, n'est pas un parvenu? Le général qui commande des armées et gagne des batailles, parvenu! L'orateur qui fait retentir sa voix éloquente à la tribune et anime de son souffle tout un peuple, parvenu! L'homme d'État qui dirige les conseils de la politique et sait prévoir les événements pour les diriger, parvenu! Le savant, qui arrache à la nature ses secrets et ouvre de larges horizons à l'activité humaine, parvenu! L'écrivain qui répand une gloire nouvelle sur son pays et augmente le nombre des œuvres immortelles, parvenu! L'artiste éminent, inconnu la veille, célèbre le lendemain; le grand industriel qui active le travail et répand dans une province le bien-être; le navigateur audacieux qui ajoute à la carte du monde des plages inconnues; le diplomate qui arrête la guerre dans son essor et pacifie les nations toutes frémissantes du bruit des armes.... parvenus! parvenus! parvenus! flétrissez-moi donc de ce sobriquet, si bon vous semble, moi je m'en glorifie!

— Tout cela est fort bien dit, repartit un petit baron qui se croyait quelque chose, parce qu'il n'était rien, mais tout cela n'empêche pas que notre millionnaire ne soit....

— Un parvenu, » ajouta un loustic.

Jacques entendit vaguement la réplique.

« Ah! dit-il en se souvenant du mot célèbre de Chamfort, il faut que le cœur se brise ou se bronze! »

Le cœur de Jacques ne se brisa pas.

Dans les heures de répit que lui laissaient parfois les mille travaux dont il était accablé, Jacques s'apercevait avec un certain effroi que son esprit blasé n'était plus accessible à ces menus plaisirs, à ces faciles distractions qui sont la monnaie du bonheur. Il n'avait plus que des minutes à donner à la lecture, des instants à la conversation. Comme un homme accoutumé à boire des liqueurs fortes ne sent plus la fraîcheur de l'eau ou la saveur du lait, il ne trouvait plus rien d'agréable et de gai en dehors des affaires. Ses poumons s'habituaient à respirer le feu. Quels loisirs pouvait-il donner à l'amitié? Que d'autres, pareils à ses commis, se fissent une fête de chasser le dimanche, au risque de ne pas tuer un lapin, ou de dîner, entre camarades, dans les bois de Montmorency ou sur l'herbe de Sceaux, ils le pouvaient; leur tâche faite, tout était fini; mais lui appartenait à la spéculation, et, comme une maîtresse jalouse, la spéculation le pliait sous son joug.

Plus de voyages non plus, si ce n'est parfois un voyage d'affaires. Jacques avait supprimé le côté charmant de la vie; mais il avait le bon goût de ne pas soupirer.

« Pourquoi me plaindrai-je! disait-il, j'ai choisi mon lit. »

Un matin, il aperçut dans la pièce qui précédait son cabinet un homme assis qui lui tournait le dos et semblait dormir, les bras croisés sur une table. Cet homme avait à côté de lui un paquet de hardes nouées dans un grand mouchoir et quelques livres liés par une courroie. Jacques lui toucha l'épaule du bout du doigt.

« Eh! l'ami, dit-il, qu'y a-t-il pour votre service? »

L'homme s'étira comme une personne qu'on réveille, et se retournant:

« Bon! murmura-t-il, je dormais si bien; mais c'était écrit! comme dit Helvétius.

— Clovis! s'écria Jacques, et que viens-tu faire ici?

— Parbleu! y rester!... Est-ce que vous ne m'attendiez pas? La dernière fois que nous nous sommes vus, c'était chez cet agent de change de la rue de Provence. Après la culbute, vous aviez à peine pour un.... nous étions deux, je suis parti.... Depuis, on m'a dit que vous étiez millionnaire; me revoilà; c'était écrit, comme dit....

— C'est fort bien; mais que veux-tu faire?

— Est-ce qu'on sait! Les occupations ne doivent pas manquer dans cette maison.... on ne voit partout que des gens qui entrent et qui sortent.... et quel désordre! des domestiques qui se croisent les

bras.... je ferai marcher toute cette canaille au pas.... Voyez, j'ai apporté mon trousseau.... On trouvera bien quelque part un coin pour me nicher.... Je n'ai pas appris grand'chose, mais ce que je fais, je le fais bien.... J'écris proprement, et ma philosophie a été obligée de s'occuper de cuisine.... Dame! j'ai mis la main à toute espèce de pâte.... Ça ne m'a pas réussi comme à vous.... tout le monde n'a pas la chance de s'appeler Jacques Bernard.... Vous êtes un malin et je prévoyais déjà que vous sauriez tirer votre épingle du jeu, du temps que vous faisiez commerce de toupies chez le père Fortin.... Si je vous parle de ça c'est pour vous prouver que j'ai la mémoire bonne.... Vous êtes banquier et je suis resté pauvre diable.... suffit, on se taira!... Mais Clovis broutera où Jacques mange; c'est écrit, comme dit Voltaire.

— Broute donc, » dit Jacques qui frappa amicalement sur l'épaule de Clovis.

Une heure après, Clovis était installé dans une chambre fort propre, où il disposa sur une planchette une douzaine de volumes dépareillés. C'était sa bibliothèque, et entre ses mains elle ne chômait pas. Au bout de la semaine, il était au courant des habitudes de Jacques et lui rendait cent petits services assaisonnés de sentences philosophiques. Quand on fut à la fin du mois, il prit Jacques à part.

« Répondez-moi donc comme si nous étions encore à Château-Thierry, en bons camarades et le cœur sur la main, lui dit-il ; est-ce toute l'année comme ça ?

— À peu près.

— Madame dans des colifichets, monsieur dans ses paperasses ?

— Oui.

— M'est avis alors que ce n'est pas gai d'être millionnaire !... »

Cette réflexion, Jacques la faisait quelquefois, mais par hasard. Sa pensée se reportait alors vers Hortense. Avec elle il avait connu les heures expansives, les heures de délassement complet, pendant lesquelles on est tout entier au bonheur présent ; avec elle il avait savouré le plaisir spirituel de la promenade sous de beaux ombrages, de la rêverie au bord de l'eau, de l'oubli au coin du feu. C'était un coin de son passé plein de tendresse et de fraîcheur, une source vive dans un désert, un bouquet d'arbres verts dans une lande aride. Alors il éprouvait de vagues et confus regrets. Avait-il eu quelque chose à lui reprocher ? N'avait-elle pas été franche, dévouée, honnête et fière ? Trop fière même puisqu'elle n'avait pas lutté !

Jacques interrogeait M. Sébastien Brunel ; mais M. Sébastien Brunel était un homme sérieux. Son cœur flottait amoureusement de la rue Saint-Marc, où il avait ses bureaux, à la place de la Bourse, où

il se montrait chaque jour, dans tout le frais éclat d'un agent de change récemment promu aux honneurs de la corbeille. Il raillait agréablement Jacques Bernard; il ne concevait pas qu'un homme qui avait l'avantage de dîner chez le gouverneur de la Banque de France pensât encore à de telles billevesées. Celà était bon pour les étudiants, pour les pauvres diables qui n'ont point de rentes, mais un banquier!... Ah! fi!

Il crut devoir donner aux choses un tour galant, et, prenant la pose et l'attitude d'un homme à bonnes fortunes :

« On sait ce que c'est que la vie, dit-il. Ce n'est donc pas moi qui ferai le puritain. On est homme quoique banquier; bien plus, on est Parisien. Il faut donc que jeunesse se passe. Eh bien, mon cher, il y a de par le monde d'aimables personnes tout à fait complaisantes, avec lesquelles on peut rire et badiner. Le tout est de ne pas prêter le flanc à la critique. J'ai horreur du scandale. Mme Sébastien Brunel n'a rien à me reprocher; elle a un coupé et des chevaux gris pommelé de chez Tony.... Je ne refuse jamais de la conduire au bal, et je ne la chicane pas sur ses toilettes.... On doit des égards à la mère de ses enfants. Mais on a trente-quatre ans, on a du sang dans les veines, et tout s'arrange. Le mal serait de s'emberlificoter dans un roman sentimental. La mode en est passée, et ils sont ruineux.»

Jacques comprenait qu'il n'y avait rien à espérer de ce professeur de morale. Quant à le suivre dans ses expéditions galantes, il n'en éprouvait aucune envie. Il n'avait pas sacrifié la meilleure part de lui-même, pour tomber dans ces vulgarités. Il ne parla donc plus d'Hortense à son confident, et chercha à l'oublier.

Ce n'était pas un travail ni bien difficile ni bien orageux ; la fièvre l'avait gagné ; il voyait devant lui comme un nuage d'or qu'il s'efforçait d'atteindre ; le vent emportait le nuage, et Jacques le poursuivait à toute outrance ; mais certaines secousses qui l'ébranlaient subitement lui rappelaient qu'un souvenir palpitait dans son cœur comme une lampe au fond d'un sanctuaire. Si un nom, celui d'Hortense, était prononcé devant lui, il tressaillait, et l'ombre de la tristesse s'étendait sur son front. Il la revoyait devant lui, pâle, immobile, irritée, telle qu'elle lui était apparue un jour.

Lorsqu'il rencontrait dans la rue une femme qui avait la taille et la démarche d'Hortense, il s'arrêtait et la suivait longtemps des yeux ; et si par hasard cette femme tenait un enfant par la main, souvent il pressait le pas et cherchait à la voir. Ce n'était peut-être pas le remords qui lui faisait sentir son aiguillon, — quelle conscience humaine résiste aux paradoxes que l'esprit lui souffle à l'oreille ! — mais quelque chose d'inexplicable remuait encore en lui,

au souvenir de la jeunesse dont il avait respiré les premiers parfums et qu'il avait sitôt brisée. C'était comme un brin d'herbe qui frissonne encore après que l'incendie a dévoré les chênes de la forêt.

A ce temps-là, une femme, pâle comme une personne qui relève de maladie et pressant autour de sa poitrine un châle transparent, se présenta à l'hôtel de la rue du Faubourg-Poissonnière. Ses vêtements sordides indiquaient la plus extrême misère, mais on ne voyait pas une tache sur sa robe. Un petit garçon la suivait, trébuchant à chaque pas. Il était hâve et paraissait craintif comme un être qui a déjà connu la souffrance. Si quelque passant eût regardé bien en face cette pauvresse, la régularité de ses traits, l'expression mélancolique et fière de ses yeux l'eussent frappé. Il y avait dans ce visage amaigri des traces visibles d'une beauté que l'indigence n'avait pas pu flétrir. Mais M. Sébastien Brunel n'était pas là pour reconnaître Hortense.

Après être restée quelques instants immobile devant la porte de l'hôtel, la pauvresse enleva le petit garçon dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises.

« Fasse Dieu qu'il m'entende ! » murmura-t-elle.

Et elle entra sous la porte cochère. Un vestibule et une cour étaient devant elle. Un concierge insolent l'arrêta.

« Eh ! ma bonne femme, où va-t-on ? » dit-il.

Un éclair brilla dans les yeux d'Hortense. Elle serra la main de l'enfant et le regarda comme pour se donner du courage.

« M. Jacques Bernard est-il chez lui? demanda-t-elle.

— Il est chez lui, mais il est en affaire, répondit le concierge.

— Ne peut-on pas le voir?

— Impossible.

— Alors j'attendrai. »

Le concierge haussa les épaules.

« Vous pourriez bien attendre jusqu'à demain et ne pas entrer, reprit-il; vous comprenez bien que si M. Jacques Bernard était obligé de recevoir toutes les personnes qui le demandent, il n'aurait plus le temps de boire et de manger.

— Comment faire cependant quand on a à lui parler?

— On écrit. »

Hortense hésita.

« C'est bon, on devine, poursuivit le concierge: M. Jacques Bernard ne vous connaît pas, vous avez quelque secours à lui demander, et ce n'est pas son affaire de vous entendre.... Mais on sera bon prince, et on vous donnera une pièce de vingt sous.... Monsieur a confiance en moi pour ses charités.

— Ah! il ne me connaît pas! » s'écria la pauvresse en redressant sa taille un peu courbée.

En ce moment un grand coupé sortait de la cour; le bruit des roues faisait retentir la voûte du vestibule.

« Prenez donc garde! » s'écria le concierge.

Un homme pencha la tête à la portière, ne vit pas la mendiante, et se rejeta au fond de la voiture.

Hortense s'élança en avant.

« Lui! c'est lui! » murmura-t-elle.

Elle voulut emporter l'enfant, qui, dans son trouble, ne bougeait plus. Les chevaux piaffaient.

« Gare donc! » répéta le cocher, qui maintenait à grand'peine son attelage.

Hortense et le petit garçon trébuchaient devant eux; les chevaux se cabrèrent. Hortense poussa un cri. Le cocher irrité lança un coup de fouet au hasard.

« Eh! la mendiante, hors d'ici! » dit-il.

Le bout du fouet déchira en sifflant le front d'Hortense, qui se jeta de côté, serrant sur son cœur le petit qui pleurait, et le coupé passa.

« Çà, décamperez-vous.... la pauvresse! vous avez failli faire un malheur! » s'écria la concierge en poussant dehors la mère et l'enfant.

Quelques larges gouttes de sang rougissaient le front meurtri d'Hortense.

« L'as-tu vu? dit-elle à son enfant en étendant le bras dans la direction du coupé qui descendait vers

le boulevard; l'as-tu vu? c'est ton père.... Maudis-le! »

Le petit garçon, fou de terreur, sanglotait. Hortense prit sa course le long du trottoir le cachant dans ses bras.

« Maudis-le! maudis-le toujours!... » répétait-elle en marchant à grands pas et sans savoir où elle allait.

Ce jour-là, Jacques Bernard se rendait chez l'ambassadeur d'Espagne pour soumissionner un emprunt.

Le soir du même jour, cette femme du peuple, qui avait rencontré M. de Maurs au moment où les meubles de Mme de Falconney allaient être vendus, entra chez Alice tout effarée.

« C'est comme un sort! dit-elle, aussitôt qu'il y a un malheureux dans le pays, il me tombe sur les bras. Cette fois, j'en ai deux, une femme et un enfant.... un petit garçon.... J'imagine qu'il serait bien beau s'il n'était pas si maigre!... Je passais le long du bois à la tombée de la nuit.... une pauvre femme est sortie du taillis la main tendue : « Madame, « un peu de pain, m'a-t-elle dit, le petit a faim! » Je cherchais dans ma poche un pauvre sou quand elle m'a saisie par le bras. « Tenez, je n'ai plus de force, « a-t-elle ajouté, prenez-le, il n'aura plus ni froid ni « faim.... moi, je m'en vais! » Le cœur m'a sauté dans la poitrine; j'ai pris par la taille cette malheureuse qui

chancelait, j'ai mis l'enfant sur mon épaule et j'ai poussé vers Auteuil. La mère pleurait en marchant, puis riait, puis pleurait encore. Je parlais sans savoir ce que je disais.... ça me donnait des forces. Quelques minutes après, nous étions dans une maison garnie où l'on me connaît.... Il était temps! La mendiante n'allait plus. Je l'ai couchée dans un bon lit bien chaud.... Croiriez-vous que, sous ses vêtements troués, il y avait du linge bien blanc et fin.... quoique tout usé! J'ai fait manger le petit. Les larmes me sont venues aux yeux en voyant comme il avalait sa soupe.... Bien sûr, son petit estomac était comme un trou.... La chose faite, il s'est endormi.... La mère tremble la fièvre.... elle a le délire.... Un moment elle s'est assoupie.... J'ai bien recommandé qu'on en eût soin.... J'ai payé pour la nuit et suis venue tout courant ici.... Vous comprenez que ce n'est pas avec les économies d'une blanchisseuse qu'on peut prendre un ménage en pension.... J'ai pensé à vous, et me voilà.

— Merci, » dit Alice, qui embrassa Mme Cornet.

Elle jeta un châle sur ses épaules et la suivit à la maison garnie. Hortense n'avait pas recouvré connaissance. Une fièvre ardente la dévorait. Pendant huit jours il fut impossible de savoir qui l'emporterait de la vie ou de la mort. Vers la fin de la semaine une crise heureuse se déclara.

« A présent, je réponds d'elle, dit le médecin; il

ne faut plus que du repos et de longs ménagements. »

Le lendemain, Hortense regarda autour d'elle d'un air inquiet; elle passa les mains sur son front, aperçut le petit Guillaume, lui tendit les bras et fondit en larmes.

« Où suis-je? dit-elle après.

— Bon! dit Mme Cornet, qui guettait ce moment et s'essuyait les yeux, vous êtes chez de braves gens.... on aime bien le petit. »

La malade voulut s'emparer de ses mains et les embrasser.

« Oh! moi, vous ne me devez rien, » dit Mme Cornet, qui raconta à sa protégée tout ce qui s'était passé.

Alice entra tout à coup.

« Voilà votre bonne fée! » dit alors la blanchisseuse.

Hortense se leva à demi, et, prenant la main de Mme de Maurs, la couvrit de baisers.

« Ah! dit-elle, je vous dois tout; vous avez sauvé l'enfant!... Mettez le comble à votre charité en ne me questionnant pas. »



XI

LES CAMPAGNES D'UN ROUÉ.

Quelques mots sont à présent nécessaires pour faire comprendre par quelle suite d'événements Hortense se trouvait à Auteuil, entre Alice et Mme Cornet.

Après le mariage de Jacques et sa sortie de la rue Laval, Hortense avait demandé des ressources au travail manuel. Son état de grossesse ne lui permettait plus, eût-elle conservé quelques-unes de ses anciennes relations, de donner encore des leçons. Elle se cacha au fond d'un quartier où personne ne la connaissait et changea de nom. Quelque temps son activité la soutint. Ses couches l'obérèrent. A peine rétablie, et toute pâle encore, elle chercha de l'ouvrage. Elle vivotait, mais à force de privations endurées avec courage, elle élevait son enfant sans

qu'il fût encore effleuré par la souffrance. Une voisine, prenant en pitié cette énergie et ce constant labeur, la présenta à un chef d'atelier qui travaillait pour le compte de M. Saponnière. Elle y fut admise et trouva des ressources plus abondantes. L'espoir rendit à son visage sa grâce et ses séductions premières.

M. Saponnière la vit et fut frappé de son maintien. Hortense avait quelque chose en elle qui la séparait de ses compagnes. Toutes sentaient sa supériorité et ne lui en voulaient pas. Elle avait cet art singulier de se faire aimer en étant la plus belle. M. Saponnière apprit bientôt qu'elle avait un enfant et vivait isolée. Il la fit appeler et la complimenta sur son exactitude et la perfection de son travail. Cette visite achevée, il lui annonça que son salaire était doublé et qu'elle était mise à la tête d'un groupe d'ouvrières. Le soir, elle embrassa le petit Guillaume avec effusion.

« Dieu bon! te voilà sauvé! » dit-elle.

Malheureusement, M. Saponnière nourrissait d'autres projets. Au milieu de ce harem changeant que l'industrie lui faisait, jamais il n'avait vu personne qui, plus que sa nouvelle pensionnaire, lui parût séduisante. Il ne tarda pas à le lui faire comprendre. Hortense le repoussa. Cette résistance irrita M. Saponnière. L'ardeur de son sang allumée, rien ne l'éteignait plus que la possession. Bientôt Hortense le

rencontra partout sur son passage, à l'atelier chaque jour, et dans la rue quand elle sortait. Jamais il n'avait été tenu si longtemps en échec par une ouvrière qui maniait l'aiguille. Las de la poursuivre en vain, un soir, après la fermeture de l'atelier, il se rendit chez Hortense. Malgré sa bonne envie d'éluder une explication décisive, il fallut écouter jusqu'au bout l'homme à qui elle devait son pain quotidien; seulement, elle s'efforça de prendre la chose en riant.

« Une de plus, une de moins, que vous importe ! dit-elle. Contez fleurette à d'autres et laissez-moi le plaisir de la reconnaissance.

— Bon ! répliqua M. Saponnière, j'y consens, mais laissez-moi le plaisir de vous aimer. »

Il la prit par la taille tout à coup et voulut l'embrasser. Hortense se leva d'un bond, et, se dégageant, sauta à l'autre bout de la chambre.

« N'approchez pas, ou j'appelle ! » dit-elle.

On entendait dans une pièce voisine, derrière la porte d'entrée, un bruit de voix que dominait le refrain d'une chanson.

Le négociant haussa les épaules.

« Est-ce une comédie? dit-il; voyons, finissons-en. Que voulez-vous? je ne compterai pas.... Vous avez un enfant, que diable! et on ne vous connaît pas de mari. »

Il se mit à rire et fit un pas vers Hortense, qui s'approcha de la cloison.

« Encore un pas, et je frappe! dit-elle.

— Prenez garde, dit M. Saponnière, si vous me chassez, vous pourriez bien, demain, trouver la porte de l'atelier fermée.

— Je ne prendrai même pas la peine de l'ouvrir! » reprit Hortense, dont le sang bouillait.

M. Saponnière se mordit les lèvres.

« Est-ce décidé? dit-il.

— Aussi bien décidé que cette chambre est à moi et que je vous prie d'en sortir.

— Vous avez tort. »

M. Saponnière prit sa canne et son chapeau, et fit un pas vers la porte; puis se retournant :

« Réfléchissez, reprit-il; je ne sais pas pourquoi, mais, pour moi, vous n'êtes pas comme les autres.... ce que je sens là n'est pas ce que j'y ai senti jusqu'à présent.... Écoutez-moi donc! »

Hortense secoua la tête.

M. Saponnière regarda du côté de la cloison. La chanson avait cessé. On écoutait.

« Partez! mais partez donc! reprit Hortense sourdement.

— Est-ce votre dernier mot?

— Le dernier. »

Le sang monta au visage de M. Saponnière.

« Tenez! dit-il, je ne sais ce qui se passe en moi.... je devrais vous haïr.... je ne le puis pas.... vous êtes si belle! »

Hortense étendit le bras vers la porte.

« Eh bien ! oui, je pars, reprit-il.... mais si quelque jour vous changiez d'idée, écrivez ce seul mot : *Venez*.... Je saurai ce que cela veut dire.... A présent, adieu ! »

Il ouvrit la porte et descendit lentement, comme un homme qui s'éloigne à regret. A chaque étage il s'arrêtait un instant, écoutait et toussait ; puis, n'entendant rien, il reprenait sa marche. Enfin, le bruit de ses pas s'enfonça dans la cage de l'escalier et s'éteignit.

Hortense tomba au pied du petit lit dans lequel dormait Guillaume.

« Ah ! pauvre cher enfant, encore une fois seuls ! » dit-elle.

Le découragement la poussa vers Nancy. Cette vieille parente qui lui avait écrit autrefois aurait peut-être pitié d'elle. Ce n'était plus une adoption et un mari qu'elle allait chercher à présent, c'était un asile, un petit coin où elle pût se cacher. La vieille parente lui ferma sa maison. Hortense et Guillaume reprirent le chemin de Paris. La fatigue commençait à être la plus forte.

Après de nouvelles misères patiemment supportées, et tremblant toujours de rencontrer la mort sur sa route, Hortense, qu'un sentiment d'orgueil farouche et de haine avait soutenue jusqu'alors, se décida à frapper à la porte de Jacques. Ce

jour-là, elle venait de donner son dernier morceau de pain à son fils.

Repoussée par le concierge et blessée par le cocher de Jacques, le visage baigné de larmes et de sang, elle avait marché devant elle comme une folle, jusqu'au moment où les plaintes de son enfant l'avaient tout à coup tirée de son exaltation fiévreuse.

« Tu as faim et je pleure! Ah! misérable que je suis, » s'écria-t-elle.

Hortense regarda autour d'elle; elle était au milieu d'un taillis épais. Des voitures brillantes passaient sur une route voisine. La peur la prit, elle se mit à courir. Le petit Guillaume pleurait toujours. Elle l'embrassa. Devant elle s'allongeait un chemin désert. Une femme parut. Hortense sortit du bois la main tendue.

« Par pitié! » dit-elle à Mme Cornet qui la regardait.

Quelques instants après, on sait comment elle tombait mourante sur un lit d'auberge à Auteuil.

La convalescence d'Hortense fut longue, et quelque temps incertaine. Un feu sombre remplissait ses yeux. Dans quels longs silences ne se plongeait-elle pas! Souvent elle regardait son visage amaigri dans une glace et souriait tristement.

« Ce n'est plus moi! » disait-elle alors.

Alice ni Mme Cornet n'en pouvaient rien tirer. Elle

était comme brisée; cependant ses forces commençaient à revenir, un sang plus chaud circulait dans ses veines. Le corps se reprenait à la vie, le cœur non.

Un jour, la blanchisseuse lui demanda ce qu'elle comptait faire quand elle serait tout à fait bien. Hortense la regarda avec l'expression d'une personne qu'on réveille.

« Je ne sais pas, » dit-elle.

On la surprenait quelquefois les narines gonflées, les yeux fixes, les lèvres pâles, immobile, debout contre la vitre, le front dans sa main. Le reflet d'un orage intérieur passait sur son visage; si, dans ces moments-là, ses regards se tournaient vers Mme Cornet, leur expression menaçante faisait tressaillir la bonne femme. C'est qu'alors Hortense se souvenait; puis le feu de ses prunelles noires s'éteignait, un voile s'étendait sur ses traits adoucis, et d'un bras caressant elle attirait vers elle sa protectrice.

« Bonté du ciel! que lui a-t-on fait? » disait alors Mme Cornet.

Hortense avait le sentiment de ce qui se passait dans l'esprit d'Alice quand elles étaient seules.

« Ne m'en veuillez pas, lui dit-elle un jour; plus tard, j'aurai peut-être le courage de tout vous dire.... Mon pauvre cœur saigne encore.... Il y a des cendres qui brûlent quand on les remue. »

Le soir, Alice parlait à Pierre de la pauvre abandonnée.

« Il faudra que nous la sauvions, » disait-elle.

Un matin, étant à la fenêtre, Hortense vit passer Jacques Bernard qui se rendait chez M. de Maurs. Elle sauta en arrière. Son cœur battait à l'étouffer.

« Lui ici, dit-elle, ah ! je n'y resterai plus ! »

Si Mme de Maurs l'avait vue en ce moment, elle ne l'aurait pas reconnue. La colère, la haine, le désespoir l'avaient transfigurée.

« Oui, il le faut ! » dit-elle.

Elle venait de saisir une plume et portait déjà la main sur une feuille de papier, lorsqu'elle se leva et courut devant un miroir qu'on voyait sur la cheminée.

« Peut-être suis-je hideuse ! » murmura-t-elle.

Son image lui apparut animée de toutes les flammes de la passion. Elle sourit.

« Non! non! reprit-elle, je puis encore lutter et vaincre ! »

Le sang qui monta à son visage dessina en rouge une cicatrice légère qui tournait autour du sourcil.

« Ah ! le coup de fouet ! » murmura-t-elle.

Sa main rapide écrivit un mot sur le papier qu'elle plia et cacheta ; puis se redressant avec un frisson :

« Allons! reprit-elle, demain M. Saponnière saura où je suis, et il viendra ! »

Dans la soirée, Alice vint voir sa protégée. Hortense lui prit les deux mains dans les siennes et se mit à genoux devant elle.

« Voulez-vous être bonne jusqu'au bout? dit-elle.

— Je ne vous comprends pas, mais je serai bonne aussi longtemps que vous voudrez, » répondit Alice en riant.

Hortense tira de sa poche une bague qu'elle passa au doigt de Mme de Maurs.

« C'est tout ce que j'ai, reprit-elle, et ce n'est rien; gardez ce petit bijou en souvenir de moi.... J'ai eu faim, et je ne m'en suis pas séparée. »

Quelques larmes lui vinrent aux yeux. Elle avait peine à retenir ses sanglots.

« Mon Dieu! qu'avez-vous? s'écria Mme de Maurs toute bouleversée.

— Rien; vous avez été une providence pour moi.... et j'ai tant souffert!... J'avais le cœur gros.... on a des moments de faiblesse.... pardonnez-moi. »

Hortense embrassait les mains d'Alice coup sur coup; Alice se pencha vers elle.

« Qu'ai-je donc à vous pardonner, sinon de ne pas me confier vos chagrins? » dit-elle d'une voix caressante.

Le front d'Hortense se rembrunit.

« Non, non! pas aujourd'hui! reprit-elle.... Plus tard, je l'oserai peut-être! mais plus tard!... plus tard! »

Elle essuya ses yeux, et, s'efforçant de sourire, Hortense posa le doigt sur la bague qu'elle avait donnée à Mme de Maurs.

« Quoi qu'il arrive, poursuivit-elle, pensez que celle qui a porté cette bague avait le cœur honnête et bon.... et qu'elle vous bénira toujours. »

Quand Alice rejoignit M. de Maurs, elle lui fit part de son entretien avec leur protégée.

« Elle m'a fait pleurer.... dit-elle; c'est une personne dont le cœur saigne d'une effroyable blessure.

— Eh bien! nous ne l'abandonnerons pas, » répondit Pierre.

Le lendemain, Mme Cornet entra chez eux le visage décomposé.

« Je ne sais plus ce qui se passe, dit-elle : la mère et l'enfant ont disparu!

— Notre pauvre malade? s'écria Mme de Maurs.

— Elle-même, ainsi que le petit Guillaume!... C'est donc pour ça qu'hier, en me quittant, elle avait les yeux rouges! Ce matin, je frappe à sa porte, rien; je frappe encore, on ne répond pas. La bonne de la maison m'apporte la clef, et j'entre.... personne! Je regarde, et j'avise un papier sur une table.... C'était une lettre à votre adresse.

— Donnez vite! » dit Alice, qui l'ouvrit.

La lettre ne contenait que quelques mots. La fugitive priait Mme de Maurs de lui pardonner et son

silence et son départ; elle obéissait à une destinée fatale.

« Et vous ne savez rien de plus ? reprit Alice; on n'a vu personne ?

— Vous comprenez bien qu'avant de venir ici, j'ai battu tout le pays. Voici ce que j'ai appris. »

Mme Cornet raconta alors qu'un enfant avait vu l'inconnue, au petit jour, sur la lisière du bois de Boulogne; Guillaume était auprès d'elle. Une voiture était arrivée au bout d'un instant, un homme en était descendu, la fugitive avait pris son bras, et tous deux étaient partis.

« Ah! la malheureuse! dit Alice.

— Malheureuse, je le crois, mais coupable aussi tout au moins, répondit M. de Maurs. J'ai grand'peur que nous n'ayons assisté à quelques scènes d'un vaudeville joué bien des fois déjà.

— Oh! ne parlez pas ainsi! s'écria Alice.... J'ai vu au fond des yeux de cette pauvre femme, je l'ai entendue. Elle est tombée, peut-être, mais elle n'est pas coupable.

— Et moi je dis comme vous! reprit Mme Cornet. Vous avez un bon cœur, vous; les hommes n'ont qu'une mauvaise tête, et ils croient tout ce que la raison leur dit.... la belle affaire! »

A quelque temps de là, Jacques, étant à Auteuil, aperçut un soir au doigt de Mme de Maurs cette bague, que Mlle Frimond lui avait offerte dans une

heure terrible, et qu'Alice portait quelquefois. Cette bague venait de Jacques; c'était le premier cadeau qu'il eût fait à Hortense. Elle leur rappelait autrefois cette nuit qu'ils avaient passée aux bords de la Seine, et qui avait décidé du sort de l'un d'eux. Jacques saisit la main d'Alice par un mouvement rapide dont il ne fut pas le maître.

« D'où vous vient ce bijou? » dit-il.

Mme de Maurs lui raconta alors dans quelles circonstances il était entré en sa possession. Jacques l'écoutait avec une anxiété qui ne pouvait échapper à Alice.

« Mais vous la connaissez donc, cette pauvre femme? reprit-elle.

— Et vous ne savez pas où elle a pu aller? reprit Jacques sans répondre à la question de Mme de Maurs; vous ne l'avez plus vue, plus rencontrée?

— Non, » dit Alice, qui l'observait toujours.

Jacques se leva et fit deux ou trois pas dans la chambre, poursuivi par le regard de Mme de Maurs.

« Eh bien, oui, c'est moi! dit-il tout à coup, et comme vaincu par l'effort d'une pensée intérieure; le coupable, l'homme qui a fait tout le mal, il est devant vous! Ah! j'ai eu mon heure mauvaise! l'heure du châtiment viendra sans doute. »

Son visage était tout bouleversé par une expression d'angoisse que Mme de Maurs ne lui avait jamais vue. Il s'arrêta devant elle.

« Aidez-moi à la retrouver, cette pauvre Hortense ! à la sauver peut-être.

— Il est bien tard, à présent, » répondit Alice.

Jacques se fit raconter de nouveau tous les détails de cette rencontre qui avait conduit Hortense si près d'une maison où lui-même allait si souvent. Il ne pouvait pas douter un instant que ce ne fût elle.

« Et je ne l'ai pas vue ! » répétait-il en se cachant la tête entre ses mains.

En ce moment, on entendit marcher dans la pièce voisine.

« Mon mari ! » dit Alice en se levant.

Jacques lui saisit les mains, et avec un regard plein d'effroi :

« Oh ! qu'il ne sache rien ! dit-il.

— Vous avez raison, » dit Alice, qui passa devant lui.

Un de ces hasards comme il s'en présente tant dans la vie devait, plus tard, remettre en présence M. de Maurs et M. Saponnière, Jacques et Hortense. Mais en ce moment la pensée d'Alice ne pouvait se détacher de cette pauvre femme qu'elle avait vue mourante ; le petit Guillaume n'avait-t-il pas joué avec Fernand, ne s'était-il pas endormi sur ses genoux ? Elle se souvenait qu'un soir Jacques Bernard avait quelque temps badiné avec cet enfant et l'avait embrassé en apprenant qu'il était, à quelques mois près, de l'âge d'Auguste. Comment son cœur ne l'avait-il pas averti ?

« Si près alors et si loin cependant! » pensait-elle.

Alice ne pouvait plus faire que Jacques et Hortense fussent réunis, mais il y avait sous les pieds de la mère un abîme que seule l'intervention de Jacques pouvait combler.

« Je ne vous estimerai qu'au prix de son salut, » lui dit-elle un soir.

A quelque temps de là, un jour qu'elle passait en voiture aux environs de Montmorency, Alice crut apercevoir Hortense derrière la grille d'une villa. Une robe de mousseline couvrait cette inconnue, qui marchait lentement sur le gazon d'une pelouse, un livre à la main; ce n'était pas là le vêtement où Alice avait vu Hortense; mais quelque chose dans l'ensemble de la taille et de la démarche lui faisait croire qu'elle avait bien devant les yeux la malheureuse qui s'était arrêtée à Auteuil. Elle pria son mari de s'en assurer.

« Si c'est un bonheur qui l'a conduite là, je veux le savoir; mon cœur en sera plus tranquille, dit Alice. Si c'est une chute, nous n'épargnerons rien pour la tirer de cet asile empoisonné. »

Pierre sourit; il ne croyait pas plus aux bonheurs inexplicables qu'aux rédemptions; mais jamais il ne refusait rien à Mme de Maurs. Un matin, il sortit donc à cheval et sonna à la porte de cette villa qu'il avait remarquée. Un domestique voulut l'arrêter.

« Votre maîtresse est là sur ce banc; j'ai à lui parler, » dit Pierre, qui avait aperçu une robe blanche derrière un massif de lilas.

Au bruit de ses pas sur le gravier, l'étrangère se retourna : c'était bien la mendiante d'Auteuil.

« Mme de Maurs ne s'était donc pas trompée, dit Pierre qui s'inclina.

— Non, répondit Hortense dont les joues étaient en feu; je l'ai bien reconnue l'autre jour. J'ai failli m'élancer et lui crier : C'est moi, celle que vous avez arrachée à la mort!... Je me suis arrêtée. Si c'est un bon souvenir qui vous amène, soyez le bienvenu.... Si c'est un blâme, hélas! il est trop tard! »

Pierre salua Hortense et voulut se retirer. Hortense étendit la main.

« Vous avez traversé la vie, reprit-elle, et devez savoir bien des choses déjà. Vous hâterez-vous de me condamner et ne daignerez-vous pas tout au moins me demander quelles causes m'ont conduite où je suis? Je vous dois et je dois à Mme de Maurs les meilleurs instants que j'ai vécus depuis bien des années.... Laissez-moi en invoquer le souvenir pour vous prier de me donner une heure. Si vous avez le courage de m'accuser après, faites-le.

— Je resterai, » dit Pierre.

Une sorte de joie douloureuse anima le visage d'Hortense.

« Merci, dit-elle en l'entraînant vers la maison.

Vous ne savez pas quel fiel a rempli ce cœur, et combien il m'étouffe! Est-ce ma faute si le flot des mauvaises passions m'a poussée sur la pente où je descends?... Ah! croyez-le, j'ai le triste droit de me souvenir! »

Un instant Hortense passa sa main brûlante sur son front.

« Il y a des choses qu'on ne dit pas à certaines femmes, reprit-elle, et Mme de Maurs est de celles qu'on doit respecter, même dans une confession. Pourquoi reconnaître la charité évangélique dont elle m'a entourée par de tels aveux? Non, non, je n'ai pas voulu qu'un grain de poussière souillât cette neige sans tache!

— Je vous remercie, lui dit Pierre, qui déjà subissait le charme qu'Hortense exerçait sur tous ceux qui l'approchaient.

— Oh! ne me remerciez pas. Moi aussi j'aurais pu être honorée sinon heureuse. Un homme s'est trouvé qui ne l'a pas permis! »

Alors, sans nommer personne, et en omettant certains détails qui auraient pu désigner Jacques Bernard, Hortense raconta tout ce qui s'était passé rue Laval, quelle misère et quelles luttes avaient suivi l'abandon qui l'avait frappée. Une pâleur mortelle couvrait ses traits, tandis qu'elle évoquait ces fantômes des anciens jours. Il n'y avait plus de vie que dans ses yeux, mais qu'ils étaient effrayants!

« Certes, dit-elle, j'aurais pu, en m'avilissant jusqu'à tendre la main à ce lâche qui m'a perdue, vivre dans l'aisance, peut-être même le luxe. Une implacable fierté m'a poussée à la révolte. Il m'a tout enlevé; je lui ai enlevé son enfant.... Il ne le reverra qu'au jour des pleurs. Délaissée, j'ai cherché un refuge dans le travail ; le travail s'est éloigné de moi. Le désespoir m'a prise et j'ai plié.... J'éprouve je ne sais quel soulagement amer à vous parler ainsi. Quand vous saurez que j'ai pu tomber et que je ne suis pas heureuse dans ma chute, que le chagrin et les larmes me purifient encore dans cette honte où je vis, il me semble que vous ne me refuserez pas votre main.

— La voilà, » dit Pierre.

On frappa un coup à la porte de l'appartement où tous deux étaient renfermés et un domestique parut. Il avait l'air insolemment embarrassé.

« Qu'est-ce ? dit Hortense.

— Madame, répondit ce domestique, monsieur est là.... J'ai dit à monsieur que madame était en affaires.... monsieur insiste pour entrer. »

Pierre fit le mouvement de se lever, Hortense lui saisit la main.

« Dites à M. Saponnière que je désire être seule, dit-elle ; qu'il attende ou qu'il se retire.... Allez.

— Ah! M. Saponnière! dit Pierre quand le domestique se fut éloigné.

— Vous le connaissez?

— Oui, un peu; j'ai eu occasion d'échanger quelques paroles avec lui, à Auteuil.

— Alors un mot vous fera tout comprendre : je travaillais pour lui.

— Ah! pauvre femme! » dit Pierre, qui se souvint d'Alice.

Deux ou trois minutes s'étaient à peine écoulées, lorsqu'on entendit un bruit de pas dans l'antichambre; la porte s'ouvrit avec fracas et M. Saponnière entra brusquement.

« Ah! M. de Maurs! dit-il, de quel droit ici? »

Hortense s'était levée.

« Parce qu'il est chez moi, dit-elle.

— Chez vous? allons donc! » s'écria le marchand.

M. de Maurs fit un pas, Hortense se plaça devant lui.

« Donnez-moi cette preuve que vous m'estimez assez pour rester, » reprit-elle.

Pierre salua.

Hortense se tourna vers M. Saponnière.

« Vous venez de passer le seuil de cette maison pour la dernière fois, dit-elle le visage en feu; et le meilleur témoignage que je puisse vous donner que je suis chez moi, ici, c'est que je vous prie d'en sortir. »

Les yeux de M. Saponnière s'injectèrent de sang.

« Ah! toujours M. de Maurs! reprit-il, toujours lui qui me prend tout! .

— Madame! s'écria Pierre, faut-il que je fasse sauter cet homme par la fenêtre? »

M. de Maurs avait un air de telle résolution que M. Saponnière recula.

Hortense marcha froidement vers la porte, et, l'ouvrant toute grande, la montra du doigt au marchand.

« Vous m'avez entendue, reprit-elle; s'il vous plaît de me revoir encore une fois, une dernière fois, partez. »

Les yeux de M. de Maurs ne quittaient pas M. Saponnière, ceux d'Hortense le foudroyaient. Comme un loup blessé, il marcha vers la porte à reculons. Il était livide.

« Ah! dit-il au moment d'en sortir, monsieur de Maurs, nous nous reverrons!

— Comme il vous plaira, » répondit Pierre.

La porte se referma, Hortense et Pierre restèrent seuls.

« Vous me feriez regretter d'être venu, dit M. de Maurs, si dorénavant vous ne preniez pas le droit de me traiter en ami.

— Ne regrettez rien... j'ai le cœur assez haut pour que quelque chose qui s'agite là ne meure jamais! dit Hortense en appuyant la main sur sa poitrine.... Votre visite ne fera que hâter une détermination que j'avais prise depuis quelques jours. Je veux quitter la France.... Il y a quel-

qu'un qui devrait prier Dieu pour que je n'y rentre jamais! »

Pierre lui prit la main.

« Où que vous alliez, ajouta-t-il, souvenez-vous toujours que je suis le mari d'une femme à qui vous devez quelque chose.... Ne vous adressez donc jamais qu'à moi. »

Hortense le regarda longtemps; tout le feu sombre de ses yeux était tombé pour faire place à une expression de douceur et de mélancolie indicible.

« Ah! si un autre vous eût ressemblé, que différente eût été ma vie! » dit-elle.

Mais cette rencontre de M. de Maurs et d'Hortense devait avoir d'autres et plus terribles conséquences qu'il n'était donné ni à l'un ni à l'autre de prévoir.

Sans confier à Mme de Maurs la suite immédiate qu'avait eue sa visite à Montmorency, Pierre ne lui cacha pas que la personne qui se trouvait dans la villa était bien celle qu'ils avaient recueillie à Auteuil.

« Les choses sont dans un état, poursuivit-il en finissant, qui ne nous permet plus d'intervenir directement. Si Hortense a besoin d'une main amie, j'espère qu'elle pensera à nous. »

Le nom de M. Saponnière n'avait pas été prononcé dans cette conversation, mais pendant huit jours Pierre attendit, croyant qu'à toute heure il recevrait de ses nouvelles. Il n'en eut point. Au bout

de quinze jours il y pensa moins; une affaire de famille le contraignit, sur ces entrefaites, à partir pour l'Angleterre; il s'éloigna sans songer à l'homme de Montmorency.

Cependant Hortense était partie aussi. On sait que le lendemain du jour où M. de Maurs s'était présenté à Montmorency, elle devait avoir une explication avec M. Saponnière. Les instincts grossiers du marchand révoltèrent ce qu'il y avait de fier et de délicat en elle. Malheureusement, cette passion que M. Saponnière ressentait pour Hortense n'avait pas été assouvie par le temps et la possession; elle était, après un an, plus âpre et plus violente qu'au début.

Le marchand arriva chez elle avec la pensée que la résolution d'Hortense n'était pas sérieuse. Il prit des airs badins.

« Je ne vous croyais pas si bien avec mon rival, dit-il en arrangeant ses cheveux devant un miroir; mais je suis de la bonne école; si vous voulez, nous l'inviterons à dîner. »

La réponse de Mlle Frimond lui fit voir qu'il se trompait; il changea de ton. Le langage du fat fit place à la prière; le prodigue se montra bientôt. Hortense fut inflexible, le sang monta à la tête de M. Saponnière; il menaça.

« Vous me connaissez bien peu, reprit Hortense; vos regrets auraient pu me toucher.... vos em-

portements et votre colère me laissent indifférente. »

Le visage de M. Saponnière se décomposa ; on le voyait rougir et pâlir coup sur coup.

« Vous voulez donc un malheur? s'écria-t-il.... que M. de Maurs prenne garde à lui !

— Ne jouez pas ce jeu-là, vous pourriez vous faire du mal, » repartit Hortense d'un ton railleur.

M. Saponnière essaya de répliquer ; les paroles n'arrivaient pas à ses lèvres. Il tomba sur un fauteuil comme un homme qui va être frappé d'un coup de sang. Hortense agita le cordon d'une sonnette.

« Allez chercher un médecin, dit-elle au domestique. M. Saponnière est malade. »

Elle prépara un verre d'eau sucrée, le posa sur le coin d'un meuble, auprès du marchand, et se retira. Pas un muscle de son visage n'avait tressailli. Un moment après, on entendit le roulement d'une voiture. M. Saponnière sauta sur ses pieds. Il n'y voyait plus et s'appuya contre le mur. D'une main défaillante, il arracha sa cravate.

« Ah! j'étouffe! » dit-il; et il tomba évanoui.

Quand Hortense fut partie, M. Saponnière resta quelques jours errant et farouche comme une bête fauve à laquelle on vient de ravir sa proie. Un hasard lui apprit que M. de Maurs était à Londres, où la fugitive s'était rendue de son côté. Il ne douta

plus de leur accord. Il eut un accès de colère effrayant.

« Ils me trompaient tous deux.... oh! je me vengerai! » répétait-il sans cesse.

Poursuivre M. de Maurs, l'atteindre, le provoquer, c'était s'exposer lui-même, et le marchand ne faisait pas profession d'être brave. La vue d'un fer nu lui donnait de petits frissons dont il n'était pas assez sot pour méconnaître la signification philosophique. Perdre la vie, ce n'était pas d'ailleurs se venger. Il se souvint alors d'Alice et se rappela qu'elle lui avait paru jolie.

« Dent pour dent, œil pour œil, dit-il, l'une payera pour l'autre! »

La chose résolue, M. Saponnière alla rôder autour d'Auteuil.

Un soir, il avisa une femme de chambre qui marchandait un bijou chez un orfèvre du pays. Il y avait des circonstances où l'argent ne coûtait rien à M. Saponnière. Il s'approcha de la femme de chambre et lui offrit le bijou qui la tentait. La camériste dont les yeux brillaient, hésita; elle reconnaissait à demi M. Saponnière; mais le bijou était entre ses mains; l'or et les pierres lançaient des éclairs.

« Que m'en coûtera-t-il? dit-elle en coquettant.

— Peu de chose, une ou deux conversations, à l'heure qui vous plaira et où vous voudrez. Si vous

avez le goût de ces bagatelles, on pourra s'entendre. »

La soubrette réfléchit. Elle avait la pratique de la philosophie comme Clovis en avait la théorie.

« Bah! se dit-elle, qui ne risque rien n'a rien! »

Le résultat de cette réflexion fut que Mlle Félicité consentit à une entrevue le soir même, sur la lisière du bois. M. Saponnière, qui fut exact au rendez-vous, reconnut l'endroit où Hortense l'avait attendu. Ce n'était pas un souvenir de nature à l'attendrir.

Mlle Félicité, qui baissait les yeux, leva le nez quand elle entendit prononcer le nom de sa maîtresse. La pensée qu'elle ne serait plus coupable que d'indiscrétion rassura sa pudeur effarouchée, et elle babilla comme une jeune fauvette au printemps.

Quelques entretiens, émaillés de menus objets choisis chez l'orfévre, mirent M. Saponnière au courant des habitudes de la maison. Il apprit que Mme de Maurs restait souvent seule le soir; le séjour de M. de Maurs à Londres se prolongeait; Mme Falconney, affaiblie, se retirait de bonne heure. Un corps de logis séparait son appartement de celui de sa fille. Quand il fut bien au courant de toutes ces particularités, le marchand profita d'un jour où le jardinier et sa femme étaient à un bal de noces, et se présenta au chalet d'Auteuil. La femme de chambre, que la vue d'une bague d'un nou-

veau modèle avait subitement attendrie, introduisit M. Saponnière.

« Madame, quelqu'un est là qui demande madame, dit-elle.

— Cette personne vous a-t-elle dit son nom? » répondit Alice qui lisait.

Mais, avant que Mlle Félicité eût répliqué, M. Saponnière était devant Alice.

« Monsieur, que demandez-vous? » s'écria Mme de Maurs, qui s'était levée.

La femme de chambre, obéissant à un coup d'œil du marchand, s'esquiva. M. Saponnière joignit les mains, et de l'accent d'un homme qui supplie :

« Ah! madame, daignez m'entendre, dit-il; je suis si malheureux après avoir été si coupable! »

M. Saponnière avait sur le visage une telle expression d'humilité et de désolation que Mme de Maurs se sentit touchée. Le marchand devina son hésitation, et sans lui donner le temps de se remettre :

« Vous ne savez pas ce que mon cœur repentant éprouve de confusion, reprit-il; je ne puis me souvenir du langage insolent que je vous ai tenu sans être saisi de remords.... Daignerez-vous me pardonner?... Dieu m'a puni cruellement; dans ma détresse, j'ai pensé à vous, et c'est à vous que je m'adresse pour venir en aide à mon intolérable situation.... Vous êtes indulgente et bonne; vous me tendrez la main parce que je vous ai offensée.

— Eh bien, parlez, répondit Alice, qui déjà ne tremblait plus.

— Hélas! madame, ma confession sera longue, pénible, douloureuse.... Aucune autre oreille que la vôtre ne peut, ne doit l'entendre, et si vous deviez être dérangée ce soir, j'aimerais mieux la remettre à demain; et cependant, un jour encore, c'est beaucoup. »

Mme de Maurs fut saisie de compassion. Elle appela Mlle Félicité :

« Qui que ce soit qui vienne, je n'y suis pour personne, » dit-elle.

Alice ne vit pas le sourire de M. Saponnière.

Quand elle se retourna, il avait la même attitude de profonde humilité.

« A présent, je vous écoute, j'ai tout oublié.... parlez sans crainte, » reprit-elle.

Le marchand débita lentement et avec des inflexions de voix savantes, une histoire qu'il avait arrangée à loisir et qui devait provoquer la pitié de Mme de Maurs. Il regardait l'infortune imaginaire, dont il se disait la victime, comme un juste châtiment des fautes qu'il avait commises, mais il avait la confiance que Mme de Maurs le secourrait malgré son indignité. Ce qu'il lui fallait, c'était l'appui d'une personne honorable. Il était sûr alors d'obtenir un emploi après lequel il courait depuis un an.

« Eh bien, dit Alice, il n'est point de démarches

que nous ne fassions, mon mari et moi; dès ce soir, j'écrirai pour vous. »

M. Saponnière se leva.

« Ne vous dérangez pas, madame.... Hélas! je connais les êtres de la maison, je me retirerai seul, dit-il; j'emporte du bonheur pour le reste de ma vie. »

Il salua bien bas et sortit. Mais à peine eut-il franchi la porte que, tournant à gauche, au lieu de pousser tout droit vers la grille qui fermait le jardin, il rentra dans la maison, suivit un corridor et se dirigea vers un cabinet de toilette attenant à la chambre de Mme de Maurs. Mlle Félicité, qui l'attendait, essaya quelques timides observations. M. Saponnière mit un doigt sur ses lèvres et une bourse dans la main de la caméristc.

« Es-tu sotte! dit-il; tu n'as donc rien compris?... je vais à mes affaires, cours chez l'orfévre. Si tu parles, je raconte tout, et tu quitteras cette maison plus vite que tu n'y es entrée; si tu te tais, tu n'auras plus besoin de personne. »

Mlle Félicité lutta contre l'ombre d'un remords, ferma les doigts sur la bourse, la trouva ronde et disparut.

« Bon! dit M. Saponnière, à présent je suis tranquille. Toutes les sonnettes de la maison peuvent tinter.... Mlle Félicité est sourde et muette! »

Et il entra dans le cabinet de toilette.

Cependant, après le départ de M. Saponnière, Alice avait commencé sa toilette de nuit.

Mlle Félicité, qui parut sur la pointe du pied, se mit en devoir de l'aider.

« Il est tard, je n'ai besoin de personne, » dit Alice.

Les yeux de la soubrette glissèrent du côté du cabinet de toilette.

« Par hasard, pensa-t-elle, serais-je encore plus innocente que je ne crois? »

Elle n'insista pas, et se retirant :

« Bonne nuit, madame, » dit-elle.

Mme de Maurs dénoua ses cheveux.

« Le pauvre homme, il m'a fait pitié! » murmura-t-elle en soupirant.

Lorsqu'elle fut prête, et les rideaux abattus sur les fenêtres, elle se plaça devant un petit bureau et trempa sa plume dans l'encre. Elle écrivait quand un léger bruit lui fit tourner la tête.

M. Saponnière était devant elle sans paletot.

Mme de Maurs se leva ; mais le cri qu'elle poussait expira dans sa gorge. Le marchand l'avait saisie par le bras.

« Ce n'est pas la peine de crier, dit-il, personne ne viendra. »

La terreur paralysait Mme de Maurs; les yeux tout grands ouverts, elle regardait M. Saponnière. Ce n'était plus le même visage, ce n'était plus la même voix.

« Monsieur, par pitié!... Oh! vous me faites peur! Lâchez-moi, dit-elle.

— Volontiers.... mais n'appelez pas, répondit froidement M. Saponnière. Si, par impossible, on venait, vous seriez perdue.... Regardez votre costume. »

Alice, qui était blême, devint pourpre. Elle jeta d'une main convulsive un mouchoir sur ses épaules.

« Vous avez pris soin vous-même de renvoyer votre femme de chambre, poursuivit le marchand. N'est-ce pas, pour tout le monde, comme si vous m'aviez donné un rendez-vous?... J'en profite.... »

M. Rémy Saponnière s'assit dans un fauteuil avec l'aisance d'un homme habitué à ces sortes d'aventures.

« Ah! je suis folle! s'écria Mme de Maurs; vous allez vous en aller, n'est-ce pas?... Vous avez voulu m'effrayer; peut-être vous ai-je blessé, je vous en demande pardon.... Voyez, je tremble! ayez pitié de moi, je me tairai, on ne saura rien, mais partez. Que vous ai-je fait?... Songez que mon fils est là.... Pourquoi me faire tant de mal? Vous n'êtes pas méchant à ce point.... Je vous en prie à genoux, laissez-moi.... Je vous pardonnerai.... Je vous aimerai.... je vous bénirai!... Ah! monsieur, j'ai un mari, j'ai un enfant.... Vous ne voulez pas me perdre, me tuer! »

M. Saponnière lui prit les deux mains.

« Vous êtes charmante ainsi, dit-il. La peur vous embellit. »

Et comme elle tentait d'échapper à son étreinte :

« Écoutez-moi, reprit-il avec l'accent de la colère ; comment avez-vous pu croire que j'oublierais jamais que M. de Maurs m'a fait sortir de cette maison?... J'ai juré d'y rentrer, j'y suis.... Vous ne savez pas tout. M. de Maurs, votre mari, m'a chassé d'une autre maison où j'étais heureux, où il y avait une femme comme ici.... celle-là était à moi.... Il est parti, il est à Londres avec elle, il m'a humilié, blessé.... et vous ne voulez pas que je me venge!... allons donc! »

Alice écoutait sans comprendre. Les mots bourdonnaient à ses oreilles comme un vague son ; elle n'en saisissait pas le sens.

« Une femme?... Londres?... mon mari?... répétait-elle machinalement.

— Oui, madame, M. de Maurs!... Vous croyez qu'il vous aime? Il vous trompe aussi. Quand je vous dis qu'il est parti avec une femme que j'aimais, et qu'ils sont tous deux en Angleterre à présent.... Je l'ai surpris avec elle.... Maintenant, il est loin. Je me venge.... Vengez-vous!

— Ah! vous mentez!... » s'écria Mme de Maurs.

Elle voulut sauter sur le cordon d'une sonnette ; M. Saponnière la prévint et coupa le cordon.

« Eh! ne faites donc pas d'imprudence! dit-il avec violence; si quelqu'un entrait ici, personne ne vous croirait innocente. Comprenez donc bien.... Il est tard, une heure va sonner.... nous sommes seuls depuis longtemps, et vous êtes en robe de nuit.... Allez, j'ai pris toutes mes précautions! »

Alice s'affaissa sur un fauteuil. M. Rémy Saponnière s'approcha d'elle.

« Écoutez-moi plutôt, dit-il d'une voix qui voulait être onctueuse et caressante, ne me repoussez pas.... Dans quelques heures avant le jour, je serai parti.... personne ne m'aura vu. »

Son bras se glissait sous la taille d'Alice lorsqu'on entendit marcher précipitamment dans le jardin.

Mme de Maurs se leva d'un bond.

« Eh ! madame ! madame! criait-on du dehors.

— Dieu soit béni !... quelqu'un ! » s'écria Mme de Maurs qui voulut s'élancer vers la fenêtre.

Mais avant qu'elle eût fait un pas, M. Saponnière l'avait retenue par le poignet.

« Mais taisez-vous donc ! » dit-il en la repoussant avec une violence que la terreur rendait irrésistible.

Mme de Maurs tomba comme une masse inerte sur le tapis.

« Eh ! madame! criait-on du jardin, si vous ne dormez pas, ouvrez! c'est une lettre de M. de Maurs, une lettre pressée.... ouvrez vite! »

On cogna contre la fenêtre. M. Saponnière pâlit. Ce n'était pas un homme à braver de face un danger, quel qu'il fût. Il remit à la hâte son paletot et se précipita dans le cabinet de toilette; le corridor était devant lui, il l'enfila, sortit par une porte de derrière, gagna le mur tout au fond du jardin, l'escalada et sauta dans la campagne tout essoufflé.

Cinq minutes après, il avait disparu dans la nuit.

Cependant le jardinier frappait toujours et appelait à haute voix. Un domestique se réveilla. Mlle Félicité, qui n'avait garde de dormir, craignit qu'un trop long sommeil ne la compromît, et, passant une robe à la hâte, descendit précipitamment; elle se frottait les yeux d'un air innocent.

« Me voilà! me voilà! » dit-elle en courant à la porte, qu'elle ouvrit.

Le jardinier se jeta dans la maison, une lettre à la main.

« Bonté du ciel! dort-on ici! » dit-il.

Puis regardant autour de lui :

« C'est une dépêche pour madame, reprit-il. L'homme qui l'a apportée m'a dit que M. le comte serait ici dans la matinée.... Pourvu qu'il n'y ait pas quelque malheur!... Il m'a semblé qu'on parlait chez madame.... J'ai prêté l'oreille, et je n'ai plus rien entendu.

— Madame était seule, » dit Mlle Félicité, qui était fort pâle.

On appela de nouveau ; Mme Falconney, tirée de son repos par tout ce bruit, arriva, et le jardinier fit sauter la porte, qui était fermée en-dedans.

Une lampe brûlait sur un petit bureau, une autre renversée sur le tapis avait mis le feu à un meuble ; la chambre était pleine de fumée ; Mme de Maurs, couchée par terre, était comme morte.

« Dieu ! on l'a tuée ! s'écria Mme Falconney, qui tomba à genoux.

— Eh ! non, madame, elle n'a rien !... c'est un évanouissement, » répondit le jardinier, qui avait soulevé Alice dans ses bras.

On la déshabilla et on la coucha sur un lit sans qu'elle fît aucun mouvement ; le pouls ne battait pas, elle avait le visage rigide. On ne voyait sur son corps aucune trace de violence, si ce n'est autour du poignet une légère meurtrissure ; les tiroirs n'étaient pas ouverts.

Mme Falconney, qui avait tout vu d'un coup d'œil, se jeta sur sa fille en pleurant. Un effroyable soupçon venait de lui traverser l'esprit. La femme de chambre s'était glissée dans le cabinet de toilette.

« Vide ! » dit-elle tout bas.

Et elle soupira profondément comme une personne tirée d'inquiétude.

Quelques heures après, M. de Maurs arriva. Alice

n'avait pas encore repris connaissance. Deux médecins étaient auprès d'elle. Ils ne dissimulèrent pas au comte qu'ils avaient les plus grandes inquiétudes. Un transport au cerveau était à craindre. Une émotion, quelque chose d'inexplicable, une surprise, un accident épouvantable sans doute, avaient amené un tel bouleversement dans tout son être, que la vie était en danger. Si la jeunesse l'emportait, Mme de Maurs était menacée de perdre la raison.

On ne cacha pas non plus à M. de Maurs l'état de désordre dans lequel on avait trouvé la chambre d'Alice. Quelqu'un s'y était certainement introduit; il avait fui par le cabinet de toilette. On avait suivi ses traces jusqu'au mur du jardin. Cependant on n'avait rien vu, rien entendu. La femme de chambre, interrogée, répondit que sa maîtresse s'était retirée vers dix heures. Une lettre commencée, la plume qui était par terre, le bureau ouvert, la bougie renversée, indiquaient assez que Mme de Maurs avait été surprise pendant qu'elle écrivait.

Le petit Fernand, qui couchait dans une pièce dont la porte communiquait avec la chambre de sa mère, n'avait rien entendu.

« Un instant il m'a bien semblé que maman causait.... Sa voix était comme cassée en morceaux, et je me suis rendormi, dit-il.

— Ah! quel est le misérable?... Celui-là je le tuerai! » s'écria M. de Maurs qui étouffait.

Alice resta quarante-huit heures sans faire aucun mouvement. Au bout de ce temps, elle ouvrit à demi les yeux, la bouche remua faiblement ; quelques sons voilés en sortirent, le cœur battit un peu ; elle regarda sa mère qui la soutenait, fit un effort comme pour se soulever, jeta un de ses bras autour du cou de M. de Maurs, qui pleurait, voulut parler, se débattit, agita ses mains et retomba sur l'oreiller.

Quelques contractions nerveuses passèrent sur son visage, et dans la nuit elle expira.

M. de Maurs tomba à genoux, le front collé contre les mains d'Alice.

« La perdre et ne rien savoir! » dit-il en sanglotant.

Lorsque Jacques accourut dans la soirée, le comte avait, en quelques heures, vieilli de dix ans. Il ne pleurait plus.

« Si elle ne m'avait pas laissé un lien sacré qui m'attache à la vie, je la suivrais, » dit-il.

Jacques, pendant un mois, quitta son bureau tous les jours, à quatre heures, pour se rendre auprès de M. de Maurs, auquel il prodiguait les consolations de sa présence et de sa vieille amitié. Il ne comprenait pas bien seulement qu'on pût aimer à ce point; mais cette douleur sans borne le touchait; il ne cessait pas de s'entretenir d'Alice avec son ami. Un soir, longtemps après, et à propos de Fernand, il

parla du vide que l'absence d'une mère faisait auprès d'un enfant. On pouvait trouver une femme intelligente et bonne, qui se dévouerait à lui et l'aimerait. M. de Maurs devina sa pensée et l'interrompit :

« Moi! s'écria-t-il, donner à une autre cette place qu'Alice a occupée?... souffrir qu'une femme qui ne serait pas elle entrât dans cette chambre qu'elle a sanctifiée?... jamais!

— Mon Dieu! comment l'aimais-tu donc? dit Jacques naïvement.

— De toutes les forces de mon âme. La Providence m'avait pris par la main quand je l'ai rencontrée.... Elle morte, je suis brisé! »

On dut transporter le petit lit de Fernand dans la chambre de M. de Maurs. Sa vue seule raffermissait le père et lui donnait la force de lutter contre le désespoir.

Quelque temps, M. de Maurs vécut à Auteuil entre Fernand et Mme Falconney. Il n'épargna rien pour savoir par qui le crime avait été commis, et ne découvrit rien. M. Rémy Saponnière n'avait point laissé de trace de son passage dans le chalet d'Auteuil; Mlle Félicité se gardait bien de parler; à bout de recherches, M. de Maurs comprit qu'un hasard seul pouvait lui faire découvrir l'auteur du crime. Il se résigna à attendre. Mme Falconney, déjà malade et profondément affaiblie par des souffrances que le

bonheur n'avait pas pu cicatriser, suivit bientôt sa fille au tombeau. Dès lors M. de Maurs se dévoua tout entier à son fils. Aussitôt que Fernand fut en âge de voyager sans trop de fatigue, il prit la résolution de quitter Paris. La veille de son départ, il passa quelques heures avec Jacques Bernard.

« Je ne sais pas quand nous nous reverrons, lui dit-il en l'embrassant, tu as une femme, des enfants.... aime-les.... et pense quelquefois à ton vieil ami !... Si je viens à mourir, je te confierai Fernand. »

Jacques Bernard avait des larmes dans les yeux.

« Il me semble que sans toi je vais être bien seul, dit-il.

— Toi ? et ta famille ? » répondit M. de Maurs étonné.

Jacques soupira. Déjà il sentait que le vide se faisait autour de son cœur.

Quelques heures après, M. de Maurs et Fernand étaient sur la route du Havre.

Jacques rentra dans son cabinet et passa la soirée à rédiger les statuts d'une nouvelle compagnie de chemin de fer.

On sait qu'Hortense avait quitté Montmorency et passé la Manche pour se rendre à Londres, malgré les supplications de M. Saponnière. A cette époque, elle ne voulait plus de luttes pour elle ni de misère

pour son fils. Elle avait le cœur saignant comme une plaie. Toute frémissante de honte et d'indignation, elle avait franchi la limite qui sépare une vie honnête du désordre. Hortense n'essaya plus d'y rentrer. La neige souillée retrouve-t-elle jamais sa blancheur et son éclat? Elle vécut donc d'une existence orageuse et pleine de hasards, soutenue par un désir violent de donner au petit Guillaume cette éducation et ce brillant qui lui permettraient un jour d'entrer de plain-pied dans le monde où Jacques marchait environné de tout l'éclat de la fortune.

Là s'était concentrée toute la force de sa volonté. A ce but tendaient tous ses efforts. Elle ne voyait que son fils, et, pour ce fils né dans les larmes, elle marchait sur toutes les choses qu'elle avait le plus aimées, le plus respectées.

Si le hasard de ses longues pérégrinations eût plus tard conduit M. de Maurs dans le West-End, il aurait peut-être rencontré une femme qu'on voyait tous les jours, à la même heure, sortant d'un hôtel gardé par deux grands laquais poudrés, et montant dans une calèche magnifique que deux chevaux superbes entraînaient vers Hyde-Park. Un regard lui aurait suffi pour reconnaître Hortense. Auprès d'elle s'asseyait un homme qui paraissait avoir quarante ans. Un poney sur lequel se tenait Guillaume galopait à la portière.

Le compagnon d'Hortense, sir Archibald Lindseer, avait été longtemps commissaire civil de la Compagnie des Indes, dans la présidence de Madras. Il passait pour un homme singulier; son intelligence n'était mise en doute par personne, et il en avait donné des preuves nombreuses dans les différents postes qu'il avait occupés. Sa fortune était considérable; il avait malheureusement contracté dans son séjour aux Indes les germes d'une maladie de foie qui le rendait par intervalles atrabilaire. On ne lui connaissait point de famille, si ce n'est un clan de collatéraux, cousins, petits-cousins et arrière-cousins, qui vivotaient en Écosse et lui rendaient, à tour de rôle, visite à Londres, où ils l'ennuyaient de leurs sottises et de leur surveillance.

Aussitôt que le nabab avait un rhume, les chers cousins l'entouraient de médecins par douzaines. Sir Archibald appelait cela appliquer des cataplasmes sur sa succession. Il ne savait pas lequel de tous ses parents il détestait le plus. Un soir, le nabab vit Hortense au théâtre de la Reine et se fit présenter chez elle. Elle lui parut plus séduisante encore de près que de loin. L'originalité de son esprit dissipa la tristesse vague dans laquelle il s'assoupissait. Il lui fut reconnaissant de cette distraction et s'habitua à passer quelques heures dans son boudoir presque chaque jour.

Au bout d'un certain temps, un soir, au moment de se retirer, il s'arrêta devant elle :

« Regardez-moi bien, dit-il, voulez-vous de moi à tout jamais? »

Hortense le regarda.

« J'accepte, » répondit-elle.

Le lendemain Hortense et sir Archibald habitaient le même hôtel.

XII

HEUR ET MALHEUR.

Un temps se passa durant lequel la compagne de sir Archibald Lindseer vécut tantôt à Londres, tantôt sur le continent dans tout le fastueux éclat d'un luxe que les trésors de l'Inde rendaient facile. Hortense était alors dans la plénitude de sa beauté; elle avait traversé la jeunesse et en avait conservé l'élégance et la fraîcheur. Un jour le caprice d'un voyage la conduisit à Bade. A cette même époque, Jacques Bernard revenait de Munich où il avait été conclure une affaire importante. Joséphine l'accompagnait.

Chemin faisant elle eut envie de s'arrêter dans cette ville heureuse où l'aristocratie du continent s'assemble en été. C'était au mois d'août; il y avait alors à Bade beaucoup de monde et du plus brillant.

Deux fois par semaine un bal réunissait les baigneurs dans les salons de la Maison de Conversation. Joséphine aurait cru manquer à ses devoirs les plus sacrés si elle ne s'y était pas montrée. Mais ce n'était déjà plus la fille du bonhomme Lombardel qu'on avait vue en robe de mérinos et en petit col plat; elle était friande de belles étoffes et de riches parures; malheureusement les toilettes qu'elle avait apportées à Munich pour figurer dans les dîners offerts à la banque de Paris par la finance bavaroise, étaient un peu fripées, et le temps lui manquait pour en demander de nouvelles aux bonnes faiseuses de la Chaussée-d'Antin. Joséphine se décida donc à tirer de ses cartons celle qui lui parut la moins fanée. Une petite nuance de dépit se peignit sur sa physionomie au moment où elle quitta l'hôtel. Jacques, qui remuait éternellement des monceaux de chiffres dans sa tête, n'y prit pas garde. Lorsque Joséphine entra dans la salle du bal sa figure se rembrunit encore. Quand Jacques lui parlait, elle répondait par monosyllabes; elle avait conscience de son infériorité au point de vue de la mode et de l'élégance, et ces blessures sont de celles que le cœur de certaines femmes ressent le plus.

Joséphine était assise depuis un instant sur une banquette, l'air rogue et les lèvres pincées, lorsqu'une étrangère parut dans la salle, précédée par un murmure d'admiration; mais tandis que les

hommes l'entouraient, quelques femmes s'efforçaient de sourire en prenant des attitudes de pruderie effarouchée.

« C'est la belle Anglaise! » disait-on partout à demi-voix.

Entourée et comme portée par ce flot d'hommages, où se mêlait confusément l'amertume de quelques critiques, comme le ronflement sourd des basses accompagne dans un orchestre le chant des violons et des flûtes, l'étrangère vint s'asseoir devant Joséphine, qu'elle couvrit d'un nuage de dentelles et de gaze. La personne qui tout à l'heure offrait son bras à cette inconnue venait de disparaître. Un instinct secret avertit Joséphine qu'elle avait devant elle une femme sans défenseur légitime.

« Eh! madame, prenez donc garde! » dit-elle d'un air dédaigneux en agitant les pans de sa robe.

L'Anglaise se retourna : jamais visage plus beau n'apparut aux regards enragés de Joséphine. Jacques changea de couleur. Malgré le temps, malgré l'effet d'une poudre blonde qui modifiait en l'adoucissant la nuance délicate de ses cheveux, il venait de reconnaître Hortense, qui dardait sur lui ses yeux, pareils à des flammes.

Jacques prit le bras de Joséphine, se leva, et hors de lui, sans savoir ce qu'il faisait sans savoir ce qu'il disait :

« Passons! dit-il, passons

Joséphine se méprit au sens de ces deux mots, et l'imitant :

« Ah ! c'est intolérable ! et vous avez raison, reprit-elle, quittons la place ! »

Cependant, Jacques effaré l'entraînait et n'osait retourner la tête.

Une ligne rouge se peignit sur le front d'Hortense, au-dessus du sourcil; tout le reste de son visage devint blanc.

« Ah ! c'est une fatalité ! » dit-elle.

Mais la colère de Joséphine en s'exhalant ne s'était pas calmée; pouvait-elle pardonner à l'inconnue le luxe de dentelles qui l'avait écrasée? Elle rencontra en son chemin un huissier, et l'arrêtant tout à coup, avec une amertume singulière et une voix que l'indignation faisait trembler, elle se plaignit du contact auquel on exposait les femmes du monde. Quelques douairières et un gros de femmes raisonnablement laides se joignirent à Joséphine; le chœur des récriminations arriva jusqu'aux oreilles du commissaire du Casino. Il dut intervenir, et s'approcha d'Hortense. Effarée, celle-ci regarda autour d'elle; personne ne se présenta.

« Mais sir Archibald Lindseer était là, dit Hortense, qui balbutiait.

— Sir Archibald Lindseer est à la table de trente et quarante, répondit le commissaire impassible; si madame veut s'en assurer....

— Je vous suis, monsieur, je vous suis, » reprit Hortense d'une voix brisée.

Elle se traîna hors de la salle plutôt qu'elle n'en sortit. Tous les regards lui semblaient autant de flèches qui la déchiraient.

« Et Jacques était là! » pensait-elle.

Le bruit de cette exécution s'était répandu à l'extérieur, on en chuchotait partout; des groupes de curieux attendaient Hortense dans la grande galerie. Les femmes, qui sont les plus cruelles dans ces heures d'humiliation, ne lui épargnaient pas les observations et les menus propos, tout doucement chuchotés à son oreille. D'autres, au contraire, faisaient parade d'une pitié qui lui était peut-être plus douloureuse encore. C'était presque de la sympathie, et, offerte par les personnes qui se pressaient à sa rencontre, c'était une accusation. Hortense rougissait de la mériter. Tout tournait autour d'elle; ses tempes battaient.

Sans s'arrêter à la salle des jeux, elle regagna son hôtel précipitamment. Un garçon partit pour la Maison de Conversation afin d'informer sir Archibald qu'on l'attendait chez lui.

Quand il arriva, il trouva Hortense couchée sur un canapé, sa robe ouverte, dans un désordre affreux; elle mordait son mouchoir pour étouffer ses cris.

« Mon Dieu! qu'avez-vous? » s'écria l'Anglais.

Hortense se dressa sur ses pieds comme si elle avait été touchée par le fluide électrique.

« Ce que j'ai? dit-elle, si dans trois jours je ne suis pas votre femme, ne comptez plus sur moi! »

Elle semblait folle; elle avait les joues toutes marbrées, les lèvres blanches, et toujours, au-dessus du sourcil, cette ligne rouge imprimée par une cicatrice.

Sir Archibald prit Hortense dans ses bras.

« Quelle offense vous a-t-on faite?... Calmez-vous d'abord, dit-il, et demain....

— Demain? et vous pensez que je pourrais vivre toute une nuit avec cette pensée que demain une injure nouvelle?... oh! non, non! reprit Hortense.... Si demain je ne suis pas lady Archibald Lindseer.... adieu! »

Alors, le visage en feu, la bouche toute tremblante encore, elle raconta à sir Archibald la scène à la suite de laquelle elle avait dû quitter la salle de bal.

« Cette femme qui vous a insultée, elle a un mari, sans doute? s'écria sir Archibald qui sauta sur son chapeau.

— Et quand vous l'aurez tué.... après? s'écria Hortense, ne serai-je pas exposée demain.... plus tard.... tous les jours à cette même insulte? Ne me comprenez-vous pas? ce qu'il me faut c'est un nom.... le vôtre! Je veux entrer partout appuyée sur

un bras qui me protége.... Je veux que mon fils ait un père.... Je ne vous ai rien caché ; à présent, choisissez : ou votre femme ou rien!

— J'ai été garçon toute ma vie, répondit sir Archibald, et le saut du célibat au mariage est périlleux. Me donnez-vous jusqu'à demain matin pour réfléchir?

— Soit, » dit Hortense.

Elle appela sa femme de chambre.

« Miss Anna, reprit-elle, préparez mes malles; je pars demain. »

Elle se tourna vers sir Archibald.

« A six heures, je serai prête, reprit-elle.

— Bon! je serai prêt aussi. »

Hortense rentra chez elle, et sir Archibald se versa une tasse de thé.

« *To be or not to be,* » murmurait-il en vidant sa tasse par petites gorgées.

Sir Archibald regarda sa pendule; elle marquait onze heures. La bouilloire chantait devant lui.

« Si je suis seul demain, où diable irai-je? » pensa-t-il.

La pente de la rêverie lui fit bientôt comprendre que son ennui serait le même partout; il n'avait donc pas à se préoccuper du lieu où il pousserait ses pas. L'Italie sans Hortense ne lui paraissait pas plus aimable que la Sibérie.

Il tira de sa poche une pièce d'or et la jeta en l'air.

« Si c'est pile, j'épouse; si c'est face, je n'épouse pas, » dit-il.

La pièce tomba sur le tapis, rebondit et montra le profil du roi Georges.

« Face! s'écria-t-il, cette guinée est une sotte! »

Il ramassa la pièce et la jeta dans un coin.

Sir Archibald adorait Hortense; l'empire que la beauté, le charme indéfinissable, la grâce, l'intelligence originale et fine de la Parisienne avaient pris sur lui était excessif. Il n'avait point de famille, comme on sait, et les exemples de ces unions étranges, semblables à celle que sa compagne lui proposait, ne sont pas rares dans son pays. Il connaissait de plus la femme à laquelle il avait affaire, et savait qu'elle n'hésiterait pas une minute à le quitter, s'il ne cédait pas. Qui donc alors le distrairait? Il se souvint à propos de cette bande de collatéraux qui vivaient en Écosse et qui couchaient en joue sa succession.

« Bon! pensa-t-il, voilà qui les fera enrager! »

Il prit un bougeoir et alla se coucher.

Le lendemain matin, au petit jour, il entra chez Hortense, et lui serrant la main :

« Madame, dit-il, dans une heure vous serez mistress Archibald Lindseer, et votre fils sera le mien. »

Un grand soupir souleva la poitrine de Mlle Frimond.

« Il est très-gentil l'enfant et monte déjà fort bien à cheval, poursuivit l'Anglais. Je désire seulement que dorénavant Guillaume s'appelle William. »

Le jour même, à l'heure où sir Archibald se rendait à Carlsruhe pour se marier à la chapelle de la légation anglaise, Jacques et Joséphine partaient pour Strasbourg.

La position que Jacques avait conquise dans la haute banque, moins encore par la fortune acquise que par son intelligence, était considérable. On le consultait volontiers, et il passait pour un homme tout à fait expert en matière de finances. Cette influence qu'il exerçait partout, et qui le rendait souvent l'arbitre d'un conseil, seul son beau-père ne la subissait pas. M. Lombardel se plaisait même, par un singulier revirement d'esprit, à le contrecarrer dans toutes les opinions qu'il émettait. L'avis que le gendre combattait était toujours celui que le beau-père adoptait. Jacques s'était aperçu de cette tendance, et bien souvent, dans les opérations qui leur étaient communes, il feignait de soutenir une idée mauvaise pour contraindre M. Lombardel à accepter la bonne. Malheureusement, Jacques n'était pas toujours dans le cabinet du vieux banquier, et il ne se résignait pas aisément à donner un exemple public d'inexpérience et de sottise quand il fallait discuter devant un cercle de huit ou dix personnes.

Pour échapper aux conséquences d'une association constante et assez souvent mal inspirée, Jacques traitait des affaires en dehors de la maison, et pour son compte particulier. Il rétablissait ainsi l'équilibre compromis. M. Lombardel ne savait rien de ces manœuvres; et les eût-il connues, il se serait bien gardé de suivre Jacques et de l'épauler, tant il avait pris l'inexplicable habitude de se méfier de son jugement. Jacques irrité continuait cependant et veillait, non sans crainte, à ce que rien ne mît en péril la maison du faubourg Poissonnière.

« Cela ne peut pas durer ainsi, disait-il quelquefois à Joséphine, M. Lombardel devient plus jeune de jour en jour.... La catastrophe est au bout de cette jeunesse! »

On était alors au commencement de 1847. Certains signes qui se produisirent dans le courant de l'année remplirent d'une vague inquiétude l'esprit de Jacques. Il pressentit une révolution, comme les oiseaux devinent la présence d'un chasseur dans la plaine à de légers bruits qui murmurent dans l'air. Une révolution l'avait perdu une première fois; il ne voulait pas qu'une révolution nouvelle compromît ce qu'il avait obtenu. Il fit une tentative désespérée auprès de M. Lombardel qu'il voyait prêt à jeter plus d'un million dans une affaire qui ne pouvait pas aboutir avant un an ou deux.

« Non-seulement je ne mettrais pas un centime

dans cette affaire, mais encore; si vous m'en croyiez, nous liquiderions, poursuivit Jacques.

— Liquider! répliqua M. Lombardel, liquider quand je suis en passe d'être nommé régent de la Banque!

— La régence ne vaut pas une fortune.

— Et en quoi voyez-vous que la mienne soit en danger? »

Jacques lui développa la longue mais confuse série des motifs qui l'engeaient à se retirer momentanément des affaires. Il voyait l'avenir gros d'orages. Une révolution était dans l'air; il voulait en fuir les atteintes, tout vendre, amasser l'argent et attendre.

M. Lombardel écoutait les arguments à l'aide desquels Jacques appuyait sa proposition, de l'air d'un ministre qui prête une oreille indignée aux timides observations d'un subalterne.

« Allez, vous êtes fou! » dit-il enfin.

Jacques comprit que le moment de rompre était arrivé. Il insista, blâma hardiment l'affaire dans laquelle M. Lombardél allait s'engager et déclara nettement qu'il ne voulait pas y aventurer une pièce de vingt sous.

« A votre aise, reprit M. Lombardel pâle de colère, s'il vous plaît même de renoncer à toutes celles dans lesquelles vous avez une part réservée, libre à vous.

— J'allais vous le demander.

— Faisons mieux.... Puisqu'il vous semble que je suis imprudent, et que je vous trouve, moi, inhabile et routinier, liquidons.

— Liquidons, » répondit Jacques.

Toutes les formalités légales furent remplies et les actes d'association annulés. Jacques vendit toutes les valeurs qu'il avait en portefeuille, retira de la caisse sociale la somme qui représentait la part de fortune que Joséphine tenait de sa mère, convertit en or tous ses capitaux, et jusqu'aux diamants de sa femme, et, comme l'oiseau de mer qui se rapproche du rivage quand vient la tempête, il se retira dans une maison de campagne.

Peu de mois après, la révolution de février 1848 éclatait.

Le quatrième jour, au matin, il vit entrer chez lui un homme pâle, effaré : c'était M. Lombardel. Il avait vieilli de dix ans.

« Je suis perdu ! s'écria le pauvre homme.

— Je le sais, répondit Jacques.

— Que faire à présent ?

— Déposer votre bilan et profiter de la ruine publique pour proposer dix pour cent à vos créanciers.

— Mais, reprit M. Lombardel, vous avez bien quelques centaines de mille francs disponibles ?

— Certainement.

— Vous pouvez me sauver !

— Et tout engloutir dans votre naufrage? N'y comptez pas. La maison Lombardel, Dufour et Cᵉ est morte; la maison Jacques Bernard va commencer, et j'en suis le chef unique. Maintenant, entrez; chez moi vous serez toujours chez vous. »

M. Lombardel baissa la tête. La voix brève et cassante de Jacques fauchait toutes ses espérances, comme l'acier d'une serpe tranche les épis mûrs. Le lendemain, Jacques partait pour Paris.



XIII

LE ROI EST MORT, VIVE LE ROI !

Deux ou trois ans après, on retrouvait Jacques dans un magnifique hôtel qu'il avait acheté à vil prix et tout meublé pendant la crise financière qui suivit la révolution de février. Joséphine s'était installée dans cet hôtel avec l'aisance d'une princesse à laquelle les hasards de la guerre ont rendu le palais de ses aïeux ; ce qui restait des seize ou dix-huit cent mille francs déposés par Jacques à la Banque d'Angleterre fut employé en valeurs excellentes, mais effroyablement dépréciées ; tout y passa, même la fortune maternelle de sa femme et le prix des diamants de famille vendus avant la révolution. Jacques appelait cela jeter les fondements de ses millions.

« Je bâtis sur le trois pour cent, » disait-il.

Plus tard, au moment du coup d'État, il spécula à la hausse dans les plus larges et les plus formidables proportions. Au bout d'un an, ses capitaux avaient crû et multiplié comme jadis les poissons de la parabole évangélique. En 1853, il en avait douze pour un.

La main sur son grand-livre, le chef de la maison de banque Jacques Bernard jeta un regard de triomphe autour de lui.

« Enfin, je suis arrivé ! » dit-il.

Et, fermant le grand-livre :

« A présent, reprit-il, continuons. »

Ce n'était pas tout encore que de continuer, Jacques voulait surtout affermir.

Un matin, après être resté enfermé dans son cabinet pendant plusieurs nuits consécutives, il entra chez sa femme, qu'il trouva en conférence avec un bijoutier. Il s'agissait de remonter et de rajeunir par l'entourage des diamants qui paraissaient trop vieux. Quand l'industriel fut parti, Jacques se posa devant la cheminée.

« Vous pouvez acheter la boutique de ce monsieur, si cela vous amuse, dit-il; demain j'entame une affaire qui me coûtera trois ou quatre millions. »

Joséphine, stupéfaite, regarda son mari, et pensa qu'il avait été subitement frappé d'aliénation mentale.

« Mais, c'est un désastre, une folie ! s'écria-t-elle.

— Vous m'avez interrompu trop tôt, reprit Jacques; cette affaire me coûtera trois millions et m'en rapportera six. Je vais rassembler les créanciers de la maison Lombardel, Dufour et Cᵉ, et rembourser intégralement son passif, capital et intérêts; le compte est fait. »

Joséphine oublia qu'il s'agissait de réhabiliter son père.

« C'est très-beau, très-généreux, répliqua-t-elle sèchement; mais si je vois la perte, je ne sais pas où est le bénéfice.

— Et la confiance, et la réputation, et le bruit, et le retentissement, pour combien les comptez-vous? ajouta Jacques. Ces trois millions qui sortent de ma caisse y rentreront par mille canaux; je jette un lingot qui se convertira en pluie d'or. Je serai l'astre sans tache de la finance, et tout le monde viendra à moi. Je n'aurai plus qu'à laisser faire, et les bonnes opérations couleront tout doucement vers ma maison, comme les fleuves cherchent la mer. »

Jacques expliqua longuement à sa femme le mécanisme de cette opération. Il lui en fit comprendre et comme toucher du doigt les résultats. Rendre ce qu'on doit, c'était le fait de la probité quotidienne, usuelle, en quelque sorte bourgeoise; mais payer ce qu'on ne doit pas, c'était le comble de l'art, c'était faire comme le laboureur qui con-

fie une poignée de grains à la terre et qui moissonne des gerbes.

« Mon remboursement, dit-il en terminant, c'est la spéculation à la probité ! »

Joséphine éblouie, fascinée, se rendit.

Les lettres d'avis et de convocation partirent le lendemain; des insertions parurent dans les journaux : ce fut dans le public une grande surprise et une grande émotion. On se précipita chez Jacques, les amis pour le féliciter, les intéressés pour le remercier. Ce fut l'événement du jour; on porta aux nues sa grandeur d'âme et sa générosité : Jacques fut surnommé pendant vingt-quatre heures l'Aristide de la Banque. Une lettre timbrée de Château-Thierry lui arriva au milieu de ce chœur d'éloges. Elle était de Mme Antoine Bernard et complimentait Jacques.

« C'est bien, mon fils, disait l'honnête femme; tu acquittes les dettes de ton père d'adoption comme tu as acquitté le peu que devait mon pauvre cher Antoine ! le bon Dieu te bénira. »

Il y avait au bas de la lettre un mot de Gertrude, qui avait pris la plume à son tour. Elle pressait sur son cœur son cher *petit*. Le mot y était et il manquait un *t* à la fin. Les fautes d'orthographe de la vieille servante arrachèrent un soupir de la poitrine du millionnaire.

« Ah! si ces saintes femmes savaient! » murmura-t-il.

Et quoique seul il rougit.

Cependant il continua son œuvre patiente et paya, tour à tour, à bureau ouvert, chacun des créanciers de la maison Lombardel, Dufour et Cᵉ. On n'avait pas cru d'abord à la sincérité de cette nouvelle qui faisait accepter par une maison de banque en pleine prospérité le passif d'une maison de banque en déconfiture. Cela tenait de la fantaisie, du prodige. Il fallut se rendre, cependant, à la vertu des billets de banque. Quelques sceptiques comptèrent sept ou huit fois ceux qu'on leur remit, et s'amusèrent à les examiner curieusement sur toutes leurs faces.

« Maintenant, dit l'un deux, il faut croire aux miracles! »

On avait tiré le vieux M. Lombardel de son appartement pour assister à cette résurrection. Tout d'abord il accepta les compliments et les félicitations d'un air doux et montra à son gendre quelque reconnaissance. Puis le phénomène moral qu'on avait remarqué une première fois se reproduisit; il perdit la tête au milieu du tourbillon et s'attribua tout l'honneur de ces remboursements.

« C'était une éclipse, dit-il un jour en se rengorgeant.... voilà le soleil revenu! »

Bientôt le bonhomme, ébloui par le mouvement, ahuri par le tintement de l'or, mis en goût par le tumulte des affaires qu'il voyait naître et grandir autour de lui, voulut reprendre le ton du comman-

dement; mais il s'aperçut bien vite que la direction ne lui appartenait pas. Jacques lui fit comprendre poliment et nettement que seul, à présent, il était le maître et qu'il n'entendait pas déchoir.

« Vous ne devez plus rien, vivez de vos rentes, dit-il d'un air dont la politesse ne cachait pas la fermeté.

— L'ingrat ! » répondit M. Lombardel.

Ce que Jacques avait prévu se réalisa de tous points. Les capitaux affluaient vers sa caisse. Son crédit, déjà considérable, s'assit sur les larges et solides fondements de la confiance. Les affaires qu'il patronnait étaient acceptées avant même d'être discutées. On tenait à honneur d'avoir un compte ouvert dans sa maison ; sa parole valait une signature. Ce n'était pas seulement l'homme habile, c'était l'homme probe.

« Comprenez-vous à présent ? dit-il à Joséphine ; le grain lève, les moissons vont mûrir. »

A l'époque où M. de Maurs revint de son grand voyage d'exploration autour du monde, la famille de Jacques se composait, comme on sait, de quatre personnes : Joséphine, Auguste, Léonie et Marcelle.

Mme Jacques Bernard, la fille de M. Lombardel, n'était plus ce qu'on l'a vue quand elle dirigeait la maison du faubourg Poissonnière, prompte à l'ouvrage, active, ordonnée, et simplement vêtue d'une

robe de laine qu'elle taillait elle-même. Son jugement n'avait pas résisté à une excessive prospérité; vaincue par la bonne fortune, éblouie par ce grand luxe qui l'entourait, étourdie par le monde auquel elle avait été tout à coup mêlée, Joséphine finit par montrer autant de vanité qu'elle avait fait voir de retenue, et tomba dans des extravagances de prétentions et de langage qui ne connurent plus de frein. Toutes ses qualités solides et sérieuses avaient été balayées du même coup, comme le sont les fleurs du pêcher par les bises d'avril, et remplacées par mille sottes fatuités qui offusquaient tous les yeux et donnaient de son caractère la plus détestable opinion. Elle ne se montrait empressée ou polie qu'envers les gens titrés; ne portait de chapeaux que s'ils coûtaient huit ou dix louis, parlait de ses gens à tout propos et hors de propos, ne manquait pas un jour de se rendre au Bois, s'habillait comme une princesse de théâtre, et ne pouvait pas dire une phrase sans y mêler le nom de la marquise d'A.... ou de la comtesse de B.... Joséphine Lombardel avait des maux de nerfs, Joséphine se levait à onze heures, Joséphine passait deux mois de l'année aux eaux les plus tapageuses avec ou sans son mari. Joséphine mettait de la poudre de riz, Joséphine essayait les robes qu'on ne porte pas encore, Joséphine enfin voulait que sa fille l'appelât Joséphine.

Dans les commencements de cette transformation qui ne fut pas l'œuvre d'un jour, Jacques aurait peut-être pu intervenir utilement ; mais il n'y prit pas garde d'abord ; plus tard, les conseils et les remontrances auraient été sans influence ; l'habitude était prise. Mme Joséphine Bernard voulait être du monde et choisissait, pour y briller, les plus méchants modèles qu'elle imitait en exagérant leurs ridicules. Il faut dire aussi que Jacques ne fit rien pour essayer au moins d'arrêter sa femme sur cette pente où l'ivresse la faisait descendre ; deux choses l'en empêchèrent : une sorte de reconnaissance qu'il ne cessa jamais de ressentir pour la compagne qui l'avait aidé dans l'une des occurrences les plus décisives de sa vie, ce qui le portait à tolérer tout ce qu'elle voulait; puis surtout cette absorption dans laquelle se consument fatalement les jours et les pensées des hommes pour qui le travail est un besoin.

Jacques avait une femme et des enfants; il avait une famille ; mais il avait surtout un bureau, une caisse, des correspondants ; à son insu, mais sans cesse, et sans relâche, et sans repos, il pensait à ses affaires plus qu'à ses affections, et mettait sa maison de banque au-dessus de son foyer domestique. Ce qui, d'abord, avait été la tendance de son esprit, en était devenu la constante préoccupation; le but qu'il avait poursuivi, rêvé, souhaité, et au delà

duquel il voyait le repos pour les siens et pour lui, ne lui paraissait désirable qu'à la condition de l'éloigner et de le poursuivre éternellement. C'était le plaisir de la difficulté vaincue. Le cœur avait-il bien le temps de palpiter dans cette continuelle bataille qu'aucune victoire ne terminait ?

Quelquefois Jacques éprouvait des heures de lassitude et de dégoût pendant lesquelles il aspirait après la solitude et le silence. Cet accablement qui suit de longs efforts, et dont les hommes accoutumés aux travaux excessifs comprendront la fugitive, mais impérieuse influence, le saisissait avec force. Alors il revoyait en esprit la maison de Château-Thierry, le petit jardin, sa chambre ouverte au soleil, tout ce petit coin de terre où il avait vécu tant d'heures incertaines que l'éloignement lui faisait voir tout imprégnées d'une douceur charmante. Quelque temps il luttait, puis un jour la séduction du mirage l'emportait, et il quittait tout pour s'ensevelir dans ces mêmes lieux abandonnés si vite, et qui seuls alors avaient la puissance de le rajeunir et de réveiller les émotions pétrifiées au plus profond de son cœur.

Le temps n'était plus où la mère de Jacques réunissait à grand'peine, au travers de mille soucis, la somme nécessaire au loyer de sa maison. Elle l'occupait encore cette maison, mais alors elle en était propriétaire, elle était chez elle, et la vieille Ger-

trude, en sortant de la messe chaque dimanche, avait la joie de dire à ses connaissances, avec un petit air de vanité innocente : « Je rentre chez nous. » Cette acquisition, il faut bien le dire à la louange de Jacques, fut le premier résultat de l'affaire du chemin de fer de Paris à Nantes ; il y avait ajouté une rente annuelle de six mille francs, dont les intérêts étaient servis régulièrement, le premier de chaque mois. Quand le notaire chargé de rédiger les contrats, se rendit chez Mme Antoine Bernard pour lui faire part des projets de son fils, la bonne femme se récria ; il lui semblait que Jacques se ruinait. On eut quelque peine à lui faire accepter des magnificences contre lesquelles sa conscience murmurait.

Gertrude, à laquelle elle fit part de ses scrupules, lui conseilla de ne pas refuser.

« Prenez toujours, dit-elle ; si le petit fait des folies un jour, il sera très-heureux de trouver les économies que nous ne manquerons pas de mettre de côté. »

Cette réflexion détermina la bonne Mme Bernard.

Elle céda, mais avec la ferme résolution de retrancher de ses rentes une bonne somme chaque année pour l'offrir plus tard à son fils.

Il y avait déjà plusieurs années que Mme Bernard et Gertrude vivaient ainsi ; le vieil Antoine s'était doucement éteint au milieu d'un travail sur la pro-

priété communale ; rien n'avait été dérangé dans le cabinet où si longtemps, et avec tant de patience, de naïveté et de bonheur, il avait remué des montagnes de chiffres. Les livres étaient sur les rayons, les cartons dans leurs casiers, l'encrier, les plumes, les liasses de documents sur la table, la petite lampe sur la cheminée, le fauteuil à sa place. On remontait la pendule avec soin, on changeait le calendrier dès le premier de l'an, on époussetait les meubles, mais personne ne s'asseyait jamais dans cette pièce, si ce n'est Jacques lorsqu'il passait quelques jours à Château-Thierry. Mme Bernard faisait de la tapisserie, Gertrude tricotait, lavait, rangeait, frottait, et reprisait le linge qu'elle avait autrefois taillé. Elle avait bien consenti à prendre une grosse fille de la campagne pour l'aider dans ses travaux ; mais elle faisait tout et la grosse fille ne faisait rien, ce qui n'empêchait pas Gertrude de dire avec candeur qu'elle avait du bon temps et se reposait la grasse matinée. La soirée des deux amies, « car quel autre nom donner à Mme Bernard et à sa fidèle compagne, » se passait à causer de Jacques. Toutes les fois qu'on apportait les cinq cents francs, qui représentaient l'un des douze termes de leur rente annuelle, un étonnement nouveau s'emparait d'elles. Gertrude avait voulu qu'on les payât en or ; elle comptait les pièces une à une. Quand elle arrivait au chiffre vingt-cinq, elle regardait sa maîtresse.

« C'est bien drôle, tout de même. Comprenez-vous cela ? » disait-elle.

Mme Bernard posait son canevas.

« Eh! tu sais bien que je n'y ai jamais rien compris! répondait-elle.... Hâte-toi seulement de serrer cinq louis.... nous verrons ce qui restera à la fin du mois. »

Ordinairement, il en restait encore autant.

On avait dit bien des fois à Mme Bernard et à Gertrude que Jacques possédait des millions, que Jacques gagnait des monceaux d'or, et que, s'il le voulait, Jacques achèterait le plus bel hôtel de la ville et le plus beau domaine de l'arrondissement : elles ne crurent jamais à ces prodiges, pas plus l'une que l'autre. Le pauvre Antoine leur avait parlé trop souvent de millions qu'elles n'avaient jamais vus pour que leur incrédulité ne fût pas profondément enracinée à l'endroit des richesses. C'était matière à discours inutiles, chimères bonnes à bercer les enfants, mais on savait bien qu'il n'y avait de millions nulle part, sans quoi le père Bernard, qui en avait cherché toute sa vie, en aurait bien trouvé quelques-uns.

Quelquefois un voisin rappelait à Gertrude quelles prophéties elle avait faites au sujet de son jeune maître, quand elle bavardait avec les fruitières, et Dieu sait alors si la bonne femme était prompte aux épanchements et à l'enthousiasme !

« Vous disiez qu'un jour ce serait un richard? disait-on.

— Richard tant qu'il vous plaira, reprenait-elle; richard comme M. Merlin, qui a deux fermes, ou comme M. Thouron, le notaire, qui a peut-être deux cent mille francs, sans compter sa maison.... Il est devenu un richard, notre petit Jacques; ce n'est pas moi qui dirai le contraire; on le voit bien à la rente qu'il nous fait...; mais des millions?... allons donc!... Est-ce que vous en avez vu des millions, vous? »

Et c'est pourquoi Gertrude et Mme Bernard économisaient.

Mme Bernard était allée une seul fois à Paris, à l'époque du mariage de son fils avec Mlle Joséphine Lombardel. Elle y était restée six semaines à peu près. Le mouvement de cette maison de banque, tirée tout à coup de l'ombre où, selon l'expression de Jacques, elle moisissait, l'affluence des clients et des capitaux, le tintement de l'argent qu'on empilait dans la caisse, le passage de ces grands portefeuilles que portaient les garçons de recettes, et qu'on lui disait tout bourrés de billets de banque, la somptuosité des meubles, l'éclat de la vaisselle, le nombre de domestiques, ce continuel cercle de dîners, de réceptions, de bals dans lequel tournait la vie de sa bru, le tourbillon de Paris et des affaires, tout contribuait à l'étourdir. La bonne femme, qui

se réjouissait à la pensée d'un sou gagné sur la dépense, s'épouvantait à la vue des sommes qui passaient par les mains des cuisiniers. Souvent elle se croyait la proie d'un rêve et se frottait les yeux pour bien voir si elle ne dormait pas. Jacques, qui nourrissait maints projets, avait renouvelé la maison de M. Lombardel. Son influence, quelque temps toute-puissante, avait tout transformé, tout révolutionné dans cet intérieur silencieux. On avait acheté un mobilier magnifique, on avait ouvert les salons, on avait eu vingt personnes à dîner par semaine, on avait donné des fêtes, on avait deux voitures dans la remise. M. Lombardel ahuri avait cédé; Joséphine, déjà gonflée, mais doucement encore, avait aidé; Jacques gouvernait tout, mais payait à peu près tout. Que lui importait cette dépense.... Il marchait à présent sur un terrain solide et il savait où il allait.

Mme Bernard était tombée en plein dans cette fièvre. Elle interrogeait les domestiques sur le prix des denrées et sur les dépenses journalières de la maison; les réponses qu'elle obtenait lui faisaient perdre l'esprit. Elle pensait, au fond de l'âme, qu'on courait vers un gouffre. Les grands dîners incessamment renouvelés l'offusquaient par-dessus tout. Mme Bernard ne comprenait pas qu'on donnât de véritables pièces d'or pour des truffes, auxquelles elle avait goûté du bout des lèvres, et qu'elle appelait des pommes de terre noires. La tristesse la

prit. Un matin, lasse de ne voir son fils qu'aux heures des repas, toujours affairé, courant, préoccupé, elle entra dans son cabinet.

« Je pars, lui dit-elle; demain, je serai à Château-Thierry. Je suis dans ta maison comme au sommet d'une montagne : la tête me tourne. »

Jacques la comprit et l'embrassa sans essayer de la retenir. Mme Bernard s'essuyait les yeux.

« J'irai vous voir, dit-il.

— Ça vaut mieux; là-bas, tu respireras, » répondit-elle.

Quand elle fut de retour auprès de Gertrude, Mme Bernard resta quelque temps dans l'état d'une personne qui sort d'un sommeil léthargique.

« Enfin, qu'avez-vous vu dans ce Paris? demanda Gertrude.

— Je ne sais pas, répondit Mme Bernard; on faisait beaucoup de bruit, on ne dormait pas, on s'agitait du matin au soir; il y avait beaucoup de gens qui avaient des millions, d'autres qui les perdaient, d'autres qui les gagnaient.... enfin, des millions partout. »

Gertrude haussa les épaules.

« Un tas de fous! » dit-elle.

Plus tard, lorsque Jacques reparut à Château-Thierry, cherchant à son tour un peu de repos, ce fut une fête dans la petite maison. Mme Bernard et Gertrude s'évertuaient à qui le recevrait le mieux.

Il trouvait dans son lit, le même lit qu'il avait occupé jusqu'au moment de son départ, des draps parfumés par le thym et la lavande. On ne lui épargnait ni les pâtisseries ni les conseils. On lui servait à table une certaine tourte et un poulet rôti, qui lui rappelaient les grands régals d'autrefois, lorsque Gertrude faisait une surprise à ses maîtres. Pour plaire à ces créatures dévouées, il en mangeait deux fois.

« Ne vous y habituez pas! criait Gertrude, ce n'est pas dimanche tous les jours.

— Et pourquoi ne s'y habituerait-il pas, mon petit Jacques? répondait Mme Bernard.

— Bon! voilà que vous le gâtez encore, » reprenait Gertrude.

Le petit Jacques dont les cheveux grisonnaient, les embrassait toutes deux, et glissant une pièce ronde dans la main de Gertrude :

« Tu feras demain une tarte aux confitures pour maman qui les aime tant, » disait-il.

On décoiffait une bouteille de vin vieux, on faisait sauter des crêpes et on riait jusqu'à dix ou onze heures.

Pendant la nuit, Gertrude défaisait la valise de Jacques pour bien voir si le linge de son maître n'avait pas besoin d'être raccommodé. Son malheur était de n'y trouver jamais rien à faire.

« Bon Dieu! il est toujours tout neuf, » disait-elle.

Elle se vengeait sur les boutons qu'elle attachait avec du fil qui les mettait à l'épreuve du temps.

A son tour, Mme Bernard se présentait le matin à la porte de son fils, une tasse de lait chaud à la main et guettait son réveil; mais à peine avait-elle pénétré dans la chambre de Jacques qu'elle entendait un pas léger derrière elle, et presque au même instant Gertrude arrivait, tout enveloppée des vapeurs qui s'échappaient d'un grand bol de bouillon fumant.

A la vue de sa maîtresse, la vieille servante fronçait le sourcil.

« Voilà donc comme vous serez toujours! murmurait-elle en la tirant par le pan de sa robe, vous ne savez qu'inventer pour dodeliner le petit!... Du lait chaud à présent, et dans une tasse qui suffirait au déjeuner de trois gendarmes!... Est-ce que vous en prenez du lait chaud le matin, vous?

— Et toi-même que fais-tu là avec ce bol à la main? répondait Mme Bernard.

— Oh! ce n'est pas une friandise!... c'est du bouillon, presque une soupe! Il faut bien que tout le monde vive! » s'écriait Gertrude.

Ces petites scènes se renouvelaient chaque jour de cent façons diverses. C'était comme une lutte entre les deux femmes; elles auraient voulu mettre Jacques dans de la ouate et du coton, lui faire un nid et si bien l'entourer de tendresse et de bien-

être, que jamais il n'eût envie de quitter Château-Thierry. Quelquefois il leur parlait de ses projets et des moyens qu'il voulait employer pour les faire réussir. Mme Bernard et Gertrude l'écoutaient bouche béante; elles ne comprenaient rien aux combinaisons savantes dont il développait le plan subtil en s'animant; mais c'était Jacques qui parlait, et les deux femmes l'approuvaient par de grands mouvements de tête. Un jour, Jacques aurait un château; un jour, il aurait un parc; un jour, il aurait une grande ferme, des champs, une forêt, une fortune enfin; alors il se reposerait; on vivrait gaiement et on rirait.

Là-dessus, s'appropriant, sans le savoir, la fameuse réponse du philosophe au roi d'Épire :

« Eh bien! disait Gertrude, si nous commencions par rire, vivre gaiement et nous reposer, cela ne serait-il pas plus sage? »

Joséphine n'accompagnait jamais Jacques dans ces excursions qui le retrempaient sans calmer la fièvre qui le dévorait. La femme du millionnaire ne croyait pas que sa dignité lui permît de quitter son salon, sa loge à l'Opéra, sa calèche et le bal, pour rendre visite à de bonnes gens qui habitaient la province.

XIV

A QUOI RÊVENT LES JEUNES FILLES.

Un mois après son retour à Paris, M. de Maurs avait pénétré au plus profond de cet intérieur doré. Il en avait vu l'éclat, et en connaissait le vide. Joséphine l'accueillait de son mieux et prenait prétexte des anciennes relations de Pierre avec son mari pour l'appeler « cher comte » devant les étrangers qui mangeaient ses dîners et passaient en revue ses fauteuils. Si la fortune de M. de Maurs était mince, le titre était bon; de plus, M. le comte possédait un vieux château situé aux portes du village dont il portait le nom. En conséquence, Joséphine avait la bonté de recevoir Pierre comme s'il eût été gouverneur de la Banque de France.

Fernand, son fils, n'était pas moins bien reçu par Léonie. L'impression première qu'il avait ressentie

à l'aspect de cette beauté royale ne s'était pas effacée. Admis bientôt sur le pied de l'intimité, il avait lentement, jour à jour, livré son âme tout entière à cette séduction qui l'effrayait, mais contre laquelle il ne luttait pas. Léonie connaissait déjà trop le monde, et trop de personnes l'avaient approchée pour ne pas deviner bien vite quelle cause produisait ce trouble dont cet aimable jeune homme était saisi en sa présence. Elle en jouissait et ne faisait rien pour en apaiser les mouvements. Cet hommage qu'elle lisait dans ses yeux, dans l'attitude, dans le langage muet du sourire, dans tout son être, elle ne l'excitait pas peut-être, mais elle ne le repoussait pas non plus. Fernand avait une tête expressive, jeune, intelligente; quand il ne parlait pas à Léonie, il avait de l'esprit, du feu, de l'imprévu. Son éloge était dans toutes les bouches. Quelques femmes qui fréquentaient assidûment le salon de la rue Taitbout l'avaient même remarqué; pourquoi Léonie l'aurait-elle repoussé?

Fernand, qui n'était pas libre avec Léonie, l'était entièrement avec Marcelle. Auprès de la jeune orpheline, plus d'embarras; la gaieté, l'entrain, la verve, tous les dons charmants de la jeunesse lui revenaient en foule. Marcelle ne se lassait pas de l'écouter. Avec quelle insistance ne le questionnait-elle pas sur ses voyages, sur les souvenirs qu'il en avait gardés, sur le désir qu'il nourrissait peut-

être de revoir tous ces lointains pays, sur les projets de son père, sur les siens. Une intimité singulière qui s'était établie entre eux autorisait ces épanchements que Marcelle provoquait avec vivacité, et que le nom de Léonie interrompait quelquefois, comme le bruit d'un caillou jeté par un enfant dans un buisson arrête tout à coup le ramage d'une troupe d'oiseaux. Ce n'était pas Marcelle qui le prononçait, ce nom; mais Fernand l'avait bien souvent sur les lèvres. Alors, Marcelle devenait sérieuse ou distraite, et l'entretien ne se prolongeait pas toujours.

L'honnête Clovis, qui avait surpris maintes fois Fernand au fond du jardin avec Mlle Ducoudray, croyait, du plus profond de son âme, que le jeune voyageur venait à l'hôtel pour l'orpheline. Ces visites fréquentes et ces longs entretiens ne pouvaient avoir pour dénoûment logique qu'un bon mariage. C'était un petit roman dont le serviteur fatidique de Jacques Bernard arrangeait déjà les divers chapitres.

« C'était écrit, comme dit Kant, pensait-il : jeunes tous deux, tous deux gentils, aimables, bons; l'un brun avec des moustaches, l'autre blonde avec des cheveux fins comme de la soie; lui, qui monte l'escalier quatre à quatre comme un coup de vent; elle, qui glisse sur les tapis comme une plume.... c'était écrit, comme dit Condillac. »

Aussitôt que Fernand se présentait à l'hôtel de la rue Taitbout, Clovis courait au-devant de lui d'un air où le mystère le disputait à l'empressement.

« Mademoiselle est dans le petit boudoir, disait-il avant que le jeune homme eût ouvert la bouche.

— Mlle Léonie? » répondait Fernand.

Clovis clignait de l'œil.

« Eh! non, Mlle Marcelle! reprenait-il.

— Ah!... Et Mlle Léonie? répliquait Fernand d'une voix un peu timide.

— Elle est en course avec Mme Bernard; elle ne rentrera pas avant une heure.

— Je vais l'attendre, si je puis le faire sans contrarier ces dames. »

Un sourire spirituel entr'ouvrait la bouche de Clovis.

« Oh! vous le pouvez! » répondait-il.

Et tandis que Fernand montait l'escalier, Clovis, qui le suivait des yeux, hochait la tête.

« C'était écrit, comme dit Mahomet! » murmurait-il.

Si le nom de Léonie revenait souvent à la bouche de Fernand dans les entretiens qu'il avait avec Marcelle, celui de Fernand arrivait quelquefois sur les lèvres de Léonie quand elle causait, le soir, avec Mlle Ducoudray. Marcelle n'entrait jamais dans la voie des confidences qui lui était ouverte par Mlle Bernard sans une certaine répugnance qui se

trahissait par de continuelles hésitations. Elle répondait par monosyllabes, coupait la conversation, la portait sur d'autres sujets, et finissait par prendre un bougeoir et se retirer quand elle ne parvenait pas à en rompre le fil.

Un soir, Léonie la retint au moment où Marcelle s'éloignait, après une réponse laconique.

« Mon Dieu, que tu es pressée, dit-elle; asseois-toi là, et causons; tu dormiras demain jusqu'à l'heure du déjeuner.

— Ce n'est pas mon habitude, répondit Marcelle, qui fit encore un pas vers la porte.

— Eh bien, tu la prendras, » poursuivit Léonie, qui, pour plus de sûreté, saisit le flambeau des mains de Marcelle et l'éteignit.

Marcelle poussa un fauteuil près du feu et s'assit.

« Voyons, que voulez-vous? reprit-elle.

— D'abord, que tu sois moins avare de paroles.... il faut te les arracher une à une. Puis, que tu me dises franchement ce que tu penses de M. le vicomte Fernand de Maurs. »

Cette fois, la question était trop directe pour que Marcelle pût l'éluder. Elle prit le parti de l'aborder résolûment.

« Je pense, dit-elle d'une voix lente et grave, que M. Fernand de Maurs t'aime. S'il ne t'a pas fait encore et hautement l'aveu de cet amour, tout en parle pour lui. Quel visage cherche-t-il partout,

si ce n'est le tien? Quel tremblement n'émeut pas sa voix quand il te répond? Tu es tout ce qui le préoccupe, tout ce qu'il voit. Et s'il faut te dire toute ma pensée, cet amour n'est pas un feu passager que l'éloignement peut éteindre....! M. Fernand de Maurs t'aime de toutes les forces de son âme. A présent que je t'ai dit ce que je croyais, veux-tu bien me dire, à ton tour, ce que tu penses de lui? »

Léonie, la tête appuyée sur sa main, se regardait coquettement dans un miroir. Sa pose était tout ensemble étudiée et nonchalante; elle n'avait rien perdu de ce que disait Marcelle; un sourire errant sur ses lèvres pouvait faire croire qu'elle en était heureuse.

« Eh bien, répondit-elle, je pense que tu as raison. »

Elle flaira quelques instants un bouquet dont elle brisait les fleurs une à une, tandis que Marcelle, haletante, dérobait la pâleur de son front derrière un écran.

« Il ne m'a jamais parlé de cet amour, poursuivit Léonie, mais je l'ai deviné du premier jour qu'il m'a vue. »

Marcelle fit un effort pour reprendre haleine.

« A présent, que comptes-tu faire? » dit-elle.

Léonie fit un léger mouvement des épaules tout plein d'une extrême indolence.

« Et que sais-je! » poursuivit-elle.

Marcelle fronça le sourcil.

« Cependant, répliqua-t-elle, la chose vaut la peine qu'on y réfléchise. M. Fernand de Maurs est le fils du meilleur ami de ton père.... Il porte un nom honorable.... Il t'aime sincèrement.... profondément.... Ce n'est pas un de ces valseurs qu'on rencontre un soir dans un bal et qui disparaissent le lendemain..... Tu l'accueilles.... Il peut croire que tu le vois sans déplaisir, peut-être même avec une secrète satisfaction.... Si son cœur s'ouvre à des espérances que tu repousseras plus tard, ne seras-tu pas coupable dans une mesure, et ta conduite avec lui sera-t-elle exempte de déloyauté? »

Marcelle tutoyait rarement sa cousine; l'accent profond de sa voix, une émotion qui se faisait jour malgré elle, ne frappèrent pas moins la dédaigneuse héritière, qui, d'une main paresseuse, arrachait toujours les fleurs de son bouquet.

« Voilà de bien gros mots pour une plaisanterie, dit-elle.

— Plaisanterie! l'amour d'un homme qui est prêt à t'offrir son nom et sa vie!

— Et voilà justement ce qui m'embarrasse! M. Fernand de Maurs est charmant, j'en conviens; il a ce quelque chose que n'ont pas habituellement les personnes qui traversent les bals, et sur lesquelles j'ai quelque temps arrêté les yeux; sa présence ne m'est pas indifférente; mais du plaisir

qu'on éprouve à causer avec un voyageur qui vient de loin, à l'idée du mariage, il y a un abîme.... Tu le franchis bien lestement!

— Cependant, espères-tu rencontrer un homme qui soit plus véritablement distingué, plus tout entier à ceux qu'il aime, et à qui on soit plus fière d'appartenir?

— Mieux, non....

— Eh bien, alors? »

Léonie se mit à rire.

« Quoi! reprit-elle, de bonne foi, il te paraît que le cœur, la bonté, l'intelligence, la distinction soient les seules qualités désirables et qu'on soit en droit de demander à un mari? Ne vois-tu rien au delà, et pourquoi ne le dirais-je pas, au-dessus? Quelle idée te fais-tu donc de la vie et à quoi te sert d'avoir vécu chez mon père, où les illusions ne fleurissent pas? Toute la science du monde me donnera-t-elle un landau, et penses-tu que l'esprit soit une rivière de diamants à mettre au cou, un soir de bal? Oublies-tu que nous sommes à Paris, que je suis la fille d'un banquier, d'un millionnaire; que noblesse oblige, que l'argent aussi a sa noblesse, et que je ne veux pas déchoir du luxe au milieu duquel je suis née? Or, — je le sais pour l'avoir entendu dire aux amis de mon père, — des revenus ne suffisent pas si on n'y ajoute le supplément des bénéfices. M. le vicomte de Maurs m'aime, dit-

tu, et moi j'en suis certaine; j'avouerai de plus qu'il me plaît, afin d'être franche jusqu'au bout, et plus qu'on ne l'est ordinairement dans nos salons; mais qu'est-ce que cela prouve? L'amour n'est pas un capital, et il ne m'est pas démontré qu'un ménage mis à ce régime soit parfaitement heureux. Mon ambition va plus loin.

— Prends-y garde! s'écria Marcelle; le bonheur s'offre à toi.... ne le repousse pas lorsqu'il te tend la main! »

Léonie secoua la tête.

« Je ne m'endormirai pas dans les pastorales qui te semblent si belles, reprit-elle avec dédain.... M. le vicomte Fernand de Maurs est-il ambassadeur, ministre ou seulement nabab? Que m'offre-t-il? Où me fait-il monter? Quelles perspectives m'ouvre-t-il?... Que me fait son amour?... Et pour tout dire, même les choses qu'on s'avoue à peine, la tête sur l'oreiller, seule dans la nuit, je lui en veux parfois de m'avoir émue un instant, moins que cela, troublée et tirée de l'indifférence avec laquelle je traversais le monde, attendant le flot d'or qui doit me pousser vers le mariage.... J'ai grandi dans des idées qui m'ont été, en quelque sorte, soufflées dès le berceau, je les ai respirées avec l'air qui m'entoure.... je n'en puis plus changer. Il m'a toujours semblé que la vie était comme une calèche magnifique traînée par quatre chevaux éclatants qui

passent dans un nuage d'or, au milieu des fanfares.... Je veux passer dans ce nuage. »

Marcelle se leva.

« Alors, pourquoi hésites-tu? dit-elle, monte dans ta calèche, et pars!

— Eh! répondit Léonie, j'hésite parce que M. le vicomte de Maurs m'a plu....

— Pauvre Fernand! » murmura Marcelle.

Léonie tourna la tête à demi vers sa compagne.

« Mais toi qui le plains, reprit-elle d'une voix singulière, pourquoi donc ne l'épouses-tu pas? »

Si le visage de Marcelle n'avait pas été dans l'ombre, Léonie aurait pu voir qu'il devenait tout blanc.

« Oh! moi, dit Marcelle, il ne m'a pas vue.... je ne suis rien. »

Et elle passa dans sa chambre d'un pas tranquille.

Quand elle fut seule, elle tomba à genoux, et la tête cachée dans les draps, les mains levées vers le ciel, elle éclata en sanglots.

« Mon Dieu! dit-elle, ayez pitié de moi! »

Les circonstances sont nombreuses où la femme la plus franche ne dit pas tout à fait, ni entièrement tout ce qu'elle pense. Or, Léonie n'était pas franche tous les jours. Elle avait à dessein jeté un voile sur un côté de son cœur, celui où le souvenir de Fernand avait le plus d'empire. Comme son père, au temps où il avait rencontré Hortense, la jeunesse

de Léonie avait eu son matin. Ce qui était plus vrai que cet apparent dédain et cet oubli superbe dont elle faisait parade, c'était le sentiment de colère et d'étonnement qu'elle éprouvait en se sentant troublée. Elle en voulait d'abord, et surtout à Fernand qui l'occupait plus qu'un châle ou un bal, au monde qui ne savait pas la distraire, puis encore à son propre cœur qui palpitait comme s'il avait été nourri du miel de la poésie. Mais la révolte n'y faisait rien, et, toujours émue, agitée malgré elle, Léonie ne trouvait plus ni belle, ni joyeuse, une fête où elle ne rencontrait pas Fernand.

Ce magnifique renoncement dont elle avait fait étalage aux yeux de Marcelle n'était donc pas sincère. Mlle Bernard songeait à Fernand plus qu'elle ne l'avouait, et si quelqu'un fût venu tout à coup lui apprendre que le fils de M. de Maurs épousait une autre femme, peut-être aurait-on vu son visage superbe se couvrir de larmes brûlantes.

Avec un caractère altier comme celui de Léonie il était impossible de savoir si la blessure se fermerait, ou si, vaincue par l'amour, Mlle Bernard céderait.



XV

LA TERRASSE DE SAINT-GERMAIN.

On se souvient de quelques mots échangés entre M. de Maurs et son fils après la première soirée qu'ils avaient passée chez Jacques. Pierre n'attacha pas d'abord une importance bien grande à l'exaltation que Fernand faisait voir au sujet de Léonie. Mais cette exaltation, bien loin de diminuer, devenant plus vive de jour en jour, M. de Maurs fut bien obligé de la remarquer. Un soir, en regagnant sa maison d'Auteuil, il interrogea Fernand.

« Voilà vingt fois que tu me parles de Mlle Bernard, dit-il. S'il est question de la Cochinchine, tu trouves moyen, par un procédé merveilleux, d'y faire paraître le nom de Léonie. La conversation passe-t-elle sur le terrain de la chimie, un prodige de la science fait de nouveau sortir du creuset le

nom de Léonie. Une fois, c'est bon ; toujours, c'est trop. Expliquons-nous. »

Fernand avait toujours été de la plus entière franchise avec son père.

« Ce ne sera, dit-il, ni long, ni difficile : j'aime Mlle Bernard, et mon vœu le plus cher serait d'en faire ma femme.

— On n'est pas plus clair, mon cher Fernand, répondit M. de Maurs ; maintenant, un mot encore. As-tu parlé de cet amour si vif et si soudain à Mlle Bernard.

— Jamais !

— Bien.... Je suis heureux de voir que tu n'as pas oublié que Léonie est la fille de mon plus vieil ami.... et je te remercie de l'empire que tu as su prendre sur toi ; le silence était ton devoir. »

Fernand secoua la tête.

« Ne me remerciez pas, mon père, reprit-il, cet empire dont vous faites honneur à ma vertu, je l'ai dû à l'effroi que j'éprouve aussitôt que je m'approche de Mlle Bernard. Je tremble, je frissonne, et ma première pensée est de fuir.

— Toi ?

— Mettez-moi devant le canon d'un fusil ou les griffes d'un jaguar, et vous savez si je reculerai. En présence de Mlle Bernard, une sorte de terreur me saisit.

— Ah ! diable ! » fit M. de Maurs involontairement.

Cette terreur dont Fernand lui faisait l'aveu était

pour le comte l'indice le plus certain et le plus redoutable d'un amour sincère. Joyeux, téméraire, il l'aurait cru passager; tremblant et comme effrayé, il le jugeait tenace et profond.

« Écoute, reprit M. de Maurs, la timidité passe; il suffit, pour qu'elle s'évanouisse, d'une matinée de printemps. Ta parole me rassurera mieux. Promets-moi de ne rien dire de ce que tu éprouves à Mlle Bernard. Tu me connais assez pour bien savoir que je ne te fais pas cette demande sans motif.

— Je vous le promets. »

M. de Maurs serra la main de Fernand.

« A présent, ajouta-t-il, nous devons tout prévoir. Je t'avouerai d'abord que je ne connais en rien les projets de mon ami à l'égard de sa fille; elle est riche, très-riche même.

— Hélas! dit Fernand.

— Il peut se faire que Jacques ait engagé sa parole, ou qu'il ait des intentions auxquelles ta position ne réponde pas. Ne tente rien alors pour vaincre sa résistance; si sincère que soit ton amour pour Léonie, le monde y verrait une spéculation. Cours plutôt au-devant d'un sacrifice inévitable, fais-le tout entier, fallût-il écraser ton cœur, fallût-il retourner dans ces solitudes d'où nous venons; tu m'y trouverais près de toi.

— Je mettrai tout mon courage à faire ce que vous me demandez.... je vous le jure. »

Au moment de se séparer, M. de Maurs embrassa Fernand.

« Je compte sur toi, compte sur moi, » dit-il.

Le fils répondit par un signe de tête et entra dans sa chambre.

« Premières émotions, premières larmes ! » murmura le père.

Depuis qu'il était de retour de ses longs voyages M. de Maurs avait de nouveau fixé sa résidence dans cette maison d'Auteuil, où quelque temps il avait connu le bonheur dans ce qu'il a de plus doux et de plus rare, la tendresse d'une compagne aimée. Avec quelle émotion, quel tremblement intérieur n'avait-il pas revu ces lieux tout pleins encore d'un souvenir cher et sacré ! que de pleurs versés dans cette chambre où Alice était morte ! quels frissons dans tout son être en parcourant ce jardin où il l'avait rencontrée? Le flot du passé l'avait tout à coup envahi comme une eau qui rompt les digues où sa masse est contenue ; mais à présent Pierre avait un fils. Il retrouvait dans ses traits quelque chose d'Alice et chaque regard, en lui rappelant celle qu'il avait perdue, lui rappelait aussi qu'il devait à Fernand tout son amour, toute sa sollicitude. L'entretien qu'il venait d'avoir avec ce fils bienaimé lui indiquait quels devoirs il avait à remplir. Une conversation avec Jacques devenait indispensable. Il prit la résolution d'en presser le moment.

Le lendemain, en effet, M. de Maurs se rendit chez Jacques, qu'il trouva travaillant dans son cabinet. C'était un dimanche, quelques employés étaient devant leurs pupitres, dans la pièce voisine. On entendait le bruit de leur plume courant sur le papier. Clovis veillait à la porte. Sans se déranger, Jacques salua de la main M. de Maurs, et lui montra un siége près de lui.

« Tu es fort occupé, à ce que je vois? dit Pierre.

— Pas plus aujourd'hui que je ne l'étais hier, pas plus que je ne le serai demain, répondit Jacques.

— Alors on peut, sans craindre de te déranger trop, te prier de me donner quelques parcelles de ton temps?

— Parle, répliqua Jacques, sans quitter la plume.

— Non, pas ici, reprit M. de Maurs; je connais ton cabinet et quelle sorte de solitude on y trouve, même le dimanche; elle ressemble à la mer, toujours agitée.... même au repos. Ferme ton bureau, jette ta plume et suis-moi.

— Où donc?

— Où tu voudras.... tiens, à la campagne... Je t'invite à déjeuner.... nous causerons plus librement.

— A la campagne? un déjeuner? Mais c'est une débauche! s'écria Jacques.

— Viens toujours, » répondit Pierre en souriant.

Jacques mordillait sa plume.

« C'est que tu me prends dans mes mauvais jours, dit-il; n'as-tu pas rencontré un escogriffe, grand comme un peuplier, blond comme du chanvre, et le nez au vent comme un blaireau?

— Je crois bien que oui; j'ai heurté ce monsieur-là dans ta cour.

— Cet imbécile s'appelle Oscar Fournairon. Il prétend qu'il est mon parent, côté des hommes; il paraît que c'est vrai. Ah! voilà encore une petite misère de la vie des millionnaires! Sous prétexte que jadis l'oncle de mon père a épousé sa grand'-tante, il me harcelle.... Or il est stupide et gros de fatuité. Ce n'est pas sa faute, je le sais, mais, enfin, il ne devrait pas en abuser.

— Que veut-il donc, ton Oscar Fournairon?

— Tout! Je l'ai mis à l'œuvre; il n'est bon à rien.... mais il s'acharne! Tu comprends.... l'oncle et la grand'tante, cela constitue des droits. Le cousin est à cheval sur les principes. Il me bombarde au nom sacré de la famille! La famille! il en a plein la bouche! De guerre lasse, je viens de lui proposer la direction d'une exploitation de forêts en Auvergne..., rien à faire, si ce n'est une promenade à cheval pour surveiller les travailleurs...; et, comme dédommagement, dix mille francs d'émoluments.... Je nourris le cheval et je loge le cavalier.

— Il t'a remercié?

— Innocent, va! J'ai cru qu'il allait me battre. « Je comprends, m'a-t-il dit, vous voulez m'exiler.... vous rougissez de votre famille.... vous m'offrez un morceau de pain! »

— Et tu ne l'a pas fait jeter à la porte?

— A quoi bon! le Fournairon rentrerait par la fenêtre.... Cependant il a fini par accepter d'un air rogue, et il part pour l'Auvergne. Sois tranquille, il reviendra.... Encore, s'il était seul! mais j'ai remarqué que les Fournairon croissaient et multipliaient avec les millions.... Chaque spéculation nouvelle en fait surgir une bande.... Avant dix ans, et si ma veine dure, tous les Picards seront mes cousins! M'a-t-il agacé les nerfs le coquin que tu as rencontré!... Tu es prévenu. Veux-tu toujours de moi?

— Certainement.... Un Fournairon par jour, c'est assez.

— C'est trop. »

Jacques s'était levé. Il regarda dans la pièce voisine où l'on entendait toujours le grattement des plumes sur le papier.

« Mais si je m'en vais, dit-il, on ne fera plus rien ici.... Mon départ est d'un mauvais exemple.

— Donne congé à tout ton monde. »

Jacques soupira.

« Je transige avec les principes, mais c'est pour toi! » dit-il.

Et se tournant vers les commis silencieux :

« Messieurs, ajouta-t-il, vous pouvez vous retirer ; nous ne ferons plus rien aujourd'hui. »

Clovis regarda sortir son maître avec stupéfaction.

« A dix heures ! murmura-t-il ; et M. Jacques a dit qu'il ne rentrerait pas.... Qu'est-ce qui se passe, mon Dieu ! »

Une heure après, Pierre et Jacques posaient le pied sur la terrasse de Saint-Germain. Le banquier regardait autour de lui.

« Cela me paraît tout singulier de voir une forêt et des arbres de si bonne heure ! » dit-il.

Pierre lui proposa d'entrer au pavillon d'Henri IV.

« Non pas ! répondit Jacques. J'ai de la liberté.... je veux en profiter.... Nous déjeunerons chez un garde. »

Les deux amis suivirent la terrasse jusqu'au Val, marchant à petits pas. Jacques aspirait l'air vif à pleins poumons. Quand on fut devant la petite maison qui s'élève à l'extrémité de la Terrasse, sur la lisière même de la forêt, Jacques fit dresser une table en plein air. En trois minutes, le couvert fut prêt ; sur la nappe blanche, la femme du garde servit une omelette, un lapin sauté et une salade, qu'arrosait une bouteille de vin âpre et suret. La marche avait aiguisé l'appétit des deux amis. Ils attaquèrent vigoureusement le menu de ce repas champêtre.

« Ah ! s'écria Jacques, voilà cinq ans et plus que

je n'ai mangé d'aussi bon cœur ! Les meilleures truffes ne valent pas ces œufs !... et jamais liqueur dorée, venant des coteaux du Rhin ou de Madère, ne m'a fait le plaisir d'un verre de ce vin terrible qui m'écorche le gosier ! »

A quelques pas d'eux, sur un banc de pierre, le garde fumait une pipe et nettoyait son fusil. Un chien dormait à ses pieds. Jacques jeta les yeux sur le garde.

« Cet homme, qui n'a pas dix écus dans son armoire, est peut-être plus heureux que moi, dit-il ; qui sait !

— Pourquoi ajouter : qui sait ! répondit Pierre en souriant.

— Tu as raison, reprit Jacques, il va, il vient, il est libre, il vit au grand air, il gagne honnêtement chaque jour le pain de chaque jour ; la nuit, il dort. Moi, qui l'imite aujourd'hui et fais l'école buissonnière, il me semble que je suis comme un oiseau dont on a brisé la cage.... mais si la porte de cette cage où ma vie s'épuise ne se rouvrait pas demain, que deviendrais-je ? »

Il vida gaiement son verre.

« A chacun sa voie ! dit-il ; l'heure n'est plus de regretter ! »

Puis appuyant les deux coudes sur la table :

« Çà, reprit-il, nous ne sommes pas ici pour philosopher, j'imagine ; si j'ai bonne mémoire, tu

m'as tiré de mon antre pour me parler.... Nous avons déjeuné, parle-moi donc.

— Ce que j'ai à te dire est fort grave, répondit Pierre.

— Dans une autre bouche que la tienne, un pareil début m'épouvanterait, j'en devinerais trop bien les conclusions, dit Jacques en riant ; mais je suis aguerri.... va toujours.

— Eh bien ! j'irai droit au but, et tu comprendras pourquoi j'ai tenu à ne pas rester chez toi.... Mon fils aime ta fille. »

Le front de Jacques s'obscurcit.

« Et son désir le plus cher serait de l'épouser, continua Pierre.

— Ah ! c'est une folie ! » s'écria Jacques.

Pierre fit un mouvement.

« Comment l'entends-tu ! » reprit-il.

Jacques tendit la main par-dessus la table à M. de Maurs.

« Comprends-moi bien et ne te fâche pas, dit-il. Je te parlerai à cœur ouvert. »

Il se leva de table et entraîna Pierre du côté de la forêt.

« Voilà toute la gaieté de ma promenade envolée, reprit-il. Il est écrit, comme dirait ce pauvre Clovis, que je n'aurai jamais la liberté de m'amuser. Entre le plaisir et moi, il y a incompatibilité d'humeur. »

Jacques mâchait les mots en parlant ; puis se re-

tournant vers son ami avec une sorte de brusquerie comique :

« Quelle singulière idée ton fils a-t-il eue de devenir amoureux de Léonie?

— Singulière ou non, répondit M. de Maurs avec un peu de hauteur, je vois clairement que cette idée n'a pas le don de te plaire. »

Jacques fit un geste d'impatience.

« Tu ne me comprends pas! s'écria-t-il; on dit que ma fille est belle, mais ton fils est charmant.... et ce mot encore rend mal ma pensée.... Il est tel que la femme la mieux douée devrait s'estimer heureuse de l'épouser.... Malheureusement, ma fille n'est pas ma fille, comme ton fils est ton fils.... Tu as vu assez clair dans ma vie de chaque jour pour que je te dise tout.... Ce n'est pas un mari qu'il faut à Léonie.... c'est un capital, un titre, une position.... Que ferait-elle, bon Dieu! d'un homme qui l'aimerait? C'est peut-être ma faute et celle de sa mère.... c'est aussi celle des événements.... Nous sommes moins une famille qu'une maison de banque.... chacun doit y servir à la fortune de tous.... Dans de telles conditions, ma fille doit me créer des alliances utiles, des appuis solides.... On n'est pas fille de millionnaire pour rien! »

M. de Maurs l'arrêta court.

« Mais c'est abominable, ce que tu me dis là! y penses-tu bien seulement? »

Jacques lui saisit le bras et l'entraîna dans un sentier.

« Çà ! reprit-il avec une certaine vivacité, à quoi te sert donc ta profonde science ? quel parti tires-tu de ton amour des découvertes ? Voilà plus de six mois que tu vis dans notre intimité de tous les instants, tu as conduit ma femme et ma fille au bal, aux courses, à l'Opéra.... Tu as causé avec elles ; elles ne t'ont rien caché de ce qu'elles pensent, de ce qu'elles aiment, de ce qu'elles désirent, et tu tombes dans des étonnements d'écolier, et du premier coup tu te cabres ! Regarde bien autour de moi et ta surprise cessera. Que ma profession de foi ne soit pas gaie, je le veux bien, mais qu'elle soit abominable, non ! Elle est triste, mais elle est sincère, elle est fatale surtout. En parlant de ma fille comme je viens de le faire, en cherchant dans son mariage un moyen, un instrument de succès, je ne suis ni féroce, ni fou. J'obéis à une loi que je n'ai pas faite, mais que j'ai acceptée.... Au fond du cœur, et sans que personne en sache rien, je puis en souffrir, je n'ai pas le temps de me révolter.... ma vie est ailleurs. »

Jacques fit quelques pas ; ses joues étaient un peu pâles ; il paraissait oppressé.

« Cependant, répliqua Pierre, Léonie est de chair et de sang comme nous ; elle a un cœur ; c'est ta fille, le fruit de tes entrailles, le soin de son bonheur t'appartient.... Tu l'aimes, enfin ? »

Jacques réprima un geste d'impatience.

« Et qui en doute? » reprit-il.

Pierre comprenait que quelque chose dont Jacques n'osait pas parler se débattait dans le cœur de son ami. Tout à coup, marchant d'un pas moins rapide, mais avec une grande véhémence d'action:

« Te plaît-il que nous raisonnions philosophiquement? ajouta le banquier. Raisonnons donc! Au sein des familles où la fortuue et le luxe sont héréditaires, de droit traditionnel en quelque sorte, le luxe et la fortune ne tiennent pas la première place dans les préoccupations de la vie. On en jouit, on n'y pense pas; le cœur n'en est pas étouffé, envahi, oblitéré; c'est un fait, rien de plus. Mais dans les familles où tout à coup ces richesses ont fait irruption et porté des flots d'or dans un lit creusé par la médiocrité, rien ne résiste plus à leur influence désastreuse. C'est comme une lave ardente qui passe sur une prairie en fleurs. Où sont les pâquerettes le lendemain? La pierre dure, et brûlante encore, est partout. Rien ne les a préparées, ces familles, à ce débordement du fleuve étincelant, ni l'éducation, ni les habitudes, ni le langage.... Le métal les saisit et les voilà pétrifiées. La fortune, cette fortune inespérée, est alors le but, le constant mobile de toutes les pensées et de toutes les actions, le rêve et le désir de la vie, que dis-je, la vie elle-même. Cela est ainsi chez nous.... Tu me parlais tout à l'heure du cœur de ma

fille! Hélas! ce cœur a été, dès le berceau, noyé dans les plis de la dentelle et des cachemires. Elle a pu croire qu'elle était née pour s'habiller.... Si son cœur a battu, c'est pour une rivière de diamants, si des songes l'ont tenue éveillée pendant la solitude des nuits, c'est pour un titre de duchesse, pour les vanités d'une position officielle!... Quel sentiment doux et tendre aurait pénétré cette cuirasse de soie et de velours dans laquelle on l'a garrottée?... Il y a des fleurs qui ne s'ouvrent que dans les linceuls de la neige. Qu'importe à ces fleurs glacées les tièdes haleines du printemps, les douces influences d'une matinée d'avril ?... Tel est, je le crains, le cœur de Léonie : le langage de l'amour n'en précipitera pas les pulsations; d'autres besoins le dominent.... Tu sais dans quelles conditions j'ai voulu la fortune et dans quelle gêne mes yeux se sont ouverts à la lumière implacable de la vie.... Cette fortune, je l'ai poursuivie sans relâche, je l'ai eue, je m'y suis cramponné, et quand des êtres chers m'ont entouré, je n'ai pas détourné ma vue pour les regarder?... J'étais tout entier, corps et âme, à ce but atteint déjà, et après lequel je m'acharnais, tout plein d'une fièvre qui me dévorait, et que rien à présent n'éteindra plus.... Elle est dans le sang des miens comme dans celui de mes veines. Hélas! n'est-elle pas dans l'air? ne plane-t-elle pas au-dessus de nous, et cette foule qui s'agite dans Paris n'en est-elle pas tout impré-

gnée?... J'ai conquis la richesse au prix de mille efforts, et c'est la richesse qui s'est emparée de moi!... Suis-je heureux, ne le suis-je pas! Qui le sait! Ai-je le temps de m'interroger? je vis et les jours passent.... Et près de moi et autour de moi, les mêmes conditions ont produit les mêmes ravages.... On n'a plus la notion du bonheur, on ne connaît même pas de nom ce que c'est que les joies intimes du cœur et du foyer; on ne les regrette pas, on n'y aspire pas, on les ignore.... comme j'en ai perdu moi-même le souvenir!... On dépense, on dépense encore, on brille un jour, on brille le lendemain, on veut briller toujours.... le luxe est tout.... Et chose fatale, chose maudite! on s'est plié à ce joug depuis tant d'années, que la liberté de le secouer, fût-elle permise, on n'en voudrait pas. On a comme un gouffre dans l'esprit.... Si la vie tout entière n'est pas bruyante et gonflée de sottises qui s'enchaînent les unes les autres, on ne la croit pas remplie; on s'entoure de plaisirs qui n'amusent pas, on n'est jamais avec soi-même, on est dans la fournaise. Cette atmosphère empoisonnée qu'on recherche, on n'en désire point d'autre; et, pareil à ces animaux grossiers que rien n'éloigne des marécages où ils sont nés, on éprouve une joie malsaine à rester dans cette fange dorée qu'aucun rayon n'éclaire, qu'aucune émotion n'échauffe!... Voilà ce que nous sommes, voilà ce qu'est Léonie. »

Jacques passa la main sur son front et fit quelques pas en silence. Pierre le regardait surpris, attristé surtout.

« Te souviens-tu du temps où nous échangions des billes et des châteaux de cartes chez le bon vieux père Fortin? » dit Pierre tout à coup.

Jacques sourit.

« Des années, des abîmes nous séparent de ce temps-là.... Ah! si j'avais su! peut-être alors ne me serais-je pas engagé dans cette voie où je cours; mais l'homme que les circonstances ont pétri, est impérissable!.... Tel je suis, tel je resterai. »

Puis reprenant le cours de ses idées.

« Peut-être aurais-je pu faire que ma fille ne fût pas telle que je la vois, dit-il. Quand un hasard me l'a révélée dans toute sa vérité, il était trop tard pour agir sur elle. L'œuvre de sécheresse était accomplie. Il ne dépendait plus de moi de faire une fille simple de cœur de la fille d'un millionnaire.... J'ai continué ma route sans regarder en arrière.... A quoi sert le regret! »

Ils avaient traversé la forêt et se trouvaient auprès de Maisons. Jacques tressaillit et, s'arrêtant, regarda la grande avenue du parc, les coteaux d'Herblay, les maisons du village groupées au bord de la Seine.

« Un jour, dans ces mêmes lieux, il y a longtemps, ma vie a failli s'engager dans une autre voie. J'étais, à cette époque, l'hôte d'une famille qu'un

travail honnête conduisait par un chemin lent vers une aisance modeste, au delà de laquelle n'allaient pas ses vœux. Une fête, bien rare dans ces heures laborieuses auxquelles j'appartenais, nous avait conduits ici : je vois encore le petit jardin dans lequel nous avons déjeuné sur l'herbe, et les cerisiers autour desquels on échangeait des rires innocents. Il y avait dans cette famille une enfant de seize ans.... j'en avais vingt-trois. Ses yeux étaient bien doux quand ils s'arrêtaient sur moi! avec quelle confiance n'appuyait-elle pas son bras sur le mien! quelle tendresse dans ce cœur qui s'ignorait lui-même! quelque chose me disait qu'il pourrait être tout à moi.... Le soir, en marchant sous l'ombre noire des grands marronniers, j'avais saisi sa main.... elle me la laissa. Un flot de pensées jeunes m'enveloppa....je me penchai vers elle pour lui dire : voulez-vous être ma femme?... Je ne sais quelle force sauvage, impérieuse, pareille au souffle de la bise, glaça la parole sur mes lèvres.... Sa main que je ne retenais plus s'échappa de la mienne. Quand la lumière se fit autour de nous, je lus dans ses yeux un étonnement douloureux.... le lendemain je l'évitai.... deux jours après j'étais parti.... Ce n'est pas le seul roman de ma vie, mais c'est le seul, du moins, vers lequel ma pensée se reporte avec un attendrissement qui la remue encore après trente années passées dans la fièvre. Si j'avais écouté la

voix timide de mon cœur, de la meilleure partie de moi-même, peut-être aujourd'hui, père heureux, pourrais-je donner à ton fils, cette fille que tu me demandes! Hélas! je ne crois pas qu'il fût dans ma destinée d'aimer dans le sens doux et large du mot!... La science nous enseigne que certains corps repoussent la chaleur et ne veulent pas en être pénétrés. Peut-être ai-je un cœur déshérité de l'amour! Et cependant un jour il a saigné!... Ah! que n'ai-je laissé ma main dans cette bonne petite main qui l'a tenue un soir à Maisons! »

Il y eut un silence, pendant lequel M. de Maurs n'osa pas questionner Jacques. Celui-ci l'interrompit le premier.

« L'heure des émotions est passée, dit-il; il s'agit de Fernand et de Léonie. Le père et le banquier parleront tout ensemble. Ta demande m'a surpris dans un moment où je cherchais moi-même un mari pour ma fille dans le monde où nous vivons.

— Veux-tu dire par là que Fernand vient trop tard? répondit Pierre.

— Non pas! mon choix n'est pas fait. J'hésite entre le nom, la fortune et la situation.

— Tu as donc trois prétendants?

— J'ai trois projets.... Léonie n'en sait rien, bien qu'elle connaisse les trois personnes entre lesquelles ma volonté indécise reste en suspens. M. le marquis de Montalais a le titre et m'ouvre un monde

qui fera de Jacques Bernard le banquier de l'aristocratie.. ; ce n'est rien, si tu veux, mais les sots se laissent prendre à ces bêtises.... M. de Bréhal, neveu d'un ministre, député lui-même, tient par toute sa famille à des hommes considérables et mêlés au mouvement des affaires publiques.... il a l'influence.... il n'en fait rien.... C'est une arme dont je lui apprendrai à se servir aussitôt que ce sera à mon profit.... M. Colombey, administrateur de plusieurs compagnies puissantes, habile, actif, riche déjà, et en passe de l'être encore plus, m'apporte une aide, un concours utile.... Quand on manie l'argent, on n'en a jamais trop.... On n'en a quelquefois pas assez, même quand on en a beaucoup.... Voilà donc les gendres qu'il me faut.... Que ferait ton fils dans cette galère qu'on appelle une maison de banque? Ce qu'il cherche, n'est-ce pas, c'est une femme, une compagne qui l'aime et se dévoue à lui comme il se dévouera à elle....

— N'est-ce pas toujours ce qu'on cherche en se mariant? répondit Pierre.

— Ah! mon Dieu! que tu es jeune pour un savant!... Eh bien! j'imagine que ce bel idéal de l'épouse, ce n'est pas ma fille qui le réalisera jamais.... Je te parle en ami: Léonie n'est pas la compagne qu'il faut à ton fils. C'est pourquoi ta demande m'a tout d'abord et si vivement contrarié. Si, maintenant, tu crois que je me trompe, ou si Fernand veut

en courir le risque, parlez l'un et l'autre, ensemble ou séparément, à ma fille, je vous y autorise, et si elle a le moindre désir de s'appeler Mme la vicomtesse de Maurs, libre à elle, je ne m'opposerai pas à ce mariage; nous ferons deux malheureux de plus. »



XVI

JULIETTE ET ROMÉO.

Pierre rentra chez lui fort triste et fort soucieux. Quelque chose lui disait que Jacques avait raison et que Fernand se trompait. Comme un semeur imprudent qui jette le blé sur une terre aride et tapissée de ronces, il avait confié son amour à un cœur sec, où la tendresse ne pouvait pas germer. Fallait-il, imposant l'autorité paternelle, l'entraîner loin de Paris et mettre l'Océan entre Léonie et Fernand? Fernand se soumettrait, mais l'épine resterait attachée à son flanc et le sang coulerait d'une blessure inguérissable. A chaque épreuve nouvelle, à chaque tristesse, à tout mécompte, n'était-il pas à craindre que Fernand ne tournât sa pensée en arrière? Combien de fois ne l'entendrait-il pas dire: « Ah! si vous l'aviez voulu.... » Léonie abandonnée aurait pour Fernand le prestige de l'inconnu, tout le charme

séduisant du rêve! Il est, au contraire, de ces expériences au-devant desquelles il faut savoir courir, que rien n'enseigne, que rien ne remplace et qui portent le fer rouge dans la plaie.

M. de Maurs fit appeler son fils.

Leur entretien fut long et sérieux. M. de Maurs ne cacha rien à Fernand de ce que Jacques lui avait dit; il l'assura que cette conviction énoncée par son vieil ami, il la partageait.

« Vous me déchirez le cœur, répondit Fernand. Cependant, me laissez-vous libre?

— Entièrement, répondit M. de Maurs.

— Alors, je lui parlerai. »

M. de Maurs avait prévu ce dénoûment.

« Tu cours au-devant d'un grand chagrin, reprit-il, mais il est de ces choses qu'on ne peut pas éviter.... Va donc! Tu sortiras de cette épreuve plus ferme et plus aguerri. Sache bien, seulement, que je verrai d'un œil moins triste tes larmes et ton désespoir que le bonheur empoisonné que tu appelles de tous tes vœux. »

Fernand avait bien le désir de parler à Léonie; mais la certitude que le repos de sa vie dépendait de cet entretien lui enlevait tout courage. Combien de fois ne parut-il pas à l'hôtel de la rue Taitbout avec la résolution de demander à Mlle Bernard ce moment d'explication devant lequel il avait jusqu'alors reculé! Il la regardait, et telle était la fasci-

nation de sa présence, qu'il n'osait plus lui parler. Un hasard devait amener ce résultat dont la pensée effrayait sa volonté.

Un jour que Léonie et Fernand se promenaient à cheval, celui que Mlle Bernard montait fit un écart prodigieux, se cabra et parut vouloir s'emporter. Un instant ébranlée, elle ramena ce jeune cheval, qui, tout frémissant d'un effort inutile, piaffait et bondissait sous elle. Deux fois Fernand avait étendu la main pour le saisir par la bride. Quand Léonie se retourna Fernand était livide.

« Mon Dieu! qu'avez-vous? dit-elle.

— Et ne le savez-vous pas? s'écria-t-il hors de lui.... J'ai cru que j'allais vous perdre! »

Léonie s'inclina avec une grâce hautaine sur l'encolure de son cheval.

« On ne perd que ce qu'on a, dit-elle; par hasard sans le savoir, m'appellerais-je Mme la vicomtesse de Maurs?

— Mademoiselle, répondit Fernand d'une voix que la tendresse faisait vibrer, mon cœur a parlé tout d'un coup, je me croirais indigne de vous si je ne vous priais de m'accorder un entretien. Le sort de ma vie entière est dans vos mains. »

Léonie se sentie touchée, mais se redressant et fronçant le sourcil:

« Ah! suis-je sotte! pensa-t-elle, encore de l'émotion! toujours de l'émotion! »

Puis, avec un sourire et un accent dont la gaieté semblait forcée :

« Mon cheval n'est pas un fauteuil commode pour causer, dit-elle, il est nerveux, et au plus beau de l'entretien il pourrait bien m'emporter vers la rivière. Vous plaît-il que nous rentrions ?

— Ah ! je suis perdu ! » pensa Fernand.

Il répondit par un sourire au sourire de Léonie et la suivit.

Ils n'échangèrent plus un mot de la chose qui les occupait. Quand ils furent à l'hôtel, Léonie prit le bras de Fernand et passa dans le jardin.

« Je ne vous dirai pas que je ne savais rien, dit-elle, vous ne me croiriez point. Pourquoi d'ailleurs ferais-je l'écolière avec vous ! Vous n'avez rien à m'apprendre que je n'aie deviné.... L'attitude que j'ai gardée avec vous est un sûr indice que je suis prête à vous entendre sans irritation. Parlez donc sans crainte.

— Ah ! que vous dirais-je, répondit Fernand, sinon que ma vie est à vous et que la seule félicité que j'ambitionne est de vous la consacrer ! »

Léonie s'assit sur un banc, au détour d'une allée.

« Je sais, reprit-elle ; mais c'est un peu là, j'imagine, le langage de quiconque offre sa main à une femme. J'ai fort peu lu de romans, ne sachant rien qui me semble et plus fade et plus faux. Dégageons

donc de cet entretien les lieux communs, es phrases toutes faites; n'y mêlons pas surtout la poésie, et voyons au ond des choses. Comment, s'il vous plaît, prétendez-vous arranger cette vie que vous avez le désir de me consacrer? »

Ce n'était pas la réponse qu'attendait Fernand; il aurait souhaité ou plus de réserve ou plus d'émotion. Les mots qui tombaient des belles lèvres de Léonie avaient des griffes qui lui déchiraient le cœur.

« Ah! si vous m'aimiez comme je vous aime, le demanderiez-vous? s'écria-t-il; vous êtes riche et je ne le suis pas.... Ce n'est donc pas une vie éclatante que je vous offre.... Mais si tout l'amour d'un cœur enivré de votre présence et plein de vous peut entrer pour quelque chose dans vos espérances.... prenez le mien, je vous le donne. »

Le bout du pied de Mlle Bernard gratta le sable du sentier avec impatience.

« Très-bien! reprit-elle; je crois volontiers que le mien appartiendra à celui que j'épouserai.... Mais enfin, M. Bernard, mon père, qui aime Mme Bernard, ma mère, fait quelque chose; il a un état, une profession.... que ferez-vous?

— J'ai une terre que M. de Maurs a achetée dans le Maine; le pays est beau, pittoresque, avec un coin de sauvagerie qui ne déplaît pas; le domaine est vaste, il y a beaucoup de bien à faire alentour;

je m'adonnerai à l'agriculture.... Vous serez aimée et bénie par tous les pauvres gens de l'endroit, dont vous m'aurez aidé à soulager les misères, à développer le bien-être.... Un temps, chaque année, nous voyagerons.... Ensemble nous verrons l'Italie, la Suisse, l'Espagne, les plus belles contrées, les plus fameuses, celles que le génie de l'homme a rendues célèbres, celles que la main de Dieu a faites magnifiques. Nous n'oublierons pas la grande ville où je vous ai connue. Ne faut-il pas que l'esprit se retrempe et se fortifie dans ce milieu où l'intelligence a son rayonnement? La campagne, les arts, la lecture, les grands spectacles de la nature et du travail qui la féconde rempliront notre vie. Dans la solitude et dans la foule, vous serez près de moi; que ne puis-je ajouter je serai près de vous! n'est-ce pas ainsi que vous avez compris cette existence à deux qui, pour mon cœur, serait la plus heureuse et la plus idéale? »

Cette fois, le joli pied de Mlle Bernard ne grattait plus le sable, il le battait.

« Vous êtes poëte, monsieur le vicomte, dit-elle d'une voix où perçait l'ironie. On n'a pas, je l'avoue accoutumé mes oreilles à ce langage. Je suis plus faite aux choses mesquines qui ont porté mon père au sommet de quelques millions.... Je ne vois pas trace de ces choses dans le tableau que je m'efforce de comprendre, sans trop y réussir cepen-

dant. Agriculteur, c'est bien.... banquier ce serait mieux.

— Moi, banquier? s'écria Fernand.

— Et pourquoi non?

— Eh! mademoiselle, on ne s'improvise pas millionnaire! reprit-il avec une nuance d'impatience.

— On le devient.... Si la banque vous effraye, on peut être maître de forges, armateur, agent de change, manufacturier, filateur, que sais-je! Paris est une mine, on creuse.

—Ah! Léonie, vous ne m'aimez pas!

—Je n'en sais rien, » répliqua Léonie sèchement.

Elle se leva. Un silence se fit. Ils étaient plus complétement séparés, après ce court entretien, qu'ils ne l'étaient la veille. Fernand avait le cœur serré. Léonie était debout devant lui, dans une attitude irritée et froide; plus de sourire sur les lèvres, mais l'éclair dans les yeux. Fernand se redressa.

« Vous me connaissez tout entier, reprit-il; je n'ajouterai ni ne retrancherai rien à ce que j'ai dit. Ce que vous avez entendu, c'est moi-même. Quelle pensée, à présent, je ne dis pas quelle espérance, me permettez-vous d'emporter? »

— Je réfléchirai, » dit Léonie.

Fernand salua Mlle Bernard et se retira lentement.

Au moment où finissait cette conversation, M. de Maurs, qui sortait de chez Jacques, rencontra son fils dans une espèce de galerie qui séparait le jar-

din des appartements de réception. Fernand était très-pâle. Par la grande porte ouverte on voyait Léonie debout sur le perron du jardin. Une lumière dorée l'enveloppait et faisait comme une auréole autour de sa tête nue. Elle avait le teint allumé, les narines frémissantes. Elle caressait des lèvres une fleur qu'elle tenait à la main. Jamais elle n'avait paru plus belle aux yeux attristés de M. de Maurs. Mais quel contraste entre ce visage altier, cette attitude superbe et la douleur empreinte sur tous les traits de Fernand! Elle était triomphante comme une actrice entourée de fleurs, et dont le regard enflammé domine une foule enivrée; il était abattu comme une victime que des juges implacables viennent de frapper.

M. de Maurs s'empara du bras de Fernand.

« Eh bien? lui dit-il.

— Je lui ai parlé, répondit Fernand.

— A présent?

— Tout à l'heure. »

M. de Maurs serra le bras de son fils et l'entraîna hors de la galerie. Léonie était toujours à la même place et dans la même attitude.

« Qu'a-t-elle répondu? continua M. de Maurs avec effort.

— Ah! soyez heureux, mon père! s'écria Fernand d'une voix sourde.... jamais Mlle Bernard ne sera ma femme.

— Elle te l'a dit!

— Non.... elle s'est tue! mais dans un pareil moment ne rien me dire, n'est-ce pas tout me dire? Peut-être a-t-elle voulu m'épargner, hélas! son silence m'a tout appris! »

Jamais M. de Maurs n'avait vu son fils dans un pareil état. Il avait la pâleur des spectres. Ses lèvres blanches tremblaient. M. de Maurs lui saisit la main.

« Es-tu mon fils? s'écria-t-il, t'ai-je habitué à toutes les secousses et à tous les hasards d'une vie errante pour qu'un premier coup t'abatte? Tu l'aimes! Et qui n'a pas aimé? et qui n'a pas eu le cœur brisé? et qui, tout saignant, n'a pas frappé la terre du pied en criant : debout! comme une sentinelle en présence de l'ennemi? Va! j'ai eu dans mon passé un de ces jours terribles, que rien n'efface plus de la mémoire. J'ai tenu dans mes bras, inerte et froide, une femme — ta mère, Fernand, — que j'aimais de toutes les forces de mon âme.... j'ai cru que mon cœur allait se rompre sous l'étreinte de cette douleur sans nom! et cependant je me suis relevé, et si je pleure encore celle qui n'est plus, je n'ai pas failli du moins aux devoirs austères de la vie.... Cette femme que tu perds est-elle la seule femme au monde, et n'es-tu pas dans l'âge où tout recommence, où rien ne meurt? Regarde devant toi, et marche sur ta douleur comme le pèlerin ro-

buste qui repousse du pied le caillou contre lequel il vient de se heurter.... Debout donc, et en avant! »

Fernand releva son front.

« Je pleure, mais je suis votre fils.... Ne craignez rien! » dit-il.

XVII

LES CANDIDATS AU MARIAGE.

Le même jour, et peu d'instants après, Jacques faisait prier sa fille de descendre dans le jardin, où elle avait rencontré Fernand. Quand elle y parut, elle avait encore quelque chose de cette animation où son explication avec le fils de M. de Maurs l'avait laissée. Jacques regarda Léonie en silence; une émotion, dont il n'était pas le maître, remuait ses entrailles.

« J'ai à te parler d'une affaire sérieuse, la plus importante de la vie d'une femme, lui dit-il, de ton mariage. »

Les yeux de Léonie étincelèrent.

« Je vous écoute, mon père, répondit-elle.

— Mon choix n'est pas encore arrêté, poursuivit Jacques; il dépendra de toi de le fixer; j'ai con-

fiance dans ton jugement.... Tu n'es pas de ces jeunes filles timides qui ont grandi à l'ombre d'un couvent, qui ne savent rien du monde et qui attendent qu'on leur présente un mari pour donner docilement leur main à un inconnu, quel qu'il soit; tu as pu réfléchir et comparer.... Tu n'es pas romanesque et perdue dans les songes.... Nous examinerons ensemble et froidement lequel, parmi les jeunes gens qui t'entourent, assurera le mieux, je ne dis pas ton bonheur, — mot sonore et creux, — mais ta position, et t'offrira les meilleures garanties d'avenir. Je te parlerai dans toute la sincérité de mon affection. A ton tour, me promets-tu la plus entière franchise?

— N'auriez-vous pas tous les droits à cette franchise que mon intérêt la commanderait. Je ne suis pas assez maladroite ni assez vaine pour me passer du secours de votre expérience. Parlez donc sans crainte.... je suis votre fille.

— Hélas! murmura Jacques, mais si bas que Léonie ne put l'entendre.

« Le fils de mon ami d'enfance, de M. de Maurs, ne t'a-t-il pas ouvert son cœur? reprit-il presque aussitôt.

— Oui, ce matin, répondit Mlle Bernard; je n'éprouve même aucun embarras à vous avouer que dans les premiers temps sa présence et l'amour qu'il paraissait avoir pour moi m'avaient émue.... La

pensée d'une union avec lui s'était présentée à mon esprit.... Il a des qualités que je ne conteste pas et que vous-même semblez apprécier.

— C'est vrai.

— Seulement je n'ai pas trouvé dans cet aimable jeune homme celles qui me paraissaient indispensables pour faire de cette association, qu'on appelle un mariage, une chose profitable pour la communauté. Je l'ai écouté attentivement lorsque, pour me servir de votre langage, il m'a ouvert son cœur. Déjà, je le confesse, j'étais en garde contre moi-même et par cela seulement qu'un trouble intérieur m'agitait. On m'a appris à me méfier de ces premiers mouvements si fertiles en sottises. J'exigeais donc et d'autant plus de Fernand, que j'étais mieux disposée en sa faveur. S'il m'avait dit : « Pour vous « je tenterai l'impossible; faut-il découvrir une mine, « improviser un chemin de fer, défricher une forêt, « conquérir un portefeuille, équiper une flotte, as- « socier ma vie à quelque grande idée d'où la for- « tune puisse couler comme le sang d'une veine « généreuse; faut-il être riche ou puissant, com- « mandez!... » Sans croire à l'exagération de ces paroles, peut-être aurais-je été entraînée.... Mais non, l'expression d'un amour passionné seulement, rien de positif et de réel; des rêves, des chimères, un élan sincère, je le veux bien, mais vague; toute l'ardeur d'un esprit jeune, et pas un mot qui pût

me faire comprendre clairement quels étaient ses projets.... Ce que j'ai vu de plus net dans cette explication,—j'allais presque dire une tirade, —c'est une confuse envie de m'emmener au loin, je ne sais où, à la campagne, pour y vivre à deux. Bref, le langage de M. le vicomte de Maurs m'a rappelé certaines paroles de ces livres qu'on feuillette au hasard entre deux bals, qui passent pour des œuvres impérissables de l'imagination, mais qui, pour ma part, m'ont toujours paru tout pleins d'extravagances et dictés par la folie. Il m'a pressée de m'expliquer.... J'ai répondu que je réfléchirais.

— Et tu as réfléchi?

— Oui, mon père.

— Ainsi, tu renonces à Fernand?

— Tout à fait.

— Sans regret?

— Le regret ne fait rien à l'affaire. Me blâmez-vous de cette résolution?

— Non. Je l'avais même prévue.... car je ne te cacherai pas que M. de Maurs m'avait parlé des intentions de son fils.... Je crois, cependant, que personne ne t'aimera plus que lui. »

Léonie regarda son père avec l'expression d'un profond étonnement. Il lui semblait que M. Bernard s'était exprimé tout à coup dans une langue étrangère.

« Eh bien! dit-elle, l'amour a-t-il jamais figuré dans les clauses d'un contrat?

— Alors, reprit Jacques, parlons des personnes qui m'ont demandé ou fait demander ta main. Il y en a plusieurs. Je t'en épargnerai la nomenclature. Elle flatterait certainement ton amour-propre, mais pourrait aussi te paraître longue et fastidieuse. »

Léonie sourit.

« Quelle dot m'accordez-vous, mon père? dit-elle.

— Deux millions.

— Passons la nomenclature.... elle serait trop longue.... et arrivons aux seuls candidats dont nous pouvons causer sérieusement.

— Volontiers; mais d'abord n'as-tu, toi-même, aucune préférence? N'as-tu fait aucun choix?

— Il y avait Fernand; il n'y a plus personne.

— Bien. Trois noms figurent en tête de la liste que je veux te soumettre.... Ta décision entraînera la mienne. Il y a d'abord, pour suivre l'ordre alphabétique, M. de Bréhal.

— Le neveu du ministre?

— Lui-même. Il a les manières élégantes, le ton du monde, l'esprit alerte et prompt, l'humeur accommodante, ce poli des choses et des êtres que le frottement a usés. Tu connais ses relations avec les hommes du jour; son influence peut être réelle, quoiqu'il ne s'en serve pas. Il aurait vite, s'il le voulait bien, un pied dans les grandes affaires dont la direction appartient au gouvernement. M. de Bréhal est un instrument qui n'a pas encore été ai-

guisé, mais le métal et la trempe y sont. La fortune n'est pas considérable.... une vingtaine de mille francs de rente au plus.

— Une bagatelle.... en somme, j'épouserai une influence ?

— Précisément.

— Continuons, mon père.

— Le second, toujours dans l'ordre alphabétique, est M. Colombey. Tu l'as vu souvent à nos réceptions du mardi. Ce n'est pas tout à fait un gentilhomme, mais il est facile et souple dans ses relations, clairvoyant et résolu en affaires. Les richesses qu'il a amassées en quelques années prouvent plus en faveur de son intelligence que vingt discours. C'est l'homme de France qui a le coup d'œil le plus sûr ; mais les plus habiles se trompent quelquefois, et il est téméraire. En deux bonds il peut se ruiner.... Un jour aussi il peut être le maître de la Bourse. Son nom se trouve mêlé à toutes les grandes entreprises financières.... Il aime le plaisir et ne compte pas. Sa caisse sera la tienne.

— Bien ! cette fois j'épouserai une position, — non, je me trompe, — un coffre-fort. Et le troisième candidat à présent ?

— Le troisième est M. le marquis de Montalais.

— Un homme charmant.

— Sa famille occupe le premier rang parmi les plus considérables du faubourg Saint-Germain ;

avec lui tu entreras dans le monde le plus brillant de Paris, les salons les plus aristocratiques te seront ouverts. Tu passeras six mois de l'année dans une terre dont tu feras les honneurs aux gentilshommes de la province; l'hiver, tu donneras des bals dans ton hôtel de la rue Saint-Dominique. M. le marquis de Montalais, que j'ai sondé, ne me paraît pas de ces hommes indomptables qui disent : périssent les colonies plutôt qu'un principe! Il courberait la tête galamment pour passer sous les fourches caudines d'une ambassade.... On peut y songer. Donc avec lui tu serais marquise et ambassadrice.

— En résumé, c'est un nom que vous m'offrez.... et en sus, en espérance, un habit brodé?

— Un beau nom, j'ajouterai un nom honorable. »

Léonie croisa les mains sur ses genoux.

« A présent, dit-elle, il faut conclure.

— J'ai ajourné ma réponse à la fin de la semaine; tu as trois jours pour te décider.

— A quoi bon trois jours? »

Mlle Bernard garda le silence quelques instants comme une personne qui rassemble ses idées. Jacques se taisait. Relevant enfin la tête et jetant sur son père un regard froid et profond :

« Chacun des prétendants qui recherchent votre alliance a des avantages particuliers, dit Léonie,

mais ils ne les ont pas égaux. M. de Bréhal est un homme répandu partout. Un jour il parie aux courses, le lendemain il dépose son vote dans l'urne du Corps législatif.... un temps viendra où il sera peut-être sénateur, ministre même.... c'est quelque chose.... Mais les racines où sont-elles? Que son oncle apprenne un matin que le portefeuille rouge qui fait sa toute-puissance est donné à un autre, que devient le neveu? Adieu l'influence.... l'homme politique disparaît, et il reste un oisif dont vous auriez grand'peine à tirer parti.... à moins que vous ne l'employiez à diriger votre écurie!... Ce n'est pas tout. Les quelque vingt mille francs de rentes qu'il peut avoir, et on exagère toujours tout, pèsent d'un poids bien léger dans la balance de la vie mondaine. Sans être magicienne, on peut assurer que le budget de M. de Bréhal est obéré. Il doit avoir des fins de mois difficiles. Il me semble que ma main n'est pas faite pour payer des dettes.

— Il faut donc rayer le nom de M. de Bréhal de la liste?

— Je le crois.

— Il n'y a plus, maintenant, que M. le marquis de Montalais et M. Colombey.

— M. de Montalais est un parfait galant homme qui porte avec distinction un nom considérable. Je ne sais personne qui mieux que lui sache offrir un

bouquet, tourner avec grâce un compliment, se présenter, s'asseoir, causer et sortir ; il est brave et fort recherché dans le meilleur monde.....Il y a quelque vingt ans, je n'aurais pas hésité, et c'eût été avec joie, avec ivresse que je me serais appelée Mme la marquise de Montalais ; j'aurais trouvé la pairie dans ma corbeille de noces !... Comprenez-vous ? la pairie !... Mais, mon père, combien n'ai-je pas rencontré de gentilshommes, et je parle des plus huppés, faisant antichambre chez vous ? Combien n'ai-je pas vu de noms illustres, plus fameux cent fois que celui qui m'est proposé, solliciter la faveur d'être compris dans un conseil d'administration dont la présidence était réservée à des financiers ? Le parchemin, l'épée, le blason s'inclinaient devant le billet de banque ! Je ne suis plus disposée à l'éblouissement. Marquise tant qu'il vous plaira ; mais le marquis mon mari pourrait fort bien, comme tant d'autres qui sont comtes ou barons, passer ses journées à glaner péniblement dans le champ où vos pareils moissonnent. Pourquoi donc ramasser des épis lorsqu'on peut faucher des gerbes ?... Il est une autre considération qui me décide, et celle-ci je la puise dans les notions du plus vulgaire bon sens. Il peut se faire que M. le marquis de Montalais ait la pensée que l'offre qu'on m'a faite de l'épouser soit un grand honneur pour moi. Peut-être sa famille voudra-t-elle me le faire sentir

et me traiter avec des airs de hauteur et de protection.... je n'ai pas un caractère à le supporter. L'honneur, à mon sens, et s'il n'y a pas honneur, le profit vient de moi. J'apporte le moyen, l'instrument, la clef d'or qui ouvre tout; que me donne-t-on en échange? un titre creux, un titre qui n'apporte plus de privilége, sans effet, sans autre conséquence qu'une vaine hérédité qui ne mène à rien. A quoi bon réfléchir! Avec M. de Montalais, je serai marquise, rien que marquise. C'est joli, mais ce n'est pas assez.

— Donc, tu choisis M. Colombey?

— C'est le plus sage, et j'ajouterai le plus solide, si vous avez la précaution d'immobiliser une portion considérable de sa fortune et de placer ma dot en immeubles inaliénables. C'est un moyen de consolider le terrain mouvant de la spéculation sur lequel marche M. Colombey.

— Le régime dotal que tu me conseilles n'est pas dans les habitudes de Paris; je dirai plus, il n'est pas dans les usages, dans les nécessités du monde où nous vivons. M. Colombey, tu sembles l'oublier, n'est pas un propriétaire.... il est en plein dans les affaires.... il ne vit pas de son revenu.... il lui faut une fortune liquide pour qu'il puisse la manier à sa guise.

— J'entends bien; cependant nous reparlerons de tout cela.

— Ainsi je puis congédier M. de Bréhal et M. le marquis de Montalais, et agréer M. Colombey?

— Aujourd'hui même si vous voulez. »

Jacques embrassa sa fille et ils se séparèrent.

Quelques heures après, Léonie faisait appeler Marcelle dans sa chambre.

« Qu'est-ce? demanda Marcelle, qui trouva la fille de Jacques Bernard debout devant un grand miroir, essayant de longs voiles de dentelles qu'elle attachait sur sa tête et drapait autour de ses épaules.

— Je t'ai fait venir pour t'apprendre une grande nouvelle, dit Léonie; je me marie. »

Marcelle devint toute blanche.

« Ah! murmura-t-elle, et l'ouvrage qu'elle tenait à la main s'échappa de ses doigts.

— Tu as vu vingt fois l'homme que je dois épouser, devines-tu qui ça peut être? » reprit Léonie.

Marcelle n'avait qu'un nom sur les lèvres, un nom dans le cœur, mais rien au monde n'aurait pu le lui faire prononcer.

« Non, répondit-elle d'une voix faible, je ne devine rien.

— Je me suis décidée aujourd'hui, poursuivit Léonie, et c'est après avoir vu Fernand.... »

Marcelle se traîna vers un fauteuil; ses jambes la portaient à peine. Si Mlle Bernard avait été moins occupée de ses voiles et de l'effet que cette coiffure produisait sur sa tête, elle aurait certainement re-

marqué la décomposition des traits de sa compagne. Marcelle avait des bourdonnements dans les oreilles et comme un nuage devant les yeux.

« Tu ne dis rien ? ajouta Mlle Bernard en s'enveloppant dans les plis de la dentelle.

— Si tu dois être heureuse, répondit Marcelle, je me réjouirai avec toi de ce mariage.

— Heureuse, je ne sais pas.... je serai riche. »

Marcelle se dressa d'un bond.

« Mais ce n'est donc pas M. Fernand de Maurs que tu épouses ? s'écria-t-elle.

— Fernand ?... Eh ! non !

— Ah ! Dieu ! il t'aime et tu ne l'épouses pas !

— Bon ! voilà que tu parles comme un roman !... Eh ! ma chère, s'il fallait épouser tous les gens qui nous aiment, que de pauvres diables on aurait pour maris ! »

Marcelle ne répondit pas à Léonie ; elle appuyait la main sur son cœur pour en comprimer les battements ; son visage rayonnait d'une joie sans égale ; mais, craignant que Mlle Bernard ne s'en aperçût, elle se rassit, le front dans la main.

« Eh bien, continua Léonie, tu ne me demandes plus le nom de mon fiancé ?

— J'y songeais, répondit Marcelle, dont la pensée heureuse se perdait dans mille rêves ; ainsi ton fiancé s'appelle ?...

— M. Colombey ; il a des millions. »

Une sorte de réaction se produisit dans l'esprit de Marcelle en apprenant le nom de la personne à laquelle Fernand était sacrifié; quelque chose de généreux, qui avait sa source dans la partie la plus haute de son être, se révolta; par ce qu'elle venait de souffrir, elle comprit ce que Fernand souffrait, et de quels déchirements sans nom il serait la victime. Elle étouffa la joie qui bouillonnait dans son cœur, et, indignée contre elle-même d'avoir cédé à ce sentiment d'égoïsme qui avait été le plus fort et l'avait dominée un instant :

« As-tu bien réfléchi? s'écria-t-elle, s'il en est temps encore, songe à Fernand.... tu sais s'il t'aime! depuis qu'il te connaît, n'es-tu pas tout pour lui?... Fais un geste, dis un mot et il t'aimera toute sa vie!

— Tu es folle, » répondit Léonie.

Elle regarda la pendule.

« Six heures! reprit-elle, et je n'ai pas encore commencé ma toilette pour le dîner!... Tu sais que nous avons du monde, aide-moi donc. »

Marcelle ne répondit plus, mais tandis qu'elle apprêtait la robe et les bijoux de Léonie, ses joues étaient en feu et ses mains tremblaient.

Le soir même, M. Colombey et Fernand se rencontrèrent dans les salons de Jacques. M. Colombey, debout à l'angle de la cheminée, causait avec Léonie. Fernand salua Mlle Bernard. Elle lui répondit par un léger mouvement de la tête.

« Tout est conclu, dit Jacques à M. de Maurs. Vois-tu là bas, ce monsieur blond, tirant sur le roux, un peu chauve, qui est auprès de ma fille ?...

— Ce monsieur dont un habit bleu à superbes boutons d'or comprime, sans la dissimuler, la taille un peu replète ?

— Précisément. Eh bien ! M. Colombey sera mon gendre.

— Faut-il que je t'en fasse mon compliment ?

— Ce n'est pas la peine.... Le mariage de Léonie n'est dans ma vie qu'une affaire de plus ; tout ce que je puis dire pour décharger ma conscience du reproche que tu pourrais m'adresser, c'est que je n'ai pas tyrannisé ma fille; seule elle a décidé. »

M. de Maurs chercha des yeux Fernand ; il était à l'écart, causant avec un ingénieur, les yeux tournés du côté de la cheminée, près de laquelle deux ou trois personnes s'entretenaient avec Léonie et M. Colombey. Le comte prit son fils par le bras.

« J'ai cédé à ton désir en venant ce soir ici, dit-il ; à toi de me prouver que je n'ai pas eu tort. Tu ne peux pas détacher tes yeux d'un groupe que je vois là-bas. As-tu bien tout compris? »

Fernand, qui était fort pâle, devint blême.

« C'est donc vrai ? murmura-t-il.

— Très-vrai.

— Ce matin elle m'écoutait encore, et ce soir !... »

Un soupir qui semblait venir du fond des en-

trailles souleva la poitrine de Fernand, mais, les narines gonflées, et assurant sa voix :

« Son inflexible dureté me donnera du courage, reprit-il. Je ne vous dirai pas que je ne l'aime plus.... pourquoi mentir? mais je vaincrai cet amour, et fallût-il broyer mon cœur, un jour il n'en restera que des cendres ! »

Bientôt après, le mariage de Mlle Bernard et de M. Colombey fut annoncé publiquement. Tout le monde entoura les deux fiancés, et on commença la longue série des compliments. Fernand, que son père observait, se présenta l'un des premiers devant Léonie.

« Personne plus que moi ne fait des vœux sincères pour votre bonheur, » dit-il d'une voix claire.

Et, saluant M. Colombey :

« L'homme que vous avez choisi est tout à fait digne de vous, ajouta-t-il.

— Ah! monsieur, murmura M. Colombey en s'inclinant, c'est trop d'éloges ! »

Mlle Bernard comprit le sens ironique de ces quelques mots et devint pourpre.

« L'insolent ! » murmura-t-elle en mordant ses lèvres.

Puis, le suivant du regard pendant que Fernand s'éloignait :

« Il a du moins du caractère, » pensa-t-elle.

Marcelle n'avait pas quitté Fernand des yeux de-

puis son entrée dans le salon. Aucune des émotions que trahissait le visage du jeune homme n'avait échappé à son attention.

« Comme il l'aime! » pensait-elle quelquefois.

Un instant elle le vit si pâle, si déchiré, avec tant de fièvre dans le regard que, s'approchant de lui malgré elle et entraînée par un mouvement impétueux, elle s'empara de sa main.

« Il vous reste une amie! » dit-elle.

Des larmes que le désespoir n'avait pu faire couler brillèrent dans les yeux de Fernand. Il serra la petite main qui tremblait dans la sienne.

« Ah! dit-il, j'en guérirai, puisque je n'en suis pas mort! »

Ce premier mouvement, qui suit une déclaration, terminé, et lorsque déjà les salons commençaient à se vider, Auguste prit à part M. Colombey :

« A ce que je vois, dit-il, vous êtes mon beau-frère, à présent?

— Certainement, répondit le spéculateur.

— Alors, je puis vous parler à cœur ouvert, comme à un membre de la famille?

— Sans contredit.

— Eh bien! mon cher, prêtez-moi deux mille écus.

— Demain, ils seront chez vous, » répondit le fiancé de Léonie.

M. Colombey, pris à l'improviste, s'était exécuté;

mais le financier n'était pas homme à tirer six billets de mille francs de sa poche sans quelques précautions. S'il devait les perdre, au moins voulait-il savoir pourquoi. A son tour il attira Jacques Bernard dans l'embrasure d'une fenêtre et lui raconta l'entretien fort court, mais très-clair, qu'il venait d'avoir avec Auguste.

« Nous avons échangé dix paroles et ça m'a coûté six mille francs, dit M. Colombey.

—Déjà ! Eh ! eh ! mon fils ne perd pas son temps ! » répondit Jacques.

M. Colombey se mit à rire.

« Ces petits emprunts sont-ils donc dans les habitudes de mon futur beau-frère ? reprit-il.

— Un peu.

— Et vous êtes son père ! » répliqua le spéculateur avec l'expression d'un étonnement naïf.

Jacques Bernard haussa les épaules.

« Perdre de l'argent, ça peut n'être rien ; toute la question est de savoir comment on le perd !... Mon fils a la monomanie des chevaux.... il fait courir.... et se fait battre sur tous les champs de course de l'Europe.... Si ce n'était que coûteux, ce ne serait pas grand'chose.... mais c'est bête et ridicule. Je fais semblant de crier bien haut quand Auguste puise dans la caisse, après une promenade malheureuse à Chantilly. Il n'est pas très-brave, et cela lui fait peur. Ma colère feinte se traduit en économies, et

c'est autant de gagné. Quelquefois, pressé par le besoin d'argent et retenu par la peur que je lui inspire, il contracte de légers emprunts.... on me prévient toujours.... et je rembourse en secret.... Donc, prêtez-lui dans l'occasion, vous ne perdrez rien.... mais ne lui épargnez pas les remontrances et les sermons.

— C'est dit.... peu d'argent et beaucoup de paroles. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

PARIS — TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET Cie
rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

LES MISÈRES

D'UN

MILLIONNAIRE

II

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

LES MISÈRES

D'UN

MILLIONNAIRE

PAR

AMÉDÉE ACHARD

TOME SECOND

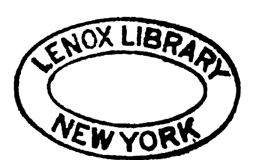
PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

(Près de l'École de médecine)

1861



LES MISÈRES

D'UN MILLIONNAIRE.

XVIII

UN FILS DE FAMILLE.

Auguste Bernard avait à cette époque de vingt-cinq à vingt-six ans. C'était, il faut bien le dire, un esprit sans portée, dans lequel on voyait réunis, tout à la fois, une vanité puérile, le goût de paraître et un penchant très-marqué à l'économie, pour ne rien dire de plus. Ses meilleurs amis ne se rappelaient pas qu'il leur eût offert à dîner, bien que le geste de mettre la main à la poche lui fût familier; il est vrai qu'il n'en tirait jamais rien. En revanche,

pas de course et de spectacle, point de fête où on ne le vît, faisant le glorieux. Il avait, à l'année, une stalle à l'Opéra, et parlait volontiers, le soir, dans les coulisses ou dans le monde, de la vie folle qu'il menait. Cette vie n'avait d'extravagant que l'étiquette. Elle était fort régulière dans sa sottise, et ne frayait avec la prodigalité gentilhommière que le fils du millionnaire affichait que par le côté du sport. Auguste avait une écurie, Auguste avait des jockeys à sa solde; c'était la seule chose qui l'induisît en dépense, mais la seule aussi par laquelle sa plate vanité eût satisfaction.

A l'époque des courses, lorsque la plaine de Satory et la pelouse aristocratique de Chantilly reçoivent la visite de la jeunesse oisive de Paris, mêlée aux chevaux fameux et aux jockeys illustres, Auguste avait une façon de frapper, du talon de ses bottes, l'herbe de la prairie, d'assurer son lorgnon sous le sourcil gauche, d'enfoncer ses mains, armées d'une canne légère, dans les poches d'un paletot venu de Londres, de saisir par le bridon un cheval de sang et de le conduire sur la piste, d'entrer dans l'enceinte du pesage, de grimper au plus haut de la tribune officielle, au moment où le signal du départ était donné, de circuler parmi les voitures rangées le long du champ de course, de saluer de la main les personnes équivoques qu'on voyait debout sur les coussins des calèches découvertes, et de parler anglais à tout venant qui témoignait d'une joie sans

égale et d'un bonheur parfait. Il parlait anglais dès le matin, il parlait encore anglais le soir, il parlait anglais aux gendarmes, il poussait mille acclamations en anglais, il riait et soupirait en anglais. Il aurait voulu que l'univers entier le vît inscrivant ses paris sur un calepin, et tournait la tête avec l'activité d'un oiseau qui cherche un moucheron, pour découvrir si on le regardait. C'était l'heure triomphante de sa vie, le moment suprême où, de bonne foi, il se croyait quelque chose. Dans ces circonstances solennelles, Auguste commençait volontiers ses discours par cette formule qu'il trouvait du meilleur goût : « Nous autres gentilshommes !... »

Le reste était à l'avenant.

L'écurie d'Auguste perdait toujours ; mais Auguste s'obstinait à s'entourer de chevaux qu'il élevait à grands frais. Le plus clair des bénéfices qu'il tirait de la part d'intérêts que son père lui avait réservée dans sa maison de banque, y passait, mais il y trouvait un prétexte de se rendre chaque année à Epsom et à Ascott. C'était pour lui une félicité à nulle autre pareille que de parler de ses voyages d'outre-Manche. Il n'allait en Angleterre que pour en revenir. Mais en cela Auguste obéissait à une mode plus répandue qu'on ne le croit généralement. Que de gens qui ne font les choses que pour en parler ! Combien qui acceptent avec un empressement merveilleux les plus pénibles déplacements, les plus inutiles

corvées, celles qui répondent le moins à leurs instincts, que pour avoir le droit de les raconter! Ainsi, dans une mesure, était Auguste. Sur le fin gazon des terrains de courses d'Angleterre, il pensait aux récits qu'il ferait en France. De retour sur le boulevard, ou dans le foyer de la danse à l'Opéra, il prenait des attitudes pour dire à un attaché d'ambassade ou à quelque danseuse maigre :

« Mon ami, lord C..., me disait l'autre jour à New-Market.... »

Cela lui remplissait la bouche. Le monde pouvait crouler, Auguste avait accompli son œuvre.

Hors de son écurie, et rentré dans les conditions ordinaires de la vie, Auguste fermait les cordons de sa bourse; il ne voyageait pas, il ne lisait pas, il n'aimait pas; il était de la tête aux pieds un pauvre garçon qui aurait été fort en peine de gagner mille écus, bon an mal an, sur le pavé de Paris. Livré à lui-même, une place de commis eût été son bâton de maréchal. Il avait pour tout mérite celui de calculer vite et bien et d'additionner les larges colonnes d'un grand-livre avec une certitude et une rapidité qui défiaient les plus experts; mais on aurait vainement fouillé dans son cerveau pour y trouver une idée juste ou pratique. De ce côté-là rien, ni invention, ni entendement; Jacques Bernard avait, à différentes reprises, tenté de lui confier la direction de certaines affaires qu'il avait d'abord lancées et que le nombre et

la variété de ses occupations ne lui permettaient pas de suivre personnellement; Auguste avait fait preuve d'une si radicale incapacité que Jacques dut se résigner à lui confier seulement un travail qui n'avait d'importance qu'à la surface et dont il se réservait encore la surveillance. Auguste était donc dans la maison comme un paon; il faisait la roue et ne rendait point de services.

On comprendra aisément que le nom qu'il portait et cette réputation justement méritée de richesses qui entourait la maison de Jacques Bernard fissent d'Auguste, jeune et très-répandu dans le monde remuant de Paris, le but et en quelque sorte le point de mire des attaques intéressées d'une foule de personnes dont l'existence aventureuse et les appétits voraces rappellent ces fameux flibustiers qui, jadis, levaient tribut sur les mers. On ne lui épargnait ni les assauts ni les embuscades; on lui livrait bataille dans son cabinet et à l'Opéra, sur les champs de courses et au bal; mais on peut dire que les belles personnes, si promptes à tenter la conquête ou le pillage des fils de famille, en avaient été jusqu'alors pour ous les frais de la guerre.

Sur le chapitre des séductions, Auguste était invulnérable, non pas qu'il fût insensible aux grâces des Parisiennes qui entreprenaient une campagne contre la liberté de son cœur, mais il avait fait deux parts de sa vie; dans l'une, il mettait sa personne;

dans l'autre, son portefeuille; la capture de l'une n'entraînait pas, tant s'en faut, la capitulation de l'autre. Telle autrefois une garnison, forcée de quitter une citadelle battue en brèche, se retirait bannières hautes dans un donjon dont elle défendait victorieusement les approches.

La défaite des aventurières les plus fameuses n'avait pas découragé leurs rivales; bien plus même, l'amour-propre venant en aide à leur bonne volonté, un échec bien avéré était le point de départ et la cause déterminante de dix nouvelles tentatives. Quelle femme, en se mirant dans une glace qui lui renvoie son image savamment préparée pour la lutte, ne se croit pas appelée à triompher des résistances les plus obstinées? Celles-là même qui n'ont pas encore été vaincues sont les plus menacées. Elles ont la dangereuse conviction de leur infaillibilité. Quelle fille d'Ève n'est pas d'ailleurs assurée de sa supériorité sur ses compagnes et ne tente pas avec orgueil d'asseoir son empire sur un cœur libre encore de toute domination? Beaucoup de femmes, les Parisiennes surtout, s'imaginent volontiers que le monde tourne autour d'elles, et que le soleil attend, pour briller, que leurs paupières se soient ouvertes.

Auguste profitait sans peur et sans relâche des bénéfices galants que lui offraient ces tendances de l'esprit féminin. Il n'en avait aucun soupçon, n'ayant jamais pris la peine de réfléchir; il lui suf-

fisait d'en savourer les effets sans remonter aux causes.

Jamais voyageur ne parcourut à moins de frais ce royaume de Tendre, dont les plus habiles proclament ruineuse la visite. Il en traversait les provinces en monarque, et ne rencontrait pas de frontières qui pussent le retenir. On ne demandait rien à qui pouvait tout donner. Si la conquête de Vénus coûta, dit-on, une pomme au berger de l'Olympe, la conquête des héroïnes les plus expérimentées et les plus célèbres de Paris ne coûta qu'une promesse, c'est-à-dire moins que rien, au jeune capitaliste de la rue Taitbout. La grande affaire était de s'emparer de lui, l'exploitation viendrait après. Quel navigateur demande tout d'abord aux peuplades chez lesquelles il veut planter son drapeau de lui donner et les fruits de leurs forêts, et la chair de leurs troupeaux, et les richesses qui parent leurs idoles? il est doux, il est facile, il attend, et quand il est le maître, il prend tout. Ainsi voulait-on faire avec Auguste. C'est pourquoi, Auguste n'avait pas la peine de poursuivre et de chercher. On venait à lui, mais doucement, avec la voix mielleuse, le sourire tendre, la main caressante; les sœurs de Dalila se faisaient pareilles à ces belles chattes blanches qui se couchent toutes soyeuses sur les genoux de l'ami de la maison, et ne demandent qu'un petit coin pour dormir; point de griffes, point de dents aiguës non plus, mais des

reins assouplis, une patte de velours et des lèvres roses d'où s'échappait un doux murmure. Auguste ouvrait toute grande sa porte aux chattes blanches de la grande ville, et si, lasses de ne trouver ni lait, ni crème, elles se retiraient, il les saluait galamment, sans rien faire pour les retenir, bien sûr que d'autres, ni moins jeunes ni moins belles, les remplaceraient bientôt.

Mais en revanche, quelle litière royale promise à celle qui l'emporterait! quelle toison d'or! quel nouveau monde! Il ne fallait donc pas effaroucher le propriétaire de tant de belles choses; et quand une coureuse d'aventures avait échoué dans cette entreprise éblouissante, une autre se présentait aussitôt, pareille au flot qui suit le flot dans sa lutte contre le rocher. Sait-on combien de pilotes ont disparu dans les profondeurs de l'Océan avant qu'un Christophe Colomb se soit rencontré pour découvrir l'Amérique?

Auguste avait, d'ailleurs, un art infini pour attirer, sans perte aucune, les belles curieuses qui louvoyaient à portée de sa main. On entendait, dans les confidences à l'aide desquelles il bravait leur impatience, je ne sais quel bruissement d'or qui faisait palpiter les plus rebelles : un jour il venait de jeter les fondements d'une affaire considérable qui devait donner des résultats extraordinaires dans un délai prochain; il attendait que cette affaire fût arrivée à matu-

rité pour y intéresser sa *cliente*. Et comme il savait prononcer ce mot magique! quelles modulations savantes dans ces trois syllabes! quel désir d'effacer même l'apparence d'un don! il offrait la fortune sous le manteau de l'association.

Le lendemain, nouvelle histoire : une compagnie allait se former pour l'exploitation d'une mine dont les richesses rappelaient les mines chimériques de Golconde; quiconque voudrait coopérer à cette œuvre, étudiée par des hommes spéciaux, était assuré de retirer douze capitaux pour un. Auguste réservait des actions au pair pour tous ses *amis*. Un regard éloquent accompagnait ce substantif masculin pluriel. La cliente comprenait à demi-mot, souriait, acceptait et rentrait chez elle avec la conviction naïve que sa fortune était faite.

Plus tard, les amis et les clientes se partageaient les actions; plus tard aussi, le vent de la Bourse emportait la fortune; et Auguste s'endormait comme un sage.

La grande préoccupation d'Auguste était de n'être pas pris pour dupe. Il avait l'idée, assez juste d'ailleurs, que tout homme qui s'approche d'un millionnaire est son ennemi; à son sens, le fils du millionnaire avait droit à cette triste prérogative. Aussitôt qu'on l'abordait, son premier sentiment était donc de se mettre en garde contre un piége. « Je ne veux pas être pris pour dupe, » répétait-il à tout propos.

Et cet argument sans réplique lui permettait d'éloigner les importuns et de réaliser de grosses économies dont profitait son budget particulier. S'il n'avait pas eu d'écurie, Auguste aurait fait fortune rien que par l'accumulation des intérêts capitalisés.



XIX

PROFIL DE FEMME.

A l'époque où sa sœur Léonie épousa M. Colombey, Auguste passait chaque jour, ou chaque soir, quelques heures dans le boudoir d'une personne aimable qui demeurait rue Pigale, au fond d'un pavillon que le caprice d'un architecte avait épargné, et qui dépendait d'un vieil hôtel livré aux démolisseurs. Un petit jardin planté de beaux arbres entourait ce pavillon. Il y avait deux ou trois années déjà que le fils de Jacques avait rencontré Céleste Orpin, que tout le monde, à Paris, connaissait sous le nom de la Madone. Ce sobriquet expressif lui venait d'une pureté de lignes extraordinaire dans laquelle on reconnaissait les types fameux de ces vierges qui ont popularisé l'école italienne. Jamais visage plus idéal

ne cacha cœur plus aride, âme plus ravagée. La Madone avait le ciel dans les yeux, la chasteté des anges sur le front; dans le cœur, la satiété avec tous ses caprices et ses dégoûts; dans l'esprit, les appétits les plus vulgaires mêlés au plus incommensurable ennui.

Fille d'un pauvre métayer du Berri, que la Providence avait gratifié de six enfants, Céleste, qui était le cinquième par rang d'âge, entra en condition à Paris, où toute jeune elle avait suivi une personne de Bourges en qualité de femme de chambre. Belle comme le jour, et en butte à mille séductions, il était impossible que Céleste restât longtemps occupée à repriser des chemises et à tenir un balai. Elle quitta bientôt la maison de sa maîtresse pour suivre un étudiant qui l'avait connue autrefois dans le Berri, et tomba dans la grande circulation parisienne. Un peintre, chez lequel elle posa et vécut un temps, lui donna le surnom de la Madone, et bientôt après, à peine âgée de vingt-deux ans, un peu fatiguée, un peu flétrie, mais d'une grâce exquise, la Madone parut en calèche aux Champs-Élysées.

Auguste fit la connaissance de la Madone dans un bal d'artistes. Elle venait d'être abandonnée par un ambassadeur qu'un ordre de sa cour rappelait brusquement. Vingt concurrents se disputaient l'héritage du diplomate. Auguste se mit sur les rangs. La Madone promenait ses diamants dans la foule en at-

tendant de faire un choix. Un mot d'une amie la décida.

« Auguste Bernard te fait donc la cour? lui demanda cette amie.

— Je crois bien que oui, répondit la Madone avec une indolence qui n'était pas feinte.

— Que le diable t'en préserve ! » répliqua l'amie.

La Madone leva ses yeux tendres et doux, auxquels de longs cils noirs et de larges prunelles d'un bleu profond donnaient une expression de candeur céleste.

« Pourquoi cela? reprit-elle. Auguste n'est vraiment pas mal, et son père a, dit-on, des millions.

— Ah! Dieu! s'écria sa compagne, les millions sont aussi purs et aussi vrais que tes diamants! mais tu n'en verras jamais rien. Le fils est dur comme une lime, sec comme un caillou, impénétrable comme de l'argile. J'ai traversé son cabinet et j'en suis sortie les mains nettes, pareille à un aventurier qui reviendrait de la Californie sans une pépite.

— Ah! murmura la Madone, merci du renseignement, je m'en souviendrai. »

Elle s'en souvint pour accueillir Auguste. A son palais blasé, il fallait les épices de l'impossible. Il lui parut digne de sa merveilleuse beauté de réussir où ses rivales avaient échoué. Au bout de six mois, la Madone s'aperçut que l'entreprise ne laissait pas d'être difficile; elle y persévéra; au bout d'un

an, elle n'avait pas encore entamé cette résistance qui tenait à la fois de la terre glaise et du granit, et que le fils de Jacques opposait à toutes les séductions; vaincue, elle s'entêta dans son projet. Auguste la laissa faire. La Madone avait glané çà et là quelques pauvres actions, et touché par aventure quelques milliers de francs qui l'encourageaient à continuer et qui ne coûtaient rien à Auguste. C'était comme autant de lettres de change tirées sur l'avenir.

« Vous m'avez compris, disait-il alors; vous savez que ceux qui se fient à moi ne perdent rien.... Votre part est faite. »

Si l'on pouvait, à propos de cette pauvre fille du Berri, transformée en courtisane, rappeler un mot célèbre, on dirait que la Madone bâillait sa vie. Jamais femme plus entourée de luxe, perdue dans toutes les recherches de l'existence, roulée dans la dentelle et le satin, et qui faisait litière de toutes les prodigalités, ne s'ennuya avec plus de constance et de continuité. Elle s'ennuyait dès qu'elle avait les yeux ouverts, elle s'ennuyait à table, elle s'ennuyait à la promenade, elle s'ennuyait au bal, elle s'ennuyait sans cesse et partout, et non pas encore d'un ennui violent, âpre, plein de révolte et contre lequel la volonté réagit, mais d'un ennui monotone, lent, continu, égal, et semblable à ces pluies fines, pénétrantes, opiniâtres, qui remplissent l'atmosphère d'une poussière d'eau et détrempent les âmes comme

les murs. Rien ne la pouvait tirer de cet engourdissement; ni les fêtes, elle en avait tant vu! ni les toilettes les plus éclatantes, elle en avait tant gaspillé! ni les plaisirs d'aucune sorte, elle en avait tant usé! ni la solitude, elle s'y retrouvait avec elle-même! ni l'agitation, elle en était lasse! ni la lutte, elle n'y apportait ni passion ni désir! La Madone n'était pas méchante, encore moins envieuse; elle était comme une terre labourée par un torrent et semée de galets, où rien ne pousse. Elle était aussi incapable d'une mauvaise action que de dévouement. Elle ne tenait à rien, pas plus à ses bijoux qu'à ses amis; elle donnait les uns comme elle perdait les autres, sans regrets. Son indifférence, qui n'était ni de l'orgueil ni de la philosophie, s'étendait sur toutes choses. Ses camarades disaient d'elle que c'était une bonne fille. Les Berrichons, à qui elle tenait par les liens du sang et qu'elle avait laissés au pays, déclaraient qu'elle avait de l'amitié pour sa famille. Le métayer et les cinq enfants qui maniaient le rabot, l'aiguille ou la charrue à Changy, acceptaient avec mille remercîments tout ce que la Madone leur envoyait. Ils n'avaient point de scrupule sur la provenance. L'argent qui arrivait de Paris était transformé en bétail, en bonne toile, en arpents de terre, en provisions de toute espèce et cela sentait bon. Si, grâce à elle, l'un possédait une boutique et l'autre un troupeau de moutons, on n'avait point de repro-

ches à faire à la brebis échappée du bercail. L'ennui qui dévorait la Madone ne lui permettait pas de penser à rien; elle donnait aux siens, mais si on ne lui avait rien demandé, il est probable qu'elle n'aurait rien offert.

Quand on la voyait passer au bois de Boulogne, à demi couchée dans une calèche que traînaient deux magnifiques chevaux anglais, ou assise dans une loge d'avant-scène, un soir de première représentation, on ne pouvait pas s'empêcher de penser à ces existences éclatantes et tumultueuses qui ont quelque chose des météores et que tant de compositions menteuses ont poétisées. Les provinciales et les étrangères rêvaient, sur la foi de récits excentriques, de soupers étincelants où petille l'esprit égayé par le frissonnement du vin de Champagne, de fêtes vénitiennes que l'aventure et la galanterie animent, de folies colorées par l'originalité de l'imprévu. Quelle surprise et quelle chute si elles avaient vu la Madone assise sur un tapis, tout au fond d'une pièce écartée de son pavillon, absorbée pendant de longues heures par le maniement d'un jeu de cartes auxquelles elle demandait une réussite! Alors seulement elle se réveillait! Alors seulement un peu de sang vif rougissait la pâleur éternelle de ses joues. Sa femme de chambre l'assistait dans cette importante affaire, et sa porte avait été bien des fois condamnée pour que la Madone pût suivre avec plus d'attention les pro-

phéties du roi de trèfle et les conseils du valet de carreau.

Mais quand venait l'heure du souper, l'heure de la promenade, l'heure du plaisir, enfin, l'heure chantée par les rêveurs, quels bâillements et quel insurmontable ennui! Toujours les mêmes coupés sur la grande avenue des Champs-Élysées, toujours les mêmes danses sous les mêmes lustres, toujours les mêmes truffes dévorées sans appétit dans les mêmes cabinets particuliers, auprès des mêmes convives et suivies du même lansquenet! Quelquefois, cependant, le baccarat remplaçait le lansquenet; quelquefois on avait pour voisins des princes russes succédant à des fils de famille dont Paris savait moins les noms que les sottises; mais ce qui ne changeait pas, c'était la fatigue quand venait le matin blafard et le même retour dans la même alcôve dont le maître seul n'était pas toujours le lendemain celui que la veille on avait vu.

La Madone ne savait peut-être pas qu'elle s'ennuyait; mais ce qu'elle savait pertinemment, c'est qu'elle ne s'amusait pas. Cependant, eût-elle eu la possibilité de changer d'existence, elle ne l'aurait pas essayé. Quelles compensations aurait-elle trouvées ailleurs? A défaut de bonheur, chose à laquelle elle avait tout au moins le bon sens de ne pas prétendre, et du plaisir qu'elle ne goûtait plus par satiété, en supposant même qu'elle l'eût jamais connu,

elle avait une longue habitude et aussi un besoin effréné de luxe et de gaspillage auquel il lui aurait été impossible de renoncer.

Auguste ne régnait pas tellement en despote dans le pavillon de la rue Pigale qu'on n'y vît, à intervalles inégaux, des figures nouvelles qu'il avait l'adresse ou la platitude de ne pas remarquer. Jamais fils de famille à court d'argent n'accepta mieux que cet aimable jeune homme, les raisons banales qu'on lui donnait avec un embarras feint ou une hardiesse calculée, pour expliquer la présence d'inconnus dont la Madone murmurait les noms à ses oreilles. La transparence des motifs ne l'effarouchait pas. Ce superbe dédain, qui faisait dire à un grand seigneur d'autrefois qu'il ne trouvait pas mauvais que les hobereaux ramassassent les miettes qui tombaient de sa table, n'entrait pour rien dans la conduite d'Auguste. La prudence y avait plus de part.

Faire le jaloux et trancher du monarque qui veut être, comme le charbonnier, maître chez lui, c'était accepter une responsabilité dont le fils de Jacques Bernard, passé maître en fait d'addition, ne voulait pas se charger. La Madone, de son côté, s'efforçait de piquer la jalousie d'Auguste et de l'amener à faire acte d'autorité. Le fer engagé, ils combattaient ainsi que deux duellistes.

Un jour que le fils du millionnaire avait fait semblant de ne pas comprendre une insinuation lancée

par la Madone qu'un baccarat orageux trouvait au dépourvu :

« Ah! dit-elle avec colère, on trouverait du jus d'orange dans une pierre-ponce avant d'arracher un billet de banque de votre portefeuille! »

Auguste avait une pointe de vin de Champagne dans la tête. Il prit des airs de sultan, et, se renversant dans un fauteuil :

« Ingrate! répondit-il, affichez-moi, et quand on sera bien convaincu que vous êtes toute à moi, ce sera dans la rue Pigale une queue dorée de gros banquiers, de petits princes et de pairs d'Angleterre.... Tant vaut la cocarde, tant vaut le soldat. »

L'expression d'un tel cynisme désarma la Madone ; elle salua et avec un air d'admiration :

« Bonté du ciel! s'écria-t-elle, faut-il que vous soyez riche! »

Auguste éclata de rire ; l'esprit qu'il avait montré le charmait ; mais, à partir de ce moment, la Madone changea de tactique. Quelque chose qui ressemblait à de la haine l'anima contre l'homme qui vivait près d'elle, faisait la roue et ne laissait jamais entamer son cœur et sa bourse. Ce sentiment nouveau, qu'elle n'avait jamais ressenti, mêla un élément plus vif à son existence qui lui parut un peu moins monotone ; il y eut comme un entr'acte dans son éternel ennui. De plus, ses amies la plaisan-

taient. Le fils de Jacques Bernard lui devait compte de son insensibilité.

Le désintéressement que la Madone avait fait voir dans les premiers temps de leurs relations, elle s'en para avec une affectation nouvelle; mais on put remarquer que le pavillon de la rue Pigale recevait plus fréquemment la visite de personnages brillants qui laissaient le long du trottoir des coupés, des landaus, des américaines, dont les panneaux armoriés ou les chevaux de sang attiraient les regards. Bientôt Auguste fut en relations intimes avec les maîtres de ces voitures, tous chamarrés de rubans et ornés de titres qui faisaient assister ses oreilles à une lecture du nobiliaire de France ou de l'almanach de Gotha. Les barons et les chevaliers tenaient dans cette armée éclatante l'humble emploi de caporaux. Il y avait des marquis et des comtes; on y découvrait des ducs, des grands d'Espagne et des princes du Saint-Empire. Ceux-là arrivaient du fond de la Russie, et ceux-ci du royaume de Naples. Parmi ces personnages, on pouvait soupçonner que quelques-uns n'étaient pas de bon aloi, mais qui songe, à Paris, à demander leurs parchemins aux étrangers qui traînent après eux des laquais en livrée? Auguste acceptait les uns et les autres sans examen. L'accueil qu'il recevait de cette brillante compagnie aurait fait croire à de plus habiles qu'on voyait en lui le maître de la maison. Jamais il n'attendait, on le

consultait toujours, et quelles chaudes poignées de mains! On espérait bien reconnaître, à Vienne ou à Madrid, si jamais il y passait, cette aimable et fastueuse hospitalité qu'il offrait à Paris. En attendant, on ne se faisait aucun scrupule d'accepter la sienne. Accepter n'est même pas le mot.

Parmi les personnes qu'on voyait le plus fréquemment chez la Madone, se trouvait un gentleman dont Auguste avait fait la connaissance aux courses d'Epsom. Sir William Lindseer passait, dans un pays où le moindre cockney aime les chevaux et peut en parler savamment, pour un sportman de premier ordre. Personne mieux que lui ne savait la généalogie des héros qui brillent sur le gazon des pistes; on pouvait le consulter à toute heure, jamais sa mémoire n'était mise en défaut. Un coup d'œil jeté sur l'escadron des rivaux, au moment du départ, lui faisait reconnaître le favori. Il avait un art singulièrement heureux de masser ses paris et d'en combiner les chances. A ces mérites précieux appréciés des jockeys, sir William en ajoutait de plus réels : un véritable esprit d'à-propos, de la bravoure, de l'audace et une générosité qui semblait ignorer le prix de l'argent. Ceux qui le voyaient en passant lui reprochaient un penchant trop marqué à l'ironie. On aurait pu ajouter qu'il y avait au fond de son esprit un certain attrait pour le mal qui brillait par intervalles comme ces lueurs qui voltigent

la nuit sur les marais et en éclairent la sinistre étendue.

A certaines heures, sir William avait tout à fait les manières d'un grand seigneur, un mélange éclatant de hauteur et de politesse, une galanterie exquise avec un grain d'impertinence qui en relevait le tour. D'autres fois, il était aisé de croire qu'il ne sortait d'une écurie que pour entrer dans une taverne. Auprès de certaines personnes médiocrement amies de la régularité, ce contraste n'était pas une des moindres séductions de l'Anglais. Son caractère leur faisait l'effet d'un paysage pittoresque au milieu duquel on découvre sans cesse des aspects nouveaux. On n'était jamais bien sûr de connaître à fond sir William; c'était un piment pour les cœurs blasés.

La Madone avait remarqué sir William. Naturellement Auguste l'attirait dans le pavillon de la rue Pigale et l'y retenait. On ne s'enquiert pas beaucoup, à Paris, de l'origine des gens avec qui on se rencontre à souper; ce serait une bien trop grosse affaire, la vie ayant les allures d'un bal masqué au travers duquel tourbillonne une walse. Auguste ne savait donc rien de son ami, sinon qu'il s'appelait sir William Lindseer; que sir William causait avec un baronnet, membre de la Chambre des communes, la première fois qu'il lui avait été présenté; que sir William avait une mère quelque part; qu'il voya-

geait en France pour son plaisir, et qu'il mangeait lestement des sommes assez rondes. On ajoutait vaguement qu'il avait une grande fortune. C'était plus qu'il n'en fallait pour l'accueillir et l'introduire partout. Personne, d'ailleurs, ne donnait mieux et plus fréquemment à dîner.

Sir William ne passait pas une semaine sans paraître au moins deux ou trois fois chez la Madone, qu'il régalait des histoires véridiques ou menteuses qui circulent journellement dans Paris. Il en savait toujours de nouvelles. Il était la seule personne pour laquelle la Madone consentît à interrompre les interminables parties de cartes où elle cherchait à endormir son ennui. L'Anglais avait une façon particulière de sonner. Quand on entendait le tintement de la sonnette, la servante qui étalait les figures sur le tapis se levait.

« Bon, disait-elle, voici le valet de cœur! bonsoir le jeu! »

Le valet de cœur entrait en effet, et la Madone bouleversait les cartes en souriant; l'entretien commençait sur l'heure; mais on eût été fort en peine d'y découvrir quelque chose qui eût l'apparence de l'amour. Sir William baisait la main de la Madone, parlait, et c'était tout. La Madone, qui ne pensait guère, s'étonnait cependant de ne pas surprendre un petit mot de galanterie, un seul, glissant sa pointe au milieu de la conversation. Jamais pareille

aventure ne lui était arrivée. Un jour, presque dépitée, elle lui en témoigna sa surprise.

« Ce n'est pas que je vous en veuille, dit-elle; mais, enfin, c'est presque une insulte.... personne encore n'est entré chez moi sans me faire la cour.... Vous seul manquez à cette tradition, qui est presque de la politesse.... Est-ce une tactique pour vous faire aimer? je vous préviens qu'elle est bien usée.

— Usée ou non, elle réussit encore bien souvent; mais là n'est pas la question, répondit l'Anglais qui parlait un excellent parisien. J'aurais bien pu penser, comme quelques-uns, que vous avez eu, dit-on, l'indulgence de ne pas désespérer, à tout mettre en œuvre pour vous plaire; mais je n'ai jamais eu aucune prétention à me faire aimer des vierges de Raphaël: on ne tente pas l'impossible.

— Est-ce une épigramme?

— Non, c'est un aveu tout simple, la constatation innocente d'un fait dont la vérité éclate à tous les yeux. Vous est-il arrivé une fois d'aimer?

— Peut-être, mais c'est du plus loin qu'il m'en souvienne.

— Alors, j'ai raison; ne parlons donc plus d'un verbe que vous avez l'esprit de ne pas conjuguer, et résumons-nous : je viens ici comme on va au spectacle.

— Au spectacle? répéta la Madone.

— Oui; c'est plus amusant et ce n'est pas plus cher. Il se joue, dans ce petit pavillon coquet, une comédie à deux personnages qui me paraît la plus divertissante du monde. Vous n'obtenez rien du maître de céans à qui vous donnez tout. Vous pourriez lui fermer la porte, mais votre amour-propre est engagé d'honneur à le ruiner un peu. Malheureusement, vos jolies dents n'ont pas encore fait de brèche à ce portefeuille d'airain. Le jeune homme tient à vous, de son côté, par un sentiment où la vanité a la part que lui laisse l'avarice. Un beau meuble, un cheval de sang, un objet de luxe à mettre sur l'étagère d'un roi et qui ne coûte rien, c'est rare! S'il menaçait de rompre, que feriez-vous? Si vous parliez de disparaître, que ferait-il? Le duel est engagé.... Je suis entre vous comme autrefois les juges d'un tournoi en face de deux paladins.... et je me tiens prêt à saluer le vainqueur. En attendant, battez-vous. »

La Madone repoussa les cartes qu'elle mêlait du bout des doigts et regarda sir William.

« Tiens! tiens! fit-elle.... vous avez de bons yeux!

— Voilà une exclamation qui me prouve que je ne me trompe pas, reprit sir William; quant à moi qui examine les coups, je ne parierais ni pour l'un ni pour l'autre des deux combattants. Il y aura forcément

un vaincu, mais sera-ce lui? sera-ce vous? Là est la question, et c'est là justement ce qui pique ma curiosité. Or, vous comprenez que si je vous faisais la cour, je n'y verrais plus clair; je m'abstiens donc, avec regret sans doute, mais avec entêtement.

— Eh bien! s'écria la Madone piquée, Auguste est banquier, c'est trop vrai, mais je suis femme! Nous verrons qui l'emportera, et malheur alors au vaincu!

— Dieu vous bénisse! » répliqua sir William en lui baisant la main.

Un temps se passa pendant lequel Auguste sentit que son amitié pour sir William prenait de plus fortes proportions. Il faut dire aussi que l'Anglais l'écoutait imperturbablement et déclarait avec un grand sérieux que jamais homme de France ne fut plus versé dans la science du sport.

« Nous nous valons, » lui dit-il un jour d'un air tranquille.

La fatuité de cet éloge porta le fils de Jacques aux nues, et eut pour première conséquence une série de paris qu'Auguste perdit tous, sauf un que sir William lui laissa gagner comme une prime d'encouragement. Auguste oublia qu'il avait perdu dix avant de gagner un, et tomba dans le ravissement. Il avait cette fois la ferme espérance de vaincre son maître. Égal déjà dans la théorie, pourquoi ne serait-il pas, plus tard, supérieur dans la pratique? Sir

William l'enracina dans cette pensée par un mot qui sembla lui échapper :

« Sur le champ de course, je ne crains qu'un homme, et c'est vous! » dit-il un soir où la conversation galopait sur le terrain favori de ses ébats.

Pompée complimenté par César ne se fût pas montré plus heureux et plus reconnaissant.

« L'avez-vous entendu ? disait le lendemain Auguste à la Madone, sir William me craint! Parbleu ! je lui prouverai qu'il n'a pas tort! »

A cette époque, vers la fin de l'hiver, la Madone resta subitement enfermée chez elle pendant plusieurs jours sans recevoir personne. On savait cependant qu'elle n'était pas malade. Cette espèce de retraite, dont personne ne connaissait la cause, concordait avec la déconfiture d'une affaire que le fils de Jacques Bernard avait patronnée, et qui, lancée avec grand fracas, avait eu les plus tristes résultats. Sir William força la porte du pavillon de la rue Pigale. Il trouva la fille du métayer berrichon dans son boudoir, les pieds dans des pantoufles, étalant des cartes sur un tapis, et tout de son long étendue sur une peau d'ours.

« Le valet de cœur!... je m'en vais! » s'écria la femme de chambre qui brouilla le jeu.

La Madone souleva la tête sur son coude.

« Si j'étais en humeur de me fâcher, dit-elle, quel

bruit ne ferais-je pas?... mais les cartes annonçaient une visite.... je vous pardonne. »

Sir William s'assit à la turque sur la peau d'ours.

« Ainsi, dit-il, vous avez perdu la première manche !

— Qui vous l'a dit? s'écria la Madone qui se redressa.

— Et vous êtes en train de renoncer à la partie? poursuivit l'Anglais.

— Qu'en savez-vous? » répliqua la Madone.

Sir William appuya ses deux coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains, et riant à demi :

« Nos petites dents blanches se sont cassées, en voulant mordre au portefeuille que vous savez, reprit-il, et notre ennemi intime en emporte les morceaux.

— Vous êtes insupportable! dit la Madone, qui sauta sur un canapé, mais je serai franche avec vous. Que vous a-t-on appris? »

Sir William resta assis aux pieds de la Madone.

« On ne m'a rien appris, dit-il, mais je sais tout.

— Phrase surannée.... Passons. »

Sir William pirouetta sur ses talons et appuya le menton sur les genoux de la Madone qui le laissa faire.

« Eh bien! reprit-il, je vais donc être forcé de vous prouver que les phrases surannées sont les plus vraies. Procédons, s'il vous plaît, par ordre. Vous avez pris goût à la lutte et avez voulu votre part du gâteau. C'était légitime. En conséquence, vous avez naïvement, comme une bergère des temps antiques, confié votre argent mignon à un jeune banquier dont le nom ne fait rien à l'affaire. Dieu sait quelle éloquence il a mise au service des confidences à l'aide desquelles il vous a embobinée! Il ne vous a rien conseillé, mais quels horizons dorés faisaient entrevoir ses doux propos! Oh! nous ne sommes pas hommes à nous compromettre, même quand nous pensons à payer nos dettes.... nous avons du sang de millionnaire dans les veines! La chose faite, le jeune banquier s'est conduit comme le fameux loup du vieux conte : il a croqué le petit chaperon rouge et la galette. On devait rendre à notre innocente dix chiffons de papier pour un ; le vent de la spéculation a tout pris. Et l'aimable roué se frotte les mains. Oh! tout est en règle, et tous les tribunaux de commerce du monde n'y trouveraient pas une virgule à reprendre. Vous avez souscrit, vous avez perdu, vous avez payé. Tout est bien. Il vous reste à compter vos morts.

— Après? dit la Madone.

— Les grands génies seuls transforment une défaite en victoire! Un accès de modestie vous a saisie,

et maintenant une voix timide vous conseille de déserter le champ de bataille. Il vous paraît que M. Auguste Bernard est trop fort. Vous avez agi envers lui comme autrefois, dit-on, Alcmène envers Amphitryon, et il ne s'est pas rendu. Cet homme est invincible. »

La Madone se pencha en avant pour regarder l'Anglais jusqu'au fond des yeux.

« Quel miracle vous a révélé tout cela ? fit-elle.

— Il n'y a point de miracle, il y a un peu d'observation ; j'ai étudié, j'ai écouté, j'ai regardé. On ne sait pas combien la découverte de la vérité est facile quand on est sans passion. Vous n'êtes pas une énigme pour moi, vous êtes comme la page toute ouverte d'un livre charmant. Il n'y a point de flatterie à ajouter que j'aime à y lire. Malheureusement, le duel auquel j'assistais il y a quelque temps a eu son dénoûment logique. Après dix-huit mois de luttes, vous êtes vaincue.

— Oui, vaincue, » répéta la Madone avec accablement.

Sir William lui prit les deux mains, et, les serrant avec force :

« Eh bien ! non, vous ne l'êtes pas, si vous voulez ! dit-il.

— Que faut-il faire ?

— Laisser votre main comme elle est à présent dans la mienne, vous associer à moi. »

La Madone redevint femme et sourit coquettement :

« Eh ! reprit-elle, voici maître loup qui montre le bout de l'oreille !

— Saisissez-le !... il vous aidera à dévorer notre petit millionnaire.... Le loup qu'on vous offre, ma belle, a les dents longues. »

Si peu femme qu'on soit, on l'est toujours par certains côtés. Les plus désabusées par les agitations les plus décevantes et les plus corrosives, gardent dans un petit coin du cœur quelque chose de féminin qui les fait encore sourire ou soupirer. C'est l'amour-propre qui s'irrite, ou l'espérance qui s'éveille, ou la coquetterie qui bat de l'aile. On naît femme, on meurt femme.

« Mais si vous ne m'aimez pas, pourquoi cette association ? dit la Madone.

— Parce que, si je ne vous aime pas, je hais le fils de Jacques Bernard. »

Surprise de l'accent nerveux de sir William, la Madone frissonna. Jamais elle n'avait vu une expression si profonde et si vraie de méchanceté et de résolution froide dans les yeux d'un homme.

« Mon Dieu ! que vous a-t-il fait? dit-elle.

— A moi, rien.

— Je ne vous comprends pas.

— Qu'importe que vous me compreniez, si je vous

viens en aide! Un ou deux millions sont bons à brouter, ma chère brebis. Sortir d'un pré bien gras sans en avoir tâté l'herbe tendre! Ah! fi! Mais vous seriez déshonorée! Votre réputation, sans tache jusqu'à présent, exige que M. Auguste Bernard soit honnêtement ruiné de fond en comble.... Vous serez libre après de le congédier brutalement. Je dirai plus.... ce sera votre premier devoir.... N'y manquez pas!

— Tranquillisez-vous, dit la Madone.

— C'est donc convenu. Un traité d'alliance est arrêté entre nous, et nous reprenons les armes pour continuer la campagne? »

La Madone caressa les touffes de cheveux roulées autour de ses tempes.

« Faut-il signer le traité? » reprit-elle d'un air modeste.

Sir William lui baisa lentement les deux mains l'une après l'autre.

« En diplomatie, la signature est une formalité indispensable, » dit-il.

Le soir même, un dîner improvisé, dont la Madone faisait les honneurs, réunissait un petit groupe d'intimes dans le pavillon de la rue Pigale. Auguste et sir William en étaient; jamais on ne fut plus gai autour de la table. On but à la résurrection de la Madone.

Les convives ne manquèrent pas de lui demander

les motifs de cette retraite subite qui les avait tous affligés.

La Madone jeta un petit mensonge en avant.

« Le diable m'a tentée sous la figure d'un hospodar, dit-elle, et j'ai failli devenir princesse moldave, mais au moment de partir pour les rives du Danube, le spleen m'a prise, et je suis restée.

— Une trahison! s'écria sir William, et vous l'avouez!... Dorénavant, on fera bonne garde autour du château, et vous serez notre prisonnière.

— Je plains le capitaine de la garnison, répondit la Madone en regardant Auguste, il sera puni pour tout le monde. »

Et, menaçant le fils de Jacques du bout du doigt, elle lui envoya un baiser.

Auguste se renversa sur sa chaise en riant aux éclats; jamais il n'avait été plus heureux.

« Je l'ai ensorcelée! » pensait-il.

Vers minuit, et tandis que la Madone était seule dans sa chambre, un de ces hasards miraculeux, que les philosophes de tous pays constatent tour à tour, y fit spontanément apparaître sir William, que tout le monde avait vu sortir du pavillon.

La Madone n'en témoigna ni surprise ni indignation. Elle avait les nerfs à l'épreuve des saisissements.

« Çà, dit-elle en jetant quelques gouttes de rhum dans une tasse de thé, me ferez-vous l'honneur de

m'apprendre quel besoin vous avez de causer avec moi, à cette heure? Vous paraît-il en outre bien nécessaire de pousser l'entretien jusqu'au jour, à cette seule fin de mener à bien l'entreprise dont notre cher Auguste est l'objectif, pour parler le langage d'un officier d'artillerie qu'autrefois j'ai connu à Bourges?

— Eh! ma colombe, répondit l'Anglais, lorsqu'un auteur dramatique veut régaler le public d'une comédie nouvelle, ne faut-il pas qu'il ait ses entrées sur le théâtre?

— C'est la coutume, en effet. A votre sens, il faut donc que je m'y soumette?

— Où rencontrerai-je Auguste, si ce n'est chez vous? Où sera-t-il plus libre, plus en dehors, plus livré à lui-même qu'ici? Où notre intimité deviendra-t-elle plus étroite et plus cimentée par des rapports journaliers? Cette maison est un terrain neutre où l'on désarme : il s'habituera à me voir. Un jour viendra où je serai son ombre, et où il ne pourra pas se mouvoir sans m'avoir à son côté.

— Et alors?

— Oh! alors comme alors.... A chaque jour suffit son œuvre. Mais j'imagine qu'en ce temps-là vous n'aurez pas lieu de vous affliger beaucoup de m'avoir rencontré.

— Je l'espère, » dit la Madone qui nattait ses cheveux.

En ce moment, les yeux de la Madone tombèrent sur un écrin de velours qu'on voyait sur un coin de la cheminée.

« Qu'est-ce que cela ? » dit-elle.

Sir William, qui s'était approché de la Madone, prit entre ses doigts le poignet délicat et blanc de la courtisane.

« J'ai trouvé tantôt chez un joaillier cette bagatelle, reprit-il ; permettez-moi de l'essayer à votre bras. »

Il ouvrit l'écrin, en tira un bracelet qui resplendissait des mille feux du diamant et du rubis, et le passa autour du poignet de la Madone.

« Dieu ! que c'est beau ! » dit-elle en levant son bras à la hauteur d'une lampe.

L'éclair de la convoitise avait brillé dans ses yeux. Jamais joyau plus éclatant n'avait étincelé au bras d'une rivale.

« Quand un ministre plénipotentiaire signe un traité d'alliance, ajouta sir William, il est d'usage qu'on reconnaisse ses bons services par un souvenir. Si vous daignez accepter celui-ci, j'aurai l'espoir que vous permettrez plus tard à sir William de réparer les sottises d'Auguste. »

La Madone tressaillit.

« J'aurais donc joué à qui perd gagne sans le savoir ?

— J'en ai la douce conviction, répondit sir William.

— Ah! reprit la Madone, qui regardait l'effet du bracelet dans une glace, voilà donc enfin un grand seigneur, le premier.

— Eh! non ma chère, les grands seigneurs sont morts avec les fermiers généraux qui se ruinaient dans les boudoirs.... Nos banquiers se ruinent à la Bourse!... Je suis tout simplement un politique. J'ai besoin de renseignements, je donne des arrhes.... Que de choses que seule vous pouvez savoir et que tout bas vous me soufflerez à l'oreille! Un homme n'a pas de secret pour l'oreiller sur lequel sa tête repose. Je demande que l'oreiller écoute et retienne; l'indiscrétion sera le premier de ses devoirs.... Le bracelet que vous admirez, et qui semble vous remercier de lui accorder l'hospitalité, a des cousins qu'on appelle des colliers et des cousines qu'on appelle des broches.... Toute la famille attend une occasion de se réunir à l'émigrant; vous la lui fournirez; et chaque fois que, grâce à votre dévouement, notre ennemi perdra une des plumes qui le font semblable à un paon, vous aurez le droit de vous en parer, et je vous y aiderai.

— Je vois bien ce que je gagnerai à cette collaboration; mais vous?

— Et comptez-vous pour rien le plaisir du spectacle? C'est de l'art pour l'art. »

La conversation engagée, sir William fit comprendre à la Madone que l'impassible Auguste, cui-

rassé dans sa méfiance et son égoïsme, avait encore des côtés par lesquels il était vulnérable. On a dit que l'homme tombe du côté où il penche ; or, Auguste penchait du côté de la vanité. C'était donc une sottise à caresser; il fallait s'employer à lui ménager la pente. Si le pied ne lui avait jamais glissé sur le terrain scabreux de la galanterie, le terrain des courses lui présenterait des piéges qu'il n'éviterait pas. On gagnerait avec le sportman ce qu'on avait perdu avec l'amoureux. Le bilan serait encore au profit de la Madone.

Quant à sir William, il se livrait tout entier à son alliée.

« Faites de moi un patito, si bon vous semble, aucune situation ne m'offusque. Si Auguste vous interroge, en hésitant laissez-vous arracher cet aveu que j'ai mis à vos pieds ma fortune, que je me meurs d'amour pour vous.... et que certainement j'expirerai l'an prochain. Mon attitude, mon assiduité confirmeront vos paroles.... Un homme, quel qu'il soit, un homme du caractère de notre ennemi surtout, est sensible à ces sortes de succès, et d'autant plus sensible, qu'il ne les mérite pas. Je ne serai pour lui qu'un vaincu.... Or, on ne se méfie pas de ces petites gens.

— C'est plaisir de causer avec vous, dit la Madone ; je me croyais instruite, et m'aperçois que je n'étais qu'une écolière.

— Le professeur est à vos pieds, marchez dessus, » répondit l'Anglais.

C'était bien ce que se proposait la Madone. Elle comprenait vaguement que quelque chose qu'elle ne savait pas guidait sir William. De son côté, ce que sir William ne disait pas, c'est qu'il voulait, à l'aide de cette intimité habilement cultivée, pénétrer dans la maison de Jacques Bernard, et qu'il visait moins au fils qu'au père.

Le lendemain matin, comme il passait devant l'hôtel du banquier, rue Taitbout, il regarda la porte à demi ouverte et les fenêtres encore fermées. Clovis s'agitait dans la cour, sir William s'arrêta.

« J'ai prêté le serment d'Annibal, dit-il; je crois que je le tiendrai. »



XX

ORESTE ET PYLADE.

Depuis que la Madone avait échangé des confidences avec sir William, elle éprouvait quelque chose de singulier qui ne laissait pas de l'étonner. Il y avait des heures où elle ne s'ennuyait pas. Il lui arrivait parfois de rester plusieurs jours sans battre un jeu de cartes. Certes, ce n'était pas encore qu'elle trouvât la vie pleine de délices et fertile en amusements, mais elle y découvrait du moins quelque chose qui ressemblait à de l'intérêt. Ses jours n'étaient plus vides ; une idée, une espérance, un désir en coupaient la longue et désolante monotonie. Elle savait presque à présent pourquoi elle soupait, pourquoi elle jouait, pourquoi elle s'habillait et se déshabillait, pourquoi elle ouvrait ou fermait sa

porte. Si elle n'aimait pas, elle haïssait à demi. C'était déjà un progrès.

«Vous êtes un sorcier,» dit-elle à sir William un jour qu'elle était restée six heures de suite sans bâiller.

La Madone raconta ce phénomène à ses plus vieilles connaissances; toutes crièrent à l'exagération.

Aussitôt que sir William eut pris en main le gouvernement du pavillon de la rue Pigale, il mit une activité extrême à relier ensemble les éléments qui pouvaient donner à l'intérieur de la Madone plus de vie et plus d'agrément. Auguste en éprouva les effets sans en deviner la cause. Il commençait à ne se plaire que là où étaient sir William et la fille du métayer berrichon. On lui fournissait si fréquemment l'occasion de briller à si peu de frais! on relevait par tant d'applaudissements ses moindres mots! sir William était amoureux de si bonne foi de la Madone, et la Madone le lui rendait si peu!

Les deux jeunes gens avaient eu une explication sur ce sujet délicat, explication provoquée par sir William, qui s'était servi, à ce propos, de la locution si chère au fils de Jacques Bernard. C'était une nuit, après une partie de baccarat.

« Nous autres gentilshommes, lui avait dit sir William, nous ne devons ni feindre ni mentir.... J'adore la Madone.... Après avoir tout fait pour déraciner cet amour inutile, je dois vous avertir que je n'épargnerai rien pour triompher.

— Essayez, répondit Auguste, qui alluma un cigare au cigare de sir William.

— Ainsi, la Madone vous a fait des confidences? reprit l'Anglais en affectant une grande surprise.

— Je l'avoue.

— Çà, vous avez donc un charme, une amulette, un *grigri*, comme disent les nègres? »

Auguste sourit d'un air fat.

« On a ce qu'on peut, murmura-t-il.

— Alors, je n'ai plus qu'à battre en retraite.

— Non pas! non pas! restez et combattez.... Ce serait vous dérober, et des gentilshommes comme nous ne quittent jamais le terrain. »

Cette réplique, empruntée au langage du sport, parut vaincre les scrupules de sir William.

« Allons! dit-il modestement, je me ferai battre! »

Pour cimenter entre eux cette alliance offensive, sir William inaugura chez lui des dîners fins pour lesquels il prit un jour. Le choix des convives et l'ordonnance du menu montraient qu'il était véritablement l'un des maîtres de la science. Un Parisien rompu aux délicatesses de la vie civilisée avouait qu'on ne riait et qu'on ne mangeait que chez cet Anglais. Sir William avait un appartement rue de La Rochefoucauld, où l'on retrouvait fondus et galamment embellis par leur association le confortable britannique et l'élégance française. Peu de pièces, mais commodes et habilement distribuées, un feu

clair dans les cheminées pour les yeux, et une chaleur égale partout pour le corps, des meubles qui invitaient au repos, un grand jardin sous les fenêtres, des portes qui tournaient sans bruit, entre les divers salons, des glaces sans tain qui ne brisaient pas le regard, des tentures sur tous les murs, des jardinières dans tous les coins. La Madone avait consenti à faire les honneurs de ces réunions, où l'on n'était pas admis facilement.

La première fois qu'elle parut à table, sir William porta un toast à sa beauté.

« J'ai fait comme l'homme du proverbe, dit-il hardiment : j'avais si grand'peur d'être brûlé, que j'ai mis le feu à la maison. »

Auguste rit beaucoup. Sir William démasqué accepta bravement la grêle de plaisanteries qui l'assaillit. Les traits les plus lourds, ce fut Auguste qui les jeta.

Mais, si la Madone était chez sir William comme chez elle, Auguste ne remarquait pas que chez la Madone sir William était comme chez lui. C'était sir William qui avait l'initiative des fêtes et des soupers, sir William qui menait le jeu, sir William qui lançait les invitations. A petits pas, et tout doucement, sir William le supplantait en toutes choses ; et quand Auguste le bombardait de railleries plus pesantes que le plomb, et qu'il trouvait les plus délicates du monde, si l'on riait aux éclats, Auguste, heureux,

ne se doutait pas de qui et de quoi l'on riait. La franc-maçonnerie du monde protégeait sir William.

La comédie qui se jouait dans le pavillon de la rue Pigale, entre ces trois personnages, avait presque une centaine de spectateurs plus ou moins intéressés. L'Anglais, qui avait un temps vécu à Paris, après avoir beaucoup voyagé, ne s'était pas fait faute de présenter à la Madone un grand nombre d'étrangers qui contribuaient au mouvement et à la gaieté de la maison.

Auguste retrouvait dans cette cohue aux noms sonores quelques-uns des hôtes assidus des champs de courses de la Marche et de Chantilly. Ces vieilles connaissances, parmi lesquelles il pouvait faire étalage de sa science hippique, le portèrent complaisamment sur le terrain favori de ses conversations. Il s'y laissa glisser doucement et s'habitua à ne se plaire que dans les salons de la Madone. Là seulement il était à l'aise, là seulement on le comprenait.

Le nombre est grand dans le monde de ces complices que la vanité, l'amour, l'intérêt, mille sentiments plus minces, le hasard même ou l'indifférence, prêtent aux plus mauvais desseins. On entre sans le vouloir dans des ruses savamment ourdies, et quand on en découvre les fils, on y persiste par indolence; au besoin même on accepte un rôle dans des trahisons et des perfidies que la lâcheté des mœurs tolère. On n'y voit point de mal, on en plaisante, on

en rit, et, le cas échéant, on traite lestement la victime qu'on aide à faire tomber dans le piége. Auguste avait un fonds de sottises, solide et large, qui ne lui permettait pas de voir sur quelle dangereuse pente la vanité bête qui le tenait en laisse pouvait le conduire. Quand on l'écoutait, il croyait que la force de ses arguments commandait l'attention; si un adversaire se rendait, après une discussion durant laquelle il avait pesamment parcouru le terrain glissant de l'économie politique, il faisait les honneurs de cette victoire à son mérite. On le prenait pour arbitre chaque fois que l'entretien effleurait les matières qu'il avait la prétention de connaître, et l'arrêt rendu, on s'inclinait. Trois lords, un prince polonais, un secrétaire de l'ambassade turque avaient voulu rendre visite à son écurie et le complimenter sur le choix des animaux qui la composaient. On avait seulement paru surpris que M. Auguste Bernard n'eût pas songé à l'augmenter d'un fameux étalon, *Rainbow*, que le Tatersall de Londres allait mettre en vente. Auguste acheta *Rainbow* et le paya 500 livres sterling. Il ignorait que le propriétaire du cheval se trouvait parmi ceux qui lui en avaient conseillé l'achat, et qui le félicitaient hautement d'en être devenu le possesseur.

« Sir William avait raison; j'ai trouvé le défaut de la cuirasse, » pensa la Madone.

Le même soir, en furetant sur sa toilette, elle mit

la main sur un nouvel écrin dans lequel elle découvrit une bague qu'elle avait remarquée chez un bijoutier.

Un papier accompagnait l'écrin, elle l'ouvrit et lut ces mots :

« Du même à la même. »

« Ah! murmura la Madone, voilà un homme que j'aimerai s'il ne m'aime pas! »

Dès lors elle persista avec plus d'ardeur dans son projet, et s'y appliqua avec une suite dont elle n'avait jamais donné l'exemple. Ses amies remarquaient qu'elle ne s'enfermait plus avec sa caméristе. Quant à Auguste, il pensait de bonne foi qu'il était l'une des étoiles du sport et l'un des flambeaux de la science économique.

Un jour qu'il avait longuement parlé de chevaux anglais et du croisement des races, un des oisifs qu'il rencontrait chez la Madone lui demanda pourquoi il ne condensait pas, dans une brochure, des vérités qu'il était bon de faire connaître au gouvernement et au public.

« J'y penserai, » répliqua sérieusement Auguste.

Le lendemain il consacra deux ou trois heures à la rédaction d'un mémoire sur la science cultivée au Jockey-Club. En attendant que ce travail parût, les paris ne cessaient pas; il perdait toujours, et son écurie devenait un hôtel des Invalides ouvert aux chevaux dont personne ne voulait plus.

Sir William avait un art singulier d'entraîner son ami. Lorsque par hasard il lui laissait emporter une poignée de louis, l'Anglais ne manquait pas de prendre des airs où le dépit le disputait à la mélancolie.

« Vous me battrez donc toujours! s'écriait-il, à la rue Pigale et à Longchamp.... C'est trop! »

Quand on avait dîné chez la Madone ou dans l'appartement de sir William, le lansquenet et le baccarat prenaient les heures qui n'étaient pas données aux discussions. Pendant de longs jours Auguste était resté impassible au milieu des joueurs, sans jeter un louis sur la table. Les éloges de l'Anglais le firent changer de conduite.

« Ah! vous êtes la prudence faite homme! avait dit sir William; ne jouez pas! Le tapis vert est un terrain nouveau; la fortune pourrait ne pas vous suivre!... Laissez respirer les vaincus! »

Pour toute réponse, Auguste tira un billet de banque de sa poche et l'exposa sur le tapis. Il avait joué, il continua. Il perdit et trouva facilement à emprunter en dehors de sa famille. Un premier coup de pioche venait d'ouvrir le gouffre des dettes. Sir William et la Madone se chargeaient de l'élargir.

Cette réplique audacieuse d'Auguste, que la Madone n'avait pas oubliée, avait été pour elle un trait de lumière. Elle comprit en une seconde le parti qu'elle pouvait tirer de cette situation esquissée par

un mot et s'y dévoua. Elle afficha discrètement le fils du banquier et le compromit avec une habileté prudente qui procédait par sourires, par des aveux maladroits et par insinuations. Il fut bientôt avéré que le jeune millionnaire aimait éperdûment la Madone, qu'il était soupçonneux et jaloux, qu'il s'abandonnait pour elle à mille folies, et que le fameux jardin des Hespérides, gardé par un dragon, était d'un accès plus facile que le boudoir de la rue Pigale. Il était aisé de franchir la porte du salon, mais on n'allait pas plus loin. De nouvelles confidences apprirent bientôt que cette adoration était partagée par sir William. L'un des héros gardait la pomme d'or; l'autre la voulait cueillir. Jusqu'à présent, la victoire était restée au Français. Cependant l'Anglais ne se décourageait pas. Cette double réputation bien établie produisit l'effet qu'en attendait la Berrichonne. Tout le monde voulut goûter au fruit si bien défendu. La Madone, déjà célèbre, devint illustre entre toutes ses pareilles. Sa beauté attirait moins que le plaisir de la difficulté vaincue. Elle accueillit l'un, puis l'autre, puis un troisième, usant de cent précautions pour déjouer ce qu'elle appelait la surveillance ombrageuse d'Auguste, qu'elle poussait en avant aux heures décisives, et ajoutant par ce stratagème à la saveur de ce qu'elle accordait. Les étrangers, qui brûlent aux flammes de Paris des lambeaux formidables de leur fortune,

prenaient le fils de Jacques au sérieux, et ce métier de séducteur qu'on leur offrait les émoustillait; les malins comprenaient à demi-mot et profitaient de leurs avantages. Auguste avait pour le public la réputation et la position d'un Jupiter. Pour la Madone, c'était une tête de Méduse avec laquelle elle terrifiait les importuns, et souvent aussi un appât qui lui servait à prendre les vaniteux.

Le succès qu'elle obtint et la compagnie qu'elle vit se presser dans son boudoir étonnèrent la Madone; mais, ce qui l'étonna le plus, ce fut la vérité de cette prophétie que lui avait faite Auguste. C'était comme un coup de sonde jeté au plus profond du cœur humain.

« Se peut-il qu'un sot ait l'esprit si clair? » se dit-elle.

Malheureusement pour lui, le maître-sot s'était pris au piége qu'il avait tendu. Il lui arrivait de se caresser le menton quand il se regardait dans un miroir; rien ne lui paraissait plus impossible. Il aspirait à succéder à ce fameux lord Derby qui avait fait école en Angleterre. Dans cette atmosphère d'éloges au milieu de laquelle il vivait, la tête lui tournait. Il était le roi du sport, il était l'homme à la mode. Mais souvent déjà il était à court d'argent.

Un matin, sir William attacha une broche de perles roses au corsage de la Madone.

« Qu'y a-t-il encore ? dit-elle en laissant faire la main de l'Anglais.

— Hier, pour la première fois, le fils du millionnaire m'a emprunté une somme ronde, répondit-il, n'est-il pas juste que vous ayez votre part de cette bonne aubaine ?

— Eh ! dit la Madone d'un air doux, prêtez-lui donc la Banque de France ! »

Cet emprunt ouvrit la porte de l'hôtel de la rue Taitbout à sir William. Déjà, depuis longtemps, le nom du jeune insulaire avait été prononcé dans la famille de Jacques Bernard. Auguste en parlait comme d'un homme charmant et profond tout ensemble. Jacques, qui se méfiait des jugements de son fils, demanda à voir cette merveille envoyée en cadeau par Londres à Paris. Auguste, enchanté, profita d'une soirée dansante pour présenter sir William. L'habile comédien changea de langage et d'attitude en changeant de terrain. Il avait une longue habitude du monde et savait écouter à propos. L'élégance des manières ne lui manquait pas. Jacques, qui s'attendait à voir quelque écervelé, fut agréablement surpris. Il causa avec sir William, auquel il trouva du sens et une grande rectitude d'esprit.

La première impression était bonne. Jacques voulut savoir si ce n'était pas un vernis qui passerait avec le temps ; mais sir William n'était pas

homme à commettre d'imprudence. Il avait la ferme résolution de plaire. Il se montra sobre de paroles, et sut, dans une discussion soulevée habilement, céder à temps et se rendre, non pas qu'il fût à court d'arguments, mais comme un homme vaincu par l'autorité d'une expérience supérieure.

« Ton ami est un homme, » dit Jacques à son fils.

Vers la fin de la soirée, entraîné par un mouvement spontané, il tendit la main à sir William.

« Touchez là, dit-il, vous êtes de la maison. »

La voix de l'Anglais avait des sons qui l'émouvaient; il lui semblait que ce n'était pas la première fois qu'il enentendait les caressantes vibrations, mais sa mémoire ne lui rappelait pas à quelle époque et en quels lieux ces sons l'avaient frappé. Joséphine ne fut pas moins séduite que Jacques. Sir William avait dans l'air du visage quelque chose de hautain qui lui plaisait. Cela sentait le fils de bonne maison.

Huit jours après, l'Anglais dîna chez le banquier. Plus tard, il lui rendit visite dans son cabinet. Le langage des affaires lui paraissait familier. Il en parla en homme qui les a traversées; Jacques, encore plus charmé, lui demanda s'il les avait pratiquées.

« Quand on a vu Liverpool, Manchester, Amsterdam, Hambourg, il en reste toujours quelque chose, répondit sir William; mais qu'est-ce auprès de ce que vous savez! »

De nouveaux entretiens suivirent cette conversation; ils étaient ménagés avec un grand art. Sir William prouva, sans en faire parade, qu'il parlait l'allemand, l'espagnol, l'italien.

« Que de choses gaspillées! s'écria Jacques, qui, malgré lui, pensait à la nullité d'Auguste.

— Si je ne les perdais pas, qu'en ferais-je? dit sir William.

— Les chevaux, les paris, les courses vous amusent donc bien? reprit Jacques.

— Tout cela m'ennuie à périr, mais si je renonçais à cette oisiveté, par quoi la remplacerai-je? »

Jacques pressa sir William de questions. L'Anglais avait une somme disponible, quatre ou cinq cent mille francs peut-être, une bagatelle enfin; il ne demandait pas mieux que de les utiliser en les jetant dans une affaire qui lui fournirait les moyens d'employer son intelligence. Mais où trouver une personne qui voudrait l'intéresser dans une entreprise sérieuse? On ne pouvait pas accuser les banquiers d'avoir une confiance entière dans les sportmen, et il était impossible de leur faire un crime de cette réserve.

« Vous plaît-il que cette personne soit devant vous? » dit Jacques.

Une grande surprise se peignit sur le visage de sir William.

« Quoi! vous consentiriez à faire quelque chose

de bon d'un être qui n'a jamais rien fait de bien? s'écria-t-il.

— Alors vous acceptez?

— Sans hésiter.

— Eh bien! dès demain vous serez mon associé. Il me fallait un homme à la tête d'une entreprise qui va sortir de l'étude pour entrer dans le domaine des faits.... je vous remercie de me l'avoir fait rencontrer. »

Jacques et sir William échangèrent une poignée de main cordiale.

« Dorénavant, regardez-moi comme votre homme-lige, » dit l'Anglais en se levant.

Comme il passait le seuil de la porte, un soupir de joie orgueilleuse gonfla la poitrine de sir William.

« Enfin! dit-il, je suis donc au cœur de la place! »

XXI

CRÉSUS MARIÉ.

Sur ces entrefaites, le mariage de Léonie et de M. Gustave Colombey, propriétaire et rentier, fut célébré avec une pompe extraordinaire à la Madeleine. Joséphine avait parcouru tous les magasins de Paris pour composer la corbeille de noces. Elle ne trouvait rien d'assez beau, ni d'assez brillant. Elle y glissa par douzaines des robes qu'on ne porte pas, des châles qui fatiguent les yeux par l'éclat de leurs nuances, des pièces d'étoffes qui semblaient faites d'un rayon de soleil. Une aventurière aurait battu des mains ; une femme honnête aurait vidé la corbeille sans y toucher du doigt. Léonie fut dans le ravissement. M. Colombey avait prié sa belle-mère de ne rien épargner.

« Tirez sur moi comme sur une cible ! » avait-il dit.

On le prit au mot, il ne sourcilla pas, et Mlle Bernard, éblouie, estima que son mari avait du tact et de l'esprit. A ce moment de sa vie, et tandis que Léonie avait les mains plongées jusqu'au coude dans les écrins et les dentelles, Fernand était pour elle comme s'il n'avait jamais existé. Elle ne se faisait même pas une parure de sa douleur, elle ne la voyait pas.

Fernand tenait la parole qu'il avait donnée à son père. Terrassé un instant par la violence du choc il s'était relevé et luttait contre son amour avec une résolution et une opiniâtreté qui devaient en triompher. Il n'évitait ni ne recherchait la présence de Léonie; il était avec elle simple et grave. Quelques tressaillements dont Marcelle s'apercevait et qui la faisaient frissonner par contre-coup indiquaient seuls ce qu'il éprouvait. M. de Maurs encourageait son fils dans cette conduite. C'était sa coutume de dire qu'on ne devait reculer devant l'ennemi que lorsqu'on ne pouvait pas le vaincre.

« L'épreuve sera plus dure, disait-il à Fernand le soir où ils avaient assisté ensemble à la bénédiction nuptiale, mais la guérison en sera plus radicale. »

Léonie, devenue Mme Colombey, s'établit dans un hôtel que son mari venait d'acheter, et qui était

situé rue Blanche. Elle en ouvrit les portes à deux battants. Au bout de quelques semaines, sa vie fut comme un tourbillon. M. Colombey la poussait dans cette voie dangereuse plus qu'il ne la retenait. C'était un homme qui ne pouvait vivre qu'au milieu du bruit ; son bonheur était de voir passer cinquante personnes dans son salon en un quart d'heure ; s'il trouvait dix voitures devant la porte de son hôtel ou dans la cour, lorsqu'il revenait de la Bourse, il se frottait les mains. Il s'était fait de la vie un idéal qui consistait à remuer sans cesse et à gagner beaucoup d'argent afin d'en dépenser, sinon plus, du moins autant. Sa santé robuste lui permettait de résister à toutes les fatigues et de s'asseoir dans son cabinet à la pointe du jour, après être resté au bal jusqu'à quatre ou cinq heures du matin. S'il fallait assister aux courses de Chantilly ou de Dieppe, essayer une paire de chevaux au bois de Boulogne, passer la soirée au théâtre et finir la nuit dans un souper, M. Colombey était toujours prêt. A ces qualités de tempérament, le spéculateur ajoutait une humeur également bruyante à toute heure. Le tapage lui semblait proche parent de la gaieté. Quand dix violons faisaient rage dans son hôtel, quand le vin de Champagne coulait dans sa salle à manger où s'escrimaient dix laquais autour de vingt convives ; quand une table de baccarat réunissait trente joueurs dans un coin de son salon, M. Colombey

ne se tenait pas d'aise. Il aurait voulu du bruit encore pour s'endormir.

« Si la métempsycose est une vérité, disait un philosophe, l'âme de M. Colombey passera certainement dans la caisse d'un tambour. »

Son éducation première et la rapidité de sa fortune, en quelque sorte improvisée, ne lui avaient pas permis d'épurer ses goûts. Il ne les avait pas très-délicats. Dans l'économie de la vie, telle qu'il la concevait, la première place appartenait à l'amusement; la dignité ne venait qu'après. Sans méchanceté aucune, et seulement parce que telle était la pente de son caractère et de l'habitude, il faisait suivre à sa femme une route qui côtoyait cette frontière douteuse où le monde effleure la galanterie. Le tact lui manquait pour lui en indiquer les justes bornes. S'il trouvait du plaisir à souper, que lui importait que Mme Colombey fût aperçue, vers minuit, montant l'escalier dérobé de cabinets abandonnés tout à l'heure par des filles perdues? Il aimait les premières représentations, moins pour le mérite de l'œuvre et les saveurs d'une fête réservée aux esprits d'élite, que pour le mouvement et l'agitation qui accompagnent ces sortes de solennités; mais il n'éprouvait aucun froissement si Léonie, assise dans une loge d'avant-scène, frôlait du bout de ses manches le bras d'une voisine dont chacun savait le nom, et qui croquait

des pralines pendant les entr'actes. Il ne trouvait pas mauvais qu'elle eût des toilettes d'une recherche excessive, et de ces ajustements, tout nouvellement inventés par les princesses de la mode, qui forcent les passants à retourner la tête. Il lui donnait le goût malsain des choses exagérées, du tumulte, du luxe éclatant, de la vie en dehors, tapageuse et bruyante, et l'accoutumait, sans y prendre garde, à des rivalités extérieures où la chasteté du mariage se corrompt. Malheureusement Léonie n'était pas d'un caractère à résister à de tels entraînements; tout, au contraire, la conviait à les suivre. Elle était alors comme un cheval fougueux qui voit devant lui une carrière ouverte. Un coup d'éperon précipite son élan : il allait courir, il vole.

Avant son mariage, M. Colombey, qui n'appartenait pas à l'école âpre, silencieuse et dure de Jacques Bernard, avait une relation intime dont jamais il n'avait pris la peine de se défendre et qui l'attirait souvent dans un appartement somptueux de la rue Chaptal. Au moment d'engager sa parole à Jacques, il eut la bonne volonté de rompre et rompit en effet. Il lui en coûta un portefeuille assez bien garni qu'il ne regretta pas, et dont l'acceptation fut suivie d'un déluge de larmes.

En quittant la rue Chaptal, où il ne croyait plus remettre le pied, M. Colombey, qui n'était cependant

pas très-facile à l'attendrissement, se frottait les yeux.

« La pauvre fille m'aimait-elle! » disait-il.

Mais la pauvre fille n'avait aucune envie de renoncer à une si riche proie. Elle parut bien se résigner un temps, sûre qu'elle était qu'une lutte intempestive n'amènerait point de résultat, mais s'arrangea pour rencontrer plus tard M. Colombey dans la rue. Elle ne se montra ni mécontente ni jalouse, et lui demanda gaiement si on ne le verrait plus. M. Colombey se caressa le menton.

« Eh! dit-il, vous avez affaire à un homme marié, et il n'y a pas loin de la rue Blanche à la rue Chaptal!

— Tant mieux.... c'est plus commode, » reprit la belle Ariane.

Et comme M. Colombey hésitait, Pulchérie,—c'était le nom de la demoiselle,—haussa les épaules.

« Avez-vous peur qu'on vous dévore? reprit-elle.... On vous rendra intact et frais comme une rose à Mme Colombey.... Ce n'est pas d'ailleurs à vous que j'en veux, c'est au banquier que je désire parler. J'ai quelque argent à placer et il me donnera bien un conseil.

— Un conseil! Je n'en refuse jamais, s'écria M. Colombey, qui avait une envie folle de céder et qui saisit au vol le prétexte offert par Pulchérie.

— Alors, demain à cinq heures, vous me trouverez seule. »

Le lendemain à cinq heures, M. Colombey sonna à la porte d'un appartement dont il connaissait les moindres détails.

Il regarda les meubles; rien n'était changé dans la chambre et le salon. M. Colombey se jeta dans un fauteuil dans lequel il avait sommeillé vingt fois.

« Ingrat! lui dit Pulchérie, n'étiez-vous pas bien ici? »

M. Colombey soupira. Il ne fut pas question de conseil entre eux. Un coup de sonnette retentit.

« Six heures! » dit Pulchérie, qui s'était levée d'un air effaré.

M. Colombey la regarda.

« Eh! reprit-elle, il y a des nids qui ne chôment pas! »

Un petit serpent frétilla dans le cœur de M. Colombey qui jamais n'avait été chassé d'un appartement où il avait passé de si bonnes heures.

« Et le conseil? dit-il.

— Encore? Êtes-vous gourmand! » s'écria la maîtresse du logis.

M. Colombey insista.

« Eh bien! venez me le donner demain, » murmura Pulchérie qui s'esquiva.

M. Colombey retourna donc rue Chaptal une fois, deux fois, trois fois, puis souvent, puis régulièrement, puis enfin presque tous les jours. Et il se

trouva bientôt que rien n'était changé dans ses habitudes.

Léonie ne s'en aperçut pas. Son budget particulier n'avait souffert aucune réduction, et cela lui suffisait.

Parmi les personnes qu'on voyait le plus fréquemment à cette époque dans l'hôtel de la rue Blanche, il convient de citer M. de Bréhal.

Après la détermination prise par Jacques Bernard, l'un des prétendants à la main de Léonie, M. le marquis de Montallais avait retiré quelques fonds placés dans la maison de banque de la rue Taitbout, et on ne le vit plus.

« Il se fâche, il a tort, » dit Jacques.

L'autre, au contraire, M. de Bréhal, s'était bravement présenté dans le cabinet du banquier, et lui tendant la main :

« Je ne puis pas être votre gendre, lui dit-il; mais je peux bien rester votre ami.

— C'est mon vœu le plus cher, répondit Jacques.

— Il ne faut pas que ma philosophie vous fasse croire que je ne regrette pas votre charmante fille, continua M. de Bréhal. Jamais je ne la remplacerai. Mais, puisque M. Colombey lui a paru plus digne que moi d'assurer son bonheur, je me résigne par la pensée qu'elle sera plus heureuse. »

Jacques prit à son tour le main de M. de Bréhal et la serra.

« Il me semble cependant que la demande que je vous ai adressée, poursuivit M. de Bréhal, a créé entre nous une sorte de parenté morale. C'est un lien que je ne veux pas briser.... Me permettez-vous même d'en resserrer le nœud?

— Je vous en prie, répliqua Jacques.

— Eh bien! j'agirai sans détour comme j'ai le droit de le faire avec un homme que j'estime et auquel il n'a pas dépendu de moi de tenir par les liens du sang.... Vous avez une grande expérience des affaires, j'en ai une médiocre, mais je suis encore jeune, et j'ai bonne envie d'entrer dans la voie où tout le monde marche. Voulez-vous me servir de parrain? »

Jacques s'inclina.

« J'ai idée, ajouta M. Bréhal, que vous n'aurez pas lieu de le regretter. Il y a des choses en moi et autour de moi dont je n'use pas; vous m'apprendrez à m'en servir. Nous associerons dans une mesure votre sagacité et mes relations, et la fortune aidant, je prétends bien vous faire voir qu'on peut être homme du monde et n'être point sot.

— Je n'en ai jamais douté, répondit Jacques qui pensait à sir William.

— Alors, je me trouve encouragé à vous présenter une requête.... Vous souriez; oh! vous en verrez bien d'autres! Quand une idée me paraît bonne, je ne la laisse pas chômer.... Vous avez

lancé le prospectus d'une grande affaire de mines dont vous avez obtenu la concession en Espagne.... Une formalité a retardé la signature ministérielle.... Ce retard vous inquiète par l'occasion qu'il fournit à vos rivaux de se remuer. Nommez-moi du conseil d'administration et je vous apporte l'appui de ma famille.

— C'est dit! s'écria Jacques.

— Dois-je considérer cette bonne volonté que vous me faites voir comme un début, ou n'est-ce qu'un hasard? reprit M. de Bréhal en posant la main sur les genoux de Jacques.

— C'est le premier anneau d'une chaîne, » répondit le banquier.

Il y avait dans la manière dont M. de Bréhal venait d'aborder la question, dans son geste, dans son accent, dans ces mille riens presque indéfinissables qui constituent la valeur morale d'une conversation, un mélange de franchise et de finesse, de bonhomie et de résolution, quelque chose de sous-entendu où l'on sentait l'habileté et l'audace, qui donnaient de son caractère une opinion plus précise et plus haute. Un autre homme, que l'on soupçonnait à peine, venait de se révéler en plein sous le masque du désœuvré. Jacques se rencontrait avec un esprit alerte et robuste, au service d'une volonté nette et ferme. Il ne regretta peut-être pas le choix que sa fille avait fait, mais il ne put pas

s'empêcher de penser à son fils en quittant M. de Bréhal, comme il l'avait fait une première fois, après avoir causé avec sir William.

De grand cœur il aurait donné un million pour qu'Auguste ressemblât à l'un d'eux.

« Ah! murmura-t-il, mon sentiment intime ne me trompait pas!... la trempe et le métal y sont; l'instrument deviendra parfait. »

Jacques ne songea pas à chercher les motifs qui avaient engagé M. de Bréhal à changer tout à coup d'attitude et de langage. Ces motifs étaient de plusieurs sortes. En affirmant que M. de Bréhal devait avoir des dettes, Léonie ne s'était pas trompée. S'il n'était pas inquiet, il était quelquefois gêné. Depuis quelque temps déjà il avait franchi le cap redoutable de la trentième année; après un hiver désastreux, M. de Bréhal jeta sur sa vie ce regard sérieux de l'homme décidé à changer de route. Les circonstances le servaient à merveille, et si son patrimoine était grevé, il avait autour de lui les éléments les plus magnifiques pour sortir d'embarras; mais c'était à la condition d'en user et de ne pas laisser au hasard le temps de les disperser. On peut suivre, aux jours heureux de la jeunesse, et sans périls, des sentiers qui deviennent pénibles quand l'âge mûr a sonné; les choses les plus faciles et les plus aimables sont voisines de l'imprudence et du ridicule aussitôt qu'elles n'ont plus la séduction du prin-

temps pour parure et pour excuse. M. de Bréhal le sentit. Il souleva sur son front deux ou trois mèches de cheveux où des fils d'argent brillaient çà et là, et avec le sourire amer d'un homme qui salue le passé :

« Adieu le plaisir ! » dit-il.

Le neveu du ministre éprouvait en outre, pour Mlle Bernard, non pas précisément de l'amour, il n'était plus d'un âge et n'était pas d'un monde où ces frivolités sont tolérées, mais un attrait qui avait eu ses moments de vivacité. Le refus qu'elle fit de sa main n'alla pas jusqu'à le désespérer, mais le piqua dans sa vanité. Quelques succès de salon l'obligeaient à penser qu'il valait mieux qu'un M. Colombey enrichi par quelques liquidations heureuses; la comparaison qu'il faisait de leurs personnes, lorsqu'ils se rencontraient dans les mêmes maisons, ne diminuait pas cette opinion complaisante. Évincé dans sa recherche, alors qu'il s'était bercé de l'espoir de réussir, il ne chercha pas l'oubli dans la fuite, et la guérison dans des dissipations nouvelles; il trouva plus simple et plus spirituel de faire payer par Mme Colombey les dédains dont l'avait accablé Mlle Bernard. Quant aux ressources nécessaires pour combler son passif, il les demanderait à son industrie et non pas à une dot.

« Moi aussi je serai millionnaire, se dit-il, puisque c'est la mode de l'être, et l'on me verra un

jour l'ami le plus intime et l'hôte le plus assidu de l'hôtel de la rue Blanche! »

Sa résolution prise, il ne perdit pas un jour pour en amener le succès.

Comme on le voit, M. de Bréhal était de ces hommes qu'une secousse peut seule tirer du repos; heureux, ils sommeillent et descendent la vie comme un bouchon de liége le fil de l'eau; frappés, ils se réveillent et montrent ce qu'ils peuvent. C'est le feu qu'un choc fait jaillir de la pierre inerte.

Peu de temps après le mariage de Léonie avec M. Colombey, un jeune homme que Jacques avait assisté de quelque argent se présenta chez le banquier de grand matin. Clovis, qui l'avait vu dans la maison autrefois, le fit entrer sans façon.

« Passez, monsieur Guillardin, passez, dit-il; si M. Bernard se fâche, vous mettrez la chose sur le compte de mon étourderie. Elle a bon dos. »

Jacques, qui se pinçait l'oreille, sauta sur sa chaise quand la porte s'ouvrit.

« Il est bien heureux que ce soit vous, mon cher Guillardin, dit-il en apercevant son ancien commis, je m'apprêtais à gronder Clovis. »

Clovis sourit d'un air malin.

« Quand je vous le disais! murmura-t-il à l'oreille du jeune homme.... j'aurai la scène, mais vous n'aurez pas perdu votre temps. C'était écrit, comme dit Socrate.

— Çà, reprit Jacques en faisant signe à M. Guillardin de s'asseoir, avez-vous besoin d'un crédit? Ma caisse est à votre disposition.

— Non, merci, répondit le visiteur matinal; grâce à votre appui, notre maison d'exportation marche bien. Nous gagnerons cette année trente mille francs tout net.... Si je vous dérange de si bonne heure, c'est pour un motif où l'argent n'a que faire.

— Ah! diable, mon cabinet n'est pas accoutumé à de semblables réponses! Parlez, mon ami.,.. la chose est si extraordinaire, que je ne gronderai pas Clovis.

— J'ai idée de me marier, poursuivit M. Guillardin; vous comprenez que, dans ma position, il me faut une femme simple, économe, active, intelligente, bonne, laborieuse, qui ne pense pas au bal et qui soit à la besogne au point du jour.

— Et riche peut-être aussi?... Bref, un phénix.... Vous êtes modeste, mon garçon.

— Non pas riche, monsieur Bernard. Quant au phénix, il existe; je l'ai trouvé.

— Ah bah!

— Et c'est ici même qu'il habite. »

Jacques se frappa le front.

« Marcelle! s'écria-t-il.

— Oui, monsieur Bernard, Marcelle, c'est-à-dire Mlle Ducoudray. Si elle voulait de moi, je m'imagine

que je ne ferais pas une mauvaise affaire, bien qu'elle n'ait pas de dot.

— Et moi donc, à votre avis je ne suis rien? reprit Jacques.... Pensez-vous que je sois homme à laisser marier cette chère enfant sans chercher au fond de ma caisse pour voir s'il n'y a pas quelques billets de mille francs à mettre dans sa corbeille?

— Je n'avais jamais rien vu au crédit de Mlle Ducoudray du temps que je tenais les écritures dans vos bureaux, voilà pourquoi j'avais pensé à elle; mais si vous fouillez dans votre caisse, je n'ai plus qu'à me retirer.

— Non pas! Je parlerai de vos projets à Mme Bernard, et la chargerai de voir Marcelle. Si Mlle Ducoudray répond oui.... je serai son témoin.... mais si elle hésite, bien que je vous tienne pour un brave garçon, je ne ferai rien pour la contraindre.

— Je ne la voudrais pas à ce prix, » dit le négociant.

Une heure après, Jacques avait instruit sa femme du projet conçu par M. Guillardin.

« C'est une bonne fortune pour Marcelle, une fille qui n'a rien! Je lui parlerai, répondit Joséphine.... Va-t-elle sauter de joie!... »

Certaines personnes riches ont une façon particulière de présenter les événements les plus simples ou les plus heureux qui rend les meilleurs tout à coup

difficiles et déplaisants. Au moment où l'on serait tenté de remercier ces obligeantes personnes, on n'éprouve plus, grâce à leur intervention maladroite, qu'une sorte de gêne mêlée d'irritation. Si elles ont à vous apprendre une bonne nouvelle, on les voit se répandre en sottes phrases et en exclamations pompeuses qui font prendre la fuite à la reconnaissance. Il semble, à les entendre, qu'on n'ait aucun droit aux bienfaits de la Providence; elles s'exclament si haut et si complaisamment sur le bonheur qui vous arrive que, malgré soi, on n'en sent plus le prix. Mais, par exemple, il leur paraît naturel que toutes les félicités métalliques et autres soient leur apanage exclusif; l'étonnement perce dans leurs discours si une parcelle de ces biens terrestres s'égare sur une tête voisine; c'est alors comme un vol qu'on leur fait. On voudrait se réjouir, mais la surprise même et la joie exaltée que manifestent ces honnêtes personnes arrêtent l'élan d'une satisfaction intérieure, et par un retour de l'esprit on en vient à se demander s'il n'y a pas un peu d'insolence cachée sous tant de compliments exagérés. Elles vous font entendre tout doucement que le bonheur, qui les oublie, est un déserteur, que c'est un aventurier qui s'adresse à un intrus, et le malheureux intrus, atteint par un coup fortuné du sort, montre d'autant plus de froideur qu'on exige plus d'enthousiasme.

La communication que Mme Bernard était chargée de faire à Marcelle au nom de M. Guillardin était une trop bonne occasion d'agir selon ces anciens préceptes pour qu'elle négligeât de s'en saisir. Elle prépara même quelques phrases pour disposer l'âme de sa protégée à la béatitude et à la stupéfaction. Aussitôt donc que Mlle Ducoudray, qu'elle avait fait appeler, eut paru devant elle, Mme Bernard composa son visage, mais oubliant tout d'un coup le petit discours dont elle avait disposé les éléments :

« Vous allez être bien heureuse, ma chère enfant, s'écria-t-elle en éclatant. Savez-vous quelle proposition vient d'être faite à M. Bernard ?

— Non, madame, répondit Marcelle; mais si, en effet, il doit en résulter quelque bonheur pour ce cher proctecteur à qui je dois tout, vous m'en verrez très-heureuse.

— Eh! il n'est pas question de M. Bernard! répliqua la dame en agitant avec un air superbe les fleurs de son bonnet. Quel bonheur sait-on qu'il n'ait pas? Il s'agit de vous.

— De moi! » reprit Marcelle déjà effarouchée.

Elle n'avait pas bonne opinion, malgré elle, d'un bonheur que Mme Bernard prisait si fort.

« Oui, de vous, poursuivit Joséphine. Un jeune homme est venu ce matin dans le cabinet de mon mari, et vous a demandée en mariage.

— Ah ! fit Marcelle qui appuya sa main contre un meuble.

— Je comprends votre émotion, ajouta Mme Bernard du ton d'une princesse parlant à sa vassale; vous ne pouviez pas espérer que cette bonne fortune vous fût réservée.... On se marie rarement quand on n'a pas de dot!... Eh bien! quelqu'un que vous connaissez, M. Guillardin, a l'intention de vous épouser. C'est un brave garçon.... Il paraît qu'il a gagné quelque argent, grâce à M. Bernard, qui, vous le savez, a la manie de protéger les gens.... Sa maison de commerce fructifie.... Vous serez la femme d'un négociant.... c'est une position inespérée. »

Mme Bernard aurait pu longtemps parler ainsi et s'étendre, sans crainte d'être interrompue, sur les avantages considérables de cette union, le saisissement rendait Marcelle muette.

« Remettez-vous, dit enfin Joséphine; je ne doute pas que vous ne reconnaissiez la générosité de M. Guillardin par un dévouement absolu; on se plaît à proclamer partout vos excellentes qualités ; vous êtes soigneuse, diligente, égale, discrète; vous vous appliquerez à le contenter en toutes choses, et à racheter par votre bonne conduite, l'ordre et l'économie que vous apporterez dans sa maison et votre zèle à bien faire ce qui vous manque du côté de la fortune.... Je prierai M. Bernard d'inviter M. Guillardin à dîner demain, en petit comité.

— Mais, madame, répliqua Marcelle éperdue, je le connais à peine, ce mari qu'on me destine!

— M. Guillardin!... Il a été commis dans la maison pendant trois ans.

— C'est vrai, mais j'ai eu si rarement l'occasion de le rencontrer.... Je ne sais rien de son caractère et de ses goûts....

— Eh bien! vous apprendrez tout cela quand vous serez mariée. »

Mme Bernard, qui croyait l'entretien fini et s'étonnait de ne pas être encore assaillie de remercîments, leva le bras pour tirer le cordon d'une sonnette.

Marcelle joignit les mains.

« De grâce, madame, » dit-elle.

Joséphine la regarda. Le désordre qu'on voyait sur les traits de Mlle Ducoudray la frappa.

« Par hasard, refuseriez-vous? » dit-elle.

Marcelle sentit que ses genoux fléchissaient.

« Je voudrais, au moins, reprit-elle, qu'on m'accordât le temps de réfléchir.

— Pour quoi faire? répondit Mme Bernard.

— Mais si je ne l'aime pas? »

Joséphine haussa les épaules.

« Je croyais que nous parlions sérieusement, répliqua-t-elle; mais songez-y, mademoiselle, si vous repoussez l'offre qui vous est faite, je doute que vous en trouviez jamais de pareille.... Je ne

voudrais pas vous rappeler que vous n'avez rien et que M. Guillardin a déjà quelque chose; mais enfin, c'est une considération à laquelle votre hésitation me fait craindre que vous ne pensiez pas assez. »

Marcelle s'était remise lentement de son trouble. La sécheresse de cette réponse lui rendit en partie la force qu'elle avait perdue. Elle insista pour que M. Guillardin ne lui fût pas encore présenté. Elle voulait, avant de se décider, voir M. Bernard et lui parler.

« Ma main est toute nue, je le sais, dit-elle en finissant; cependant, je désire, avant de la donner, estimer et aimer celui qui l'acceptera. Je parlerai à M. Bernard.

— A votre aise, » dit Joséphine qui se leva.

Marcelle sentait ses yeux se remplir de larmes.

« Vous m'en voulez? reprit-elle.

— Moi? répondit Mme Bernard d'un son de voix dédaigneux; s'il vous plaît de mourir vieille fille, que voulez-vous que cela me fasse? »

Mlle Ducoudray n'osa pas répliquer et rentra chez elle brisée. Elle soulagea son cœur par un flot de larmes. Anéantie et repliée sur elle-même, elle sanglotait. Fallait-il que cette épreuve lui fût réservée! Elle, séparée à tout jamais de Fernand par un lien indestructible!

« Oh! non! jamais! jamais! » répétait-elle avec des mouvements convulsifs.

Mme Bernard, de son côté, était profondément irritée; elle ne comprenait pas qu'une proposition qu'elle avait pris la peine de présenter elle-même eût été repoussée. Cela l'humiliait et la blessait.

« Une petite impertinente qui n'a ni sou ni maille !... et cela raisonne ! » disait-elle, tandis que Mlle Ducoudray pleurait à quelques pas d'elle.

Dans la soirée, Joséphine raconta à M. Bernard le résultat qu'avait eu l'entretien auquel elle avait appelé Marcelle.

« Mademoiselle veut vous parler, ajouta-t-elle; il paraît que, moi, je ne parle pas.... Au lieu de me remercier et de me baiser les mains, mademoiselle a fait des phrases !... Voilà où cela mène d'être bon.... c'est encore une ingrate que vous aurez faite.... »

Le nombre des ingrats que Joséphine avait faits, depuis qu'elle était la compagne d'un millionnaire, n'était pas considérable; mais c'est la mode, chez certaines personnes, de mesurer la reconnaissance qu'on leur doit aux efforts que leur coûtent les plus minces bienfaits. Elles exigent d'autant plus de ferveur et de durée qu'elles y mettent plus de parcimonie. Telle fut Joséphine, qui se croyait tout à fait grande dame quand elle abandonnait une vieille robe à sa femme de chambre, et pareille à une sœur de charité quand elle quêtait, par aven-

ture, et en pompeux attirail, le dimanche. Madeleine.

Jacques n'était pas si prompt à récriminer et à maudire. Il écouta sa femme sans répondre et se réserva de causer avec Marcelle.

L'occasion ne s'en fit pas attendre. Marcelle avait passé la nuit en longues méditations. L'examen de conscience auquel elle s'était livrée lui avait démontré que le mariage qu'on lui proposait était au-dessus de ses forces. Ce n'était pas chez elle un premier mouvement auquel la jeunesse avait plus de part que la réflexion. Cette révolte qui s'était emparée de son cœur aussitôt qu'il avait été question de M. Guillardin, elle en éprouvait la puissance avec non moins d'étendue, à présent qu'elle était loin de Mme Bernard. Marcelle était de cette race exceptionnelle de créatures qu'un dieu jaloux a marquée de son sceau. Appelées, par l'intensité de eurs sentiments, à connaître, dans sa plus exquise expression, la félicité la plus haute, parce qu'elle est la plus idéale, elles sont condamnées, du même coup, à subir, dans leur plus extrême rigueur, le désespoir et les déchirements de l'âme; ces élues, ou peut-être bien ces victimes, ne savent rien ressentir à demi; si une parcelle de leur cœur s'est donnée, le reste suit. Elles ont des délicatesses infinies qui leur permettent de trouver des délices dans des choses où d'autres ne voient rien; mais les

impressions se gravent dans leur cœur en caractères ineffaçables, et bien des épines les déchirent où, pour la foule, il n'y a que des brins d'herbe et des feuilles mortes.

Sûre d'elle-même comme un praticien qui vient de sonder une blessure, Marcelle courut au-devant des explications que Jacques était en droit de lui demander.

« J'ai à vous parler, dit-elle au banquier le soir même.

— Je le sais, j'ai vu Mme Bernard, répondit Jacques. Dois-je conclure de ce qu'elle m'a rapporté de votre entretien que tu es disposée, ma chère enfant, à ne pas vouloir de Guillardin pour mari ? »

Marcelle leva les yeux sur M. Bernard et lui prenant les mains qu'elle baisa :

« Vous ne vous fâcherez pas, mon parrain, si je vous dis bien tout ce que j'éprouve ? répondit-elle.

— Non, je te le promets ; mais, si j'entends bien, cela veut dire que mon protégé doit renoncer à l'espoir de t'appeler Mme Guillardin ? reprit Jacques.

— Eh bien ! c'est vrai, laissez-moi près de vous.

— Tu sais bien, ma petite Cendrillon, qu'aussi longtemps que Jacques Bernard aura un toit, tu auras ta place sous ce toit ; mais je ne serai pas toujours là.... et tu es bien jeune, Marcelle. Permets-moi donc d'insister....

— Ah ! si quelque chose pouvait me décider, ce serait bien la tendresse de vos paroles !

— Je ne voudrais pas contraindre ton cœur à un sacrifice.... Ne crains donc pas que je fasse appel à cette obéissance, à ce dévouement que tu m'as toujours fait voir.... C'est dans ton intérêt seulement que je parlerai. Toute ta famille, c'est moi.... La destinée d'une fille n'est pas de s'attacher à un vieillard qui peut disparaître et la laisser sans appui.... L'homme qui m'a demandé ta main est honnête, bon, laborieux ; je l'ai mis à l'épreuve et je le connais. La femme qu'il aura choisie sera tout pour lui. Avec les qualités d'ordre et de prévoyance que je lui sais, sa fortune est assurée.... Tu la partageras. Dans le présent, une existence active animée par le travail ; dans l'avenir, une maison embellie par une abondance honnête, égayée par des enfants. »

La poitrine de Marcelle se soulevait par longues aspirations. Elle était oppressée.

« Non, c'est impossible, dit-elle avec effort.

— Un mot que m'a répété Mme Bernard, continua Jacques, me fait croire que tu ne consentiras à te marier qu'à la condition d'aimer la personne que tu épouseras.... Ce n'est pas un langage auquel nous soyons habitués dans le monde où nous vivons ; les millions y sont plus nombreux que les sentiments. Cependant, je comprends ceux que tu éprouves et

les admets.... une jeune fille ne raisonne pas toujours comme un banquier.... Mais tu peux recevoir M. Guillardin dans ton intimité.... causer avec lui.... le voir souvent. Étudie son caractère, et tu apprécieras bientôt, j'en suis sûr, ce qu'il y a de bon et d'aimable en lui.... On peut donner à la sympathie le temps de mûrir entre vous. Et deux jours après avoir dit oui, tu me remercieras. »

Marcelle ne répondait rien; elle marchait à côté de Jacques la tête baissée. M. Bernard ne se découragea pas.

« Dois-je prendre ton silence pour un consentement? » reprit-il avec un demi-sourire.

Marcelle secoua la tête vivement.

« Il faut qu'il y ait quelque chose que tu me caches pour motiver une telle obstination, poursuivit Jacques avec plus de chaleur.... Guillardin aurait-il, à mon insu, commis quelque sottise?

— Oh! non, répondit Marcelle vivement.... seule je suis responsable de mon refus.

— Alors, mon devoir est de le combattre. Consulte qui tu voudras, personne ne sera de ton avis; tes meilleurs amis, j'en ai la conviction, te presseront d'accepter le mari que je te propose. »

En ce moment, la porte du jardin s'ouvrit, et Fernand parut sur le perron.

« Tiens! s'écria Jacques, voilà quelqu'un en qui tu parais avoir toute confiance et qui la mérite....

Il a une grande amitié pour toi.... Veux-tu que nous l'interrogions? »

Marcelle leva les yeux et aperçut Fernand; elle devint pourpre.

« Non! non! pas lui, jamais lui! dit-elle.

— Et pourquoi donc? » reprit Jacques, qui fit un pas.

Marcelle se suspendit à ses mains.

« Par pitié! je vous en prie!... ne lui parlez pas! » s'écria-t-elle.

Jacques la regarda. La rougeur brûlante qui couvrait les joues de Marcelle, les larmes qui gonflaient ses paupières, ce cri qu'elle venait de faire entendre, son trouble, le tremblement de tout son être, lui firent comprendre enfin la vérité. Il entoura Marcelle de ses bras.

« Ah! pauvre enfant!... » dit-il.

Et comme elle sanglotait le visage caché entre ses mains :

« Sois tranquille, reprit Jacques, nous ne parlerons jamais plus de Guillardin! »

Cependant, Mme Bernard avait hâte de revoir son mari. Curieuse, et mettant un grand intérêt aux petites choses comme toutes les femmes inoccupées, elle l'interrogea dès le premier instant où elle l'aperçut.

« Eh bien, dit-elle, avez-vous fait entendre raison à Mlle Ducoudray? »

Lorsque Joséphine était mécontente, et il faut

dire qu'elle l'était souvent, grâce à une susceptibilité excessive qui ne lui laissait guère de repos, elle avait une façon de prononcer ce nom de Ducoudray qui donnait aux trois syllabes dont il était composé des proportions gigantesques. C'était absolument comme si Marcelle se fût appelée Bragance ou Plantagenet.

« Non, répondit Jacques; dans toute cette affaire, je crois bien que c'est moi qui ai eu tort.

— Ce mariage est donc rompu? s'écria Joséphine.

— Tout à fait, et j'ai promis à Marcelle qu'il n'en serait plus question. »

Le bout du nez de Joséphine devint tout blanc.

« Vous verrez, reprit-elle, qu'il faudra un prince du sang à cette mijaurée! »

Mme Bernard n'avait jamais beaucoup aimé Marcelle. L'orpheline lui servait bien à faire étalage de sa bonté devant le public; c'était comme un piédestal vivant qui la rehaussait. Mais ce petit avantage dont elle tirait tout le parti possible ne compensait pas l'irritation que lui causait la présence continuelle d'une charmante fille, qu'on remarquait d'autant plus qu'elle se mettait moins en évidence. Marcelle avait une grâce silencieuse, une gaieté fine, bienveillante et continue, un désir d'être agréable à tous, une égalité d'humeur, un esprit aimable et curieux d'obliger, qui produisaient à la longue, sur les

hôtes un peu secs, un peu gourmés, un peu jaloux de l'hôtel de la rue Taitbout, l'effet d'une flamme sur le métal. On s'échauffait en sa présence. On ne l'apercevait peut-être pas beaucoup quand elle était dans son coin occupée à broder, ou s'employant çà et là à rendre mille petits services; mais aussitôt qu'elle n'était pas dans le salon, on sentait comme de la gêne et du froid; quelque chose y manquait dont tout à coup on avait besoin; on était dans ces grandes pièces magnifiquement meublées comme si le vide venait de se faire ou le feu de s'éteindre. Les visiteurs, et les plus jeunes aussi bien que les plus glacés par l'âge ou l'avidité, ne manquaient jamais de demander, au bout d'un instant, des nouvelles de Mlle Ducoudray. Mlle Ducoudray était-elle à l'hôtel? Mlle Ducoudray ne rentrerait-elle pas bientôt? Aurait-on le chagrin de ne pas voir Mlle Ducoudray? Par hasard, n'était-elle pas indisposée?

Cette affection que tout le monde témoignait à Marcelle, et la place qu'elle tenait dans le salon de Mme Bernard, offusquaient la femme du millionnaire. Elle y voyait comme une usurpation des droits qu'elle tenait de sa fortune, un empiétement sur ses domaines. Elle en éprouva d'abord un certain malaise, puis un déplaisir qui s'augmenta de jour en jour et prit enfin les proportions de l'animosité; qu'avait-on besoin de s'entourer de créatures besogneuses qui errent dans la maison avec les allures

de l'espionnage et qui se croient tout permis, sous prétexte qu'un hasard maladroit a voulu qu'elles fussent de la famille! Joséphine, négligée parfois pour Marcelle, ne lui épargnait pas les rebuffades et les insolences. Mlle Ducoudray pensait à Jacques et oubliait tout. Depuis le mariage de Léonie, cet antagonisme que Marcelle n'avait ni provoqué ni accepté, se manifestait plus clairement et plus fréquemment. Léonie, protégée par son orgueil et par le sentiment d'une beauté à laquelle elle ne supposait pas de rivale, n'en éprouvait pas les atteintes. Comme une reine assise sur son trône, elle ne voyait dans sa cousine qu'une pauvre fille perdue dans son ombre, et ne lui faisait pas les honneurs de la redouter.

Les quelques mots de Mme Bernard confirmèrent Jacques dans une pensée à laquelle il s'était deux ou trois fois arrêté. Si la mort venait à le surprendre, il ne fallait pas que Marcelle en souffrît. Joséphine, dans aucun cas, ne la garderait auprès d'elle ; il était au moins douteux que Mme Colombey voulût la recueillir dans un intérieur traversé par tous les bruits de la ville, et plus douteux encore que Marcelle acceptât cette hospitalité, lui fût-elle offerte. Une de ces bonnes inspirations auxquelles Jacques cédait quelquefois s'empara de son esprit.

« Eh bien ! pensa-t-il, si le sort veut qu'elle ne soit jamais heureuse, elle sera du moins à l'abri du besoin. »

Dès le lendemain, Jacques donna ordre qu'une inscription de rentes de six mille francs fût transférée au nom de Mlle Ducoudray et déposée dans sa caisse.



XXII

UN BOHÉMIEN DU BOULEVARD.

Il y a dans la vie des hommes de ces heures de calme où tout semble s'apaiser. L'œil le plus clairvoyant ne saurait rien découvrir qui puisse en altérer la paix profonde. Toutes les difficultés ont été surmontées, l'avenir se présente aux regards sous l'aspect tranquille d'une plaine immense où d'abondantes moissons ondulent sous le vent qui les caresse; point de fossé jusqu'à l'horizon, nul marécage, nul ravin. On n'a plus qu'à marcher; la récolte attend la faucille. Ainsi était la maison de Jacques Bernard après le mariage de Léonie. L'intelligence de M. Colombey, unie à celle de Jacques, dirigeait, vers les plus magnifiques résultats, des entreprises pour lesquelles des multitudes de clients leur apportaient des montagnes de capitaux. Le cabinet de Jac-

ques était comme l'antichambre d'un ministre, tout plein d'un monde de solliciteurs. Pour répondre au développement toujours croissant de ses affaires, il avait dû faire bâtir une aile dans la cour de son hôtel et la consacrer à de nouveaux bureaux, sur la porte desquels on lisait, gravés dans une large plaque de cuivre, ces mots : *Chemins de fer napolitains*. Sir William, qu'on voyait rue Taitbout non moins souvent que rue Pigale, et qui était un des familiers de l'hôtel, en avait obtenu la direction. Jamais on ne vit homme d'un esprit plus alerte et d'une activité plus égale. Il suffisait à tout, aux conseils, aux dîners, aux courses, au travail et aux plaisirs. Le moment était proche où il allait devenir indispensable. On parlait de lui dans les bureaux comme de Marcelle dans la maison. Une part de ces succès semblait rejaillir sur Auguste, qui s'en montrait tout fier. N'était-ce pas lui qui avait découvert, en quelque sorte inventé sir William? Cette supériorité qu'on se plaisait à reconnaître chez l'Anglais n'ajoutait-elle pas aux douceurs de le vaincre dans le pavillon de la Madone? Auguste marchait en triomphateur et prodiguait l'argent comme un Jupiter. A côté de sir William, et sur le même pied, M. de Bréhal, transformé en administrateur de plusieurs compagnies industrielles, était en relations constantes avec Jacques, qu'il étonnait par la clarté de son esprit. Il parlait un autre langage dans l'hôtel de la rue Blanche. Plus

de chiffres alors; l'araignée qui tendait sa toile disparaissait et faisait place au bel oiseau bleu des contes de fée. Jamais homme ne se montra plus aimable et plus discret. Il ne respirait, disait-il, que dans l'air de Léonie. M. de Bréhal avait l'amour gai et spirituel. Mme Colombey, qui ne se piquait pas de mélancolie et de beaux sentiments éthérés, se plaisait à voir à ses côtés un sigisbé d'une humeur si vive et si galante. Point de soupirs et point de rêveries, mais une complaisance inépuisable et une admiration constante mêlées à une charmante audace et à une rare présence d'esprit. Il faisait les choses à propos. M. Colombey avait sur M. de Bréhal l'opinion de Mme Colombey. S'il passait vingt-quatre heures sans voir le député, il lui semblait que le Corps législatif avait commis un crime. Pulchérie profitait en outre du temps que M. de Bréhal consacrait à Léonie.

On se retrouvait le lendemain dans le cabinet de Jacques, où sir William, M. Colombey et M. de Bréhal s'entendaient à merveille pour faire la chasse aux dividendes. L'heure fortunée avait sonné où Jacques, au plus haut de la colline, ne voyait autour de lui ni menaces ni périls. Tout, dans ce monde où l'argent était le maître, glissait comme des rouages d'acier poli, dans des rainures imbibées d'huile. On n'y prévoyait pas ce grain de sable qui fait voler en éclats le

bronze et le fer. Point d'embarras et point de craquement.

M. de Maurs, qui savait combien l'oisiveté prédispose aux exagérations de la fantaisie et de la passion, avait voulu que Fernand s'associât à la publication d'une revue de sciences et d'arts. Son fils possédait assez de connaissances acquises pour y tenir sa place, et si, dans les premiers temps, il ne s'y dévouait pas avec une ardeur constante, il était tout au moins forcé de s'en occuper avec suite. M. de Maurs, qui avait eu le loisir de voir Fernand à l'œuvre pendant les longs voyages accomplis ensemble, savait qu'il était de cette race d'hommes qui veulent toujours bien faire ce qu'ils font. Il comptait donc sur l'avenir. Marcelle, repliée en elle-même, ne laissait plus rien paraître de ce qu'elle éprouvait depuis l'instant où Jacques avait surpris son secret. Peut-être était-elle occupée à se vaincre, peut-être aussi voulait-elle s'accoutumer à la résignation par le silence. Léonie était entrée en plein dans l'existence bruyante et brillante que ses songes caressaient, comme un navire pénètre à toutes voiles dans les mers souhaitées vers lesquelles un pilote heureux a dirigé sa course. M. Colombey ne trouvait jamais qu'elle donnât assez de bals ni qu'elle dépensât trop d'argent. Le soir, la femme et le mari se rencontraient dans leurs salons.

Depuis le jour où M. de Maurs avait entraîné

Jacques dans la forêt de Saint-Germain, le banquier avait pris l'habitude de ravir par hasard quelques heures à ses affaires pour les employer en promenades dans la campagne. Il appelait cela faire provision d'air. M. Colombey, qui n'avait jamais été sensible aux beautés de la nature, riait aux éclats quand il voyait son beau-père s'échapper comme un écolier pour courir à Ville-d'Avray ou à Bougival.

« M. Bernard se dérange! disait-il.... c'est M. de Maurs qui le perd. »

Quelquefois il hochait la tête, et, se touchant le front :

« Mon beau-père a quelque chose là, ajoutait-il; voilà qu'il aime la paresse! »

Ce n'était pas M. Colombey qu'on aurait surpris cherchant l'ombre des bois! Pour se reposer des conseils et des assemblées, il avait l'ombre de la brocatelle et du lampas, et dans cette ombre civilisée, Pulchérie qui fredonnait.

M. de Maurs était toujours des rares excursions auxquelles Jacques Bernard demandait une diversion à des travaux écrasants. Un jour qu'ils étaient enfoncés dans les bois de Marly :

« Te souviens-tu de cette histoire de Polycrate, tyran de Samos, qu'on nous racontait chez le bonhomme Fortin? dit tout à coup le banquier à son ami.

— Un peu ; mais pourquoi ce souvenir classique répondit Pierre.

— C'est que le succès de toutes les affaires auxquelles je mets la main me fait penser au poisson et à la bague de la légende grecque. Tu sais si le philosophe qui assistait au banquet du tyran eut peur. Eh bien! mon bonheur m'épouvante.

— Toi?

— Oui, je n'ai jamais su si j'étais superstitieux.... le temps m'a manqué pour faire cette étude.... mais la simple logique me conduit à penser que cette chance inouïe qui me protége ne peut pas éternellement durer. On a vu au trente-quarante la rouge passer vingt-sept fois, on ne l'a pas vue passer toujours. M. Colombey gagne des sommes insensées à chaque liquidation; il a, en matière de spéculation, le flair de la hausse et de la baisse; c'est un baromètre vivant qui sait toujours d'où soufflera le vent de la Bourse. M. de Bréhal, que j'ai failli regretter, est mon ami, il navigue de conserve avec moi comme un brick dans les eaux d'une frégate. Sir William me prête l'appui d'une expérience alerte et d'une intelligence prime-sautière qu'aucune circonstance ne prend au dépourvu; ma compagnie des chemins de fer napolitains fait son chemin dans le monde, le vent la pousse. Si les lois de l'équilibre sont une vérité, une catastrophe sera la conséquence inévitable et le dénoûment de toutes ces prospérités.

— Ce serait possible, si ces mêmes prospérités étaient le fruit du hasard, répondit M. de Maurs;

mais n'en es-tu pas le guide, l'inventeur? N'est-ce pas ton activité, ton industrie qui les ont menées à cette hauteur qui t'effraye?

— Et voilà justement ce qui cause ma terreur! reprit Jacques; quel général d'armée n'a point perdu de bataille? Le prince Eugène a eu Denain et Napoléon Waterloo! Quand on est tout en haut, sans obstacle et sans contrôle, l'heure du vertige commence. On a, malgré soi, moins de prudence et de circonspection.... on a l'éblouissement de l'orgueil.... on croit tout possible parce que tout a réussi, puis vient un jour où l'on trébuche.... on était sur la pyramide, on est par terre. Dans la position exceptionnelle où je suis arrivé, mon plus mortel ennemi, c'est moi.

— Ce qui m'étonne, permets-moi de te le dire, c'est que le sachant, tu ne t'arrêtes pas.

— Eh! s'écria Jacques, si je m'arrêtais, je serais un sage, et je suis un banquier! »

M. de Maurs alluma un cigare.

« Alors, bonne chance, » reprit-il.

Jacques se mit à rire.

« Je ne vois qu'une ombre à ce tableau dont la splendeur m'épouvante, dit-il, c'est mon fils Auguste. Le malheureux vient de gagner un grand prix à je ne sais quelles courses.... son cheval s'est trompé, à moins qu'il n'y ait eu coalition de jockeys.... Cent défaites auraient peut-être fini par lasser sa patience

et engourdir sa sottise ; sa victoire va l'encourager.... il est perdu. Auguste ne sait pas ce que va lui coûter ce triomphe d'un instant!

— Rassure-toi donc, répondit Pierre gaiement. Si ta maison de banque est une chaudière, ton fils en est la soupape. »

Ce jour-là même, et comme si le sort eût voulu donner gain de cause aux pressentiments de Jacques, un article où les insinuations les plus perfides étaient habilement mêlées à la calomnie, paraissait dans les colonnes d'un petit journal qui traitait les questions économiques, auxquelles il mélangeait agréablement l'anecdote du jour, la chronique des théâtres et la revue des salons. Cet article fit grand bruit. Les amis de Jacques, et sa fortune lui en avait donné beaucoup, le colportèrent secrètement et avec toutes les marques de la plus vive indignation, dans tous les quartiers de la ville ; ceux qu'il avait obligés se firent les trompettes du scandale, sous prétexte d'en combattre les effets, et tous ces bons apôtres avaient des formules toutes faites pour parler de cette prose envenimée.

« Eh quoi! disaient les uns, vous n'avez pas lu l'article infâme qui a paru ce matin dans l'*Écho du Monde !* C'est un tissu d'abominations présentées, il faut l'avouer, avec un art qui pourrait entacher la réputation de Jacques, s'il n'était, par son caractère, à l'abri de tout soupçon. Lisez donc cela.

— Croiriez-vous que M. Bernard a été attaqué de la plus odieuse façon? disaient les autres.... Il y a des journaux qui se permettent tout!... On a fouillé dans la vie privée de notre ami, et, à l'aide de faits groupés avec un art infernal, on essaye de tromper l'opinion publique.... J'ai pu me procurer un numéro de ce journal.... le voilà.

— Vous savez la nouvelle! reprenait un troisième, il n'est bruit que de cela sur le boulevard; l'*Écho du Monde* a lancé contre Jacques un de ces articles perfides qui mêlent habilement le vrai au faux, et qui laissent leur traces si on n'y répond pas.... Il y a surtout un paragraphe que je vous recommande; j'y ai fait une marque au crayon. Si l'on ne connaissait pas notre ami, ce serait à ne plus le voir. »

Les intimes de l'hôtel de la rue Taitbout récitaient l'article à voix basse dans les cercles et les cafés; d'autres s'approchaient mystérieusement d'un groupe, et prenant des airs lugubres, demandaient si l'on n'avait rien appris qui motivât une si furieuse diatribe.

« Certainement, reprenaient-ils, nos convictions ne sont pas ébranlées, mais c'est fâcheux, bien fâcheux !

— Très-fâcheux ! » reprenait le chœur des affidés.

Et, à l'envi, les uns et les autres répétaient le sot proverbe :

« Il n'y a pas de fumée sans feu ! »

Grâce à cette défense ingénieuse et à cette coalition d'amitiés dévouées, il n'y eut pas une maison dans Paris, ayant eu quelque relation avec Jacques Bernard, où n'eût pénétré un exemplaire de l'*Écho du Monde*. On lançait bien haut les plus sonores malédictions contre les auteurs de pareilles turpitudes, et on se frottait les mains dans le silence du cabinet.

Le malheur d'un homme heureux, n'est-ce pas souvent le bonheur de tout le monde?

Les habiles passaient la main dans l'échancrure de leur gilet, et secouant la tête d'un air docte :

« C'est une infamie d'autant plus grave, disaient-ils, que les faits articulés contre Jacques Bernard fussent-ils vrais, il n'en faudrait pas parler.... La vie privée doit être murée! »

Cette plaidoirie consciencieuse produisait un effet certain : il en restait dans l'esprit des indifférents cette conviction que l'accusation si bien repoussée était au moins probable dans la plupart des faits qu'elle mettait en lumière.

Jacques, qui ne cherchait dans les journaux que les dépêches télégraphiques et les nouvelles dont la publication pouvait agir sur la Bourse, n'aurait jamais pris garde à l'article de l'*Écho du Monde*, si M. Fourneiron n'eût poussé la précaution jusqu'à le lui apporter en double exemplaire.

Le bon cousin était de passage à Paris. Un ami lui présenta l'article, il le lut et le relut.

« Quelle indignité! quelle horreur! » dit-il en le savourant.

L'occasion était bonne pour faire du zèle. Il mit le journal dans sa poche.

« Jacques ne le connaît peut-être pas, reprit-il, je cours chez lui! »

Il se rencontra dans l'antichambre de Jacques avec deux personnes qui avaient eu la même bonne idée. Clovis rangeait en ce moment sur le bureau du banquier une liasse de grandes lettres sous enveloppes et de journaux sous bandes; parmi lesquels s'étaient glissés dix ou douze exemplaires du fatal numéro de l'*Écho du Monde*.

Jacques ouvrit au hasard un des journaux étalés devant lui. Une légère contraction nerveuse autour de la bouche fut le seul témoignage extérieur du sentiment que lui faisait éprouver la lecture de l'article qui le concernait. Cette lecture achevée, il posa la feuille imprimée sur le bureau.

« Eh bien? dit-il en s'adressant aux personnes qui l'entouraient.

— Comment, eh bien! s'écria M. Fourneiron.... Voilà la seule marque de colère que vous inspire ce tissu d'abominations?

— Eh! que voulez-vous que j'y fasse? J'ai obligé un jour un pauvre diable qui n'avait pas une croûte de pain à mettre sous la dent.... C'était un misérable.... il se venge et fait son métier. »

M. de Maurs parut sur ces entrefaites. Il connaissait l'attaque dirigée par l'*Écho du Monde* contre Jacques, et ne lui en avait pas parlé ; mais à peine eut-il passé la porte que l'orateur de la bande l'interpella.

« Vous qu'on sait le plus vieil ami de Bernard, joignez-vous donc à nous pour lui faire comprendre que l'indifférence n'est pas ici de saison ! s'écria l'impétueux cicerone. Les réputations les mieux établies cèdent à de pareilles insinuations. Il y a quelque chose à faire.... se taire c'est presque avouer qu'on recule devant la lutte. Il faut que Jacques se montre. »

M. de Maurs inclinait vers la même opinion.

Un homme entra comme un coup de vent, tout en sueur. Jacques reconnut le rédacteur en chef du *Ver-Luisant*, son ancien condisciple, Sylvain Coppernel.

« Ah ! dit-il, j'étais à la campagne, nous pendions une crémaillère entre amis, dans *Petit-Coin*.... *Petit-Coin* est une cabane, un trou, ma villa à moi.... On m'expédie l'article de l'*Écho du Monde*. Mon confrère, Victor Lejarier, est un gueux....

— Un misérable ! un homme à pendre ! s'écria Fourneiron.

— Un drôle qu'il faudrait bâtonner !

— Un coquin !

— Un bandit !

— Un scélérat ! »

Les épithètes partaient en feu de file.

M. Fourneiron ne voulut pas avoir le dernier mot.

« Il manie la plume comme un poignard, reprit-il.

— C'est vrai, mais Victor a du talent, répondit Sylvain Coppernel. Il n'a pas signé l'article, quoique j'aie reconnu sa main. J'ai quitté ma crémaillère et n'ai fait qu'un saut jusqu'ici. Ah! l'*Écho du Monde* te turlupine, je mets le *Ver-Luisant* à ta disposition.... C'est mon devoir.... Réponds.... on répondra.... je répondrai, et bigre!... on n'est pas de Béziers, pour avoir le dernier mot. Quel tintamare nous allons faire! Une polémique à jet continu! Trois colonnes de réplique par numéro! Et les invectives donc!... S'il y a un duel à coups de plume, je m'en charge.... Ce sera une réclame pour le *Ver-Luisant*. Je ne suis pas un ingrat, moi.... La France retentira du bruit de ta défense; je veux qu'on en parle depuis les cafés du boulevard jusqu'aux chaumières de la Sologne.

— Et naturellement on parlera de l'attaque aussi, dit Jacques.

— Bon! ce sera de la publicité pour ta maison.... Fie-toi à moi pour le tapage. Ah! l'*Écho du Monde* égratigne Jacques, le *Ver-Luisant* mordra Victor.

— Bravo! s'écria M. Fourneiron.

— A présent, donne-moi des notes, » reprit Sylvain Coppernel.

Il se mettait en devoir d'écrire, Jacques lui toucha le bras.

« Ton dévouement m'attendrit, dit-il, mais laisse-moi réfléchir jusqu'à demain.... Tu sais : la nuit porte conseil.

— Hum! murmura le petit Coppernel. J'aurais vendu dix mille numéros! Affaire manquée! »

Jacques rompit l'entretien et congédia bientôt après ses amis.

« Maintenez-le dans ses bonnes dispositions, » cria M. Fourneiron à M. de Maurs, avant de fermer la porte.

Quand il fut seul avec Pierre, Jacques haussa les épaules.

« Que vous seriez contents, mes bons amis, dit-il, si, par un grand tapage, je donnais à cet article la publicité qu'il n'a pas encore!... Oh! que nenni, je ne suis pas si sot!

— Quoi! vraiment, tu ne feras rien? dit Pierre.

— Rien, et c'est tout juste assez! Tu arrives du fond des prairies américaines, mon vieux Pierre, tu ne sais rien des choses de la civilisation.... Mais il y a moins à redouter des Peaux-Rouges qui marchent, le tomahaw à la main, sur le sentier de la guerre, que des Parisiens qu'on voit en bottes vernies sur le boulevard. J'ai fait la sottise de tendre la main à un pirate du journalisme — tu te souviens dans quelles circonstances! — je paye ma sottise; notre

compte est réglé. Ce même monsieur est venu l'autre jour me demander je ne sais quelle somme pour une entreprise douteuse à laquelle son morceau de papier devait servir de cadre et de chanterelle; j'ai refusé, et voilà la guerre allumée.... Je ne me plains pas; j'aurais dû y penser en temps opportun.

— Et les tribunaux?

— Ah! mon pauvre savant, que tu es bon homme! Les tribunaux, dis-tu? ils me rendront justice certainement, et j'obtiendrai peut-être contre mon calomniateur trois jours de prison et cent francs de dommages-intérêts, si le délit est reconnu.... mais j'aurai l'agrément d'entendre, pendant une heure et plus, l'avocat de la partie adverse démontrer éloquemment que je suis un peu filou, un peu coquin, un peu voleur; que j'ai escroqué l'un et ruiné l'autre, que j'ai doucettement étranglé mon prochain et peut-être même un peu assassiné mon père. La boue de l'article m'avait fait gris, le fumier de la plaidoirie me rendra noir.... Remarque, en passant, que la médisance s'enveloppe de mille précautions oratoires.... L'assignation partie, on n'a plus rien à ménager.... Ma vie appartient aux robes noires, et quel beau thème à une vertueuse indignation que la fortune d'un millionnaire! N'est-il pas clair que je l'ai gagnée en volant? Va, va, mieux vaut se taire!... Le silence appelle l'oubli....

— Mais ton ami, M. Sylvain Coppernel, le rédacteur en chef du *Ver-Luisant ?*

— J'allais t'en parler! Es-tu naïf, bon Dieu! Mais il n'a pas pris la peine de déguiser sa pensée, ce bon petit Coppernel de Béziers! Ce qu'il cherche, c'est une réclame. Comprends donc bien : si le *Ver-Luisant* répond, l'*Écho du Monde* répondra. Ma réclamation sera précédée de remarques, suivie de commentaires, accompagnée d'observations, passée au laminoir, épluchée ligne à ligne, tamisée mot à mot, et Dieu sait ce qu'il en restera! Beaucoup de gens n'auront peut-être pas fait attention à la prose de l'*Écho du Monde*, on voudra lire la mienne, et je ne me pique pas d'être écrivain.... La polémique engagée, au lieu d'un coup, j'en recevrai cent.... et on finira par trouver que j'ai tort....

— Diable! murmura Pierre, ta philosophie a l'épiderme dur!... Quant à moi, la main me démange!

— Eh! bon Dieu! qui donc a jamais vu un banquier se battre!... Exposer une douzaine de millions contre trois douzaines de lignes.... ce serait un duel de dupes.... Non pas! je calcule trop bien pour en rien faire. »

Jacques ne fit rien en effet, mais Fernand n'avait pas les mêmes raisons de rester tranquille.

Depuis le mariage de Léonie, il était dans une

situation d'esprit violente. Les efforts qu'il faisait pour calmer le trouble profond de tout son être et les bouillonnements sourds d'une colère intérieure qui l'agitait, ne réussissaient qu'à en augmenter l'irritation. Il cherchait dans le travail un apaisement et s'y acharnait avec une âpreté dont son père avait le secret; quand il ne l'y trouvait pas, il poursuivait cet apaisement dans la dissipation. Sa jeunesse, sa bonne mine, son esprit, une générosité innée dont M. de Maurs n'avait jamais contrarié les élans et qu'il rendait plus aimable par la grâce avec laquelle il en multipliait les preuves, comme un joaillier relève, par la monture, l'éclat d'un diamant, lui rendaient les succès faciles. Fernand n'était pas homme à reculer devant l'énergie d'aucun remède, quelle que fût d'abord la répugnance que son cœur en ressentît. Ce qu'il voulait, c'était la ruine d'un amour qu'il détestait, et pour l'arracher de son souvenir endolori, rien ne lui semblait ni trop difficile ni trop dur; tel un bûcheron vigoureux emploie la pioche et le pic pour déraciner la souche enfouie au creux d'un rocher. Mais il en résultait une fièvre dont l'éclair brillait dans les yeux de Fernand.

Le jour même où M. de Maurs avait eu avec Jacques cet entretien, dont on a vu les résultats négatifs, Fernand se trouvait au foyer d'un théâtre, pendant l'entr'acte d'une comédie qu'on donnait pour

la première fois. Mme Colombey était dans une loge d'avant-scène auprès de M. de Bréhal; derrière elle s'épanouissait la gaieté bruyante de M. Colombey. La plupart des lorgnettes se tournaient vers cette loge, qui disputait à la pièce nouvelle l'attention du public. On admirait Léonie et sa toilette. On la nommait tout haut, et ceux qui la connaissaient ne manquaient pas de la désigner à ceux qui ne la connaissaient pas.

« Mais c'est Mme Colombey, la fille de Jacques Bernard le millionnaire! regardez-la donc! » disaient les officieux.

Et deux ou trois lambeaux de phrases cités au hasard montraient que la plupart des spectateurs avaient lu le fameux article de l'*Écho du Monde*. Fernand était sur les épines; quand le rideau tomba, après le premier acte, un instant il eut la pensée de quitter le théâtre. Un voisin l'entraîna du côté du foyer. Jamais Léonie ne lui avait paru plus belle. Il exécrait M. de Bréhal. Il exécrait tout le monde.

Un groupe de jeunes gens, au milieu desquels une poignée de main de son ami le poussa par aventure, causaient et riaient dans un coin. Tous félicitaient hautement de son récent succès un jeune homme blond qui avait le sourire fin, la parole rapide, les yeux intelligents et bons, le teint pâle, l'air fatigué. On aurait pu le prendre pour un fils

de famille si quelque chose de débraillé dans la mise et dans le geste n'eût trahi un fils de la bohème.

« Mon bon homme, ton article est charmant, dit un des interlocuteurs.

— Acéré comme une flèche et leste comme un oiseau, dit un autre.

— Encore deux ou trois de cette forme nette, vive, aiguë, et tu passeras de la feuille volante au rez-de-chaussée d'un grand journal.

— La chronique te réclame.

— Et si tu continues, tu empêcheras tous les millionnaires de Paris de dormir. »

Fernand, jusqu'ici inattentif, prêta l'oreille.

Un grand jeune homme barbu survint.

« Par hasard, dit-il, le Jacques Bernard aurait-il refusé de te comprendre dans la dernière répartition des actions napolitaines? La vertueuse indignation de ton article me le fait craindre. »

Le jeune homme blond rougit.

« Non, dit-il, je n'ai même jamais vu M. Jacques Bernard, pas plus que je ne lui ai écrit. »

L'homme à la barbe sourit.

« Tu as eu tort, mon cher Louis, reprit-il, un peu de prime fait grand bien!... ce qui n'empêche pas que ton article : *Profil d'un millionnaire*, ne soit un petit chef-d'œuvre.

— Ce petit chef-d'œuvre est un coup d'escopette, » dit Fernand tout à coup.

Tous les yeux se tournèrent vers lui.

« Monsieur, s'écria le journaliste, qu'entendez-vous par là ?

— C'est bien clair, répondit Fernand dont la colère trouvait à s'épancher, je tiens l'article pour une lâcheté et celui qui l'a écrit pour....

— Assez ! » reprit le jeune homme blond, qui l'interrompit.

Il était fort pâle; saluant alors son adversaire avec une aisance et une politesse exquises :

« Monsieur, poursuivit-il d'une voix nerveuse, je n'avais pas tout à l'heure l'avantage de vous connaître ; j'espère bien à présent que vous me fournirez une occasion prochaine de vous rencontrer ?... Rien de plus ici. »

Fernand s'inclina, et ils échangèrent leurs cartes.

Les témoins de Fernand et ceux de Louis Ferrol se rencontrèrent dans la soirée. Il fut décidé qu'on se battrait le lendemain, à l'épée, dans les bois de Ville-d'Avray, à neuf heures du matin.

La rencontre eut lieu derrière un massif de vieux arbres, à quelques pas des étangs; à la troisième passe, Fernand fut atteint au bras d'un coup assez vigoureux pour que le fer s'échappât de sa main. En un instant la manche de sa chemise fut imbibée de sang. Les témoins l'entourèrent. Louis Ferrol jeta son arme à ses pieds.

« Maudite épée ! » s'écria-t-il.

Ce mouvement surprit Fernand, qui regarda son adversaire.

« Ah! monsieur, s'écria Louis Ferrol, que je regrette tout ce qui s'est passé! En vous voyant prendre si courageusement la défense d'un homme que je ne connais pas, j'ai regretté d'avoir écrit l'article qui a été la cause de votre provocation; ce que j'ai appris dans la soirée a confirmé cette première impression, et j'ai compris que j'avais eu tort. Si vous consentiez maintenant à faire une différence entre la plume et l'écrivain, je serais bien heureux de vous serrer la main.

— Voici la mienne, » répondit le blessé, qui ne put pas résister à la sincérité de cet élan.

La blessure de Fernand n'était pas grave; le repos suffisait à la guérison. On promit donc de ne parler à personne de cette rencontre, et chacun regagna Paris. Louis Ferrol voulut accompagner Fernand, auprès duquel il revint dans la soirée. Celui qui avait fait la blessure en souffrait plus que celui qui l'avait reçue. Fernand regarda le journaliste d'un air curieux.

« Vous avez eu ce matin en me tendant la main, dit-il, un accent qui m'a donné la conviction que vous n'étiez pas un méchant homme; me permettez-vous à présent de vous dire toute ma pensée?

— Je fais plus, je vous la demande.

— Comment donc, alors, avez-vous pu vous dé-

cider à écrire contre une personne que vous ne connaissez pas l'article malheureux qui a fait tant de bruit?

— Eh! le sais-je! Si je vous disais qu'il n'y a eu dans cette action si déplorable, pour ne rien dire de plus, ni parti pris de mal faire, ni haine, ni animosité d'aucune sorte, ni envie, ni vengeance préméditée, de ma part tout au moins, me croiriez-vous?

— Je le croirais si vous l'affirmiez, mais alors pourquoi? dans quel but?

— Eh! mon Dieu, pour écrire cent lignes, pour gagner vingt francs!

— Pour vingt francs! s'écria Fernand.

— Que vos paroles n'aillent pas au delà de ma pensée, se hâta de répondre Louis Ferrol. Je ne suis pas entrepreneur de calomnies.... croyez-le bien.... mais il m'arrive parfois d'écrire des choses qui peuvent amener les plus fatals résultats et cela, peut-être, sans en avoir conscience!... Je lis dans vos yeux l'étonnement.. . presque l'indignation....

— Dites le mot.... il est vrai.

— Et cependant je ne suis pas un malhonnête homme.... je le sens.... j'en suis sûr.... Mais le sens moral est peut-être affaibli, obscurci. C'est là une des conditions les plus cruelles du métier que nous faisons nous autres écrivains inconnus de la presse

militante; et je dis métier, parce que le nom de profession ne convient pas à cet éternel barbouillage de papier auquel mille circonstances nous ont condamnés. »

Louis se leva et fit quelques pas dans la chambre.

« Comprenez-moi bien, reprit-il en passant la main sur son front; si l'on m'avait offert cent francs, mille francs, plus même pour lancer froidement un article plein d'outrages contre un inconnu, je ne l'aurais certainement pas écrit. Bien que dans le monde singulier où nous vivons, on ait l'habitude, par amour du paradoxe, de traiter lestement les choses les plus hautes et les plus respectées, un sentiment de pudeur se serait peut-être réveillé en moi, et la proposition eût été repoussée avec dédain; mais on est petit journaliste, on est attaché à la glèbe; car qu'est-ce donc, si ce n'est un servage et le plus dur, que cette nécessité absolue, implacable, quotidienne, d'écrire aujourd'hui, demain, toujours, pour gagner une pauvre vie semée de soupers qui vous endettent et de bals masqués qui vous épuisent! On est sur le coin d'une table, on mord sa plume; elle a donné hier cent lignes et avant-hier autant; ce matin il faut qu'elle recommence.... le cerveau pressuré est à court d'idées.... Cependant l'esprit est une loi du métier.... On cherche.... le public attend et veut rire.... bien plus, le directeur du journal est là.... si votre verve faiblit, vous êtes

remercié, renvoyé, perdu.... Alors une anecdote vous est racontée, un nom est prononcé.... une voix perfide vous crie : « Voilà le sujet.... allez ! » et on va ! Le mot vient, l'ironie s'aiguise, l'esprit s'allume, l'article est broché.... on a gagné le pain de tous les jours.... S'il se trouve après qu'un homme est déshonoré et que le sang coule.... c'est un désastre, et le cœur se soulève à cette pensée.... Mais osera-t-on bien jurer que jamais on ne remettra le pied dans ce même sentier boueux ?... Oh! non! la pente est là et le besoin vous y pousse !

— Mais c'est abominable ! s'écria Fernand.

— Et qui vous dit le contraire ? »

Fernand réfléchit pendant quelques minutes ; il n'avait eu, jusqu'alors, aucune idée de ce qu'il venait d'entendre. Louis Ferrol se taisait.

« Cependant ce mot qui a précipité votre plume, reprit Fernand, quelqu'un vous l'a dit, et ce quelqu'un avait un but ?

— Oh ! pour cela, oui. Et même, en y songeant plus tard, je me suis rappelé que c'est le directeur de l'*Écho du Monde* qui m'a fourni ce mot qui me manquait ; ce fut l'étincelle qui fit partir l'article. Une conversation, dont un vague souvenir m'est resté, m'a fait comprendre qu'il y avait eu entre lui et M. Jacques Bernard je ne sais quelles relations qui avaient laissé à l'un d'eux des sentiments excessifs d'animosité.

— Si bien que vous étiez un instrument entre les mains de votre directeur ?

— Ah ! vous ne connaissez pas certains bas-fonds de la littérature !... Toutes les impuissances et toutes les jalousies s'y donnent rendez-vous, mêlées, hélas ! à bien des infortunes, à bien des misères, celles-ci exploitées par celles-là ! L'honnêteté s'y corrompt, la pudeur d'âme s'y flétrit, la dignité de soi-même s'y perd. On ne sait plus où finit l'esprit, où commence la médisance, ce que permet la plaisanterie, ce que défend la délicatesse : on parle d'un inconnu comme d'un cabotin, on entre dans un salon comme dans les coulisses.... On s'habitue à ne rien respecter et à faire litière de tout ! Il faut des articles.... à tout prix, il en faut, et on lève tribut sur le boudoir et sur l'alcôve, et l'homme du monde paye comme la courtisane. Combien parmi nous qui ont l'âme bonne, le cœur droit, les instincts les meilleurs et les plus généreux, et qui font un vilain métier !... Je ne vous dis pas qu'un jour, s'ils continuent, ils ne soient pas gangrenés ! Mais un rien les sauverait.

— Eh bien, si vous sentez vraiment la dureté et les périls d'une telle situation, pourquoi ne la changez-vous pas ?

— Eh ! le puis-je ?

— Avez-vous essayé ?

— Une fois ou deux, mais en écrivant toujours.

Le restaurateur n'attend pas et mon propriétaire non plus!

— Si cependant une occasion vous était offerte, accepteriez-vous?

— Sur-le-champ.

— Alors comptez sur moi. »

Fernand se rendit le lendemain chez Jacques Bernard. Un certain clignement d'yeux par lequel Clovis l'accueillit lui donna à penser que le vieux serviteur avait eu vent de son duel avec Louis Ferrol.

« C'était écrit, monsieur, c'était écrit! comme dit Sénèque, » murmura Clovis à l'oreille du jeune homme en ouvrant la porte du cabinet de Jacques.

Fernand sourit et passa.

A sa vue, Jacques se leva et courut au-devant de lui.

« J'allais me rendre chez vous! s'écria le banquier.

— Chez moi, et pourquoi faire?

— Pour vous gronder. »

Fernand rougit.

« Ah! on a parlé! reprit-il, on avait pourtant bien promis de ne rien dire!

— Le joli secret qu'a La Châtre! un secret mis à la garde de sept ou huit personnes! Deux douzaines d'indiscrétions m'en ont informé ce matin.... Je leur dois un des meilleurs moments que j'aie passés de-

puis longues années.... Vous êtes bon et brave, mon ami Fernand, et vous prenez ma défense sans qu'il vous en doive rien revenir.... merci....

— Ne me remerciez pas si vite.... je viens en solliciteur.

— Vous? alors il s'agit d'un autre.

— Hélas! oui, d'un autre que vous ne connaissez guère, bien que vous le connaissiez beaucoup!

— Voyons le mot de cette énigme.

— Si vous avez un emploi vacant dans l'une des nombreuses entreprises que vous commanditez, donnez-le moi; si vous n'en avez pas, créez-en un. Je le demande pour un homme qui vous a attaqué, plus que cela même, calomnié, diffamé....

— Eh! voilà beaucoup de titres à ma bienveillance! Et le nom, s'il vous plaît, de ce héros?

— Oh! le nom ne fait rien à la place. Mon adversaire s'appelle Louis Ferrol, et c'est pour lui que je la demande. »

Jacques se pinça le bout de l'oreille.

« C'est-à-dire qu'après avoir fait une sottise, hier, pour mon compte, vous me priez d'en commettre une, aujourd'hui, pour le vôtre, reprit-il en riant.

— Franchement, oui, » répondit Fernand.

Jacques Bernard se pinçait toujours l'oreille.

« Eh bien! soit, dit-il enfin, ce sera un paradoxe en action ... J'ai besoin d'un secrétaire.... Envoyez-

moi mon ennemi, le rédacteur de l'*Écho du Monde*, et s'il rédige les rapports aussi bien que les articles, il n'aura pas à regretter d'avoir quitté la littérature pour la banque. »

Une heure après cette conversation, Louis Ferrol était assis dans une pièce voisine du cabinet de Jacques, devant une table couverte de papiers. Jacques avait coupé court aux explications que le journaliste voulait lui donner.

« Le passé est mort, lui dit-il, à présent la route est toute tracée, vous n'avez qu'à marcher, la fortune est au bout.... Soyez probe et intelligent.... Le reste me regarde. »

Et comme Louis allait répondre :

« Ne promettez rien, reprit Jacques, ce sont deux choses difficiles que je vous demande.... je vous verrai à l'œuvre.... »

La présentation finie, et au moment où Fernand se retirait, il entendit son nom prononcé à demi-voix. Marcelle, prévenue par Clovis, l'attendait dans la pièce qui précédait le jardin. Elle lui fit signe de la main; quand il approcha, elle paraissait très-émue.

« C'est donc vrai? dit-elle en lui prenant la main.

— Quoi donc?

— Ce duel?

— Ah! vous savez aussi?... Que de bavards pour un rien!

— Ne parlez pas ainsi!... Vous auriez pu être tué.

— Eh bien! je serais mort, répondit Fernand d'un air gai.

— Ah! Dieu! et moi, que serais-je devenue? »

Ce dernier mot sortait à peine des lèvres de Marcelle que son visage se couvrit de rougeur.

« Que dites-vous? » s'écria Fernand.

Une angoisse inexprimable se peignit sur les traits de la jeune fille; mais, raffermissant sa voix :

« J'ai dit la vérité, reprit-elle.... Tôt ou tard, vous l'auriez devinée : mieux vaut à présent que ce secret se soit échappé de mon cœur.... je l'ai confié à un ami qui a souffert et qui m'épargnera.... Il sait que je lui suis toute dévouée, et qu'en toute occasion il me trouvera prête à le servir, à l'aimer.... Je ne réclame que le droit de le consoler s'il est malheureux.... Qu'il sache bien seulement qu'il y a ici une pauvre créature qui ne survivrait pas au coup qui vous frapperait.... Pensez-y quelquefois, et, cela fait, soyez tel avec moi, toujours, que vous l'étiez hier. »

Toute l'âme de Marcelle semblait être passée dans ses yeux; l'expression de pureté qui s'y mêlait à la tendresse était si haute et si fière, que Fernand ne put que prendre sa main et la baiser avec l'expression de la reconnaissance et du respect.

« Oui, toujours! » murmura-t-il.

Remise à demi de son trouble, mais encore rougissante, Marcelle passa doucement son bras sous celui de Fernand.

« Merci, poursuivit-elle avec un abandon charmant; mais prenez-y bien garde, vous ne savez pas à quoi cette promesse vous engage. Il ne vous sera plus permis d'avoir un secret sans me le confier, pas un chagrin sans m'en parler. Si vous souffriez seul, ce serait une trahison, et la plus coupable, parce que je n'exige rien en retour de ce que vous me donnez.... Si vous êtes heureux, tant mieux, ce n'est pas mon affaire; mais si un jour vous ne l'êtes pas, n'oubliez jamais qu'alors vous m'appartenez. C'est entre nous une association.... Je réclame ma part.

— Quel cœur avez-vous donc? s'écria Fernand touché jusqu'au fond de l'âme.

— Le cœur d'une femme qui aime, et ce n'est pas ma faute. »

Marcelle fit quelques pas encore au bras de Fernand.

« A présent que je vous ai tout dit, poursuivit-elle, n'y pensez plus et ne vous en souvenez que si vous êtes malheureux.

— Ah! dit Fernand quand elle se fut éloignée, pourquoi l'autre n'est-elle pas Marcelle? »

XXIII

DEUX REVENANTS.

Il y avait à cette époque, dans une petite maison de Neuilly, au bord de la Seine, une femme qui devait avoir été fort belle et qui chaque matin se promenait solitairement le long du fleuve ou dans la partie la moins fréquentée du bois de Boulogne. Elle paraissait avoir une cinquantaine d'années; des bandeaux épais de cheveux grisonnants encadraient un visage dont le temps et la souffrance avaient altéré la fraîcheur sans lui rien faire perdre de sa grâce et de son caractère de rare distinction. Tout le feu de la jeunesse brillait dans les yeux de l'inconnue, qui les avait grands et superbes; on la voyait rarement sourire; l'expression de ses traits était ordinairement grave et mélancolique, mais si l'influence d'un souvenir ou d'un sentiment plus doux

entr'ouvrait ses lèvres, sa physionomie expressive s'éclairait tout à coup comme un paysage où tombe un rayon de soleil; le charme en devenait irrésistible. La maison qu'elle habitait était située un peu à l'écart; un grand jardin l'entourait, planté d'arbres touffus. Aucun bruit n'en sortait jamais.

Si M. Saponnière, entraîné du côté de Madrid par une de ces galanteries dont il n'avait pas encore, malgré le temps, perdu l'usage, eût rencontré face à face l'inconnue errant sous les ombrages de ce lieu profane, il eût eu grand'peine à reconnaître, dans cette femme toujours vêtue de noir, et pâle comme une morte, cette Hortense qu'il avait tant aimée.

Elle était arrivée un soir et s'était installée dans la petite maison, louée d'avance par un homme d'affaires. On la connaissait dans le pays sous le nom de mistress Archibald. La régularité de ses habitudes avait effacé lentement le sentiment de curiosité éveillé d'abord par le mystère de sa vie. Lassés de la voir recommencer sans cesse et aux mêmes heures des promenades qui lui faisaient lentement parcourir les mêmes campagnes, les voisins qui, pendant les premiers jours, l'avaient innocemment espionnée, étaient alors convaincus que mistress Archibald était une veuve éloignée du commerce du monde par un malheur irréparable. Après quelques mois de séjour à Neuilly, on la regardait à peine et on n'y pensait plus. Les enfants du pays qui la surprenaient assise

pendant de longues heures au bord de l'eau, ou suivant les avenues d'un pas égal et silencieux, la surnommaient entre eux la dame noire. Mistress Archibald était servie par une femme qui répondait au nom de miss Anna, et qui parlait également le français et l'anglais. Quand on la pressait de questions, miss Anna feignait de ne pas comprendre. Le plus pur anglais, celui-là seul qui a cours à Regent-Street, était alors le seul idiome qu'elle pût entendre. Aussitôt qu'on cessait de l'interroger, un miracle se produisait, et les mystères les plus raffinés de la langue française lui étaient dévoilés. Cependant on avait obtenu de miss Anna cet aveu, que le mari de mistress Archibald était mort.

« C'est donc cela qui la rend si triste? s'écria naïvement un indiscret.

— Oh! yes! » répondit le sphinx de la petite maison.

Bien que cette douleur inconsolable qui survivait à la perte d'un mari parût invraisemblable, on l'accepta pour authentique, et personne ne chercha plus d'autres renseignements.

La ménagère de la dame noire n'avait pas trompé ses voisins de Neuilly. Sir Archibald Lindseer était mort, après trois ou quatre ans de mariage, des suites d'une pleurésie qu'il avait gagnée en chassant le cerf rouge en Écosse. Toute sa fortune, un peu ébréchée déjà, mais considérable encore, ap-

partenait à sa veuve, qui resta quelque temps à Londres, puis voyagea, se consacrant tout entière à l'éducation de son fils, pour lequel elle n'épargna rien.

A seize ans, sir William était l'un des meilleurs chasseurs de renard de la vieille Angleterre; à vingt ans, personne ne maniait l'épée mieux que lui. A ces qualités physiques, il joignait une audace sans égale, une force de volonté extraordinaire, et un esprit porté aux entreprises aventureuses, dont il avait fait voir les germes hardis dès sa plus tendre enfance. Mistress Archibald ne combattit jamais ces tendances redoutables.

A l'époque où les événements avaient porté la fortune de Jacques Bernard à ce haut point de prospérité où nous l'avons laissée, Hortense, réfugiée dans sa solitude de Neuilly, promenait ses souvenirs toujours vivaces dans le bois de Boulogne. Elle n'avait plus désormais la crainte d'être reconnue.

Un matin, au détour d'une allée, elle vit venir une calèche que deux chevaux emportaient rapidement au grand trot. Elle se jeta de côté pour laisser le passage libre et leva les yeux. Un frisson la prit tout entière; devant elle, au fond de la calèche, Jacques Bernard était assis à côté de Joséphine. Ce n'était plus le même visage sur lequel elle s'était si souvent penchée quand la mort s'était approchée de l'hôtel inconnu de la rue Laval! Mais son cœur, plein de ressentiments, ne pouvait pas se tromper.

Elle fit un pas en arrière et, plus pâle qu'une statue, elle suivit des yeux la voiture qui déjà s'enfuyait. Une ligne rouge venait de s'étendre sur le front livide d'Hortense.

« Il a tout oublié ! » dit-elle.

Ce jour-là, Hortense ne se promena pas longtemps dans le bois.

La porte de la petite maison de Neuilly, plus muette qu'un tombeau, s'ouvrait quelquefois le soir, et la veuve recevait alors la visite de sir William. Souvent aussi ils s'enfermaient dans une pièce écartée, et miss Anna elle-même ne pénétrait pas le secret de leurs entretiens. Hortense en sortait toujours avec la pâleur du marbre sur le front, le visage altier, les lèvres menaçantes. Que de cendres encore brûlantes remuées dans le silence de son cœur ! Que de fantômes évoqués ! Ces conversations n'avaient jamais lieu à époques fixes. Quelquefois un assez long temps s'écoulait avant que sir William parût à Neuilly ; quelquefois il s'y montrait presque chaque jour. Le jour même où elle avait rencontré Jacques Bernard et Joséphine, Hortense vit entrer chez elle le fils qu'autrefois elle appelait Guillaume. Il avait dans la physionomie quelque chose de triomphant et de hautain.

« Embrassez-moi, dit-il, j'ai réussi !

— Ah ! répondit Hortense, dont le regard s'illumina.

— Le pavillon de la rue Pigale était à moi, j'ai maintenant l'hôtel de la rue Taitbout. J'avais le fils, j'aurai le père. »

Hortense lui saisit la main.

« Tu as commencé, reprit-elle, continue et que rien ne t'arrête. Il ne m'a pas épargnée, ne l'épargne pas. »

Sir William raconta à sa mère que Jacques Bernard venait de le mettre à la tête des chemins de fer napolitains.

« Je ne me suis pas pressé, ajouta-t-il, j'ai attendu : l'heure propice est venue enfin ; ce que je ne demandais pas on me l'a offert, et me voilà au cœur même de la place. »

Hortense l'écoutait avec l'expression anxieuse du chasseur qui guette le passage du gibier dans une forêt ; elle voulait connaître tous les détails de ce travail de sape auquel sir William se livrait ; rien ne lui paraissait odieux ; elle approuvait tout ; il fallait réussir ; là étaient le but et la loi suprême.

« Je n'ai plus devant moi aucun obstacle, dit sir William en finissant, ma signature décide tout.... faites un signe et le navire aura sa voie d'eau !

— Attends ! répondit Hortense, ce n'est pas une brèche qu'il faut, c'est la ruine. »

Si quelque témoin invisible eût assisté à l'entretien de la mère et du fils, il eût été frappé de l'attitude de sir William. Cet homme, qu'on voyait si

hautain et si dédaigneux partout, était tendre et respectueux; sa voix même avait un accent doux et pénétrant : c'était comme une métamorphose. On n'aurait pas hésité à penser qu'il adorait sa mère, et on ne se serait pas trompé. C'était moins un amour inaltérable qu'un culte. Ce qu'elle voulait, il le voulait. N'avait-il pas toujours vécu auprès d'elle? N'était-ce pas à lui qu'elle s'était dévouée sans relâche?

« Vous le haïssez donc bien, ce Jacques Bernard? reprit-il tout à coup en baisant la main de sa mère.

— Si je le hais! reprit-elle. J'étais heureuse, il m'a jetée dans la misère; j'étais tranquille, il m'a repoussée dans la tempête!... Un jour, égarée par la faim, je lui ai tendu une main défaillante, un de ses valets m'a frappée au visage.... Ne me demande rien de plus; fais ce que je te dis seulement!... Un jour peut-être tu sauras tout.

— Je ferai ce que vous voudrez, » dit sir William.

Un long soupir souleva la poitrine d'Hortense. Elle accompagna sir William jusqu'à la porte du jardin, où son cheval l'attendait; il sauta en selle et disparut dans la nuit.

Hortense resta immobile un instant, regardant au loin la silhouette noire du cavalier qui s'effaçait.

« Enfin! murmura-t-elle, j'aurai donc mon heure, moi aussi.... et Jacques me reverra face à face! »

En ce moment cette prospérité dont l'éclat et la

durée effrayaient Jacques semblait s'étendre et grandir encore. Le public, alléché par d'habiles prospectus et un torrent d'annonces, se ruait sur les actions des chemins de fer napolitains. On ne pensait pas, à la Bourse, que ceux qui en demandaient cent pussent en obtenir dix. Jacques, aidé de son gendre, de M. de Bréhal et de sir William, ne suffisait plus à l'étude et à la direction des affaires. Auguste lui-même s'en occupait, il avait la surveillance du carnet dans ses attributions; c'était lui qui donnait les ordres pour la vente et l'achat des valeurs.

Jacques se multipliait; il ne s'apercevait pas, dans le feu de sa fièvre, qu'il ne dormait plus. Qu'avait-il besoin de sommeil sur ce monceau de billets de banque et d'actions et de titres qui lui servait d'oreiller? Il en sortait comme des essaims de projets, des vols de combinaisons qui lui semblaient les meilleurs des rêves. Un jour, il prit à part M. de Maurs.

« Je suis au cœur d'une mine d'or, lui dit-il, donne-moi ton fils; avant un an, il sera sur la route des millions.

— Et qu'en ferait-il? bon Dieu! » s'écria Pierre.

Jacques hésita, pris au dépourvu par l'originalité paradoxale de cette réponse. Il se pinça l'oreille.

« Eh! mais, reprit-il, on n'est jamais embarrassé de ces choses-là! il fera des millions ce que j'en fais moi-même.

— Et qu'en fais-tu? »

Cette fois, Jacques resta muet; sa main ne quittait pas son oreille qu'il tourmentait énergiquement.

« Ce que j'en fais? répéta-t-il.

— Oui. »

Jacques regarda son interlocuteur, remua les lèvres sans parler; puis, jetant ses bras en l'air :

« J'en gagne d'autres, dit-il.

— Et après? répliqua M. de Maurs.

— Ma foi, je n'en sais rien! s'écria le banquier.

— Eh bien! poursuivit M. de Maurs en riant, cet aveu me dispense d'une plus longue explication. Fernand gardera ce qu'il a.... ayant peu, il aura du moins le temps de vivre. »

Jacques devint sérieux.

« Peut-être as-tu raison, reprit-il.

— Eh! mon pauvre Jacques, s'écria M. de Maurs, il en est des millions comme de certains aliments; tous les estomacs peuvent les avaler; il en est peu qui puissent les digérer. On les rend ou l'on en étouffe. »

Si M. de Maurs ne voulait pas pour Fernand de la mine d'or que Jacques lui offrait, il ne s'opposait pas à ce que son fils traversât Paris dans tout le mouvement d'une jeunesse emportée. C'était, à son sens, une expérience qui lui restait à faire. En retour de sa complaisance, il ne lui demandait qu'une franchise absolue. L'ardeur que Fernand mettait à poursuivre les plaisirs ne l'épouvantait pas; il savait que l'attrait de la dissipation l'entraînait moins que

le désir d'échapper à une idée fixe, et que le jour où il ne se souviendrait plus de Léonie serait celui où il retournerait au recueillement et au travail. On voyait donc le vicomte de Maurs partout, et il ne pouvait pas faire un tour sur le boulevard sans rencontrer vingt jeunes gens auxquels il serrait la main. Quand il rentrait dans le chalet d'Auteuil, après un jour ou deux d'absence, M. de Maurs le questionnait doucement.

« L'étourdissement vient en attendant l'oubli, » répondait Fernand.

Les heures qu'il dérobait à cette existence vagabonde et creuse, il les donnait à Marcelle. Il ne quittait jamais Mlle Ducoudray sans être rafraîchi et reposé. Elle avait sur son cœur l'influence d'une brise caressante sur un voyageur harassé par la chaleur d'une longue course à l'heure de midi. Lorsqu'il était resté quelque temps sans la voir, Fernand n'était pas heureux. Après une soirée passée à son côté, il était plus calme ; mais au contraire, s'il rencontrait Léonie, le lendemain appartenait à la dissipation la plus violente. Par l'emploi de sa journée on savait laquelle des deux cousines Fernand avait vue la veille.

Parmi les personnes que Fernand hantait le plus volontiers à cette époque, il en était plusieurs qui appartenaient au monde le plus bruyant de Paris. On dînait en grande compagnie presque tous les

jours, on soupait souvent. Les convives avaient la moustache blonde ou la tête chauve, des noms sonores ou des noms inconnus. Ceux-là arrivaient du Mexique et ceux-ci de la Chaussée-d'Antin ; les uns avaient porté la toge ou l'épée, d'autres manié l'aune ou le crayon. Les fils de famille et les parvenus se coudoyaient. Plusieurs avaient leurs entrées chez la Madone et chez Pulchérie. Fernand allait partout. Du pavillon de la rue Pigale il passait quelquefois à l'hôtel de la rue Blanche après avoir traversé le boudoir de la rue Chaptal. Les meubles, la décoration, le luxe se ressemblaient ; presque aussi le langage, la toilette, les habitudes. On avait les mêmes distractions et le même carrossier. Mme Colombey, Pulchérie et la Madone se rencontraient dans des avant-scènes voisines. Leurs dentelles et leurs bijoux se valaient. Quelquefois leurs robes se touchaient par la manche. Il était impossible de savoir chez laquelle on voyait le plus de monde, laquelle avait la vie la plus dissipée. Il fallait regarder au fond pour découvrir une différence.

Lorsqu'il avait séjourné une heure dans l'appartement de la Madone, tout rempli de tumulte, et gouverné par sir William sous les couleurs d'Auguste, comme un ministre gouverne sous l'autorité nominale d'un roi, s'il s'aventurait dans le boudoir de Léonie, Fernand ne manquait pas d'y trouver M. de Bréhal, auquel M. Colombey demandait con-

seil en présence de dix personnes. Bientôt Fernand se retirait le cœur gonflé par un levain de colère et d'indignation.

« Tel frère, telle sœur ! » disait-il alors.

Ces visites fréquemment renouvelées lui faisaient mal ; mais il s'y acharnait comme un soldat retourne à la bataille pour s'aguerrir au bruit du canon. Il voulait que la cicatrice se fît sur la blessure par le contact même de ce qui l'irritait le plus, comme on cherche à cautériser une plaie par l'application du fer chaud. Alors il comptait les pulsations de son cœur et analysait avec une sorte de volupté farouche les diverses sensations qui le tourmentaient. Il constatait les progrès de la guérison par l'indifférence, et les rechutes par les accès de mélancolie ; mais il travaillait sans relâche à déraciner de son cœur ce souvenir qui en précipitait les battements.

Un soir, au plus fort de cette lutte, il avait surpris Léonie seule avec le député ; la conversation, qui tombait à chaque mot, était morte, et le vicomte de Maurs s'était retiré.

Un quart d'heure après, Fernand rencontra sur le boulevard un jeune homme, qui l'arrêta.

« Venez-vous souper ? » lui dit ce jeune homme.

On aurait proposé à Fernand de fournir une course à fond de train, par la nuit noire, tout droit dans la campagne, sur un cheval enragé, qu'il aurait accepté.

« Allez, je vous suis, » répondit-il.

Cinq minutes après, il était chez la Madone, dont les fidèles s'étaient réunis à l'occasion d'un pari perdu par sir William ; Auguste qui l'avait gagné se frottait les mains. De grands applaudissements accueillirent l'arrivée de Fernand. Par une de ces anomalies si fréquentes dans le monde, il était le bienvenu et le bien désiré au milieu d'une compagnie à laquelle il était étranger par toutes les tendances de son caractère.

Parmi les personnes qu'on voyait le plus souvent alors dans le pavillon cosmopolite de la rue Pigale, il en était une pour laquelle Fernand éprouvait une sorte de répulsion instinctive. C'était un homme dont l'âge était un problème. Avait-il trente ans, en avait-il cinquante? On ne le savait pas. Dans ses heures de gaieté, sir William appelait ce personnage M. le comte de Saint-Germain.

A distance, et vu tout à coup dans la lumière de cent bougies, au bout d'une table, on pouvait croire qu'il était jeune ou à peu près. Le matin, regardé de près, à la lueur blafarde de l'aube éclairant un tapis vert semé de cartes froissées, il avait cent ans. La moustache einte et cirée, les cheveux domptés et travestis par le cosmétique, fardé comme une comédienne, sanglé dans un gilet trop étroit, gras et dodu, imprégné d'eau de senteur, vêtu à la mode du lendemain, le petit doigt armé d'un énorme

solitaire qui brillait insolemment, le faux comte de Saint-Germain n'aurait été que laid s'il était resté tel que le temps l'avait fait; ainsi maquillé il était horrible.

En toute occasion il affichait des prétentions aux belles manières; il avait un langage fleuri où l'image abondait, avec un mélange pittoresque d'exclamations cavalières empruntées à une autre époque. Les palsambleu, les parbleu, les maugrebleu, voltigeaient coquettement sur ses lèvres; mais quelque chose dont il ne pouvait se défaire indiquait qu'il avait, par ses ancêtres et par lui-même, une parenté étroite avec le calicot et la percale.

Quand Auguste lançait son fameux « nous autres gentilshommes, » l'homme à la moustache peinte se redressait, cambrait sa taille ronde et vidait son verre d'un seul trait. Ses yeux à fleur de tête se tournaient incessamment vers la Madone, comme l'aiguille aimantée vers le pôle. S'il saisissait sa main au passage, il la portait sournoisement à ses lèvres avec un soupir de faune altéré. On le savait riche; mais, s'il glissait volontiers deux ou trois louis dans la main d'une soubrette qui avait le gouvernement de la porte, il donnait invariablement un sou de pourboire au cocher qui le promenait quatre heures dans Paris.

« C'est un de ces prodigues qui s'enrichissent

quand même, » disait la Madone en parlant de son adorateur.

Le comte de Saint-Germain s'appelait de son vrai nom Rémy Saponnière; mais, depuis qu'il s'était retiré du commerce, le négociant avait ajouté au nom bourgeois de Saponnière le nom plus sonore de Blévans; il signait S. de Blévans. On ne connaissait pas l'origine de ces deux dernières et prétentieuses syllabes.

« C'est une famille qui se perd dans la nuit du madapolam, » disait sir William en parlant des Blévans.

Les plaisirs improvisés sont quelquefois les plus vifs. Arrangé le matin, le souper de la Madone eut la gaieté fraîche et vermeille d'une journée d'avril. Fernand était assis en face de M. Saponnière de Blévans. Le vin de Champagne petillait dans les verres; la conversation allait grand train. Un caprice de la Madone en avait tourné le cours vers les confidences; bientôt après elle voulut que chacun des convives racontât à son tour l'épisode galant de sa vie qui l'avait le plus ému ou le plus égayé.

M. Saponnière de Blévans riait beaucoup en écoutant la bizarre série des aveux qui faisaient le tour de la table; chaque histoire semblait donner une saveur plus exquise au vin du Rhin qu'il buvait à longs traits. Ses yeux se mouillaient en regardant la Madone; il était dans ces heures où les secrets

s'échappent du cœur comme la vapeur d'un vase en ébullition. Son tour de parler vint enfin. Il remplit son verre et le vida d'un air galant.

« Parbleu! dit-il, l'émotion et moi, nous n'avons jamais été fort intimes.... cependant il m'est arrivé d'avoir peur une nuit que j'étais amoureux ou que du moins je croyais l'être.

— On n'est pas plus spirituel, » dit sir William.

M. Saponnière sourit et but à la santé de l'Anglais. Ce premier succès l'encourageait, et, mis en verve, il prit le parti modeste d'être tout à la fois vif, badin et tout petillant d'esprit.

« Permettez-moi, reprit-il d'un air coquet, de parler le langage d'un auteur dramatique.

« La scène représente une petite maison d'Auteuil : chambre meublée élégamment, portes latérales, une alcôve au fond, deux bougies et, comme on dit en style de comédie, un petit bureau avec tout ce qu'il faut pour écrire. Deux personnes occupent la scène : un homme, celui que vous avez devant vous, et une jeune femme. L'héroïne est en peignoir. Je ne vous dirai pas si elle était jolie; elle me paraissait charmante, et, en pareille matière, on sait que la conviction suffit.

— Il n'est pas de physiologiste de la force de M. Saponnière de Blévans, reprit sir William.

— Palsambleu! on a vécu! continua l'orateur. Ici, je dois confesser que j'ai toujours eu un faible

pour les peignoirs. Je ne sais pas de vêtement qui ait une apparence plus coquette. Il a quelque chose de provoquant et de badin qui pousse à la galanterie; or, je vous l'ai dit, la belle était en peignoir,... un peignoir de mousseline! On me demandera peut-être comment le personnage qui vous parle pouvait lui tenir compagnie à l'heure avancée que marquait la pendule.... Eh! morbleu! on a lu ses maîtres!

— Cela se voit! répliqua l'imperturbable sir William.

— Les moralistes assurent qu'il est une foule de circonstances où il faut brusquer les dénoûments. J'avais aimé la belle; elle m'avait repoussé; je voulais avoir ma revanche. Un soir donc, deux ou trois louis perdus adroitement dans la main d'une camériste m'ouvrirent la porte du boudoir de la petite maison d'Auteuil. »

Depuis quelques minutes, Fernand, qui buvait à petits coups, l'esprit voyageant du côté de la rue Blanche, avait reposé son verre sur la table. La tête appuyée sur la main, et penchée en avant, il écoutait. Au dernier mot de M. Saponnière, il ne le quitta plus des yeux.

« Il était presque minuit et nous étions seuls, poursuivit M. Remy Saponnière de Blévans, et si bien seuls que je n'avais aucune crainte d'être dérangé. Les hostilités venaient de commencer. J'avais pour moi l'heure, le silence, la situation, une im-

placable résolution de triompher de tout, et cette ardeur que fait naître l'audace.

— Eh! eh! dit la Madone, la situation se dessine!

— Le moment me parut propice pour battre en brèche le cœur de la rebelle, et, sans m'arrêter à un feu de file de reproches et de supplications, je tombai aux genoux de l'infante.... Vous savez que c'est notre manière de monter à l'assaut.

— Je gage que huit jours après la malheureuse vous adorait? interrompit sir William.

— Huit jours? vous voulez dire une heure après! » poursuivit la Madone.

M. Saponnière de Blévans lui jeta un regard fascinateur.

« Eh bien non! s'écria-t-il.

— Comment non! vous avez échoué, vous?

— Oui, moi.... vous ne le croirez peut-être pas, mais cette bataille, qui me promettait la plus désirée de toutes les victoires, se termina par un échec.

— C'est invraisemblable! s'écria sir William.

— Et c'est vrai! répondit M. Saponnière.

— Quoi! un de Blévans battu à minuit! quand il est seul, face à face avec un ennemi vêtu de mousseline?

— Eh! monsieur, l'étoffe n'y fait rien; il n'y a jamais eu, je le gage, qu'un seul dragon à Auteuil, et la fatalité a voulu que j'eusse affaire à lui. La mousseline faisait une cuirasse à ce dragon vêtu

d'un peignoir! Cependant, l'heure des cheveux épars venait de sonner; j'avais repoussé l'escadron des prières, résisté à l'artillerie des larmes; je voulais vaincre bon gré, mal gré, et j'aurais vaincu, palsambleu! lorsqu'une voix retentit....

— Ah! diable! murmura l'un des convives.

— Je croyais que la garnison était gagnée? dit la Madone.

— La garnison, oui; mais la fatalité! répondit gravement sir William.

— Hélas! continua M. Rémy Saponnière de Blévans, j'avais tout prévu, tout combiné, tout arrangé: le destin ne permit pas que mes savantes combinaisons eussent leur dénoûment logique et galant. Déjà l'espoir venait en aide à mon éloquence lorsque tout à coup la voix d'un jardinier éclate sous la fenêtre, et quelle voix! non point une voix enrouée comme l'heure et l'humidité l'exigeaient, mais une voix retentissante, sonore, entêtée et toute pleine de notes aiguës. Elle ne se taisait une seconde, cette voix maudite, que pour crier plus haut et plus longtemps un moment après. Bientôt toute la maison fut en l'air.

— C'était, pour employer le style du narrateur, l'heure de la péripétie, dit la Madone.

— Ah! j'aurais voulu vous voir dans ce moment difficile, ajouta sir William. Vous deviez être superbe.... l'œil en feu.... le geste fier.... le front haut,

prêt à tout.... Pauvre jardinier!... vous l'avez fait voler par la fenêtre? »

M. Rémy Saponnière de Blévans porta un verre de vin de Champagne à la hauteur de ses lèvres et en dégusta lentement la liqueur dorée.

« Pas tout à fait! reprit-il, la prudence me conseillait la temporisation.

— Quoi! de tels conseils ont arrêté un homme tel que vous!

— On cognait à la porte et on frappait à la fenêtre! On faisait rage partout. Que diable, un gentilhomme ne se commet pas contre des rustres! Je me coulai donc vers un cabinet de toilette, et, bravement, je pris la fuite. Le jardinier criait toujours; la soubrette, qui avait cueilli mes trois louis, criait plus fort; jamais concert plus formidable n'ébranla les échos d'une maison; mais quand la porte de la bergerie s'ouvrit, le loup avait disparu.

— Bravo! s'écria la Madone; je vois d'ici maître loup se glissant sous la coudrette et riant, le sournois, aux dépens du berger; car, enfin, notre loup n'est pas homme, non, n'est pas bête à renoncer à la brebis. »

M. Saponnière toussa.

« Et puis? demanda sir William.... Il y a bien certainement un dernier chapitre à ce roman?

— Ma foi, reprit M. Rémy Saponnière de l'air d'un homme qui prend un grand parti, je serai

franc jusqu'au bout. J'aurais certainement poussé plus loin cette entreprise, interrompue au plus bel endroit par la sotte intervention d'un belître, si toute revanche n'était devenue impossible.

— Impossible est donc un mot français pour vous? s'écria sir William.

— Ah ! monsieur de Blévans, vous me faites de la peine, dit la Madone.

— C'est un dénoûment gâté, » ajouta Auguste.

Fernand n'avait plus la tête appuyée sur sa main. Si quelqu'un des convives eût tourné les yeux vers lui, il eût été épouvanté de l'expression de son visage.

« Eh ! messieurs, attendez ! poursuivit l'orateur en remplissant son verre d'une main tremblante.

— Attendons ! reprit la Madone.

— Un Frontin qui portait ma livrée, s'étant rendu par mon ordre à Auteuil, peu de jours après mon aventure, trouva close la petite maison. Il interrogea un voisin, et apprit que l'héroïne avait déserté le champ de bataille.

— Elle était partie?

— Non, elle était morte. »

Fernand se leva, il avait la pâleur du marbre.

« Mon Dieu ! qu'est-ce donc? » s'écria la Madone qui l'observait à la dérobée depuis une minute.

Mais, sans répondre, Fernand s'approcha de

M. Saponnière, et posant lourdement la main sur l'épaule du narrateur :

« Je vous connais donc enfin? dit-il d'une voix creuse.

Quoi? qu'y a t il? que me voulez-vous? répondit M. Saponnière, qui fit un effort pour se tenir debout.

— On vous a dit la vérité, poursuivit Fernand, cette personne que vous aviez insultée elle était morte; elle s'appelait Mme la comtesse de Maurs, et je suis son fils. »

Les quelques mots de Fernand avaient fait passer le frisson de la terreur dans le cercle des convives; M. Saponnière trembla de tout son corps et retomba sur le fauteuil.

Pareil à une statue, Fernand restait immobile devant lui. Du bout du doigt, il effleura le front de M. Saponnière.

« Je crois, sir William, reprit-il, que vous demandiez un dénoûment à la comédie infâme dont ce misérable nous racontait tout à l'heure les lâchetés. Demain, je tuerai cet homme.

— Fernand! » s'écria la Madone.

Sir William fronça légèrement le sourcil, et saisissant sa voisine par le bras avec un mélange de prière et d'autorité :

« Laissez, dit-il, les hommes ont à causer. »

Des gouttes de sueur perlaient sur le front de

M. Saponnière. Tous les yeux étaient sur lui. L'horrible terreur qui le tenait cloué sur son fauteuil céda sous la révolte de l'amour-propre. Il parvint à se relever.

« Demain? dit-il en s'efforçant de ricaner, monsieur a la prétention de me tuer demain?... Eh bien! nous verrons demain. »

Et il fit un pas vers la porte pour sortir, mais Fernand lui barra le passage.

« Non pas, s'écria-t-il; vous m'êtes apparu, vous pourriez disparaître!... Vous ne savez donc pas que mon père vous a cherché pendant trois ans? »

Il regarda la pendule, et se tournant vers sir William :

« Monsieur, reprit-il, il est trois heures.... à huit heures, il fera jour; je vous confie cet homme, que j'attendrai au bois de Boulogne, sur la route des fortifications, devant la mare d'Auteuil. Vous m'en répondez sur votre tête.... Quelles que soient les conditions qu'il propose pour le duel, je les accepte. »

Sir William s'inclina, et remplissant une coupe de vin de Champagne, il la présenta à M. Saponnière.

« La coupe est remplie, il faut la boire, » dit-il.

M. Saponnière prit la coupe machinalement; il regardait Fernand qui s'éloignait; ses dents claquaient. Il voulut boire, le vin s'échappa de la coupe et se répandit sur son gilet.

« C'est impossible!... Vous allez me laisser partir! s'écria-t-il, rendu tout à coup à sa lâcheté première.

— Sans aucun doute, répondit l'Anglais, ma voiture est à la porte, vous pouvez y prendre place. Où vous irez, j'irai. Ne craignez pas de fatiguer mes chevaux, ils sont excellents.... et à huit heures, eussent-ils fait dix lieues, nous arriverons à la mare d'Auteuil. Diable! mon cher monsieur, je réponds de vous sur ma tête, et vous êtes un trop galant homme pour m'exposer à la perdre. »

M. Saponnière passa la main sur son front.

« Mais ce n'est pas sérieux! reprit-il en s'efforçant de rire, il y a si longtemps de cela!... J'étais si jeune!... J'ai peut-être exagéré.... Il y a une foule de détails dont je ne me rappelle plus. »

La terreur folle de cet homme inspirait un dégoût profond à la Madone.

« Eh! dit-elle avec l'accent du mépris, quand on tue, on se bat! »

M. Saponnière vit que tout le monde le regardait. Un peu de sang lui revint au cœur.

« Bien, dit-il, nous nous battrons au pistolet. »

Cependant Fernand était retourné au chalet d'Auteuil. Il voulait voir M. de Maurs et l'embrasser, sans lui rien dire de la scène qui venait d'avoir lieu; peut-être aussi éprouvait-il le besoin d'écrire à Léonie et à Marcelle. Le souvenir de l'une l'obsé-

dait, mais l'image charmante de Mlle Ducoudray passait devant ses yeux. Il voyait son triste et doux sourire.

« J'aurais tout donné pour qu'elle fût heureuse ! » pensa-t-il.

Fernand comprenait que le duel dont quelques heures le séparaient à peine serait fatal pour l'un des deux adversaires. Il le voulait terrible, implacable.

Son père dormait encore lorsqu'il arriva au chalet d'Auteuil. Il entra dans sa chambre.

M. de Maurs sauta à bas de son lit.

« Qu'est-ce? » dit-il.

Fernand ne savait que répondre. Il commença l'entretien par des paroles en l'air. Il ne croyait pas qu'il fût encore de si bonne heure; il n'avait pas sommeil.

« Embrassez-moi, je me retire, dit-il.

— Ce n'est pas cela, répondit M. de Maurs, parle.... il y a quelque chose. »

La longue habitude qu'il avait de tout dire à son père ne permit pas à Fernand de garder plus longtemps le silence sur ce qui venait de se passer. Lentement et cédant malgré lui à l'ascendant de l'autorité paternelle, il livra d'abord le secret de la provocation, puis enfin le nom du meurtrier. Au nom de M. Saponnière, M. de Maurs leva les mains au ciel.

« C'était lui! s'écria-t-il.... Ah! je pourrai donc venger Alice! »

Ce cri d'une douleur depuis vingt ans contenue fit tressaillir Fernand.

« Vous? dit-il.... Mais j'ai provoqué M. Saponnière.... je l'attends, il est à moi!

— M. Saponnière me trouvera devant lui.

— Mon père! »

M. de Maurs s'empara de la main de Fernand. L'expression d'une volonté absolue se lisait sur son visage.

« Jamais, tu le sais, reprit-il, je n'ai fait usage, dans toute sa rigueur, de l'autorité que me donne ce nom que tu viens de prononcer.... Mais, s'il en était besoin, je l'invoquerais aujourd'hui.... Je me battrai avec le misérable que tu as rencontré. Tu me remplaceras s'il vient à me tuer. »

Fernand comprit que la résistance était impossible.

« Voici la première fois, dit-il, que je cède avec angoisse à l'appel de votre voix; cependant, puisque vous le voulez, j'obéirai. »

A huit heures, M. de Maurs et Fernand se rendirent ensemble à la mare d'Auteuil; un jour livide filtrait entre les arbres dépouillés. On était au cœur de l'hiver. La neige durcie craquait sous les pieds; on n'entendait pas d'autre bruit que le froissement des branches que le vent du matin agitait. Quelque temps le père et le fils marchèrent en silence dans l'épaisseur du bois. Bientôt cependant un bruit

sourd de roues courant sur le verglas arriva jusqu'à eux. Une voiture s'arrêta non loin de là, sur la route, et trois hommes s'engagèrent dans un sentier.

« C'est lui, » dit M. de Maurs, dont le sang ne fit qu'un tour.

M. Saponnière était d'une pâleur mortelle. Un instant les yeux de M. de Maurs et les siens se rencontrèrent. Jamais ils ne s'étaient vus depuis le jour où tout à coup M. Saponnière avait paru dans la villa de Montmorency, entre le comte et Mlle Frimond; il voulut d'abord affecter une assurance qu'il n'avait pas; mais bientôt ses paupières s'abaissèrent; un frisson glacial le parcourut tout entier et il s'éloigna de quelques pas.

Sir William s'approcha de Fernand.

« Eh! eh! dit-il en ricanant, les gens que vous donnez à garder à vos amis ne sont pas commodes.... j'ai eu grand'peine à ne pas perdre celui-ci de vue.... Le pauvre homme avait des velléités surprenantes de se promener au loin.... Je crois même qu'un voyage dans les pays les plus sauvages ne lui aurait pas été désagréable. Le nom seul d'Auteuil lui donnait de petites attaques de nerfs fort divertissantes, et deux fois, saisi d'un besoin inexprimable de locomotion, il a failli sauter par la portière.

—Toutes les conditions de notre rencontre sont-elles réglées? » demanda Fernand.

Sir William devint grave. Il comprenait, à l'air de

Fernand, que ce n'était pas l'heure de plaisanter, mais depuis le cri poussé par la Madoné, sir William le détestait presque.

« M. Saponnière a fait choix du pistolet, » dit-il.

Fernand fit un signe de tête approbatif.

« De plus, ajouta sir William, mon aimable convive a voulu que chacun des combattants eût deux coups à sa disposition.

— C'est bien, reprit Fernand.

— Une distance de quarante pas vous séparera; aussitôt que j'aurai frappé des mains, vous marcherez l'un sur l'autre, aussi longtemps et aussi rapidement que vous le voudrez; le signal du départ donné, le feu commencera à volonté. Si personne ne tombe après les quatre coups, on rechargera les armes; acceptez-vous ces conditions ?

— Oui. »

Fernand fit un pas vers M. Saponnière.

« Monsieur, dit-il, les conditions de ce duel sont telles que je n'en aurais pas choisi d'autres; un seul point cependant reste à régler entre nous; mais celui-là, je le pense, vous importera peu. Votre adversaire, ce n'est plus moi : mon père me remplace. »

M. Saponnière fit un pas en arrière. Il s'était trouvé une fois en présence de M. le comte de Maurs, et il s'en souvenait.

« Je ne connais pas M. le comte de Maurs, dit-il

précipitamment; seul vous m'avez provoqué, je n'ai affaire qu'à vous; je ne me battrai qu'avec vous. »

Fernand retourna auprès de M. de Maurs et lui fit part de la réponse de M. Saponnière.

« Je ne dis pas que cet homme qui est là, près de sir William, ait raison, ajouta-t-il, mais l'heure n'est pas propre aux explications.... Laissez-moi reprendre la place que le hasard m'avait donnée, c'est le moyen le plus simple d'éviter tout retard.

— Tu crois? » répondit M. de Maurs.

Il fit quelques pas du côté de M. Saponnière, et tirant sa montre :

« Monsieur, dit-il, vous avez trois minutes pour vous décider; si vous hésitez encore, quand cette aiguille marquera huit heures et demie, aussi vrai que je m'appelle Pierre de Maurs, je vous ferai sauter la cervelle. »

Sir William, qui était auprès de M. Saponnière, salua gravement.

« J'ai l'honneur de connaître M. le comte de Maurs, dit-il, et je puis affirmer que jamais il n'a manqué à sa promesse. »

Un tremblement nerveux agita le visage de M. Rémy Saponnière de Blévans.

« Faites charger les armes, » dit-il tout à coup.

M. Saponnière, qui faisait partie d'une société d'amateurs habitués à fréquenter les tirs, avait lui-même choisi les armes dont on devait se servir; il les

connaissait de longue date et passait pour un tireur de première force. Son adresse à briser des poupées pouvait tenir lieu de bravoure.

« Allons ! pensa-t-il, je tirerai avant même qu'il ait levé le bras.... Quand on fait mouche à tout coup, on est sûr de frapper un homme au cœur. »

Les préparatifs du combat ne furent pas longs. Sir William chargea les quatre pistolets, tandis qu'un autre témoin mesurait les pas. On présenta les armes par la crosse aux deux adversaires, qui furent conduits aux extrémités de la distance parcourue par le témoin. M. de Maurs et M. Saponnière tenaient un pistolet de chaque main.

« Qu'avez-vous donc? demanda sir William à M. Saponnière, qu'il venait d'arrêter à sa place.

— Moi, rien.... c'est le froid.... cette matinée est glaciale! répondit l'ancien marchand.

— Il est certain qu'on a tort de ne pas orner le bois de Boulogne de quelques calorifères, » répliqua sir William.

M. Saponnière voulut sourire; il ne put pas. Il avait quelque chose de hagard dans les yeux, ses paupières battaient convulsivement; la prunelle était horriblement dilatée, on y voyait comme des points rouges.

« Hum ! pensa sir William, si une balle ne le met pas hors d'affaire, voilà un pauvre homme qui sera bien malade. »

Et faisant quelques pas pour s'éloigner de la ligne de tir :

« Pour qui pariez-vous ? » demanda-t-il à l'un des témoins avec l'aisance d'un homme qui se promène sur la pelouse d'un champ de course.

Fernand avait suivi son père, qui l'embrassa.

« Si la Providence était pour cet homme, prends ma place et venge ta mère, » dit M. de Maurs, qui lui serra la main une dernière fois.

Les témoins venaient de s'écarter.

En ce moment, un coup de feu partit, et la balle enleva une mèche de cheveux sur le front de M. de Maurs.

Les témoins poussèrent un grand cri.

« Le misérable ! s'écria Fernand.

— C'est une étourderie, je vous le jure, dit M. Saponnière ; mon doigt a pressé la détente malgré moi.... »

Sir William rechargeait déjà le pistolet du marchand.

« Prenez garde, dit-il, je suis votre parrain ; si vous commettiez de nouveau une pareille maladresse, je me verrais dans la cruelle nécessité de vous tuer sur place.

— Vous aussi ! » murmura M. Saponnière, dont les dents claquaient.

Il remonta le col de sa redingote noire étroitement boutonnée. On ne voyait plus un point blanc sur

toute sa personne. Il était blême, ses yeux semblaient injectés de sang.

« Êtes-vous prêts, messieurs? demanda sir William.

— Je le suis, » répondit M. de Maurs.

M. Saponnière fit un léger mouvement de tête. Déjà il avait levé un de ses pistolets à la hauteur du visage.

« Allez, messieurs, » reprit sir William en frappant des mains.

M. Saponnière fit quelques pas en avant, comme un homme poussé par un ressort; il abaissa le canon du pistolet qu'il tenait de la main droite, visa une seconde et fit feu.

M. le comte de Maurs, qui n'avait pas quitté sa place, resta immobile.

Un soupir de joie souleva la poitrine de Fernand.

« Notre ami le comte de Saint-Germain a mal tiré, murmura sir William. C'est à peine si l'habit de M. de Maurs est égratigné. »

Cependant, M. Rémy Saponnière venait de jeter précipitamment le pistolet déchargé et s'était armé du second; il fit encore cinq ou six pas rapidement, sans que M. de Maurs changeât de position ou fît un geste; ses deux bras immobiles pendaient le long du corps.

« M. de Maurs est superbe, reprit sir William tout bas, mais peut-être imprudent; il me sem-

ble que si je l'avais au bout de mon bras, impassible comme une cible, il serait bientôt.... »

Un nouveau coup de feu l'interrompit. M. Saponnière venait de tirer son second coup.

M. de Maurs n'avait pas bougé.

Fernand joignit les mains et regarda le ciel avec l'expression d'une reconnaissance ineffable. A présent, il n'étouffait plus.

Cette fois, M. de Maurs marcha à la rencontre de son adversaire.

M. Saponnière porta les deux mains à son front. Quelque chose d'effrayant passa sur son visage. Sa bouche grimaçait horriblement, ses yeux rouges, fixés sur M. de Maurs qui s'approchait lentement, semblaient vouloir sortir de leur orbite; sa peau avait des tons verdâtres.

Sir William lui-même devint sérieux; M. de Maurs avançait toujours; la distance qui le séparait de son adversaire diminuait insensiblement; un silence de plomb les enveloppait tous.

Quand il ne fut plus qu'à deux pas de son ennemi, M. de Maurs leva lentement le bras.

« Souvenez-vous d'Alice ! » dit-il.

Mais il n'eut pas le temps de tirer.

En ce moment, les genoux de M. Saponnière fléchirent, et il tomba comme une masse. Il avait la face bleue.

Le médecin amené par sir William accourut.

Tandis que M. de Maurs abaissait son arme, il souleva le corps inerte de M. Saponnière, glissa la main sous sa redingote et chercha la place du cœur.

« Bat-il encore? » demanda sir William.

Sans répondre, le médecin tira une lancette de son étui et piqua la veine de M. Saponnière; le sang ne vint pas. Il renouvela, sans plus de succès, l'épreuve sur l'autre bras.

« Cet homme est mort! dit-il, et il étendit M. Saponnière sur la neige.

— Justice est faite, » répondit M. de Maurs, qui tendit ses pistolets à sir William.



XXIV

DIPLOMATIE DE BOUDOIR.

La Madone avait, ce jour-là, quitté de bonne heure le pavillon de la rue Pigale. Depuis que sir William vivait dans son intimité, il avait perdu beaucoup de cet attrait qui pendant quelques jours l'avait distraite, sinon occupée. Fernand, au contraire, lui plaisait, et si le cœur de la Madone eût encore eu la faculté de battre, peut-être l'aurait-elle aimé. Cette histoire de duel et cette provocation à laquelle elle venait d'assister, et qui suspendait une menace de mort sur la tête d'un beau jeune homme à qui l'indifférence de son caractère faisait une originalité, lui communiquèrent une sorte d'impatience nerveuse qui l'empêcha de dormir. Elle s'enveloppa tout d'un coup d'un manteau et se fit conduire au bois de Boulogne.

Jamais la Madone n'avait vu la campagne à cette heure matinale, si ce n'est quelquefois en été, quand elle soupait à Madrid. La blancheur et le silence du bois lui donnèrent le frisson. Les rares piétons qu'elle rencontrait lui apparaissaient comme des ombres funèbres. Un certain trouble, qui n'était pas de l'émotion, mais qui en tenait lieu, s'empara d'elle. La Madone pensait à Fernand. Jamais il n'avait eu sur les lèvres ces mots durs ou railleurs auxquels les hôtes des nuits d'orgie l'avaient trop souvent accoutumée; après les soupers les plus terribles et les lansquenets les plus orageux, il savait encore être doux et poli.

« Il n'a jamais oublié, lui, que je suis une femme! » murmura-t-elle.

Peut-être, à ce moment même, était-il couché, pâle et sanglant, sur la neige.

Les femmes ont toujours des nerfs, les Parisiennes surtout; lors même que leur cœur est bronzé, elles conservent une sensibilité d'esprit qui peut tromper tout le monde en les trompant elles-mêmes. Elles arrivent au trouble, à l'émotion, à l'anxiété, émotion douteuse, anxiété factice certainement, mais qui peuvent duper un observateur inattentif; leurs yeux connaissent les larmes, et pendant quelques jours ou quelques heures il en est qui, sous l'empire de circonstances exceptionnelles, inclinent à penser qu'elles aiment.

Ainsi fit la Madone.

Enfermée dans son coupé, et frissonnant malgré les fourrures qui l'enveloppaient, elle penchait la tête à la portière à toute minute; et interrogeait du regard la route froide et silencieuse qui court vers Auteuil. La voiture avançait lentement; cette solitude morne agissait sur les nerfs de la Madone. Un mot, un rien l'aurait fait pleurer. Le cocher, mis au fait de tout ce qui se passait, se dressait sur son siége pour voir au loin. Comme elle prêtait l'oreille au moindre son, la Madone entendit le bruit sourd d'une détonation qui roulait dans l'épaisseur du bois. Elle tressaillit. Peu d'instants après, une seconde détonation suivie d'une troisième retentirent dans l'éloignement.

La Madone se rejeta dans le fond du coupé, le visage entre les mains.

« Dieu! si on l'avait tué! » dit-elle.

En ce moment elle aurait donné de bon cœur ses perles, ses diamants, Auguste et sir William lui-même pour sentir Fernand à son côté.

« Mais courez vite! courez donc! » cria-t-elle au cocher tout à coup.

La voiture, lancée à fond de train, approchait de la mare d'Auteuil lorsqu'un groupe de cinq ou six personnes sortit du milieu des arbres. Le cocher retint les chevaux. La Madone reconnut Fernand et se jeta hors de la portière en l'appelant. Fernand,

surpris, se dirigea de son côté suivi de sir William.

La Madone venait de sauter sur la route et marchait à grands pas dans la neige. Sous l'empire de cette excitation nerveuse, qui devait tomber peut-être aussi vite qu'elle était née, la morne créature, tirée violemment de son repos, courut vers Fernand et lui jeta les bras autour du cou.

« Enfin! dit-elle, j'ai cru que j'en mourrais! »

Le visage de sir William se contracta, et, mordant ses lèvres :

« Eh! ma chère, un faiseur de mélodrames ne parlerait pas mieux! » s'écria-t-il.

La Madone, frappée de cet accent, regarda l'Anglais. Sir William était blanc comme la neige qu'il frappait du talon. Quelque chose dont elle avait eu le soupçon entra dans l'esprit de sa voisine et y resta.

« Vous êtes vivant, et j'imagine que vous n'avez plus besoin de moi, reprit sir William, qui se tourna du côté de Fernand; donc permettez-moi d'offrir mon bras à la Madone.

— Faites, » dit Fernand, qui rejoignit son père et s'éloigna.

La Madone, alors tout entière à une pensée nouvelle, ne fit rien pour retenir le vicomte.

On voyait derrière le groupe, composé de M. de Maurs et de ses témoins, le coupé de sir William, qui sortait lentement du rideau des arbres : il con-

tenait le corps de celui qui avait été M. Rémy Saponnière de Blévans.

« C'est une congestion cérébrale, un cas d'apoplexie foudroyante, disait le médecin qui marchait à côté de M. de Maurs; une tension excessive de l'esprit, l'excitation des nerfs arrivée à son paroxysme d'intensité produisent quelquefois de ces effets.... »

Ils passèrent et la Madone n'entendit plus rien.

Un instant après, blottie au fond de sa voiture et tout enveloppée de son épais manteau, elle retournait au pavillon de la rue Pigale. Un singulier sourire relevait les coins de sa bouche. L'attendrissement avait disparu. D'autres idées l'occupaient. Sir William était à son côté. Il se taisait et mordillait ses moustaches. La Madone l'observait furtivement du coin de l'œil. Il lui semblait qu'elle avait devant elle un homme qu'elle n'avait jamais vu.

Quand elle fut dans son boudoir, douillettement couchée devant le feu, les pieds sur les chenets, elle tourna sa tête en plein vers sir William.

« Ainsi, dit-elle tout à coup, vous êtes jaloux?

— Moi! quelle idée! s'écria sir William, qui tressaillit comme un duelliste atteint par un coup savant.

— Eh! c'est une idée que d'autres ont eue avant vous.... Je ne vous en remercie pas moins de m'avoir donné cette preuve de jeunesse. »

Sir William essaya de rire et voulut plaisanter,

mais le coup avait porté; il le fit gauchement et sans naturel.

« Vous jaloux! reprit la Madone en l'interrompant; c'est beaucoup d'honneur que vous me faites.... Si j'avais encore vingt ans, quelle belle occasion de montrer un peu de fatuité! Sir William, un homme invincible, vaincu! »

Sir William prit la main que la Madone laissait pendre le long de la causeuse, et, s'agenouillant près d'elle :

« Eh bien! dit-il, si par hasard j'étais jaloux, où serait le mal?

— Le mal ne serait pas terrible, mais la maladresse le serait, » répondit la Madone.

Sir William sauta sur ses pieds.

« Prenez garde, s'écria-t-il, je ne m'appelle pas Auguste! et je ne suis jamais si bien par terre que je ne puisse me relever! »

La Madone sentit qu'elle avait été trop loin dans son élan de franchise; fermant donc à demi les yeux et souriant :

« Là, là! dit-elle, ne nous fâchons pas!... on n'a pas tous les jours la bonne fortune que, tout à l'heure, au bois de Boulogne, vous m'avez autorisée à deviner. Quelle voix pour un pauvre baiser!... quel accent! quel regard!... J'avais bien le droit de me montrer fière d'un tel succès et de vous taquiner un peu.... Voilà si longtemps que l'on n'a pu percer

cette cuirasse d'insensibilité contre laquelle je n'osais même plus me risquer.... Et c'est au moment où je désespérais de la victoire que vous capitulez!... Je suis femme, et je me suis vengée. Mais, rassurez-vous, si vous m'aimez.... un peu.... je n'aime pas Fernand du tout. »

La Madone vit l'éclair de joie qui brillait dans les yeux de sir William. Elle noua ses deux mains autour du cou de son interlocuteur.

« Voyons, reprit-elle, voulez-vous que je ne le reçoive plus, ce pauvre jeune homme? Dites un mot et cette porte lui sera fermée à tout jamais.

— Ah! vous me rendrez fou! » s'écria sir William, qui tomba à ses pieds.

Lorsque sir William, qui était attendu chez Jacques Bernard, dut quitter la Madone elle s'appuya tendrement sur son bras et l'accompagna jusqu'à la porte.

« Jamais je ne me suis sentie si heureuse, » dit-elle en lui donnant son front à baiser.

Mais quand sir William fut dans la rue, la Madone se releva.

« L'armure est donc brisée! dit-elle.... Et il croit que je l'aime! »

Un sourire amer plissa ses lèvres.

« Autres hommes, mêmes sottises! » reprit-elle.

Un sentiment de triomphe où la joie et la rancune se mêlaient, enfla le cœur de la Madone. Si quelque temps elle s'était préoccupée de sir William, défendu

par son esprit et son dédain, ce temps n'était plus. Il ne lui était resté de ce trouble passager qu'une sorte d'irritation contre l'homme qui l'avait si bien devinée. Elle était alors en face de lui dans un état d'infériorité relative qui la froissait. Il lui fallait une revanche et elle ne savait pas comment elle l'obtiendrait. Sir William, pris à ce piége où les plus habiles sont tombés, sir William amoureux, lui en fournissait l'occasion.

La Madone resta plusieurs minutes couchée dans son fauteuil, regardant la flamme du foyer. Des projets confus s'agitaient dans sa tête. Fallait-il, maîtresse de ce cœur si longtemps indomptable, repousser d'un seul coup sir William et lui faire payer en une heure son insolence d'une année? Fallait-il, au contraire, s'acharner après lui, l'enlacer, et pour le perdre se faire pareille à cette robe de Nessus dont rien ne pouvait éteindre les ardeurs et qui dévorait ceux qu'elle enveloppait de ses plis? Pour qu'il fût tout à elle, elle serait toute à lui, et, son œuvre achevée, elle ferait comme un enfant qui rejette l'orange dont il vient d'exprimer le jus.

« Et alors, pensait-elle, je le traiterai comme il m'a conseillé de traiter Auguste! »

Ce souvenir et ce nom firent prendre un autre cours aux réflexions de la Madone.

A cette époque Auguste n'était plus cet homme qu'on avait vu insensible aux séductions les plus

habiles. Comme une terre ingrate, patiemment amendée par un laboureur intelligent, se couvre d'épis, ainsi le fils du millionnaire perdait de sa sécheresse et de sa stérilité. La tactique professée par sir William portait ses fruits ; l'avare était alors pareil à une mine abondante qui récompense le travail de l'ouvrier. Une vanité aveugle et sotte, exploitée sans relâche et sans cesse excitée, le poussait à des folies qui l'eussent consterné lui-même s'il avait eu la faculté de réfléchir. Rien ne lui coûtait plus pour montrer qu'il était un parfait gentilhomme et un maître de la mode. D'habiles propos, des réticences calculées, mille insinuations adroitement ménagées, lui donnaient cette conviction qu'il était aimé pour lui-même, et rien n'est plus périlleux qu'une telle conviction quand on est millionnaire. Quel Crésus pense à fermer sa bourse, quand les mains blanches qui le caressent ne songent pas à y puiser ! Mais la sécheresse et l'aridité contre lesquelles si longtemps la Madone avait combattu n'étaient pas la seule dette qu'il dût acquitter ; l'offense n'était pas oubliée. Fallait-il s'arrêter quand la moitié de la route, et la plus difficile, était franchie ?

Un éclat de rire argentin termina cette longue série de méditations.

« Allons ! dit la Madone, il ne serait pas juste de sacrifier Auguste au profit de sir William, pas plus que de conserver sir William au détriment d'Auguste ! »

La Madone venait de se rappeler à propos qu'on voit tous les jours deux chevaux bien sages, trottant du même pas et marchant de front, attelés au timon de la même calèche.

La conscience bien rassurée, et tranquille comme une personne qui commence honnêtement sa journée, la Madone tira le cordon d'une sonnette.

« Eh! Victoire, dit-elle à la caméristc qui parut, vite un jeu de cartes et viens ici! »

Tandis que Jacques Bernard donnait toutes les forces de son esprit et tout son temps au travail, Auguste était entré dans une voie où les ressources d'une industrie régulière ne suffisent plus. Appointements et parts dans les bénéfices, tout tombait dans le gouffre. L'ivresse l'avait saisi, et, tout saturé de flatteries, il ne reculait plus devant aucune sottise. Son écurie, montée sur un pied formidable, rivalisait d'éclat avec les plus célèbres et absorbait des sommes folles. Il n'osait pas tous les jours recourir à la caisse paternelle, et des emprunts, trop souvent répétés, pouvaient enfin tarir les bourses les plus complaisantes. Aux heures d'embarras, sir William était son confident naturel. L'Anglais, qui l'avait poussé dans cette route périlleuse, était trop de ses amis pour lui refuser un conseil.

« Vous êtes banquier, fils de banquier; vous connaissez pour l'avoir vu mille fois un grand monument orné de colonnes, qui ouvre son péristyle par

le travers de la rue Vivienne, et vous ne jouez pas ! à quoi diable pensez-vous donc?

— Mais si je perds! dit Auguste.

— Et votre crédit, qu'en faites-vous? On n'a pas toujours la mauvaise chance contre soi. Si deux ou trois liquidations maladroites vous embarrassent, la caisse des chemins de fer napolitains, dont j'ai la clef, est à votre disposition.... vous me rembourserez sur vos bénéfices. »

La conclusion logique de cet entretien fut que la spéculation entra dans les habitudes journalières d'Auguste. Sir William se chargea d'en être le conseiller et le directeur. Il était certain cette fois de n'avoir rien à se reprocher si son ami ne se ruinait pas.

La recluse de la petite maison de Neuilly fut mise au courant de cette nouvelle manœuvre. Il ne lui fut pas difficile d'en comprendre le mécanisme.

« C'est M. Jacques Bernard qui a créé l'affaire des chemins de fer napolitains, dit sir William; si les actionnaires réclament contre un déficit, je jette en avant Auguste. Comme père et comme banquier, Jacques Bernard est responsable moralement. S'il ne faut qu'une signature pour l'engager plus avant je l'obtiendrai du fils.

— Sa maison est colossale, elle peut résister au choc, dit Hortense.

— Sa maison est comme un fort taureau que deux

bêtes fauves déchirent; elle porte, cramponnées à ses flancs, l'audace insensée de M. Colombey et la vanité folle d'Auguste. Au besoin, je lui porterai le dernier coup de dent. »

Mais ce que sir William se gardait bien de dire à sa mère, c'est que lui-même, entraîné et comme ébloui par la passion funeste que lui inspirait la Madone, puisait aux mêmes sources que sa victime et descendait rapidement la pente sur laquelle il précipitait Auguste. Un abîme était devant lui, il le voyait et il s'y jetait. Il avait le vertige, et le plus dangereux de tous, celui que l'on connaît et que l'on aime.

La famille de Jacques ne voyait rien et ne savait rien des prodigalités de sir William et des dissipations d'Auguste. Le pavillon de la Madone était le sépulcre muet où tout tombait. Pour la première fois de sa vie, Jacques oubliait cette méfiance inquiète qui est l'essence même de la banque, et l'oubliait au profit de sir William. Point de soupçons d'aucune sorte, partant point de surveillance. Un entraînement, dont il ne cherchait pas à combattre l'influence, le poussait vers cet audacieux jeune homme, si paradoxal quelquefois, si ferme et si hardi dans l'occasion. C'était le phénomène de l'aimant, qui attire le fer et le retient; et combien de fois n'a-t-on pas vu les lois mystérieuses de ce miracle que les sciences physiques constatent sans l'expliquer,

se reproduire avec la même intensité dans l'ordre intellectuel? Jacques en subissait le charme.

A cette époque la Madone avait dans ses écuries les plus beaux chevaux et sur ses épaules les plus beaux diamants de Paris. Aux Champs-Élysées, les Anglais admiraient l'élégance de ses attelages; dans les bals par souscription, à l'Opéra et aux Italiens, les étrangères demandaient le nom de cette personne qui répandait sur elle tout l'écrin d'une reine.

La Madone sortait de la foule de ses rivales avec éclat. Après un certain nombre d'années passées dans les brouillards et les incertitudes de la galanterie, elle brillait comme une étoile radieuse au plus haut du firmament parisien. On la citait pour son luxe effréné.

« Ah! disait Pulchérie, qui la jalousait, elle peut offrir un cierge à la Fortune. En s'emparant d'Auguste, elle avait découvert la Californie; voici maintenant qu'elle découvre l'Australie en s'emparant de sir William! »

Quant aux étrangers, qui sont les plus crédules des hommes, ils ne croyaient pas connaître Paris, s'ils n'avaient traversé, au moins en visite, le pavillon de la rue Pigale.

Un jour on apprit que la Madone faisait construire un hôtel aux Champs-Élysées.

« Ce sera un petit paradis entre cour et jardin, disait-elle d'un petit air nonchalant.

— Il aura bien deux étages? ajouta railleusement Pulchérie.

— A qui donc, ma charmante, en confierez-vous les clefs? » lui demanda Auguste, qui n'avait eu garde de rien comprendre à l'observation de Pulchérie.

Le regard de la Madone glissa du côté de sir William.

« Je verrai, dit-elle; saint Pierre sera nommé au choix. »



XXV

LES JEUX INNOCENTS.

Les nouvelles que les indiscrétions du monde faisaient parvenir à Joséphine Bernard sur la conduite et les légèretés de son fils ne lui inspiraient aucune inquiétude. Il lui semblait de bon goût qu'il fît courir. Bien plus même, ce qui lui revenait de ses prouesses de tout genre la flattait dans la partie la plus apparente de sa vanité. Elle estimait que le nom un peu bourgeois de Bernard en acquérait un lustre nouveau. Joséphine était allée un assez grand nombre de fois à Chantilly et à Satory. Elle s'informait alors de la qualité des personnes au milieu desquelles Auguste se pavanait. Ce n'étaient que marquis, barons et vicomtes. Que pouvait-elle demander de plus à l'aîné de la famille? ne remplissait-il pas toutes les conditions d'une vie élégante?

S'il dépensait quelque argent, son père en avait assez gagné pour que le fils eût le droit d'en gaspiller un peu. Cela se faisait d'ailleurs dans le beau monde. Elle le consultait donc sur le choix de ses équipages, sur la coupe et la couleur de sa livrée, et le maintenait bravement dans sa sottise. Si, par aventure, ou par des demi-confidences, elle apprenait qu'Auguste avait fait quelque grosse perte au jeu, c'était un accident auquel il fallait parer sans en rien dire à Jacques Bernard, qui ne savait pas les choses du bel air. Pourvu que Joséphine eût un grand chasseur derrière son grand coupé, rien ne lui paraissait compromis, et le monde aurait pu s'abîmer, sans qu'elle tournât la tête.

Léonie, de son côté, estimait qu'aucune femme de Paris n'était plus heureuse que Mme Colombey; elle donnait quatre bals par saison, recevait régulièrement une fois par semaine, le vendredi, ne portait jamais un chapeau plus de huit jours, et savait, à n'en pas douter, que M. de Bréhal se mourait d'amour pour elle. Provisoirement, elle le laissait mourir, ce dont le député profitait pour l'accompagner galamment au bois de Boulogne et à l'Opéra.

Dans ce tourbillon qui l'emportait avec la rapidité du vent, comment aurait-elle trouvé le loisir de s'occuper de son frère? Il ne lui semblait pas qu'il fît autre chose que ce que tout le monde faisait.

Quant à lui donner des conseils, elle ne s'en serait jamais avisée. A quoi bon! M. son frère n'était-il pas majeur?

Seul, M. Gustave Colombey voyait plus clair dans la vie d'Auguste; mais on n'avait pas d'indiscrétion à redouter de sa part : Pulchérie lui servait de bâillon.

Un jour qu'il avait été surpris par son beau-frère en flagrant délit de petit souper, M. Colombey se pencha à l'oreille d'Auguste, tandis que la Madone échangeait une poignée de main avec Pulchérie.

« Cache ma rhubarbe, dit-il avec un gros rire, je cacherai ton séné. »

Sir William, qu'on apercevait toujours sur les pas de la Madone, survint.

« Bon appétit, messieurs! » dit-il.

M. Colombey cambra sa taille, se regarda dans la glace, crut y voir la figure du fameux duc de Richelieu, et se frotta les mains joyeusement.

« Pardieu! dit-il, mêlons les deux menus, et soupons gaiement! »

Cependant les deux femmes s'étaient assises à côté l'une de l'autre.

« Que fais-tu de ce financier gras? dit la Madone à Pulchérie.

— Je le dévalise un peu, par charité. »

La Madone salua des yeux sir William, qui lui faisait un signe de la main.

« Et toi-même, reprit Pulchérie, pourquoi marches-tu toujours entre ces deux amis, comme autrefois la chaste Suzanne entre le comte Almaviva et Figaro ?

— J'égratigne l'un et j'écorche l'autre.

— Toute seule ?

— Je suis si bonne.

— Pauvre petite ! »

M. Colombey soupa ce soir-là grassement et de manière à prouver aux plus incrédules qu'il avai l'estomac aussi large qu'un coffre-fort. Malheureusement, le spéculateur qui tranchait de l'homme à bonnes fortunes avait trop compté sur la discrétion du monde et la complicité du hasard. Ne savait-il pas que les imprudences, si téméraires qu'elles soient, disparaissent dans le tourbillon de Paris ? Le calcul était juste, et l'on n'aurait presque jamais rien à redouter des caprices du sort si l'on n'avait quelquefois des amis.

L'amitié, ainsi qu'on la pratique sur le boulevard, est l'épée de Damoclès des Parisiens ; il n'est pas de tour que cette épée ne joue à ses victimes ; la trahison est le moindre de ses méfaits, et, comme autrefois les flibustiers naviguant sous le drapeau rouge, quand elle laisse la vie sauve à ceux qu'elle dépouille, on lui doit des remercîments.

Rassuré par le mystère et l'impunité de ses premiers désordres, M. Colombey ne prenait pas grande

précaution pour cacher les visites quotidiennes qu'il faisait à sa petite maison de la rue Chaptal. Les réunions d'actionnaires et les conseils d'administration lui donnaient toute liberté de s'absenter le soir. Il s'ébattait donc plantureusement dans la débauche et y trouvait un sel que, célibataire, il n'y avait jamais goûté. M. de Bréhal ne tarda pas à pénétrer le secret de cette vie à deux faces. M. Colombey lui offrait ainsi une trop bonne occasion de pratiquer une brèche au cœur de Léonie, pour que le député hésitât à en profiter.

Un soir que M. Colombey avait quitté sa femme après dîner, pour se rendre, assurait-il, à un rendez-vous d'affaires, M. de Bréhal parut céder à un mouvement spontané d'indignation et de chagrin.

« Pauvre amie ! » dit-il en se penchant sur la main de Léonie qu'il baisa langoureusement.

La chose faite, il se mordit les lèvres comme un novice auquel une étourderie vient d'échapper. Léonie voulut avoir l'explication de ce mouvement. M. de Bréhal se garda bien de parler tout de suite et s'esquiva.

Mais la flèche était lancée. Léonie sentait toujours sur sa main l'impression de ce baiser plaintif que M. de Bréhal y avait déposé; les deux mots qu'il avait alors murmurés ne lui sortaient pas non plus des oreilles. Que s'était-il donc passé dans sa vie

qu'elle ignorât? n'était-elle pas toujours la femme qu'on enviait entre toutes? La pensée que son mari était ruiné lui traversa l'esprit sans y rester.

Le mystère dont M. de Bréhal s'entourait, et qu'il savait rendre visible, irritait sa curiosité de plus en plus. Léonie le pressait de questions qu'il éludait. Quand le député la vit au point où il voulait l'amener, il fit comme un diplomate aux abois et négocia.

« Il s'agit de moi, parlez, dit-elle tout à coup en l'interrompant dans ses préliminaires.

— Ce n'est rien, répondit M. de Bréhal avec un embarras feint.

— Quand il n'y a rien, c'est qu'il y a quelque chose, répliqua Léonie. Expliquez-vous. »

M. de Bréhal se défendit de son mieux; Léonie insista.

« Mais c'est une trahison que vous me demandez! s'écria-t-il enfin.

— Eh bien! pourquoi pas? » reprit-elle.

L'argument était de ceux auxquels on ne répond qu'en obéissant.

« Vous souvient-il, poursuivit M. de Bréhal, de ce qui arriva à Mme de Montespan lorsque Louis XIV rencontra Mme de Maintenon?

— Un peu.

— Or, j'ai peur que M. Colombey, votre mari, ne soit Louis XIV, et que vous ne soyez, vous, comme la fameuse et belle favorite.... la première.

— N'est-ce que cela? répondit Léonie en affectant l'indifférence la plus aimable.

— Rien de plus, rien de moins.

— Et c'est là cette terrible révélation que vous n'osiez pas me faire?

— Et quel crime plus grand aurais-je eu à vous apprendre? »

Ce madrigal ne déplut pas à Léonie. Elle sourit :

« Eh bien! rassurez-vous, reprit-elle, et pour pousser jusqu'au bout cette métaphore historique, votre pauvre amie ne fera pas pour Louis XIV ce qu'a fait Mlle de La Vallière. »

Cependant Léonie ne dormit pas beaucoup cette nuit et entendit rentrer la voiture de M. Colombey. Elle sauta de son lit et regarda la pendule.

« Trois heures! dit-elle; eh! M. Colombey fait l'école buissonnière. »

Léonie le questionna le lendemain sur l'emploi de sa soirée; il répondit qu'il avait eu à rédiger un rapport pour la prochaine assemblée des actionnaires des chemins de fer napolitains.

« Je croyais que ce soin rentrait dans les attributions de sir William? » répliqua Léonie.

M. Colombey, qui ne la croyait pas si au courant des choses, se mordit les lèvres.

« C'est qu'il était indisposé, reprit-il; on doit bien s'aider entre amis.

— Vous méritez le prix Montyon, » répondit Léonie.

Cette pensée que M. Colombey avait une maîtresse ne la quittait pas.

« Qui l'aurait cru? disait-elle quelquefois, il est si gras! »

Elle voulut voir face à face cette inconnue que M. de Bréhal appelait Mme de Maintenon.

« Pauvre femme! ce n'est pas que je lui en veuille! peut-être même suis-je disposée à la plaindre, dit-elle à son confident, mais si M. Colombey est libre de me tromper, il me déplaît qu'il se moque de moi.....

— C'est un scandale! » répondit M. de Bréhal gravement.

Trois jours après, M. de Bréhal, qui dînait chez Léonie avec Auguste, regarda la pendule du coin de l'œil.

« Neuf heures! Eh! eh! dit-il tout bas à Léonie, je sais un financier qu'on pourrait surprendre dans une petite loge du Palais-Royal, comme un renard dans son terrier. »

Léonie sauta sur le cordon d'une sonnette. Une minute après, elle avait noué les brides de son chapeau et mis un châle sur ses épaules.

« Tu ne vas donc plus aux Italiens? dit Auguste qui se retourna.

— Non.

— Tu sais cependant qu'on donne la *Sonnambula*, avec une chanteuse inédite que tu tenais fort à entendre.

— Je n'y tiens plus.

— Il n'y a pas que la Madone qui ait des caprices, » murmura tout bas M. de Bréhal.

Auguste jeta le cigare qu'il avait allumé et suivit innocemment sa sœur.

Ils étaient tous trois depuis un quart d'heure dans leur baignoire, lorsque M. de Bréhal se pencha à l'oreille de sa voisine.

« Faut-il commettre le crime jusqu'au bout? dit-il tout bas.

— Sans hésiter.

— Alors, regardez dans cette loge d'avant-scène, à droite, au rez-de-chaussée. Voyez-vous le profil d'une femme en chapeau blanc?

— Oui.

— Eh bien! Louis XIV est derrière le chapeau. »

Léonie prit sa lorgnette et en braqua les deux verres sur l'avant-scène.

« Ah! murmura M. de Bréhal, M. Colombey est le premier homme que j'aie vu marcher sur les brisées d'Adam; il troque son paradis contre un désert, et cela pour une pomme maquillée! »

Un sourire de Léonie récompensa ce nouveau madrigal.

« Maquillée ou non, la pomme n'est pas trop mal, » dit-elle de l'air d'un amateur qui examine un portrait.

Puis reprenant sa lorgnette et d'un son de voix qui ne trahissait aucune émotion :

« Comment la nommez-vous? reprit-elle.

— C'est le fruit défendu, je ne m'y connais pas, répondit M. de Bréhal.

— Hypocrite! » murmura Léonie.

Mais à l'air de son visage, M. de Bréhal comprit qu'elle ne trouvait pas la réponse malséante.

« Eh! vite, dit-elle tout à coup en se levant, partons! La favorite sort de sa loge.

— La toile ne tombe pas encore, attendez l'entr'acte! s'écria Auguste.

— Encore un caprice.... toujours comme la Madone! » murmura M. de Bréhal à demi-voix.

Mme Colombey était déjà dans le couloir. Au bout de quelques pas, Léonie, qui donnait le bras à M. de Bréhal, flanqué d'Auguste, rencontra face à face la dame au chapeau blanc, que M. Colombey accompagnait d'un air vainqueur. A la vue de sa femme, le financier, qui faisait la roue, devint pourpre. Léonie sourit et le salua des yeux. Le saisissement avait rendu Auguste muet.

Pulchérie, qui avait tout compris d'un coup d'œil, porta un mouchoir à ses lèvres pour étouffer un éclat de rire et passa. M. Colombey marchait comme

s'il avait eu des milliers d'épines dans ses bottes. Il trébuchait à chaque pas.

« Eh bien, quoi! dit Pulchérie en voyant que M. Colombey ne se remettait pas, Mme Colombey est une femme, j'imagine, et il y a des bijoutiers sous les galeries du Palais-Royal!... Tout s'arrange, que diable! »

Quand on examine attentivement ce qui se passe dans le monde, on est épouvanté de l'effroyable quantité de comédies que les hommes, aussi bien que les femmes, jouent non-seulement vis-à-vis les uns des autres, mais encore vis-à-vis d'eux-mêmes. Ces pauvres créatures humaines, à qui le droit chemin semble impossible, acceptent avec un consciencieux empressement toutes les occasions de remplir un rôle non moins embarrassant qu'inutile. On ne veut pas être soi; on se drape dans un costume d'emprunt, on farde son langage, on travestit ses sentiments, son caractère, ses idées, et toute cette peine on la prend pour le mince plaisir de parader dans la vie comme sur un théâtre. Léonie, qui était de tous points une nature faussée, et qui n'avait ni dans la parole, ni dans les habitudes, ni dans les sentiments, rien de simple et rien de vrai, obéit, à son insu peut-être, mais complaisamment, à cette loi bizarre. Elle n'avait pas une existence assez modeste, assez bourgeoise pour s'affliger sérieusement; et rien dans ce qu'elle venait d'apprendre

n'était de nature à blesser son cœur. Quelles prétentions avait-elle jamais eues à l'amour de M. Colombey ? Était-elle de ces personnes modestes qui cherchent dans le mariage des conditions de sympathie et de mutuelle tendresse ? C'eût été lui faire injure de le supposer. La vérité voulait donc qu'elle ne s'émût pas des incartades de son mari et continuât à vivre comme elle avait toujours vécu ; mais elle voyait l'existence et le monde au travers d'un prisme menteur, et l'heure lui parut opportune pour se composer une attitude où le bon goût d'une grande dame se fît voir.

En conséquence, un domestique reçut ordre de prévenir M. Colombey, aussitôt qu'il rentrerait, que sa femme l'attendait chez elle.

M. Colombey se glissait furtivement vers sa chambre, lorsque le domestique, qui le guettait au passage, s'acquitta de sa commission.

« Mais il est près de minuit ? dit le banquier en tirant sa montre.

— Madame attend, ajouta le laquais froidement.

— J'y cours, » répondit Gustave un peu étourdi.

Et il traversa deux ou trois salons, fort en peine de ce qu'il allait répondre.

Il trouva Mme Colombey assise au coin du feu, un livre à la main, dans la plus élégante toilette de nuit.

« Faites servir le thé, » dit-elle à une femme de chambre qui venait d'annoncer M. Colombey.

M. Colombey heurta deux ou trois meubles en entrant, toussa, posa et reprit son chapeau, badina avec la pomme de sa canne et s'assit gauchement sur le bord d'un fauteuil. Il regarda sa femme, et benoîtement ébaucha un sourire qui finit par une grimace.

« Elle n'a peut-être rien deviné, » pensa-t-il.

Léonie avait la grâce et le maintien d'une femme du monde qui reçoit un ami.

« Prendrez-vous une tasse de thé? dit-elle à M. Colombey.

— Volontiers, » répondit Gustave.

Il aurait accepté une tasse de plomb fondu si sa compagne la lui avait offerte.

Léonie but à petits coups deux ou trois gorgées de thé et mordit délicatement une tartine beurrée.

« A propos, dit-elle, j'ai à vous féliciter, vous avez tout à fait le goût bon. Cette personne avec laquelle vous étiez au théâtre du Palais-Royal, ce soir, est charmante. »

La main de M. Colombey trembla et quelques gouttes de thé se répandirent sur sa chemise.

« En désirez-vous une seconde tasse? poursuivit Léonie.

— Non, merci.... je n'ai plus faim.... » répondit Gustave.

Des fourmillements agitaient ses jambes qu'il croisait et décroisait incessamment.

« Elle a quelque chose de gai et de vif dans la physionomie qui plaît tout d'abord, reprit Léonie; aussitôt qu'elle ouvre la bouche on dirait que c'est pour chanter. Elle doit avoir de l'esprit.

— Oui.... C'est-à-dire, non.... »

M. Colombey passa un mouchoir sur son front et se tut.

Si un spéculateur pouvait se trouver mal, M. Colombey se serait évanoui.

« Est-ce une personne que vous connaissez depuis longtemps? ajouta Léonie; appartient-elle au théâtre? ou est-elle de ces bonnes âmes qui ont des liens de parenté avec la cigale de la fable?

— Vous vous trompez! s'écria Gustave, qui venait de prendre la résolution hardie d'improviser un conte, c'est une personne que je rencontre quelquefois.... une personne que je connais un peu....

— Un peu, beaucoup, passionnément, » murmura sa femme, qui souriait.

L'imagination de M. Colombey n'avait jamais été bien brillante. L'interruption de Léonie lui brisa les ailes au moment où elle prenait lourdement son vol. Il soupira et s'arrêta.

« Ah! mon ami, reprit Léonie en joignant les mains d'un air de compassion, vous me faites vraiment de la peine! Pourquoi vous embrouiller dans

les mensonges? N'ai-je donc plus votre confiance? Certainement je ne vous aurais pas mis au régime des confidences avant la lettre.... Mais à présent que je sais tout!... Voyons, faut-il vous encourager? Quoi de plus naturel que ce qui vous arrive? Vous êtes jeune, vous avez traversé les coulisses, vous avez de la fortune.... vous ne pouvez donc pas vivre en petit rentier. Tout le monde sait d'ailleurs que vous protégez les arts, et la personne avec laquelle je vous ai vu doit les cultiver.... elle a dans les yeux un je ne sais quoi qui l'indique.... Comment appelez-vous cette aimable protégée?

— Pulchérie, répondit étourdiment M. Colombey.

— Pulchérie? un joli nom.... mais un nom qu'on ne porte plus. »

Gustave était atterré; Léonie jouait avec les glands d'une cordelière nouée autour de sa taille souple. Elle paraissait réfléchir.

« Il faudra lui dire, continua-t-elle, de ne plus mettre autant de poudre de riz.... cela la fait remarquer.... à moins, cependant, que cela ne rentre dans la profession et ne serve d'enseigne.... Je ne m'y connais pas. »

M. Colombey ne savait que répondre. Ravie de l'effet qu'elle produisait sur son auditeur, Léonie était contente d'elle-même. Au moins ne l'accusait-on pas d'avoir pris les choses en personne sentimentale. Une de ces marquises poudrées qu'elle

avait vues dans certains vaudevilles, n'aurait pas mieux fait. Elle venait de se prouver à elle-même, comme s'il en était besoin, qu'elle était une femme selon la mode, et qu'elle faisait galamment fi du ménage. Léonie, tout à fait charmée de l'esprit qu'elle montrait, s'écoutait parler elle-même, comme on écoute une actrice; elle plaisanta et trouva des mots pour peindre la nouvelle situation que les roueries de son mari lui faisaient. Le spéculateur, à bout de ressources, la suivit dans la voie où elle marchait, et badina lourdement sur ses traces.

« Tenez, dit-il tout à coup, vous êtes adorable, et jamais personne — personne, entendez-vous — n'aura les beaux yeux que voilà ! »

Il passa un bras autour de la taille de Léonie et l'embrassa sur le cou.

Elle se dégagea tranquillement de son étreinte et le menaçant du doigt sans se fâcher :

« Ah ! mon ami, dit-elle, ne faisons pas de peine à Mlle Pulchérie ! »

Elle prit un flambeau, le présenta à M. Colombey, qu'elle conduisit vers la porte, et, le saluant :

« Bonne nuit, reprit-elle ; il ne faut jamais plus tromper personne à présent. »

La comédie était jouée, et si M. Colombey rentra dans son appartement tout ahuri, Léonie se coucha avec le sentiment qu'elle avait bien rempli son rôle. Ce premier succès la ravissait, et, la tête doucement

posée sur l'oreiller, elle répétait encore à demi-voix les mots charmants qu'elle avait aiguisés pour accabler son pauvre mari. C'était certainement une satisfaction pour l'esprit; mais si le cœur n'avait rien à voir dans l'affaire, l'amour-propre murmurait. Certes, Léonie ne demandait pas à M. Colombey les hommages d'une adoration perpétuelle, cependant elle n'avait jamais pensé non plus qu'elle pût être trompée par l'homme qu'elle avait choisi. C'était un crime de lèse-beauté; et le code des femmes, on le sait, ne laisse jamais impunie aucune faute.

Il y avait donc de ce côté-là une chose qui criait vengeance.

Mme Colombey s'endormit en pensant à M. de Bréhal.

Gustave ne remarqua, ni le lendemain ni les jours suivants, aucun changement dans la conduite de sa femme. Elle était avec lui sur le pied d'une amitié paisible où l'on découvrait à peine une nuance d'ironie. Un sourire léger, quelques mots dont seul il avait la clef lui faisaient sentir l'épigramme. Ainsi, par exemple, Léonie lui demandait d'un ton câlin comment il avait passé la nuit; s'il n'avait point eu de rapport à rédiger pour une assemblée d'actionnaires; s'il n'était pas fatigué par une trop longue suite de réunions; si la gérance qu'il avait acceptée lui était agréable et productive. Le pauvre homme balbutiait. Les représailles n'allaient jamais plus

loin. La question faite, Léonie lissait ses bandeaux avant de sortir, ou prenait un livre et ne pensait plus à son mari.

M. de Bréhal avait une conscience plus nette des changements que la découverte provoquée par sa diplomatie avait amenés dans ses rapports avec Léonie. Avec lui pas plus qu'avec M. Colombey, elle n'obéissait paisiblement à sa nature, mais pour ce cas particulier elle s'était imposé un langage différent : celui de la mélancolie et de la résignation. Elle avait remarqué que les attitudes penchées et la tristesse du sourire donnaient un caractère original, en quelque sorte inédit, à sa beauté; ce fut donc un nouveau rôle qu'elle étudia, le rôle de la femme incomprise et délaissée, le rôle de la femme dont le cœur est blessé, qui souffre et gémit. La pauvre créature, toute pétrie de sentiments de convention où la sincérité n'avait jamais fait pénétrer sa lumière, ne savait rien faire simplement, même le mal. M. de Bréhal, qui s'aperçut de ce manége, s'en inquiétait peu; il aurait suivi Léonie sur un sentier plus extravagant encore, si ce sentier avait pu abréger la distance qui le séparait du but auquel il tendait.

Entre ces deux natures composées, c'était un assaut de mensonges qui ne les trompaient ni l'un ni l'autre, mais où ils trouvaient également leur plaisir : c'était comme une passe d'armes.

M. de Bréhal était entré délicatement dans le cha-

grin que Léonie feignait de ressentir. En conséquence, M. Colombey lui faisait horreur, M. Colombey lui semblait le plus coupable des hommes.

« Être à vous et ne pas s'enivrer de l'air que vous respirez! » disait-il avec l'accent du désespoir et de l'indignation.

Après ce beau mouvement d'éloquence passionnée, il baisait silencieusement la main de Léonie, qui la lui laissait négligemment.

Quelquefois, le soir, quand ils étaient seuls, Léonie levait les yeux et regardait la pendule.

« Voyez, il est minuit.... Gustave ne rentre pas, et voilà deux ans à peine que je suis mariée! » disait-elle.

M. de Bréhal avait toujours une improvisation toute prête pour répondre à ce cri du cœur.

Léonie souriait doucement.

« Ne me dites pas que vous m'aimez, reprenait-elle; je ne croyais pas beaucoup à ces beaux sentiments autrefois.... les fleurs de la poésie ne croissent pas dans le jardin d'un millionnaire!... mais enfin j'espérais tout au moins que je serais chez mon mari comme une amie, et non pas comme une étrangère qu'on loge fastueusement et qu'on oublie. »

Dans ces belles occasions, M. de Bréhal se rapprochait de Léonie comme un chat d'une tasse de lait qu'il convoite des yeux et veut effleurer de ses

moustaches. Que de câlineries alors! que de paroles emmiellées! comme il savait faire vibrer les cordes de la colère, de l'attendrissement, de l'adoration! comme il s'abaissait aux pieds de l'idole abandonnée! qu'il maudissait le prêtre infidèle qui ne brûlait plus d'encens devant l'autel! qu'il le plaignait surtout! Quelqu'un peut-être aurait un jour l'art de verser le baume sur la plaie dont souffrait le cœur de Léonie. Mais quel était l'homme heureux à qui la fortune réservait ce bonheur? Léonie qui ne pleurait pas, risquait ses deux oreilles et trouvait que personne ne marchait d'un pas plus souple et plus caressant sur le terrain glissant de la consolation.

Dans ce vide profond et sans bornes où s'agite une femme qui n'a que des millions pour remplir sa vie et dont le cœur est inhabile à battre, cette comédie distrayait Mme Colombey. Elle en multipliait à loisir les scènes, et si elle n'en ignorait pas le dénoûment inévitable, elle en prolongeait les situations comme un fin gourmet savoure à petites bouchées les ortolans offerts à sa convoitise. M. de Bréhal n'était plus à l'âge où l'on perd le sommeil au feu de la galanterie. Il suivait donc, et sans trouble aucun, toutes les chances de sa campagne amoureuse à l'Opéra, au bal, aux Italiens, à la promenade. C'était un coin des mœurs de Florence transporté à Paris, et qui ne lui déplaisait pas.

M. le marquis de Montallais, qui rencontrait assez souvent M. de Bréhal, le raillait sur cette constance.

« On vous appellera bientôt Philémon et Baucis, lui dit un jour le gentilhomme d'un ton de voix où perçait l'ironie.

— Jusqu'au jour où on nous appellera Jupiter et Léda, » répondit M. de Bréhal.

Un soir que personne ne les avait interrompus dans leur tête-à-tête, M. de Bréhal s'agenouilla auprès de Léonie, qui rêvait la tête appuyée sur sa main.

« Ah! s'écria-t-il, que n'ai-je eu le droit de veiller sur vous, de fermer cette porte et de dire à la face du monde: Elle est à moi! Léonie est ma femme! alors, vous ne pleureriez plus! alors peut-être vous m'aimeriez!

— Non, je ne pleurerais plus, répondit Léonie; mais si je m'étais appelée Mme de Bréhal, me serais-je jamais consolée de votre abandon? »

Qui n'a pas entendu cette phrase magnifique où Meyerbeer a mis toutes les flammes de la passion, ce cri de Raoul aux pieds de Valentine! M. de Bréhal ne chanta pas le fameux : *Oui, tu l'as dit!...* Il le traduisit en prose, et Léonie l'écouta.

Ce soir-là, M. de Bréhal descendit la rue Blanche d'un pas élastique.

« Encore trois soirées semblables, et nous lirons ensemble le dernier chapitre du roman, » dit-il.

A quelque temps de là, M. Colombey remarqua que Léonie ne le raillait plus.

« Ma femme est un ange ! » dit-il.

Et il poussa la témérité jusqu'à lui baiser la main.

M. Colombey était donc le plus heureux des spéculateurs, lorsqu'un soir Fernand se présenta à l'hôtel de la rue Blanche. On lui répondit que Mme Colombey n'était pas chez elle. Le coupé de M. de Bréhal était à la porte. Fernand, qui le connaissait bien, tira d'un portefeuille une carte de visite, écrivit sous son nom les trois lettres traditionnelles P. P. C., et la remit au concierge.

Le lendemain, Léonie rencontra Fernand à l'hôtel de la rue Taitbout.

« Vous partez donc? dit-elle.

— Moi? mais pas du tout, répondit Fernand.

— Et votre carte, qu'on m'a remise hier soir? »

Fernand offrit son bras à Mme Colombey, qui l'accepta.

« Vous est-il arrivé quelquefois de passer devant un jardin dont les magnifiques ombrages vous invitent à la promenade? dit-il ; les eaux jaillissent dans des bassins de marbre, le vent caresse les fleurs des parterres, de mystérieuses avenues se prolongent au loin ; tout est parfum, harmonie, fraîcheur et lumière dans ce beau séjour ; mais un écriteau est à la porte, et sur cet écriteau noir, en gros carac-

tères blancs, on lit ces vilains mots : *On n'entre pas!*

— Eh bien! quel rapport y a-t-il entre cet écriteau et votre carte?

— Un très-grand. Il m'a semblé longtemps, bien longtemps, que votre hôtel était comme un palais enchanté où dormait la plus séduisante des fées; je m'aventurais parfois à lui rendre visite; malheureusement un coupé était à la porte du palais l'autre soir. Il remplaçait l'écriteau que vous savez, et lui aussi disait : *On n'entre pas.* »

Malgré son habitude du monde et son audace, Mme Colombey rougit.

« Et voilà pourquoi, ajouta Fernand, vous avez reçu ma carte; ce n'est pas un départ, c'est un adieu.

— Alors je vous dis au revoir, » répondit Léonie, qui ne voulut pas avoir le dernier mot de cette conversation, et qui se dirigea vers une galerie, à l'entrée de laquelle on voyait M. de Bréhal.

XXVI

LE PREMIER COUP DE TONNERRE.

Cependant une lettre de Château-Thierry, qui annonçait que Mme Antoine Bernard était alitée, força Jacques à s'éloigner inopinément de la rue Taitbout. La maladie paraissait avoir un caractère grave. Mme Bernard manifestait le désir de voir son fils. Jacques ne calcula rien et partit sur-le-champ. Il avait encore cela de bon que sa mère passait avant tout. Il laissa la direction de sa maison de banque à Auguste et à M. Colombey. Mais si l'un était perdu dans les écuries et les paris, l'autre spéculait. Les sottises et le jeu se partageaient leur double vie. Sir William, mordu par une passion furieuse, était plus souvent chez la Madone que dans les bureaux des chemins de fer napolitains. La dissipation, le

désordre et la ruine entraient donc par une triple brèche dans l'édifice du millionnaire.

Jacques trouva Mme Antoine Bernard plus malade encore qu'il ne le craignait ; il dut prolonger son séjour à Château-Thierry. Une correspondance suivie le tenait au courant de ce qui se passait à Paris ; mais Auguste ne lui disait pas tout, et M. Colombey non plus. En apparence, tout était pour le mieux ; cependant le gouffre se creusait, et sir William n'épargnait rien pour en augmenter la profondeur. Il n'était plus alors besoin des suggestions de sa mère ; sa passion forcenée suffisait ; il haïssait moins Auguste et Jacques qu'il n'aimait la Madone, si on peut donner le nom d'amour à ce sentiment âpre, violent, furieux, insatiable, qui connaît et méprise l'objet de sa rage et en subit l'empire. Quand il touchait la main de la Madone, le contact de cette peau satinée allumait un feu dévorant dans ses veines ; on aurait dit que de cet épiderme velouté se dégageait un fluide qui, par mille fibres, se répandait dans son cœur et son cerveau. Sir William ne s'appartenait plus. Il se débattait contre une influence magnétique et s'y soumettait. La Madone l'aurait fait passer à travers le feu. Un flot d'or coulait dans le pavillon de la rue Pigale.

Cependant, Jacques put enfin quitter Château-Thierry. Aussi longtemps que dura la crise où sa mère avait failli succomber, le banquier s'était effacé

devant le fils. Il parcourait d'un coup d'œil presque indifférent les lettres que la vieille Gertrude lui remettait chaque matin, et oubliait cette bataille des millions à laquelle il avait consacré sa vie. Mais, à peine de retour à Paris, il voulut se rendre compte de la situation générale des affaires. Le sentiment d'une vague inquiétude le poursuivait. Il rassembla donc M. Colombey, Auguste, M. de Bréhal et sir William.

La chose capitale qui ressortit de cette conversation fut que sa maison de banque avait dans ses caisses la presque totalité des actions des chemins de fer napolitains. Auguste avait cru bien faire en les rachetant toutes pour les faire monter; il avait gagné un million à ce jeu, et, la première heure d'engouement passée, le public qui avait souscrit les actions les lui avait rendues. Jacques possédait en portefeuille moins de billets de banque que des valeurs d'une défaite incertaine. Il pensa que si une crise politique survenait, il était perdu. Jamais, depuis dix années, un si grand péril ne l'avait menacé.

« Il faut tout vendre! » s'écria-t-il.

Auguste, épouvanté des regards que son père lui jetait, avoua que personne ne demandait plus les actions qu'il offrait à tout le monde; puis se rassurant et prenant les airs convaincus d'un sot :

« C'est un moment à passer, dit-il; achetons

le peu qui reste de ces actions sur la place, et dans six mois la hausse se jettera sur nos petits napolitains.

— La question est de savoir si nous avons les reins assez forts pour porter un chemin de fer tout entier pendant six mois, » répondit Jacques.

Il fit porter sur-le-champ les livres de la maison dans son cabinet et déclara qu'il passerait la nuit à les examiner.

En sortant de la rue Taitbout, M. de Bréhal, qui avait su tirer à temps de la fournaise la plus grosse part de ce qu'il avait gagné, alluma un cigare.

« C'est un homme à la mer, » dit-il philosophiquement.

A six heures du matin, Jacques n'avait pas encore quitté son cabinet; Clovis dormait à la porte. Un désordre effrayant régnait dans les affaires de la maison; les livres faisaient foi d'un esprit d'incurie poussé aux plus extrêmes limites; des crédits imprudents et considérables avaient été ouverts, les opérations les plus dangereuses tentées. On ne voyait nulle part la trace de la prévoyance, mais partout celle d'engagements onéreux. En feuilletant les actes et les traités, Jacques remarqua que presque tous portaient la signature de son fils. M. Colombey s'était donc abstenu? et pourquoi? Était-ce négligence ou complicité silencieuse? Pourquoi un homme qui avait le coup d'œil aussi sûr

n'avait-il pas regardé au fond des choses? C'était à n'y rien comprendre. M. de Bréhal, de son côté, n'était plus engagé dans la maison que pour une faible somme. C'était plus que la prudence.

« Il a senti que l'édifice craquait, » murmura Jacques.

Le banquier se leva; la lampe s'éteignait; il fit quelques pas de long en large, s'approcha de la fenêtre qui ouvrait sur le jardin et appuya son front brûlant contre la vitre.

« En réunissant toutes mes ressources, je puis encore faire face à l'orage, dit-il, mais le succès dépend d'un grain de sable! »

Il se souvint du jour où M. de Maurs était entré dans son cabinet, et de cette promenade où il avait fait allusion à la légende grecque du banquet de Polycrate, tyran de Samos.

« On ne sait rien encore, murmura-t-il, et je suis Jacques Bernard! »

Il se redressa avec orgueil et se dirigea vers ses bureaux. Clovis entra en se frottant les yeux.

« M. Sébastien Brunel est là qui demande à parler à monsieur, » dit-il.

Jacques tira sa montre.

« Il n'est pas huit heures, et M. Sébastien Brunel est déjà là! reprit-il.

— Et même M. l'agent de change me semble fort pressé, poursuivit Clovis.

— Eh bien! faites entrer. »

L'agent de change donna une poignée de main au banquier et se tint debout devant la cheminée sans parler.

« Y a-t-il quelque chose au *Moniteur*, ce matin? demanda Jacques, qui ne comprenait rien à ce silence.

— Non, répondit M. Brunel.

— Ah! alors pourquoi cette visite matinale?

— Vous ne le savez pas?

— Non.

— Votre fils ne vous a donc rien dit?

— Rien.

— Ma foi, tant pis; il m'avait demandé trois jours, je les lui ai donnés; il s'est tu, je parlerai. »

M. Sébastien Brunel tira à lui un fauteuil et s'assit.

« Serait-ce le grain de sable? pensa Jacques.

— Ma charge est solide, reprit M. Sébastien Brunel; mais enfin un million ne sort pas d'une caisse sans y faire un trou.

— C'est vrai.

— Or, ce million, votre fils Auguste me le doit.

— Auguste? s'écria Jacques, qui sauta sur ses pieds.

— Oui. »

Jacques Bernard s'appuya contre la cheminée; il venait de pâlir.

« Ah ! le grain de sable ! le grain de sable ! » murmura-t-il.

M. Sébastien Brunel, qui l'avait observé, se leva.

« Mais rassurez-vous ; il ne s'agit que d'un million ! reprit-il.

— J'entends bien.... un million !... Mais enfin, comment l'a-t-il perdu, ce million ? où ? quand ? Pourquoi vous le doit-il ? »

L'agent de change prit dans sa poche un portefeuille, et en tira huit ou dix feuilles de papier qu'il présenta au banquier.

« Voilà le bilan des différentes opérations que j'ai exécutées pour le compte et d'après les ordres de votre fils, les bordereaux mensuels y sont joints. Je dois reconnaître qu'il a presque constamment perdu. La chance n'était pas pour lui. Dans les commencements, j'ai cru qu'il opérait pour la maison. Quand il s'est agi de payer, il m'a demandé du temps : je me suis souvenu de ce que je vous devais, et je lui ai accordé tout ce qu'il désirait. Auguste a continué. Je ne puis cependant pas éternellement me laisser tondre la laine sur le dos, sous prétexte qu'autrefois vous avez pensé que j'étais bon à quelque chose ; la ruine serait au bout. Quand j'ai vu un chiffre assez rondelet s'aligner, j'ai résolu de m'adresser à vous. J'ai prévenu votre fils régulièrement et me voilà. »

Tandis que M. Sébastien Brunel parlait, Jacques

Bernard examinait les bordereaux qu'il avait sous les yeux. Jamais opérations de bourse n'avaient été plus mal conçues et plus déplorablement conduites. Aucun sens, aucun flair des affaires. Un écolier livré à ses seules inspirations aurait spéculé avec plus de circonspection. En toutes circonstances Auguste avait fait le pire. Les meilleures valeurs étaient celles qu'il vendait de préférence, les plus détestables celles qu'il achetait.

« Ce n'est pas même de l'aveuglement, c'est de la stupidité ! murmura Jacques.

— Les chiffres vous paraissent-ils exacts? demanda M. Sébastien Brunel sans s'arrêter à cette observation.

— Très-exacts.

— Nous disons donc, pour le total, onze cent mille francs et une fraction. Quand voulez-vous que je les envoie toucher à votre caisse? »

Jacques regardait toujours les bordereaux et ne répondait pas.

« Il y a des circonstances où une leçon vient à propos ; peut-être avez-vous le droit d'en infliger une à Auguste.

— Une leçon? répéta Jacques qui réfléchissait toujours.

— Vous plaît-il, par exemple, que je fasse assigner monsieur votre fils au tribunal de commerce? reprit l'agent de change.

— Non pas ! s'écria Jacques vivement.

— Alors, indiquez-moi votre heure.

— Présentez-vous demain à la caisse.... les ordres seront donnés. Aujourd'hui, je veux causer avec Auguste.

— Oh ! si vous voulez deux ou trois jours.... je suis rond en affaires.

— C'est inutile..... vingt-quatre heures suffiront.

— A demain donc. »

M. Sébastien Brunel serra ses papiers, tendit la main à Jacques et sortit.

« Hum ! dit l'agent de change quand il fut dans la cour, Jacques demande un délai pour payer.... c'est singulier. Par hasard, serait-il embarrassé?... »

Il réfléchit un instant, puis se frottant les mains :

« Ma foi, dit-il, je lui ai offert trois jours.... j'ai donc fait mon devoir.... et on ne m'accusera pas d'être un ingrat.... Maintenant, s'il hésite, je lancerai l'assignation. »

Et M. Sébastien Brunel, pareil à l'homme juste, sauta dans son coupé.

Jacques venait de faire prier Auguste de descendre dans son cabinet. Un moment après Auguste parut en habit de cheval, une légère canne à la main.

« Est-ce pressé ? dit-il d'un ton dégagé ; si vous avez le temps d'attendre, laissez-moi courir à Ma-

drid.... j'ai à vider un pari. Ce soir nous causerons.

— Clovis, dit Jacques, fermez la porte, et si l'on me demande, répondez que je n'y suis pour personne.

« J'ai vu Sébastien Brunel, » reprit Jacques brusquement.

Auguste pâlit.

« Ah! dit-il d'une voix étranglée, il vous a parlé!

— Les bordereaux sont là. Oh! c'est un homme qui a de l'ordre! Il m'a tout laissé; il m'a même offert deux ou trois jours pour payer.... sa reconnaissance a bonne mémoire. Mais plus j'examine les pièces qui sont là sous mes yeux, moins j'y comprends quelque chose. »

Auguste prit machinalement les bordereaux de M. Sébastien Brunel et les parcourut du regard sans répondre.

« Tu étais donc frappé de folie quand tu as perdu ce million? poursuivit Jacques.

— J'ai agi d'après les conseils de sir William, répondit Auguste en balbutiant.

— Sir William?... Un esprit si clair?... Ah! c'est impossible! »

Il y eut un silence. Auguste battait ses bottes avec le bout de sa canne. Jacques écrivait des chiffres sur un morceau de papier. Une idée lui traversa subitement l'esprit.

« Est-ce tout? » reprit-il.

Auguste se troubla.

« Voyons, parle ! s'écria Jacques.

— Eh bien! non, répondit Auguste, je dois encore différentes petites sommes pour lesquelles j'ai obtenu du temps; les unes proviennent de paris perdus.... ce sont des dettes de courses ou de jeu.... les autres ont pour cause première des opérations de bourse.

— Encore! »

Auguste baissa la tête.

« Résumons-nous, poursuivit Jacques à qui l'attitude de son fils faisait pitié, à quel chiffre se monte le total de ces petites dettes?

— C'est quelque chose comme cinq cent mille francs à peu près. »

La poitrine de Jacques se gonfla; mais, sans se fâcher :

« Laisse là Madrid, dit-il, et prépare-moi une note exacte de ce déplorable bilan.... Je veux l'avoir dans une heure.... va. »

Auguste s'échappa comme un écolier.

« Allons! pensa-t-il, mon père ne s'est pas mis en colère, et ma position sera liquidée.... C'est tout bénéfice! »

Jacques voyait un coin du gouffre ouvert sous ses pieds. Il voulut en sonder la profondeur et ne plus rien laisser dans l'ombre. Un mot prononcé par Au-

guste était resté dans un coin de sa mémoire. Il prit une plume et écrivit rapidement un billet à sir William pour le prier de se rendre chez lui au plus tôt. Sir William parut au bout d'une heure et fut mis au courant de ce qui venait de se passer.

« Mon fils vous accuse, dit Jacques en finissant; il prétend que les conseils auxquels il a cédé viennent de vous.

— Je l'en remercie, répondit sir William; je ne nie pas que je ne lui aie donné des conseils, mais, entre nous, Auguste n'entend pas toujours exactement ce qu'on lui dit, et ce qu'il ne comprend pas il l'exécute mal.

— Comment avez-vous pu lui permettre de jouer?

— Auguste est majeur, et je n'étais pas commis à sa garde. »

Cette réponse et l'âpreté de la voix de sir William frappèrent Jacques d'une surprise douloureuse.

« Ah! pensa le banquier, les grains de sable s'accumulent! »

Parmi les choses qui l'inquiétaient le plus figurait un crédit important ouvert à une personne qu'il ne connaissait pas. Le nom de M. le baron Duffaut se retrouvait fréquemment dans les livres de la maison. Le trouble dans lequel la visite de M. Sébastien Brunel avait jeté Jacques était la seule cause du silence qu'il venait de garder à ce sujet avec Auguste. Il interrogea sir William.

« Le baron Duffaut, dites-vous? je le connais, répliqua sir William ; je crois bien que c'est moi qui l'ai présenté à votre fils, mais en le présentant je n'ai pas dit à Auguste que ce fût un nabab.

— Pensez-vous du moins qu'il y ait avec ce baron des risques à courir ? »

Sir William avança les lèvres d'un air railleur.

« On en court avec tout le monde ! reprit-il.

— Je m'en aperçois, » répondit Jacques.

Il releva la tête, et avec une dignité froide :

« En ma qualité de président du conseil d'administration des chemins de fer napolitains, reprit-il, je vous prierai de me rendre compte de votre direction. Veuillez tenir prêts tous les papiers qui la concernent. Dans huit jours j'assemblerai le conseil. »

Sir William salua et sortit la tête haute.

Jamais Jacques n'avait vu sur ce visage l'expression de tant de passions farouches. Il entrevit la vérité comme dans un éclair.

« Ah! Judas! » murmura-t-il à voix basse.

L'argent c'était quelque chose, mais si les appuis sur lesquels il comptait le plus lui manquaient, Jacques était peut-être perdu.

On sait avec quelle rapidité funeste les mauvaises nouvelles se répandent. On dirait que des milliers d'agents invisibles, armés des ailes de l'oiseau, les sèment dans l'air; le télégraphe n'a pas parlé, aucune lettre n'est arrivée; on n'a vu passer

aucun courrier, et déjà une rumeur sourde circule dans la foule ; la vérité qu'on ignore est presque aussitôt une vérité qu'on affirme. Rien n'avait encore menacé l'existence de la maison de Jacques Bernard, et cependant mille bruits couraient dans la ville ; on n'en savait ni la nature ni l'origine, on ne précisait rien, et chacun redoutait une catastrophe.

Un danger, que la longue expérience de Jacques Bernard lui avait bientôt fait prévoir, ne tarda pas à se manifester. Les personnes un peu craintives qui avaient des fonds dans la maison de la rue Taitbout, et qui jusqu'alors remerciaient l'heureux banquier d'avoir bien voulu les accepter, se présentèrent, les unes après les autres, à la caisse pour en exiger le remboursement. Rien n'est plus contagieux que l'exemple. Ce que ceux-là faisaient par timidité, ceux-ci le firent par imitation. La précaution parut bonne à tout le monde. Si on s'était trompé en accueillant favorablement les rumeurs que cent bouches colportaient de la Banque à la Bourse, on en serait quitte pour rapporter l'argent; mille prétextes en expliqueraient le retrait; si au contraire on avait obéi aux conseils d'une sage prévoyance, on n'aurait rien perdu et on se passerait bien d'explication.

Jacques fit d'abord face à tout avec les ressources considérables dont il disposait; ces ressources épuisées, et ne voulant pas jeter sur la place la masse

des actions des chemins de fer napolitains pour ne pas en déprécier la valeur, il fit rentrer toutes les sommes qui lui étaient dues dans sa clientèle. Il espérait à la longue rassurer les esprits et ramener l'argent avec la confiance. Il n'en fut rien. Les mêmes bruits propagés avec une activité nouvelle circulaient partout. C'était à croire que des lèvres intéressées en fatiguaient les oreilles du public.

Il était impossible qu'il n'en revînt pas quelque chose à celles de M. de Maurs. Un matin, le comte entra chez Jacques, et lui parla de ces bruits fâcheux.

« Tu es le premier, tu es le seul à qui je ferai un pareil aveu, répondit Jacques. Ces appréhensions, qui sont dans l'esprit de tous, je les partage.

— Toi! tu es donc véritablement menacé? s'écria Pierre.

— Oui, plus que cela même.

— Compromis peut-être?

— Non, pas encore, mais demain, qui sait? »

M. de Maurs rapprocha son fauteuil de celui de Jacques.

« Si deux ou trois cent mille francs peuvent te tirer d'embarras, dispose de moi, reprit-il.

— Merci, répondit Jacques; voici la première bonne parole que j'entends depuis quinze jours.... je n'accepterai ton offre que si elle peut me sauver sans te compromettre, sinon, non. Pourquoi jeter cet argent dans le gouffre! »

Jacques tisonna le feu. Clovis vint le prévenir que deux personnes qui avaient des comptes courants dans sa maison demandaient à être remboursées sur-le-champ, bien qu'elles n'eussent pas donné avis de leur intention quinze jours à l'avance, comme l'importance de la somme réclamée et les usages le voulaient.

« Ces personnes parlent haut, continua Clovis. On les entend de la cour.... voici leurs noms. »

Jacques jeta les yeux sur les cartes que lui présentait le fidèle Clovis.

« Il n'y a pas un mois que ces bons messieurs me suppliaient de prendre leur fortune entière et de les intéresser dans tout ce que j'entreprenais, dit-il; j'ai même eu l'occasion de sauver l'un d'eux.

— Faut-il que je les jette à la porte?... ce ne sera pas long! s'écria Clovis, qui déjà retroussait les manches de son habit.

— Faites-les taire d'abord et dites au caissier de payer, » répondit Jacques.

Il se tourna vers M. de Maurs, qui n'avait pas perdu un seul mot de cette courte conversation.

« Il ne faut pas me le dissimuler, reprit le banquier, c'est ma campagne de 1814 qui commence. Arcis-sur-Aube et Montmirail ne me sauveront pas!

— Oh! tu as des amis.

— Oui, comme l'empereur avait des maréchaux!... La confiance n'y est plus. »

Jacques resta deux minutes absorbé dans ses réflexions.

« Il faudrait un miracle pour me sauver! reprit-il, et le temps des miracles est passé. J'ai grand'peur que cette déplorable campagne ne finisse aux portes de ma caisse, comme l'autre a fini aux portes de Paris.

— Mais c'est impossible! Tu étais, il y a six mois, comme un vaisseau chargé d'or naviguant sur une mer tranquille!

— C'est vrai, mais la bourrasque est venue. »

M. de Maurs, hors de lui, se promenait à grands pas dans le cabinet. Jacques compulsait des papiers. De petites et sourdes exclamations lui échappaient de temps à autre.

« Tiens, poursuivit-il en souriant, l'explication de ce mystère est facile. J'ai fait comme un homme qui, un temps, s'est tenu au plus haut d'une pyramide; la foule applaudit et croit qu'il y restera toujours. Un matin, la tête m'a tourné; je puis ajouter que c'était à peu près inévitable. »

M. de Maurs parut réfléchir un instant; puis, regardant Jacques :

« Pour suivre ta première comparaison jusqu'au bout, dit-il, et en supposant que ce soit vraiment cette redoutable campagne de 1814 qui commence, es-tu sûr de tes lieutenants?

— Non. Il en est un surtout dont la défection m'épouvante... le plus intelligent de tous

— Sir William?

— J'ai passé la nuit à prendre des notes sur les papiers qu'il m'a remis et qu'il m'a fait attendre. Il y a plus que du désordre et de la négligence dans cette masse énorme de documents embrouillés à plaisir.

— Que veux-tu dire?

— Des traces de malversation sont visibles partout. En qualité de directeur de la compagnie des chemins de fer napolitains, il a signé des traités dont l'extravagance saute aux yeux. La stupidité la plus ridicule n'irait pas jusque-là. De pareils traités ruinent d'avance les actionnaires. Dieu sait à quel prix les constructeurs ont acheté sa signature!

— Ces traités sont nuls de plein droit, s'écria Pierre.... Dénonce-les aux tribunaux. Sir William n'est pas inviolable!

— J'y songe bien.... Mais avant d'intenter cette action contre le directeur d'une compagnie que j'ai fondée, je veux que tous les éléments du procès soient entre mes mains.... La question est de savoir si je durerai jusque-là.

— Vois-tu toujours sir William?

— Toujours, mais plus rarement. Il parle et agit comme un homme dont la pensée est ailleurs. Intelligent et plein d'habileté, il m'a porté lui-même des lettres qui le compromettent effroyablement, si elles ne le perdent pas. C'est inconcevable. Ce que je sais le mieux, c'est qu'il me hait.

— Lui! et pourquoi?

— Peut-être parce que je lui ai ouvert mon cœur et ma maison. Il est des natures perverses sur lesquelles la confiance et l'amitié produisent l'effet du vent sur le feu. Cela les attise et les irrite. »

Au moment où la terrible tempête que Jacques prévoyait allait éclater, Joséphine ne savait rien encore et ne se doutait de rien. Par un sentiment de délicatesse autant que de discrétion, son mari lui cachait, avec des précautions infinies, les angoisses dans lesquelles sa vie nouvelle s'écoulait. Le temps n'était plus où une compagnie, et, pour nous servir de l'expression vraie, une associée, partageait ses espérances et ses labeurs, et lui offrait le secours d'un bon conseil, l'appui d'un bon exemple, la consolation d'une bonne parole. Une personne qui ne lui aurait tenu par aucun lien n'eût pas été plus étrangère dans la maison. Jamais Joséphine ne recherchait une heure d'épanchement; elle ne faisait plus voir même cette curiosité de la mère de famille qui se réjouit d'apprendre que l'avenir de ses enfants est chaque jour mieux consolidé. Il ne lui semblait pas que le fleuve d'or qui traversait l'hôtel pût être jamais tari.

Aux heures des repas, Jacques composait son visage. Comme un fort bûcheron laisse au cœur de la forêt les lourdes pièces de bois qu'il vient d'abattre, ainsi Jacques laissait dans son cabinet, témoin de

tant de luttes, le fardeau des soucis et des inquiétudes. Il écoutait les conversations frivoles qui bourdonnaient incessamment à son oreille et y répondait, s'associant en apparence aux mille préoccupations creuses qui tourmentaient l'esprit oisif de Joséphine, parures nouvelles, présentations d'apparat, visites et réceptions, concerts soporifiques, bals et dîners, s'enchaînant les uns les autres. Il n'était avec lui-même que la nuit.

Auguste s'était bien gardé de rien dire à sa mère des entretiens qu'il avait eus avec Jacques. Son esprit n'était pas assez large pour saisir l'ensemble des choses et lui faire comprendre la gravité de la situation. Il se noyait dans le détail et, où son père prévoyait une catastrophe contre laquelle il s'efforçait de réagir, Auguste n'apercevait que des accidents passagers.

Quant à M. Colombey, il avait l'instinct trop fin pour ne pas flairer un danger; mais le soin des spéculations dans lesquelles il était plongé incessamment, comme un chercheur de perles dans les abîmes de l'océan, ne lui permettait pas d'en étudier l'étendue et l'imminence. On était dans un moment de crise politique, et il n'était pas homme à manier deux gouvernails à la fois.

Il y avait des jours, cependant, où, malgré lui, il s'inquiétait des rumeurs confuses qui circulaient partout; alors il interrogeait Léonie.

« Auguste ne vous a rien dit? demandait-il.

— Rien, » répondait Léonie d'un air indifférent.

Une dépêche télégraphique arrivait, et M. Colombey courait à la Bourse.

Seule, Marcelle, qui surprenait quelquefois Jacques dans son cabinet, découvrait les nuages qui s'amoncelaient sur son front. Elle n'osait pas le questionner, et l'embrassait silencieusement. Jacques rencontrait ses yeux et y lisait cent choses où la tendresse et l'anxiété se mêlaient. Alors il la retenait un instant auprès de lui, il pensait à Fernand, et lui rendant son baiser :

« Ah ! murmurait-il, que de trésors il ne voit pas ! »

Marcelle le comprenait à demi-mot et rougissait.

Une nuit qu'elle était restée plus longtemps que d'habitude dans le jardin où elle aimait à se réfugier souvent, Marcelle aperçut de la lumière dans le cabinet de Jacques. Elle y entra résolûment. Jacques écrivait. Elle fut frappée de la pâleur de son visage et de la fiévreuse rapidité avec laquelle sa plume volait sur le papier. Parfois il s'arrêtait, passait la main sur son front, soupirait et poursuivait la tâche commencée.... Éclairée en plein par une lampe, sa figure détendue laissait voir la marque de soucis dévorants.

« Ah! dit Marcelle attendrie, vous travaillez plus que le dernier de vos commis! »

Jacques posa sa plume et attira sa chère protégée sur ses genoux.

« C'est que je suis plus riche, » répondit-il.

Enhardie par cet accueil, Marcelle posa ses deux petites mains sur les épaules de Jacques.

« L'êtes-vous autant qu'on le croit ? » reprit-elle.

La réserve et la dissimulation du banquier furent vaincues.

« Ah! s'écria-t-il, je ne te souhaite pas de l'être au même prix! un pauvre manœuvre qui vit du pain gagné à la sueur de son front est plus heureux que moi!... plus tranquille surtout! »

Marcelle le pressa contre son cœur.

« Ah! pauvre cher parrain, reprit-elle, que vous devez souffrir! »

Et ses yeux se remplirent de larmes.

Jacques eut un de ces mouvements spontanés qui rachètent les longues heures d'un silence obstiné.

Il se leva, et jetant les bras au ciel :

« Souffrir! s'écria-t-il. Ah! le mot ne dit pas la moitié de ce que j'éprouve; ma vie est un enfer! Je ne vois autour de moi que visages qui m'espionnent, que regards qui m'étudient pour surprendre un tressaillement de mes nerfs, un tremblement de mes lèvres, un témoignage, un indice enfin dont tous ceux qui me détestent, mes amis surtout,

puissent s'armer contre moi! Ils m'enveloppent, comme un cercle de curieux avides se presse autour de la charrette qui porte un condamné. Ah! si je venais à succomber dans cette lutte, quelle explosion de rires sauvages, quel triomphe, quelles clameurs de contentement! Une meute lancée à la poursuite du cerf dont les flancs battent ne hurlerait pas mieux. Combien de parasites qui viennent ici pour entendre sonner l'heure! Je ne suis pas la dupe des poignées de main qu'on m'apporte; l'envie et la haine suintent par tous les pores de quiconque franchit cette porte! Que de venin dans toutes ces paroles emmiellées! Ceux-ci m'offrent des conseils insolents, ceux-là m'accablent de leur pitié victorieuse. Et il faut que je marche le front haut! Ah! j'ai voulu être millionnaire, je le suis! »

Marcelle essaya de répondre, elle ne le put pas et se jeta dans les bras de Jacques.

Il la retint quelques instants sur sa poitrine haletante.

« Toi seule es bonne! reprit-il en lui caressant les cheveux; à quoi cela te servira-t-il?

— Si je peux vous épargner une heure de tristesse, reprit-elle doucement, ma vie n'aura pas été inutile. »

Jacques prit la tête de Marcelle entre ses deux mains, la regarda et l'embrassa sur le front.

« Non, dit-il, jamais Léonie, qu'on dit si belle,

n'aura ces yeux, ce sourire, ce visage ! Toi seule as la vraie beauté. »

Il se dégagea lentement de son étreinte et marcha dans le cabinet d'un pas hâtif. Marcelle pleurait en silence.

« Devant toi je n'ai pas d'orgueil, reprit Jacques.... à quoi bon ici le masque et les oripeaux?... Va, tu l'as deviné, je cours vers la ruine.... Comment est-elle venue ? Ce serait trop long à te raconter.... elle est.... ou du moins elle approche! Une lueur d'espoir me reste encore, mais si faible, que j'y pense à peine.... Cependant j'irai jusqu'au bout. Une citadelle qu'on attaque doit tenir aussi longtemps qu'elle a une muraille encore solide, un boulet à jeter à l'ennemi, un bataillon à mettre en ligne.... Donc, pas un mot. Ce que tu as vu, oublie-le, ce que tu as entendu, n'y pense plus. Tu sauras bien toujours comment la bataille finira ! »

Il sourit tristement, et passant son bras sous celui de Marcelle.

« Va ! continua-t-il, le plus malheureux ce ne sera pas moi, la plus malheureuse ce ne sera pas toi! Nous avons tous les deux quelque chose là et là. »

Et du doigt il toucha la poitrine et le front de sa filleule.

« A présent, reprit-il, à l'œuvre et tais-toi.... Chacun de nous a son fardeau ! »

Marcelle ne parla plus de cette soirée à Jacques; rien non plus ne fut changé dans son attitude. Telle elle était avant de lui avoir arraché le terrible secret de ses angoisses, telle elle fut après. Une pression de main, un regard plus chaud, un baiser, une façon particulière de s'appuyer sur son bras, et c'était tout.

Fernand n'avait pas été plus aveugle que Marcelle. L'amitié qu'il portait à Jacques lui permit de s'ouvrir de ses appréhensions à la jeune fille. Elle ne lui cacha pas qu'elle les partageait. Une question se posait sur les lèvres de Fernand, il n'osait pas l'exprimer. Que ferait Marcelle si Jacques Bernard perdait sa fortune? Il consultait son cœur et le sentait encore tressaillir au souvenir d'un autre nom. Cependant il voyait plus souvent Marcelle et lui parlait un langage plus tendre.

« Écoutez, lui dit-il un jour, je ne sais pas ce qui arrivera, mais, quoi qu'il arrive, promettez-moi de penser à la maison d'Auteuil. Un père vous y attend, un frère vous y appelle. »

Le cœur de Marcelle se gonfla.

« Ah! dit-elle, on y serait bien heureux! »



XXVII

COMÉDIE ET TRAGÉDIE.

Un matin, le bruit se répandit que le caissier de Jacques n'avait pas acquitté à présentation deux lettres de change, échues la veille. Le caissier n'avait pas d'ordres, disait-il ; il priait le garçon de recettes de repasser à midi. En un instant la ville entière fut informée de cet événement.

Un grand nombre de personnes se réunirent dans une pièce qui touchait au cabinet de Jacques, fermé depuis une heure. On voyait parmi elles M. Sébastien Brunel, M. de Bréhal, M. Colombey, Léonie, Auguste, M. Fourneiron et quelques autres qui étaient dans son intimité la plus étroite. Tous les visages exprimaient bien plus la colère que le chagrin. Tout le monde parlait à la fois. C'était un concert de récriminations et de reproches.

« Je le lui avais toujours dit! s'écriait M. Sébastien Brunel; mais Jacques n'écoute rien. Parce qu'il avait réussi une fois ou deux, il se croyait infaillible. Il aurait pu tout sauver.... Mais non ! Son imprudence égalait sa vanité, et voilà qu'il m'emporte sept ou huit bons paquets de dix mille francs. »

M. Sébastien Brunel oubliait consciencieusement ce petit détail qu'il devait sa charge à Jacques Bernard.

« Il entreprenait trop d'affaires à la fois! reprenait un autre à qui Jacques avait tendu la main dans une circonstance désespérée; aussitôt qu'on le flattait un peu, on obtenait de lui ce qu'on voulait.... J'avais prévu sa ruine depuis longtemps, mais il s'écartait de ses meilleurs amis. »

M. de Bréhal passa la main dans ses cheveux, et d'un air doux :

« Épargnons ceux qui tombent, dit-il; ce n'est pas la faute de M. Jacques Bernard s'il a fait preuve de plus d'audace que d'habileté.... on n'est pas parfait.

— La conduite de mon père est inqualifiable, poursuivit Auguste; ne le défendez pas!... Que veut-il que je devienne, à présent? C'est à croire qu'il ne pensait à rien! Encore s'il avait placé à Londres une centaine de mille francs de rentes en consolidés!... on aurait pu vivre.... Mais non! j'ai consulté les livres; je l'ai interrogé.... Rien! rien!

— Voilà les hommes, ajouta M. Fourneiron; je lui offrais le concours d'une expérience exercée et d'un dévouement absolu.... il me relègue en province! Je le presse de me rappeler à Paris, j'y viens même, et il m'écarte de son cabinet.... Après les services que je lui ai rendus, c'est pis que de la démence, c'est de l'ingratitude!

— J'avais une dot, cependant, dit Léonie à son tour; où est-elle? qu'en a-t-il fait? sait-on s'il m'en reviendra quelque chose? je ne peux pas tout perdre. Je suis sa fille, j'ai le droit de lui faire un procès.... il m'a dépouillée!

— Il est certain qu'on ne pouvait plus lui parler, continua M. Colombey; les meilleurs avis, les conseils les plus sages glissaient sur lui comme des billes sur de la glace. Il spéculait! il spéculait! il spéculait!... S'il n'avait entraîné que lui, c'était son affaire,... mais il prend dans nos poches!... Diable, quand on fait de ces sottises, on avertit sa famille!

— Je me suis toujours méfié de cette haute réputation et de ces grands airs qu'il affectait, reprenait un autre parent; un homme vraiment supérieur est plus simple.... mais on l'avait surmené d'adulations.... Il se croyait la science infuse, et il tombe au premier choc! Si chacun avait fait comme moi; si on lui avait dit carrément son fait, peut-être aurait-il agi avec plus de prudence.... mais non, de vils flatteurs l'entouraient! »

Cet ami de l'indépendance ne se souvenait plus qu'il avait été devant Jacques pendant cinq ans comme un laquais devant son maître.

Chaque fois qu'un nouveau venu se présentait, c'était un redoublement d'accusations, tous les griefs, toutes les rancunes se faisaient jour. Comme autrefois les amis de Job terrassé sur son fumier, ceux de Jacques ne lui épargnaient aucun reproche. Il avait tous les défauts sans la compensation d'aucune qualité. Ceux qu'il avait le plus aidés se montraient les plus vifs et les plus amers. Encore s'il n'avait été que malhonnête homme ! mais c'était bien pis, il avait été maladroit! Haro sur le baudet !

Il fut résolu séance tenante qu'on déposerait une plainte au tribunal de commerce, et qu'on demanderait la mise en faillite de Jacques Bernard. Les plus modérés proposaient seulement que l'affaire n'allât pas en police correctionnelle, voire même jusqu'en cour d'assises. Un puritain, qui devait sa fortune à des opérations véreuses, prononça le mot de banqueroute frauduleuse.

M. Sébastien Brunel prit une plume et se mit en devoir de rédiger la requête collective.

Tout à coup Clovis entra.

« Si quelqu'un ici a quelque chose à réclamer, dit-il, on peut se présenter à la caisse : on paye à bureau ouvert. »

M. Sébastien Brunel jeta la plume et se précipita dehors pour vérifier l'exactitude de ce fait singulier. Il revint deux minutes après tenant une liasse de billets de banque à la main.

« Je savais bien que c'était impossible ! s'écria-t-il. Que vous disais-je tout à l'heure, messieurs ? Un homme comme Jacques ne périt pas.... millionnaire il a vécu, millionnaire il vivra !

— Ah ! j'en étais sûr, exclama M. Fourneiron ; j'ai vu mon cousin à l'œuvre. Il a le coup d'œil de l'aigle et la griffe du lion ! Il a fondé sa maison sur le granit, et son crédit est à l'épreuve du temps.

— Qui en a jamais douté ? reprit M. Colombey.... Mon beau-père est le financier le plus capable que j'aie jamais rencontré.... Si, par impossible, il avait été momentanément embarrassé, ne suis-je pas là ? Or, je m'appelle Colombey et j'ai les reins solides ! »

M. de Bréhal escamota subitement la requête qu'on rédigeait et en jeta les morceaux au feu.

« Y a-t-il ici quelqu'un qui pense autrement sur mon honorable ami ? qu'il se nomme, dit-il ; pour moi, je le déclare hautement, M. Jacques Bernard a toute ma confiance, il l'a toujours eue ; je le tiens pour un homme non moins probe qu'intelligent.... C'est la perfection même !...

— Je suis heureux de vous entendre parler ainsi, ajouta Léonie ; il vous appartenait, à vous, son

ami, de rendre justice à mon excellent père. Je m'étonne que quelqu'un ait pu l'accuser.

— Ce n'est pas moi, interrompit l'homme indépendant, je sais trop bien ce qu'est M. Jacques Bernard et ce que chacun de nous lui doit.

— Ni moi, poursuivit un troisième qui avait trouvé des formules inédites pour témoigner de son indignation.

— Blâmer mon père, une étoile de la Banque, qui l'oserait? » s'écria Auguste qui prit une attitude hautaine.

Comme on voit une escadre frappée par un coup de vent louvoyer et changer de direction, ainsi la compagnie, lancée tout à l'heure dans la voie du blâme, se précipita avec non moins d'élan dans la voie de la louange.... Le chœur des parents et des amis entonna l'ode de l'enthousiasme sur le mode pindarique. Seul Jacques était habile! seul il savait tout deviner! tout prévoir! C'était moins un banquier qu'un ministre d'État.

« Je vais lui serrer la main, dit M. de Bréhal.

— Le complimenter et me mettre à ses ordres, continua M. Fourneiron.

— Et l'assurer de mon dévouement, reprit M. Sébastien Brunel.

— Et le prier de disposer de moi dans l'occasion, poursuivit M. Colombey.

— Et l'embrasser! s'écria Léonie.

— Et lui sauter au cou ! » ajouta l'aimable Auguste, qui déjà s'était rapidement dirigé vers le cabinet de Jacques, où l'on entendait marcher.

Tout le monde le suivit par un mouvement unanime et spontané.

Voici ce qui s'était passé : tandis que le caissier, faute de fonds, avait ajourné le payement des deux lettres de change, Jacques était monté chez Joséphine. Il la trouva avec un tapissier occupée à discuter l'ameublement et la décoration d'une galerie. Perdue dans mille futilités, Joséphine était dans son hôtel comme autrefois les satrapes du vieil Orient dans leurs palais; elle continuait à ne savoir absolument rien de ce qui se passait autour d'elle. La ruine la surprenait dans un rêve qu'elle faisait tout éveillée. Jacques la pria subitement de laisser là son tapissier et de le suivre dans sa chambre. Joséphine fut frappée de l'air sérieux qu'avait Jacques en lui parlant.

« Auguste est-il malade ? s'écria-t-elle.

— Il ne s'agit ni d'Auguste ni de Léonie, mais de nous, » répondit Jacques.

En quelques mots, il mit sa femme au courant de la situation. Joséphine resta pétrifiée devant Jacques. Elle promenait ses yeux de côté et d'autre, comme si elle eût voulu dire adieu aux objets qui l'entouraient.

« Ah ! vous m'avez ruinée ! » s'écria-t-elle enfin.

Jacques fronça les sourcils légèrement. Il y avait bientôt vingt ans qu'il faisait vivre Joséphine dans un luxe dont elle n'avait jamais eu l'idée. Mais Jacques n'était pas dans des circonstances où un mot pouvait l'arrêter, et Joséphine n'eut pas même le temps de voir le tressaillement de son visage.

« Si dans une demi-heure je n'ai pas acquitté une somme de cinquante mille francs, dit-il, notre maison de banque est en faillite.

— En faillite? » répéta Joséphine qui semblait ne pas comprendre.

Elle tortillait machinalement les guipures de ses manches.

« Mais enfin, reprit-elle, vous avez des millions.

— Vous vous trompez; je les avais.... je ne les ai plus.

— Nous sommes donc ruinés, tout à fait ruinés? »

Jacques fit un mouvement de tête affirmatif.

« Et moi qui comptais donner un bal dans quelques jours pour l'anniversaire de la naissance d'Auguste!... Je ne le donnerai donc pas, ce bal? »

Quelques larmes coulèrent sur les joues de Joséphine.

« Et vous me cachiez tout cela!... et je ne savais rien! poursuivit-elle; ah! mon père avait bien raison.... vous m'avez perdue! »

Joséphine éclata en sanglots. Jacques la laissa pleurer.

« Mais parlez donc, que faut-il faire? Comment nous tirer de là? s'écria-t-elle avec une extrême violence. Quand on a fait le mal, on doit avoir les moyens de le réparer! »

Le visage de Jacques se rembrunit, mais sans laisser paraître la moindre irritation :

« Êtes-vous en état de me comprendre? dit-il. Je vous croyais la femme d'un banquier, et vous vous lamentez comme une petite fille qui a perdu sa poupée! »

Le rouge monta au visage de Joséphine; elle essuya vivement ses yeux.

« Eh bien! je ne pleure plus et je vous écoute, » dit-elle.

Jacques s'empara de ses mains, et, les serrant avec force :

« Souvenez-vous que vous êtes la fille de M. Lombardel, et avisons ensemble aux moyens de nous sauver; c'est ce qu'il y a de plus pressé, dit-il. Vous avez des diamants? »

Joséphine se redressa. Le vieux sang normand qui coulait dans ses veines bouillonna, et, courant vers un meuble, elle en ouvrit les tiroirs.

« Voilà mes écrins, dit-elle ; prenez tout, vendez tout! »

Cette fois, Joséphine avait l'accent ferme, la voix assurée. Ce n'était plus la femme asservie à la vanité, mais la fille du banquier, sérieuse et résolue.

« Ah! je vous retrouve enfin! s'écria Jacques.

— Ce n'est pas tout, reprit-elle, n'ai-je pas en propre des immeubles que vous ne pouvez mettre en vente sans mon consentement?

— Oui; ils représentent une valeur d'à peu près cinq ou six cent mille francs.

— Je cours chez mon notaire et vous en rapporte le prix. »

Jacques fit mentalement un calcul rapide. Les ressources nouvelles mises à sa disposition le tiraient momentanément d'embarras; si la personne à laquelle Auguste avait ouvert un crédit imprudent payait les lettres de change tirées sur lui, et Auguste n'avait aucune crainte sur la solvabilité du baron Duffaut, la crise était passée; aucune échéance ne le menaçait plus, et en sacrifiant quelques millions, trois ou quatre, sur les actions des chemins de fer napolitains, Jacques restait debout.

« Allons! pensa-t-il, je me tirerai de cette effroyable tempête avec quelques avaries seulement.... Le navire flotte encore! »

En apprenant cette bonne nouvelle, M. de Maurs ne put s'empêcher d'embrasser Jacques.

« Ah! je respire, dit-il.

— Il y a bien encore un point noir à l'horizon, reprit Jacques; mais en attendant qu'il se dissipe ou qu'il grossisse, demain je déclare la guerre à sir William.

— Ces preuves que tu cherchais, les as-tu trouvées?

— Toutes celles que je pouvais désirer, je les ai entre les mains.... et plus nombreuses, hélas! que je ne l'espérais!... La loyauté de sir William n'est même plus en cause; et cependant, au moment de m'armer contre lui, je ne sais quel sentiment me pousse à l'épargner.... et ce n'est pas sans effort que j'y résiste. Je l'ai vu hier : il a été roide, cassant, plein de morgue.... Je ne l'écoutais pas, je le regardais.... Il y a dans les traits de son visage un caractère, un charme, quelque chose d'indéfinissable qui me séduit.... J'imagine que celui qui retrouve chez un être vivant l'image d'une personne aimée qu'il a perdue doit éprouver un peu de ce trouble, et, le dirai-je, de cette émotion.... Mais quelle que soit ma répugnance, j'irai jusqu'au bout.... J'ai fait prévenir mon avoué, et demain nous examinerons ensemble les pièces du procès. »

Dans la journée, et peu d'instants après la conversation qu'il avait eue avec Pierre, un billet fut remis à Jacques. Il l'ouvrit; un nuage passa devant ses yeux; son cœur avait cessé de battre.

Ce billet ne contenait que ces quelques lignes :

« Si M. Jacques Bernard veut prendre la peine de se rendre, ce soir, sur le pont de Neuilly, à neuf heures, il y trouvera quelqu'un qui le conduira auprès d'une personne qu'il n'a pas vue depuis longues années et qui l'attend. »

Au bas de ces lignes, Jacques avait lu le nom d'Hortense Frimont.

« Que faut-il répondre? demanda Clovis.

— J'irai! » s'écria Jacques hors de lui.

Il compta les heures jusqu'au soir. Longtemps avant celle que lui indiquait le billet, il se dirigea vers Neuilly.

Pour tromper son impatience, il fit une partie de la route à pied. Qu'était-elle devenue, cette Hortense qu'il avait aimée? pourquoi se trouvait-elle à Neuilly? dans quelle situation la reverrait-il? misérable ou enrichie? fière encore ou brisée par l'adversité? Il souhaitait presque qu'elle fût malheureuse pour lui prouver qu'il ne l'avait pas oubliée. Ses dernières ressources, il les lui consacrerait; il aurait une sorte de joie à se dépouiller pour elle. Que de choses n'avait-il pas à réparer? En un instant, et comme si une main invisible eût tiré un rideau, il revit en pensée les moindres événements des jours heureux qu'Hortense lui avait donnés. Il eut tout à coup la mémoire des odeurs, des formes et des sons. Mais pourquoi, après un si long silence, ce souvenir au moment où la ruine le visitait lui-même de si près?

Jacques allait et venait d'un bout du pont à l'autre. Deux ou trois fois les rouliers durent lui frapper sur l'épaule pour l'engager à s'écarter de leurs charrettes; il ne voyait et n'entendait rien.

« Ah! disait-il quelquefois, c'est le crime de ma vie! »

Après les angoisses dans lesquelles il avait vécu depuis quinze jours, il sentait mieux l'égoïsme et l'indignité de sa conduite. Comme un dur métal pénétré par la flamme devient malléable, son cœur, au contact de l'infortune, s'était amolli. Il s'acharna à compter les lumières qui s'allumaient sur l'autre rive et tremblaient dans l'eau; c'était un moyen de distraire sa pensée; mais Hortense était entrée dans son cerveau et y restait enfoncée comme un coin dans du bois vert. Les bruits allaient s'affaiblissant autour de lui. Les enfants ne jouaient plus sur la berge. Quelques omnibus passaient sur le pont à intervalles inégaux. Deux fois déjà il avait entendu sonner neuf heures. Par hasard était-il le jouet d'une plaisanterie? Hortense Frimont n'était-elle pas, n'avait-elle jamais été à Neuilly? Mais personne ne la connaissait, si ce n'est Sébastien Brunel, et dans quel but aurait-il écrit cette lettre? Jacques courut précipitamment aux deux extrémités du pont. Neuf heures sonnèrent encore dans l'éloignement. Une main lui frappa sur l'épaule.

Jacques tressaillit comme si une étincelle électrique lui avait traversé les os. Il se retourna; une femme qu'il n'avait jamais vue était devant lui.

« Suivez-moi, » dit cette femme avec un accent étranger fortement prononcé.

Jacques la suivit. Miss Anna marchait d'un pas rapide le long du fleuve.... Il voulut l'interroger, elle le regarda et ne répondit pas.

Au bout de quelques minutes, elle arriva devant une petite porte cachée dans l'épaisseur d'un vieux mur tapissé de lierre, la poussa et entra dans un jardin tout rempli d'arbres de haute futaie. Une lumière brillait au fond. Par un retour inexplicable de sa pensée, Jacques se souvint de ces lumières qu'on voit briller, tout au fond des bois, dans les contes de fées. Il se hâta sur les pas de son guide et arriva devant une petite maison. Miss Anna monta quelques marches et le précéda dans un salon éclairé par plusieurs bougies.

« Attendez là, » dit-elle : et elle disparut.

Jacques regarda autour de lui; les objets qu'il voyait ne lui rappelaient aucun souvenir : la maison semblait muette. Une miniature était pendue au mur, à côté de la cheminée; il s'en approcha. C'était le portrait de sir William, mais de sir William à vingt ans : point de rides encore sur le front, point de fatigue autour des yeux. Pourquoi ce portrait était-il là ?

« Jacques Bernard ! » dit une voix tout à coup.

Derrière lui, une femme qui venait de soulever une portière sans bruit était debout au milieu du salon, toute vêtue de noir et pâle à faire peur.

« Me reconnaissez-vous ? reprit-elle.

— Hortense! » s'écria Jacques.

Un tremblement horrible l'avait saisi; il voulut prendre sa main; elle lui fit signe de s'asseoir.

« Ah! vous ne m'avez pas encore pardonné? poursuivit-il.

— Je vous pardonne à présent; vous êtes ruiné, » répondit Hortense.

Jacques sauta sur ses pieds.

« Ah! dit-il, comment le savez-vous? Qui vous l'a dit? »

Hortense lui montra de nouveau le fauteuil qu'il venait de quitter.

« Je ne vous raconterai pas ce que j'ai souffert, reprit-elle. Dieu m'est témoin que je vous aimais de toutes les forces de mon âme et que je vous ai prévenu. Un jour, ne vous l'ai-je pas dit? Je n'oublie jamais rien! Et cependant peut-être la haine n'aurait-elle jamais pénétré dans ce cœur, tant il vous appartenait, si en un jour de détresse, à bout de force et manquant de pain, tandis que je me traînais à votre porte, un coup de fouet ne m'avait frappée au front.... Hortense Frimont marchait à pied, se soutenant à peine, grelottant, hâve, la poitrine creuse, le cœur désespéré, les mains tendues! Jacques passait en voiture!... Le cocher fouetta la mendiante que la terreur, le désespoir, l'abattement paralysaient, et si une main brutale ne m'avait repoussée, je roulais sous les pieds de vos chevaux! »

Jacques se couvrit le visage de ses mains. Hortense les écarta d'un geste hardi.

« Regardez-la, sur mon front, cette cicatrice qui court et s'allonge comme un serpent ! Elle est rouge à présent, n'est-ce pas? et vous en voyez la ligne oblique ! Que de fois ne l'ai-je pas vue aussi quand la souffrance pâlissait mon visage, quand le désespoir me torturait, et, plus tard, quand la faim m'a fait tomber où je suis !... Ah ! Jacques, qu'avez-vous fait? »

Hortense appuya les deux mains sur son cœur comme pour en comprimer les battements. Elle avait le visage livide et les yeux pareils à des flammes.

« J'aurais pu tout vous pardonner, tout ! reprit-elle avec une sombre violence, la misère, le travail, la souffrance la plus opiniâtre, que sais-je encore, tout ! mais la honte, jamais ! Comprenez donc bien ! vous m'avez dégradée à mes propres yeux ! j'ai rougi de moi ; vous m'avez fait tomber, vous m'avez avilie, et, grâce à vous, j'ai été pareille à ces créatures que je méprise ! J'ai marché dans la boue, je m'y suis enfoncée jusqu'aux genoux, et à chaque pas nouveau que je faisais dans l'horrible carrière, une voix me criait : c'est Jacques qui t'a poussée ! c'est Jacques qui t'a perdue ! Ah ! votre nom maudit était gravé là en lettres de feu ! Et dans cette abjection où je me traînais, un jour — jour de

misère et de fureur — c'est votre femme qui m'insulte! votre femme! celle-là même pour qui vous m'aviez abandonnée, trahie, rejetée! Et vous ne voulez pas que je me venge! et vous n'avez pas deviné que j'étais devenue votre plus implacable ennemie et que je ne me lasserais pas de vous poursuivre, et que j'étais une femme à ne reculer devant rien? Maintenant, je puis me reposer : vous êtes ruiné!... »

Hortense se tut : immobile devant elle, Jacques la regardait. Au milieu de ces traits tourmentés par la passion la plus farouche, flétris par la douleur, bouleversés par les plus terribles souvenirs, il retrouvait encore les traces de cette beauté qui, un temps, avait été maîtresse de son cœur. Il recomposait ligne à ligne l'Hortense d'autrefois. Qu'elle n'était plus la même celle qu'il revoyait!

A deux ou trois reprises, elle pressa un mouchoir sur ses lèvres blanches.

« Combien d'années n'ai-je pas vécu pour ce moment! dit-elle encore. Par quels sentiers n'ai-je pas rampé! quelles tortures n'ai-je pas endurées? Mais j'avais un but à atteindre, et je l'ai atteint. Un homme a été suscité sous vos pas; un homme qui avait embrassé ma cause, et que l'ardeur de ma haine inexorable animait. Il a conquis votre fils par ses vices et ses sottises, et par votre fils il a pénétré jusqu'au cœur de votre maison, et cet

empire qu'il avait pris sur le fils, un jour il l'a eu sur le père !

— Sir William ?

— Oui, sir William dont je suivais les progrès jour à jour, et qui fatalement, à votre insu, maître de votre confiance, tout-puissant chez vous, a su vous précipiter vers une catastrophe inévitable aujourd'hui. Ces dernières ressources que vous attendiez, un homme qu'il a choisi, qu'il connaissait les emporte, et demain vous périrez.

— Parlez-vous du baron Duffaut ?

— Eh ! vous le savez bien ! Ce qu'il a pris, le baron ne le rendra pas. Demain, de nouvelles lettres de change reviendront, demain, vous ne serez pas en mesure de les rembourser, demain le protêt, demain la faillite ! Et demain, je serai vengée ! Où vous aurais-je frappé plus cruellement que dans cette fortune pour laquelle vous m'avez sacrifiée ? Là était votre cœur, là j'ai porté mes coups ! »

Jacques se leva froidement.

« Je plie sous la main qui me frappe, dit-il, c'est la loi du talion ; mais l'instrument infernal dont elle s'est servie, je le briserai.

— Que voulez-vous dire ? demanda Hortense les yeux tout grands ouverts.

— Je veux dire que si je péris, je ne périrai pas seul. Sir William m'a ruiné, dites-vous ; demain j'enverrai sir William en Cour d'assises. »

Hortense joignit les mains.

« Sir William en Cour d'assises ! c'est impossible ! s'écria-t-elle. Qu'a-t-il fait ?

— Des crimes que la loi punit.... il est entre mes mains.... et Cayenne me vengera !

— Ah ! taisez-vous ! c'est vôtre fils ! »

Jacques s'était emparé des mains d'Hortense ; tous deux pâles, effarés, pleins d'épouvante, restaient l'un devant l'autre, les yeux dans les yeux, sans paroles et tout tremblants.

Hortense tomba sur ses genoux.

« Ah ! Jacques, par pitié, épargnez-le ! » dit-elle.

Un sanglot déchira sa poitrine, la voix expira sur ses lèvres.

« Eh ! que craignez-vous ? répondit Jacques, n'est-ce pas assez d'un malheur ! »

Hortense se releva d'un bond, et, s'attachant aux mains de Jacques qu'elle couvrit de larmes et de baisers :

« Dieu vous bénisse ! » dit-elle.

Puis tout à coup, folle de désespoir et se tordant les mains, le visage baigné de pleurs :

« Et c'est moi qui vous ai perdu, et je ne puis pas vous sauver ! » s'écria-t-elle.

Jacques l'embrassa sur le front.

« Jamais catastrophe ne m'a paru plus légère, dit-il ; il me semble que la ruine c'est l'expiation. »

Hortense resta couchée dans ses bras.

« Ah! qu'ai-je fait! qu'ai-je fait! » répétait-elle en pleurant.

Un sentiment de douceur extrême pénétrait l'âme de Jacques quand il quitta Hortense ; plus rien de mauvais n'existait entre elle et lui ; ce souvenir qui l'obsédait à certaines heures s'était dégagé de tout élément pervers ; la rancune et la haine avaient disparu d'un côté ; le pardon les avait remplacés. Mais à ce sentiment se mêlait un trouble profond. Comment avait-il retrouvé ce fils qu'il n'avait jamais connu, et quelle pouvait être la fin d'un homme qui suivait une pente si terrible?

Le lendemain, M. de Maurs trouva Jacques occupé à trier dans son cabinet des liasses de papiers. Il en parcourait quelques-unes qu'il déchirait et jetait ensuite dans le feu qui les dévorait.

« Eh, bien ! demanda Pierre, as-tu vu ton avoué? pense-t-il que les actes signés au nom de la compagnie puissent être annulés?

— Qu'ai-je besoin de le savoir, ne les ai-je pas examinés? répondit Jacques. Quant à mon avoué, il ne viendra pas ; je lui ai écrit ce matin.

— Mais le procès?

— Je ne le ferai pas. »

M. de Maurs allait répliquer, lorsque le caissier entra tout effaré.

Les lettres de change fournies sur le baron Duffaut et acceptées par lui, reviennent protestées,

dit-il; on s'adresse à nous comme premiers endosseurs.... Il y en a pour cent mille francs, et je n'ai pas de fonds, et d'autres viendront demain!... et d'autres encore après!

— Déclarez au porteur de ces traites que la caisse est fermée et que la maison suspend ses payements. »

Le caissier porta les mains à sa tête.

« La maison Jacques Bernard et Cie? » dit-il.

Jacques lui prit le bras doucement.

« Allez, mon ami, allez! reprit-il.... j'ai lutté, je suis vaincu. »

Aussitôt qu'ils furent seuls, M. de Maurs s'approcha vivement de Jacques :

« Es-tu fou? s'écria-t-il. Sir William est mêlé à cette histoire de lettres de change, il était l'ami du baron Duffaut, son complice devrais-je dire, et tu ne vois rien dans cette affaire qui, mêlée à tant d'autres, vaille la peine d'une poursuite? »

Sans répondre, Jacques continua à déchirer les papiers qu'il avait devant lui et à les jeter au feu. Toute son attention paraissait concentrée sur ce travail. Jamais M. de Maurs ne l'avait vu plus calme et plus indifférent.

« Vraiment, on l'a ensorcelé! reprit-il.... Si rien ne vient tout à coup te sauver, cette catastrophe....

— Je la prévoyais déjà, tu le sais, répondit Jacques sans relever la tête.... Depuis hier j'en ai la

certitude.... Il n'y a que le doute et la lutte qui agitent.

— Soit.... mais au moins un sentiment de dignité personnelle doit te conduire à la révolte.... pense au misérable.... »

Jacques appuya subitement la main sur le bras de M. de Maurs; son œuvre de destruction était accomplie; des papiers qu'il examinait tout à l'heure il ne restait plus que des cendres.

« Voyons, dit-il d'une voix grave, que ferais-tu si parmi les fils ténébreux d'une intrigue, dont tu cherches à couper la trame honteuse, tu rencontrais tout à coup le nom de Fernand ?

— Le nom de mon fils !

— Eh bien! sir William est le mien. »

Le saisissement rendit M. de Maurs muet. Pendant quelques minutes, les deux amis restèrent l'un devant l'autre sans parler.

« Ton fils à toi? reprit enfin M. de Maurs. Mais comment? Mais où?... A quelle époque?... Je croyais connaître ta vie entière....

— Eh! qui connaît jusqu'au fond la vie d'un homme? »

Jacques raconta à son ami l'histoire d'Hortense. Ce fut un trait de lumière pour M. de Maurs.

« Quelle fatalité! s'écria-t-il. Pendant six semaines je l'ai vue à Auteuil, tous les jours, et tu venais chez nous!

— Je l'ai su trop tard.... un jour même, à la main de cette pauvre Alice que tu as tant aimée, j'ai vu une bague que longtemps Hortense avait portée.

— Alice l'avait encore à son doigt quand elle est morte.... c'est moi qui la lui ai retirée.

— Eh bien! celle qui la lui a donnée.... je l'ai revue hier.... elle est à Neuilly.

— Ah! reprit M. de Maurs, si près d'Auteuil pendant de si longs jours, et je ne savais rien!

— A présent que tu es au courant de tout, ai-je eu raison de brûler ces papiers? ai-je raison de laisser libre sir William? »

Pierre serra la main de son ami.

« A présent, lui diras-tu qui tu es? reprit-il.

— Jamais! Nous rougirions l'un devant l'autre. »

Le bruit de la suspension de payement de la maison Jacques Bernard et Cie se répandit avec la rapidité de l'éclair. Cette même scène qui s'était passée une première fois à la porte de son cabinet se renouvela; la cohue de ses amis et de tous ceux qu'il avait servis, aidés, soutenus, aboya comme une meute en furie. Léonie ne se montra pas la moins acerbe; M. Sebastien Brunel ne fut pas le moins violent.

En apprenant la déconfiture de celui dont il avait voulu être le gendre, M. le marquis de Montallais prit un air suffisant.

« Ces gens-là finissent tous de même; la caque sent toujours le hareng! »

Clovis allait et venait dans l'antichambre comme un loup. Il grinçait des dents et frappait du pied.

« Je les mordrais! disait-il. Des gens qui étaient à plat ventre quand il passait! Des coquins qui ont bu son vin de Champagne et dévoré ses truffes! Des gueux qui mendieraient s'il ne leur avait pas tendu la main! Ça fait pitié!... Que voilà des épaules qu'on aurait du plaisir à rouer de coups de bâton! »

Il se rapprocha d'une porte qui séparait l'antichambre de la pièce où se tenait le conciliabule des révoltés, et prêta l'oreille.

« Bon! M. de Bréhal à présent! murmura-t-il; un intrigant qui fait le docteur!... Il prêche, et le bon apôtre jette de l'huile sur le feu! Ah! voici le tour de M. Colombey.... encore un homme vertueux! Il ne comprend pas qu'un père expose le bien de sa fille.... Pourquoi ne pleure-t-il pas, puisqu'il est en train?... Ça ne l'empêchera pas, ce soir, d'offrir quelque bijou à ces demoiselles!... Bon, n'est-ce pas la voix glapissante de M. Sébastien Brunel que j'entends! une fouine, celui-là, qui grogne comme un sanglier!... Ils ont tenu à honneur de chanter tous dans ce joli concert.... Eh! eh! Mme Léonie se met de la partie!... Et dire que je lui ai fait manger des pralines sur mes genoux, quand elle était toute petite!... Que la peste l'étouffe. Ça, une fille?...

Allons donc! ça vous a le cœur d'une drôlesse!... Et M. Auguste donc!... un véritable valet d'écurie, quoi!... Mais qu'il se mette bien vite dans la casaque d'un de ses jockeys et qu'il aille courir sur le dos de ses bêtes!... ça lui fera un métier, et on le louera à l'heure. »

Un coup de sonnette interrompit le monologue de Clovis. Il se précipita chez Jacques, qui lui donna ordre de faire entrer.

« C'est donc bien fini cette fois? dit Clovis qui tortillait sa casquette.

— Tout à fait, répondit Jacques. C'était écrit apparemment.

— Certainement c'était écrit, comme dit Cicéron; mais c'est de la mauvaise écriture!... Et puis, qui sait!... Les écus, c'est comme le vent, ça va et ça vient.... »

Les yeux de Clovis lui cuisaient, il remuait effroyablement les paupières pour ne pas pleurer.

La rumeur qu'on entendait derrière la porte augmenta.

« Si monsieur Jacques voulait, reprit-il, on pourrait, en attendant, casser les os du plus impertinent?

— Eh! mon pauvre garçon, qu'en ferais-tu?... Ouvre la porte seulement.... Il ne faut jamais faire attendre ses amis. »

Clovis obéit de l'air gracieux d'un boule-dogue.

Le flot de l'émeute passa de la pièce voisine dans le cabinet de Jacques.

Ce fut tout d'abord un tumulte de questions et de reproches qui partirent en feu de file. La pantomime se joignait à ce chœur bruyant de paroles et en augmentait l'animation.

« Messieurs, dit froidement Jacques, ne parlez que six à la fois.

— Ah ! monsieur Jacques Bernard manie la raillerie ! dit M. Sébastien Brunel.

— Comme vous la politesse, » répondit Jacques.

Il y eut un nouveau tumulte ; les protestations suivaient les interpellations.

« Ce qui m'étonne le plus, reprit Jacques, c'est que Mme Colombey, ma fille, ne me fasse pas un procès. Elle doit peut-être cet exemple à la compagnie qui l'entoure. »

Léonie voulut répondre et se troubla. Un grand silence se fit.

« Messieurs, poursuivit Jacques, ma femme, ainsi que moi, nous abandonnons tout à nos créanciers.... L'hôtel où vous êtes et mes propriétés vont être mis en vente.... Je ne suis plus rien.... Un liquidateur judiciaire sera nommé demain. »

M. Colombey voulut prendre la parole et présenter des observations.

Jacques l'interrompit.

« Je n'ai rien à ajouter, brisons là. »

Il salua et tout le monde sortit, Léonie la première ; M. de Bréhal lui offrit son bras.

« Pardonnez-lui, dit-il, le malheur rend nerveux.

— Ah ! s'écria Léonie, s'il n'était pas mon père, je ne le reverrais jamais ! »

Dans la soirée, M. de Bréhal trouva Léonie presque en larmes.

« Qu'est-ce ? dit-il en lui prenant la main.

— Ce n'est pourtant pas ma faute, si mon père est ruiné ! s'écria-t-elle.

— Oh ! non ! Dieu le sait ! répondit M. de Bréhal, qui leva les yeux au ciel.... Que de sages conseils ne lui avez-vous pas donnés !

— Eh bien ! c'est moi que M. Colombey punit.... et cela pour une misère ! »

La déconfiture de Jacques Bernard n'était pas la seule chose qui eût agi sur les nerfs de M. Colombey. C'était beaucoup, certainement ; mais, le jour même, il avait surpris dans sa petite maison de la rue Chaptal, une cane qu'il ne connaissait pas, et cette cane sommeillait dans la chambre à coucher de Pulchérie. Il avait eu l'imprudence de se fâcher. Pulchérie, en femme qui a tort, s'était empressée de crier plus haut et avait prononcé le fameux mot de Marinette. La rupture acceptée, ce qui devait arriver était arrivé ; M. Colombey sentit son courage faiblir. Que prouve en somme la présence d'une

cane dans un appartement? Il y a des canes si étourdies! On en voit qui se perdent partout. Fallait-il pour un motif aussi futile renoncer à des relations qui l'égayaient et punir une innocente? M. Colombey attendri retourna rue Chaptal et voulut entrer en pourparlers. Pulchérie tint bon. Sa cause était trop mauvaise d'ailleurs pour ne pas essayer d'en tirer parti. Elle avait, depuis six semaines, envie d'une parure que toutes ses économies ne pouvaient pas payer. Un mot le rappela à M. Colombey; il soupira et acquitta les frais de la guerre.

Malheureusement, peu d'heures après la scène qui avait vu sa défaite, et l'esprit encore chiffonné par le souvenir de cette cane qui s'était égarée, on lui remit un mémoire assez considérable de la part du bijoutier de Léonie. M. Colombey pensa que c'était trop de bijoux en un seul jour. Il s'emporta et signifia tout net à sa femme qu'elle eût à solder ce mémoire avec la pension qu'il lui servait.

M. de Bréhal eut quelque peine à arracher l'aveu de ce refus à Léonie qui en ignorait le principal motif. Il parut indigné.

« Ah! c'est odieux! dit-il d'une voix émue.... Mais il ne vous regarde donc jamais! Il ne sait pas quel trésor, quel ange la Providence a fait entrer dans sa maison?

— Oh! un ange, pas tant que ça! Un ange qui a des dettes, » répondit Léonie en minaudant.

Une idée parut tout à coup s'emparer de M. de Bréhal.

« Suis-je véritablement votre ami et me donnez-vous tous les droits d'un ami? dit-il d'une voix onctueuse.

— Sans doute, pourquoi? »

M. de Bréhal s'agenouilla devant Léonie.

« Alors ne nous brouillons pas, et permettez-moi d'agir en ami. »

M. de Bréhal glissa une main discrète vers le mémoire du bijoutier et le mit dans sa poche.

« On vous vole, reprit-il, j'en suis sûr.... laissez-moi examiner ce vilain compte.

— Ah! Dieu! je n'ai pas dix méchantes bagatelles à peine neuves, et il y a là-dessus cinquante articles! »

Le lendemain, le mémoire fut renvoyé tout acquitté à Mme Colombey. Léonie se fâcha. M. de Bréhal tomba à ses pieds.

« Que m'avez-vous dit hier? s'écria-t-il tout tremblant, ne suis-je pas votre ami? n'ai-je pas le droit de vous éviter un ennui? Vos yeux s'irritent, vous me repoussez pour quelques chiffons de papier! me supposez-vous l'intention de vous en faire cadeau?... Ah! Léonie! ne me jugez pas si mal! vous me rendrez cela.... mais plus tard, et vous serez tranquille, et un fournisseur n'aura pas l'indigne pouvoir de vous fatiguer.... »

Il parla longtemps sur ce ton; il plaisanta même; il se proposait d'être un créancier très-exigeant; si Mme Colombey ne l'avait pas remboursé dans six mois, il ferait agir les huissiers.

Léonie sourit.

« Si c'est ainsi, je consens, dit-elle, mais à la condition expresse que vous me tourmenterez.

— N'ayez pas peur ! vous irez en prison. »

A quelques jours de là, Léonie présenta à M. de Bréhal une magnifique bourse de soie rouge.

« Je l'ai brodée moi-même, dit-elle, et vous n'y trouverez guère que le quart de ce que je vous dois; mais vous savez le proverbe : la plus belle fille du monde.... Donc vous attendrez pour le reste.

— J'attendrai, » répondit M. de Bréhal qui baisa la main de Léonie.

Et mettant la bourse dans sa poche :

« A bon entendeur, salut ! murmura-t-il, mon siége est fait ! »

Cependant la catastrophe qui avait jeté par terre la maison de banque de la rue Taitbout était accomplie. Le liquidateur judiciaire venait d'être nommé.

Dans cette chute qui fut pour quelques-uns un sujet de récriminations et de reproches, et pour la plupart un sujet de joie — quand une tête orgueilleuse tombe, quel petit ne bat pas des mains? — Jacques ne rencontra que trois cœurs fidèles, que trois êtres dévoués, Marcelle, Clovis et Louis Ferrol.

M. le comte de Maurs était à part; depuis longtemps il avait fait ses preuves.

On se souvient que le caissier de Jacques avait remis à Mlle Ducoudray un titre de rentes de six mille francs inscrit en son nom personnel. En présence de la ruine qui frappait son protecteur, Marcelle ne crut pas que l'honneur lui permettait de garder un témoignage si considérable de sa générosité. Elle fit donc vendre en secret son titre de rentes et cacha dans sa jupe le paquet de billets de banque qu'on lui remit en échange.

Le cœur léger, mais toute tremblante, elle se dirigea vers le cabinet de Jacques et en poussa la porte; elle sentit tout à coup qu'elle devenait rouge comme si elle avait commis une faute. Ce fut sur la pointe du pied et en retenant son souffle qu'elle se glissa auprès de Jacques.

« Si vous m'aimiez bien, dit-elle, vous ne me gronderiez pas. »

Sa main, collée contre la poche de sa robe, serrait un portefeuille dans lequel était enfermée la somme qui lui avait été envoyée.

« Eh! tu as l'air toute troublée! Que se passe-t-il? dit Jacques.

— Promettez-moi d'abord de ne pas vous fâcher, reprit-elle.

— Bien; et puis?...

— D'accepter ce souvenir.... Votre grand porte-

feuille ne valait plus rien, j'ai acheté celui-ci. Vos initiales sont gravées dessus, je l'ai choisi moi-même. »

Marcelle balbutiait en parlant et ne s'entendait même pas.

Jacques voulut ouvrir le portefeuille. Elle pâlit et l'arrêta.

« Non, pas devant moi, » reprit-elle.

Malgré sa défense, Jacques fit jouer le ressort et aperçut d'abord un bordereau de vente signé par un agent de change au nom de Mlle Ducoudray. Il comprit tout et ferma le portefeuille.

« Oh! je vous en prie! » dit-elle toute tremblante.

Jacques se récria.

« Cet argent est à toi, garde-le, » dit-il.

Marcelle s'assit sur un petit tabouret tout contre lui, les deux mains sur les genoux de Jacques.

« Vous souvient-il du jour où vous m'avez recueillie? reprit-elle; n'étais-je pas seule et sans ressource? N'ai-je pas tout partagé, vos plaisirs, votre bonne fortune, vos prospérités de toutes sortes? N'ai-je plus le droit d'être après ce que j'étais avant? J'ai bien accepté sans rougir ce que vous m'avez donné, pourquoi ne voulez-vous pas acccepter ce que je vous donne? »

Jacques était attendri.

« Écoute, lui dit-il en l'attirant sur ses genoux, je ne sais pas encore à quel parti je vais m'ar-

rêter.... Que deviendras-tu si je suis forcé de partir? »

Marcelle lui jeta les bras autour du cou et l'embrassa.

« Je ne suis pas bien gaie ici, reprit-elle; mon cœur n'est pas content, vous le savez. Si vous partez, comme vous semblez en avoir la pensée, j'aurai une grâce à vous demander.

— Parle. »

Marcelle approcha sa bouche de l'oreille de Jacques.

« Si vous quittez cette maison, où que vous alliez, poursuivit-elle, permettez-moi de vous suivre.

— Ah! chère petite, tu l'aimes donc encore! demanda Jacques.

— C'est aujourd'hui comme hier.... ce sera demain comme aujourd'hui.

— Et lui!

— Oh! lui, il m'aime tendrement aussi, mais ce n'est pas la même chose. Il n'est pas de ceux qui changent vite !... Que de fois ne m'a-t-il pas dit : « Je vous aime bien tendrement, Marcelle! » Hélas! jamais il ne m'a dit : « Je vous aime! » Ces trois mots si courts, sans lesquels on ne peut vivre, il les fait suivre d'un quatrième qui en détruit tout le charme. Je sais bien qu'il souffre, ce cher Fernand, et qu'il n'est pas heureux, mais ce n'est pas à cause de moi.... Il faut donc que je parte, si vous par-

tez. Avec qui parlerais-je de lui, si vous n'étiez plus là? »

Marcelle essuyait ses yeux. Jacques l'embrassait.

« Que sont tous mes chagrins à côté de cette peine-là! pensait-il.

— Ainsi, reprit-elle d'un son de voix caressant, vous garderez mon petit cadeau? »

Et sa petite main s'efforçait de pousser le portefeuille dans un des tiroirs du bureau.

« Ah! tu es ma vraie fille, toi! s'écria Jacques, et de toi j'accepte tout! »

Après le départ de Marcelle, ce fut le tour de Clovis; il apportait un sac tout plein de pièces blanches; un bout de ficelle en fermait l'ouverture. Il y avait dedans une centaine d'écus en diverses monnaies.

« Je n'ai jamais été bien économe, dit-il en posant le sac sur la cheminée; on a de la famille, quoiqu'on ne soit rien; à présent voilà ce qui me reste. Ça vient de ce que monsieur me donnait en petites gratifications.... Je mangeais mes gages... Ça vous aidera peut-être.... prenez toujours. »

Jacques voulut s'en défendre; la bonne figure de Clovis se rembrunit.

« Est-ce qu'on n'a pas été camarades autrefois? reprit-il; ça sort de la maison, ça peut bien y rentrer.

— Mais toi, mon pauvre Clovis, que vas-tu faire?

— Pardine, je vais rester ici; où diable monsieur Bernard veut-il donc que j'aille !

— C'est juste.... répondit Jacques qui sourit, et c'est pourquoi, mon vieux, je prends ton sac.

— C'était écrit, murmura Clovis, oui, c'était écrit, comme dit Confucius. »

Il avait à peine fermé la porte qu'il la rouvrit.

« Si je rentre c'est pour dire à monsieur qui m'appelle vieux, reprit-il, que, sauf le respect que je dois à monsieur, sa vieillesse est quasiment plus âgée que la mienne.... donc elles peuvent se tenir compagnie.

« Attrape! » ajouta-t-il tout bas en regagnant sa place dans l'antichambre.

Quant à Louis Ferrol il abandonna la totalité des appointements qu'on lui devait, et déclara formellement que jamais, en aucun cas, il ne se séparerait de Jacques Bernard.

« J'ai contracté une dette, dit-il, il faut que je l'acquitte. »

Jacques dormit profondément la nuit qui suivit sa ruine. Il était comme un homme qui a fini une tâche laborieuse et se repose.

Joséphine ne quittait plus sa chambre. Tant que la lutte avait duré, l'espoir l'avait soutenue. Elle pressait le notaire, lisait les actes de vente, débattait les prix, faisait argent de tout et montrait que sa vaillance d'autrefois n'était pas entièrement éteinte;

mais, quand la ruine fut consommée, elle tomba d'un seul coup. En vingt-quatre heures on put constater sur son visage des traces d'affaissement telles que trois mois de maladie n'en auraient pas laissé de plus considérables. La vieillesse l'avait touchée.

Une semaine après le jour où la suspension de payement avait été déclarée, Clovis, tout effaré, entra dans le cabinet de Jacques.

« Monsieur, dit-il, je n'en croirais pas mes yeux si je ne savais qu'ils ont tout leur bon sens! Mme Bernard est là.

— Eh bien?

— Monsieur ne m'a pas compris! Il s'agit bien de Mme Bernard, la femme de monsieur! Est-ce que j'aurais cet air bête si ce n'était que ça?... Je la vois tous les jours Mme Bernard! C'est de Mme Bernard que je veux parler.... Mme Antoine Bernard de Château-Thierry.... la mère de monsieur! »

Mais déjà son maître ne l'entendait plus; il s'était jeté du côté de la porte, et sa mère le reçut dans ses bras. Gertrude marchait derrière Mme Bernard.

L'excellente femme n'était ni troublée, ni agitée. Elle prit la tête de son fils entre ses mains et le regarda bien en face, attentivement, pendant une minute. Heureuse de son examen, elle l'embrassa de nouveau.

« Allons, dit-elle, tout va bien, l'œil est bon, il n'a pas vieilli; regarde, Gertrude.

— Oui, le petit n'est pas mal, répondit la servante, m'est avis seulement qu'il ne faut pas le laisser ici.... Où est ta chambre? il faut que j'aille faire les paquets. »

Mme Bernard entraîna son fils dans l'embrasure d'une fenêtre; Gertrude les suivit.

« J'ai une sacoche dans la malle que j'ai fait descendre chez ton portier.... Est-il sûr, cet homme? » reprit la mère.

Jacques fit un signe affirmatif.

« C'est qu'elle vaut son pesant d'or, cette malle, poursuivit Mme Bernard; il y a dedans des sacs de beaux écus et des rouleaux de bons louis.... tout ce que j'ai économisé. Gertrude grattait sur tout.... nous étions bien trop sûres que ça servirait un jour.... Tu vas payer tous ces coquins qui t'ont volé.... Le notaire de là-bas m'a dit que tu étais ruiné.... que tu devais des millions.... des bêtises, quoi!... Tu sais que je n'y ai jamais cru à ces millions.... ça me faisait penser à ton pauvre père! En avait-il comme ça en imagination! Le notaire parti, j'ai dit à Gertrude de serrer nos sacs dans la grande malle de bois avec quelques hardes et des provisions. En un tour de main, ç'a été fini.... et nous sommes arrivées.... Je voulais d'abord qu'elle restât au pays pour garder la maison; elle n'a pas entendu raison.... Tu sais comme elle est têtue!

— On vous connaît, dit Gertrude; vous aviez en-

vie d'être seule pour embrasser le petit tout à votre aise.... C'est de la gourmandise !

— A présent, il faut prendre ce dont tu as besoin.... et tout laisser là, ajouta Mme Bernard. Ta femme, entre nous, me paraît un peu mijaurée.... Tu lui diras que nous la gâterons bien.... Notre ville n'est pas comme Paris, c'est clair, mais on y vit tout de même. La maison est sur la côte, en bon air; on a la rivière à cent pas et la campagne tout auprès.... On lui donnera la plus belle chambre. .. Tu me diras ce qu'elle aime; elle sera chez nous comme dans du coton.... Au bout de six mois, bien dorlotée, bien câlinée, elle ne pensera plus à son tapage!.... Un peu plus, un peu moins de robes, qu'est-ce que ça fait? Quant à toi, mon enfant, j'ai ton affaire.... Le curé s'est mis en quatre pour te dénicher une place.... Dame! je lui ai donné assez de fleurs pour son autel et, de plus, deux beaux chandeliers dorés; il s'est si bien remué qu'il t'a trouvé une bonne place pas trop fatigante.... dix-huit cents francs par an et six heures de travail seulement.... C'est sûr comme si tu avais ton argent dans la poche.... Débrouille-toi bien vite de ta maison de banque et pars avec nous.... Allons-nous être heureux, là-bas!»

Jacques, ému jusqu'aux larmes, embrassa Mme Bernard sur les deux joues.

« Tenez, dit-il, il n'y a que vous qui ayez du courage.

— Du courage, moi! reprit-elle.... Quel courage y a-t-il donc à faire notre bonheur?... Viendras-tu bientôt? »

Jacques eut quelque peine à faire comprendre à sa mère qu'il lui faudrait un assez long temps, un mois peut-être pour liquider ses affaires.... Mme Bernard devint triste.

« Mais puisque l'argent est dans la malle, prends et paye, dit-elle.

— Ce n'est point aussi facile que vous le pensez, » dit Jacques en souriant.

Mme Bernard, effrayée, se pencha à l'oreille de Gertrude.

« Qui sait! murmura-t-elle, il doit peut-être cent mille francs! »

A tout événement, on consulta Joséphine pour savoir si elle consentirait, l'hôtel de la rue Taitbout étant vendu, à partir pour Château-Thierry. On lui aurait proposé de se rendre à Tombouctou ou à l'île de Nouka-Hiva, qu'elle n'aurait pas témoigné plus de surprise. Un sentiment de consternation succéda bientôt à l'étonnement. Exil pour exil, que lui importait la distance!

« Comme il vous plaira, » répondit-elle d'une voix morne.

La vieille mère de Jacques eut pour sa bru des attentions et des tendresses de nourrice pour son enfant. Joséphine ne sortait pas de son abattement.

Quand les architectes visitaient l'immeuble pour quelque client, elle se réfugiait au fond d'un cabinet noir où elle pleurait à chaudes larmes.

« Ah! ce n'est pas M. Lombardel, mon père, qui m'aurait ruinée! » disait-elle.

Le soir, sa voix devenait acerbe en parlant à Jacques.

« C'est tout de même singulier, disait Mme Bernard; c'est mon fils qui a tout le mal, et c'est sa femme qui se plaint! »

Son effusion et sa gaieté nè pouvaient rien contre le chagrin qui rongeait Joséphine.

« C'est comme si elle avait perdu ses enfants! reprenait la mère.... Tant de larmes pour des écus, c'est offenser le bon Dieu!... »



XXVIII

LES AMOURS D'UN TIGRE.

Cependant Auguste ne vivait plus depuis la fatale journée qui avait vu la ruine de sa maison. Sa pensée allait, indécise et désespérée, de l'écurie au champ de course. Plus de paris et plus de chevaux, partant, plus de joie, plus d'émotions, plus de triomphes! Il fallait vendre *Macadam*, et *Farewell*, et *Titus*, et *Fancy*, et *Railway*, et *Locomotive*, et *Cosmopolite*, et *Miss Kat*, et vingt autres! Il fallait congédier les jockeys et dire adieu au club. On ne le verrait donc plus sur le gazon, cher à sa jeunesse! Un père est bien coupable de ne pas sauver dans sa ruine de quoi maintenir l'écurie de son fils!

La pente de l'habitude ramena Auguste chez la Madone le lendemain du jour où la faillite avait été publiquement annoncée. Il connaissait le cœur de

sa maîtresse, elle compatirait certainement à son malheur ; à défaut d'autre sentiment, la reconnaissance lui en faisait un devoir.

Au premier coup de sonnette la porte du pavillon s'ouvrit. Victoire semblait guetter l'arrivée d'Auguste dans une pièce du rez-de-chaussée.

« Ah ! venez vite, madame vous attend ! » s'écria-t-elle en courant vers lui.

Auguste soupira ; l'empressement de cet accueil le touchait.

« Ah ! tu me comprends, toi ! dit-il.

— Pauvre cher monsieur, répondit Victoire, qui déjà montait l'escalier, c'est madame qui vous comprend ! »

Et, leste comme un oiseau, elle introduisit Auguste auprès de sa maîtresse.

La Madone était à demi-couchée sur un tapis, un jeu de cartes à la main.

« Eh bien ! vous savez tout ? dit Auguste, qui se jeta sur un fauteuil.

— A peu près, répondit la Madone, qui posa le neuf de pique sur le roi de carreau.

— C'est un coup de foudre.... Tout est perdu !

— Vraiment ! Tout ? Pauvre garçon !... Contez-moi donc ça, vous m'intéressez beaucoup, je vous assure....

— Ah ! je savais bien que vous me comprendriez !

— Ce cher Auguste.... comme il me connaît !...

Nous disons donc as de cœur, huit de trèfle et roi de pique.... »

Et avec une profonde gravité la Madone aligna ses cartes, quatre par quatre, sur le tapis.

« Eh ! ça ne va pas mal, » dit-elle en examinant les combinaisons du jeu.

Puis se tournant vers Auguste qui l'observoit :

« Ne faites pas attention, reprit-elle, c'est une petite réussite, la réussite du matin.... Continuez.... Je ne perds pas un mot de ce que vous me dites. »

Auguste lui baisa la main.

« Vous êtes bonne, dit-il.

— Très-bonne.... Commencez quand vous voudrez.... dix de carreau et dame de cœur. »

Auguste commença son lamentable récit. Son père avait commis faute sur faute, étourderie sur étourderie : c'était le plus imprudent des hommes!

« Je le crois bien! il vous a mis au monde! » s'écria la Madone d'un air tranquille.

Et paisiblement, comme un sage qui s'égaye après avoir élaboré une maxime de philosophie :

« Roi de trèfle, sept et six de carreau, as et valet de pique, ajouta-t-elle.

— Toujours gaie! dit Auguste qui s'efforça de rire.

— Toujours. »

Auguste reprit la parole et ne lui cacha pas

qu'il était tombé dans un état presque complet de dénûment.

« Quoi! reprit la Madone, qui ramassait son jeu de cartes, vous n'avez pas mis à part une bagatelle, quelque chose comme cent mille francs de rentes?

— Hélas! non!

— Quelle négligence! »

Elle battit les cartes et recommença le jeu.

« Tenez, dit-elle, il faut que je m'amuse à faire une réussite pour vous.... Je vous dois bien ça! et puis, qui sait? ça vous portera peut-être bonheur! »

Auguste suivit la marche du jeu d'un air embarrassé. Il avait bien quelque envie de se poser en héros et de jouer le stoïcisme, mais la force d'âme lui manquait.

« Que vais-je faire à présent? » reprit-il après un instant de silence.

La Madone releva la tête, et balançant le valet de cœur entre le pouce et l'index :

« Vous m'avez assez donné de conseils pour que je vous en rende quelques-uns, répondit-elle. Donc, mon très-bon, n'hésitez pas.... vendez tout, l'écurie et les bibelots. Vous avez une paire d'alezans brûlés qui m'ont toujours plu....

— J'aurais voulu vous les offrir.

— Ne vous gênez pas, offrez; mais si vos moyens

ne vous permettent pas ces magnificences, et je le devine à un air que je connais bien, ne pleurez pas, j'achèterai les deux alezans à la vente.... au Tattersall. Quant aux bibelots, si vous en avez, faites annoncer dans les journaux que la vente aura lieu chez vous. Tous vos amis iront; l'amitié, vous le savez, est toujours prête à profiter des bonnes occasions.... Je ferai mon choix.... Pulchérie m'aidera.... Je veux consacrer à cette acquisition une somme égale à celle que je vous avais confiée, il y a un an, pour cette affaire que vous m'aviez conseillée et où j'ai tout perdu.... vous vous la rappelez bien ? »

Auguste commençait à sentir l'aiguillon.

« Je ne m'en souviens pas bien, dit-il en balbutiant.

« Oh ! ne cherchez pas !... vous vous embrouilleriez.... c'est un dédale.... Avec vous j'ai toujours perdu.... Ça m'a fait croire que vous ne me donniez pas, mais que vous me prêtiez vos bons avis.... c'était même de l'usure !... Mais vous savez, les petits profits entretiennent l'amitié.... Comptez sur la mienne.... gratis. »

Cette fois l'aiguillon s'enfonçait. Auguste voulut sourire et grimaça.

« Vous avez de l'esprit, dit-il.

— Quelquefois.... Quand je n'en ai pas, j'en emprunte. »

Un coup de sonnette retentit.

« Madame, c'est monsieur ! dit la caméristc en soulevant la portière.

— Quel monsieur? » demanda Auguste.

La Madone le regarda des pieds à la tête.

« Ruiné et indiscret !... ah ! mon ami ! » dit-elle.

Auguste fit un mouvement comme un homme atteint par un coup de fleuret.

« Mais je veux être bonne jusqu'au bout, reprit la Madone, monsieur est le marquis de Montallais, un de vos amis, je crois?... Oh ! je ne déroge pas !... N'est-ce pas vous qui me l'avez présenté? »

Elle se leva et s'approcha d'un miroir pour rajuster ses bandeaux.

« Vous conduirez M. Auguste Bernard, reprit-elle en s'adressant à Victoire, et le ferez descendre par le petit escalier.... En attendant, faites entrer le marquis dans le boudoir. »

La soubrette congédiée, la Madone se tourna du côté d'Auguste.

« Il faut que je vous quitte, dit-elle, venez me voir quelquefois le matin. Quand je serai seule, vous resterez à déjeuner; vous me raconterez vos affaires. Si je puis vous être utile pour une place, disposez de moi.... A présent, adieu, et partez vite. »

La Madone ouvrit un cabinet de toilette et lui fit signe d'entrer.

« Il y a une porte de sortie tout au fond, là, dans cet angle. C'est sir William qui l'a fait faire;

au bout du couloir vous trouverez ma femme de chambre. »

Auguste était atterré. On ne pouvait pas dire que le langage de la Madone lui déchirait le cœur; mais il sentait quelque chose qui l'indignait et l'humiliait tout à la fois.

« Ah! c'en est trop! » dit-il en saisissant son chapeau.

La Madone referma la porte du cabinet de toilette, et souriant :

« Comprendriez-vous, par hasard? reprit-elle. J'avais un vieux compte à régler avec vous.... je le paye. Vous plaît-il de calculer les agréments que m'a rapportés votre connaissance? S'il ne vous en souvient pas, moi je me les rappelle, et nous liquidons, pour parler comme à la Banque. Il y a des personnes qui se libèrent de leurs dettes par à-compte lentement payés.... je m'acquitte, moi, d'un seul coup.... Quant aux intérêts de ma petite vengeance, je vous les sers depuis longtemps.... Sir William m'y a aidée.... il est homme à vous expliquer comment. Maintenant, un dernier mot : ne comptez jamais sur la reconnaissance d'une femme, mais comptez toujours sur sa rancune, et ne vous mettez pas à l'avenir dans la position de la mériter : elle paye triple. »

La Madone salua Auguste, souleva la portière de sa chambre et disparut.

Auguste hésita une seconde, mais cette dernière secousse avait brisé le triste ressort de son âme ; il soupira, ouvrit la porte du cabinet de toilette et s'éloigna.

La Madone trouva le marquis de Montallais dans son boudoir. Elle avait la figure rayonnante.

« Eh ! quel air de jubilation ! dit le marquis.

— Ce n'est rien.... une petite exécution faite en assez bons termes, » répondit-elle.

En ce moment, elle regrettait de ne pas avoir sir William sous la main ; elle lui aurait raconté de quelle manière elle avait congédié le fils du millionnaire ; mais depuis trois ou quatre jours elle n'avait pas vu l'Anglais. Elle ne s'inquiétait pas de cette absence inusitée ; quelque chose lui disait qu'il reviendrait.

Sir William, en effet, se présenta, une heure ou deux après, au pavillon de la rue Pigale.

« Eh ! dit la Madone, vous êtes rare comme le honheur !

— J'ai eu des affaires assez sottes, répondit sir William, elles sont réglées ou à peu près.

— Bon ! dans ce cas chacun de nous a eu ses aventures.... Auguste est à la porte.

— C'est pourquoi, sans doute, vous revevez M. le marquis de Montallais ? »

La Madone assura son regard.

« Le marquis ? voilà huit jours que je ne l'ai vu ! dit-elle.

— Je viens de rencontrer son coupé bleu qui descendait la rue Pigale.

— Tout le monde a le droit d'avoir un coupé bleu; la nuance n'est pas proscrite, que je sache; quant à la rue Pigale, aucun règlement ne défend d'y passer.

— J'étais là, quand le marquis est sorti de chez vous.

— Eh bien! c'est vrai, après? dit la Madone, avec cette brusquerie qui s'empare souvent des personnes lasses de mentir.

— Après? répondit sir William, je vais vous le dire. »

La Madone le regarda. La physionomie de sir William était sombre et dure.

« Eh! pensa-t-elle, le temps est à l'orage. »

Elle alluma une cigarette et s'étendit sur un canapé.

« L'heure de la comédie est passée, poursuivit sir William. Vous savez que je vous aime comme un insensé; c'est une fièvre que rien n'apaise. J'ai voulu l'éteindre, j'y renonce, je suis vaincu; mais, en cédant, je ne veux pas que vous soyez à un autre.

— Diable! » fit la Madone.

Sir William fronça le sourcil.

« Écoutez-moi bien, reprit-il. Pour vous, rien ne m'a coûté, rien ne me coûtera. J'arrive de Londres,

où j'ai trouvé des ressources qui me permettront d'assurer votre existence partout avec ce luxe qui est l'essence même de votre vie. Voulez-vous me suivre ? Mon existence est à vous.... Parlez. »

La Madone poussa en l'air deux ou trois flocons de fumée bleue qu'elle suivit du regard sans répondre.

« Ne jouez pas avec cet amour, reprit sir William.

— Je ne joue pas.... je réfléchis, dit la Madone : mes cartes ne se trompaient pas ce matin; elles m'annonçaient une grande nouvelle. »

Elle changea de position et alluma une seconde cigarette.

« Votre amour, votre existence, c'est bien quelque chose, reprit-elle, en pesant les mots, mais j'ai mes habitudes.... vous savez, chacun a les siennes. »

Sir William pâlit, et, avec une émotion qu'il ne chercha pas à dissimuler :

« Voici la première heure de ma vie où j'ai parlé sincèrement et du fond du cœur, dit-il ; vous savez si je vous aime, ayez donc pitié de moi et mesurez bien mes paroles : je serai tout à vous, soyez toute à moi.

— Toute ? c'est beaucoup. »

La Madone poussait en l'air des bouffées de vapeurs qui s'en allaient en spirales et qu'elle suivait des yeux. Il y avait dans son attitude plus d'ironie encore et de nonchalance que dans son accent.

Sir William se leva, prit un guéridon sur lequel il y avait des plumes, de l'encre et du papier, l'approcha de la Madone et s'assit auprès d'elle. Jamais la Madone ne l'avait vu si calme et si pâle. Quelque chose d'extraordinaire se passait en lui.

« Vous voulez écrire? dit-elle un peu émue.

— Non, tout cela est pour vous. »

Il trempa une plume dans l'encre et la présenta à la Madone.

« Vous allez écrire à M. le marquis de Montallais, reprit-il, qu'il ait à ne jamais se représenter chez vous; vous lui signifierez ce congé en termes nets; la chose faite, vous me donnerez la lettre et je l'enverrai.

— Ah ! et si je m'y refuse? »

Sir William tira de sa poche deux petits pistolets et en fit jouer les ressorts.

« Si vous hésitez, ajouta-t-il, je vous casse la tête avec un de ces joujoux, et me fais sauter la cervelle après, avec l'autre !

— Ah! vous plaisantez? s'écria la Madone.

— Regardez-moi. »

L'expression de ce visage plus blanc qu'un linceul épouvanta la Madone. Elle voulut se lever; sir William la saisit par le bras et la rejeta sur le canapé.

« Je ne tiens à rien, continua l'Anglais; donc, choisissez. Sans vous, que m'importe de vivre, mais

si vous n'êtes pas à moi, vous ne serez à personne. »

La Madone sentit tout son sang se figer dans ses veines.

« Mais c'est un cauchemar! dit-elle.

— Vous allez voir. »

Sir William lui montra du doigt la pendule.

« Vous avez trois minutes, reprit-il; quand l'aiguille marquera l'heure, au premier coup du timbre, priez Dieu, vous serez morte ! »

La Madone fit un bond, l'Anglais la prit par les épaules avec une violence extrême; ses doigts, pareils à des tenailles, entrèrent dans les chairs, et toute meurtrie, elle retomba près de lui.

Il arma un des pistolets.

« Voyez, dit-il, il n'y a plus qu'une minute. »

La Madone sauta sur la plume; ses dents claquaient.

« Dictez, j'écris, » murmura-t-elle..

Sir William dicta la lettre qui devait être envoyée au marquis de Montallais, la plume de la Madone volait sur le papier.

« Voyez, je signe, reprit-elle quand elle eut fini.

— Pensez-y bien, ajouta sir William qui plia la lettre dans son enveloppe, si vous en écriviez une seconde, vous ne m'échapperiez pas; je ferai demain ce que je ne fais pas aujourd'hui.

— Oh ! ne craignez rien.... je suis à vous, » s'écria la Madone.

Elle se pencha sur la main de sir William et la baisa avec une tendresse humble et passionnée.

Sir William l'entoura de ses bras.

« Ah ! tu m'aimes ! » dit-il.

Cette fois la Madone avait trouvé son maître. Ce que n'avaient pu faire la séduction, la jeunesse, l'esprit, tous les efforts, toutes les prières, une heure de violence venait de l'obtenir. L'étincelle avait jailli de cet amas de cendres dont son cœur était composé ; ces meurtrissures qu'elle sentait sur son épaule endolorie lui étaient chères. Il l'aimait celui-là qui, pour qu'elle fût tout entière à lui, oubliait qu'il était un homme du monde et la traitait avec la brutalité d'un charretier battant sa compagne ! Elle aussi sentait enfin cette soif de l'amour dont elle avait été rassasiée avant de l'avoir goûté.

Quand elle fut seule, la Madone ouvrit la porte de sa chambre, et, appelant sa caméristе, pleine du besoin de confesser sa défaite :

« Il a failli me tuer !... il m'a brisée !... je l'aime ! » s'écria-t-elle.

C'était le cri de la bête fauve domptée par le belluaire, de la tigresse vaincue par le tigre.

Cependant, sir William, qui n'avait pas vu sa mère depuis la rencontre de Jacques et d'Hortense, trouva chez lui des lettres qui l'appelaient coup sur

coup à Neuilly. Il s'y rendit sur-le-champ. Hortense l'attendait au fond d'une pièce éclairée par une faible lampe. Quelques jours l'avaient effroyablement changée; ses paupières étaient rouges, un cercle brun entourait ses yeux fatigués de pleurer. Sir William courut vers elle pour l'embrasser. Elle l'arrêta d'un geste.

« Vous souvient-il d'un jour où je vous ai parlé d'un homme qui m'avait réduite à la misère et à l'abandon ? lui dit-elle; vous souvient-il du serment que je vous ai fait prêter d'être, partout et toujours, son ennemi le plus implacable et l'ennemi des siens ?

— Comment aurais-je pu l'oublier ? Vous m'avez nommé Jacques Bernard, et bien des fois mes lèvres ont effleuré cette cicatrice que vous portez là sur le front. J'ai tenu mon serment; je me suis attaché au fils de cet homme, je l'ai circonvenu, et il m'a aidé dans cette œuvre de destruction pour laquelle je n'ai reculé devant rien. J'ai réussi au gré de mon envie. Jacques Bernard est ruiné. J'aurais pu le frapper dans sa vie, frapper son fils, vous ne l'avez pas voulu : je l'ai frappé dans sa fortune. Fiez-vous à moi, il n'a plus rien.

— Je le sais; vous avez accompli cruellement, jusqu'au bout, cette œuvre terrible que je vous ai fait voir comme le but de votre vie et que je maudis à présent !

— Vous ?

— Eh ne voyez-vous donc pas que je pleure! s'écria Hortense qui se tordait les mains.

— Mais qu'est-ce donc? dit sir William.

— Ah! j'ai à vous demander pardon d'avoir allumé dans votre sang une fièvre qui l'a dévoré; d'avoir, pour un but exécrable, pétri votre cœur dans la rancune et l'orgueil, et réveillé mille passions mauvaises qui devaient me servir dans ma haine, hélas! et qui vous ont perdu, après avoir perdu Jacques! »

En parlant ainsi, Hortense s'était agenouillée aux pieds de sir William.

« Ma mère, que faites-vous? » s'écria-t-il.

Elle céda à la main de son fils, qui s'efforçait de la relever, mais lentement; puis debout et le front haut:

« Ne vous hâtez pas trop de me pardonner, reprit-elle, car, à mon tour, j'ai à vous demander compte d'un nom qui n'était pas le vôtre, vous le savez, et qui vous avait été confié. Dites, qu'en avez-vous fait?

— Que voulez-vous dire? répondit sir William d'une voix troublée.

— Vous m'avez bien compris! J'ai vu Jacques Bernard, il m'a tout appris, et si, tout à l'heure, un homme passait par cette porte et vous disait: « Au nom de la loi, je vous arrête, » qu'auriez-vous à répondre? »

Sir William frissonna, et, malgré son audace, regarda du côté de la porte que le doigt de sa mère lui indiquait. Déjà il avait fait un pas en arrière.

« Regardez donc votre visage dans cette glace !... poursuivit Hortense en le poussant de la main.... Vous voyez bien qu'il m'a tout dit ! »

Sir William baissa la tête sans répondre.

Hortense le couvrait de ses yeux.

« Et je doutais encore ! s'écria-t-elle. Mais quelle chose a donc pu vous pousser jusque-là ?... parlez !

— Et vous le demandez ! Est-ce qu'au fond d'une existence perdue, il n'y a pas toujours un homme, quand c'est une femme qui tombe, une femme, quand c'est un homme ? Et ne sommes-nous pas toujours, les uns en face des autres, comme des bêtes fauves toujours prêtes à se dévorer ? Celle que j'ai rencontrée s'appelle la Madone.... vous savez ce qu'elle a fait de moi ! »

Alors, d'une voix nerveuse, saccadée, haletante, sir William raconta à sa mère toute cette histoire dans laquelle il s'était engagé en riant et fier du triomphe, et de laquelle il sortait tout en lambeaux. Pour conquérir et garder la Madone, pour assouvir ce désordre et satisfaire cet insatiable besoin de luxe, il avait tout donné, et quand il n'avait plus rien eu, il avait tout pris. Lui-même était tombé dans le gouffre. La confession fut longue et terrible, Sir William mettait son âme à nu.

« Je l'aime, et je n'ignore rien de ce qu'elle a fait !... Pour entraîner Auguste et le perdre, je l'ai

même conseillée.... Je l'aime et je la méprise!... Je l'aime, et il y a des heures où je la hais!... C'est une créature qui a marché dans toutes les pourritures de la vie.... A quelle infamie n'a-t-elle pas goûté! Quel limon infect ne l'a pas souillée!... Aucune illusion n'est dans mon cœur, et, sachant ce qu'elle est, ce qu'elle vaut, je l'aime!... Mon audace a rencontré son cynisme; dans cette lutte horrible, j'ai été vaincu, et je l'adore.... Il n'y a que la mort qui puisse me guérir!... »

Hortense leva les mains au ciel dans le paroxysme de l'égarement.

« Dieu juste! s'écria-t-elle; flétrie par le père, et déshonorée par le fils.... c'est trop! »

Son secret venait de lui échapper, sir William lui saisit le bras.

« Jacques Bernard, mon père? dit-il.

— Eh bien! oui. Comprends-tu, maintenant?

— Ah! je suis maudit! » s'écria sir William.

Quelques heures après cette conversation, sir William se présentait devant Jacques. Ce n'était plus l'homme superbe qu'on avait vu; toute confiance et toute témérité avaient disparu. Son visage portait la marque d'un bouleversement intérieur. M. de Maurs, qui était avec Jacques, en fut frappé.

Sir William s'approcha lentement de Jacques Bernard; il tremblait en marchant.

« Je viens de restituer à la caisse de votre maison

une somme considérable dont j'étais votre débiteur, dit-il; je n'en ai gardé que ce qui m'est absolument nécessaire pour un voyage que je vais entreprendre prochainement.

— Si vous croyez me devoir quelque chose, je n'ai rien à dire, répondit Jacques; nous en parlerons à votre retour.

— Je ne reviendrai pas.

— C'est donc un adieu? reprit Jacques ému.

— Oui, répondit sir William, et plût à Dieu que je fusse parti plus tôt! »

Jacques et sir William se regardaient; une émotion qu'ils ne songeaient pas à combattre les gagnait tous deux; M. de Maurs n'avait pas remué; ils l'oubliaient l'un et l'autre.

Sir William fit un pas.

« Si vous me pardonnez, reprit-il, daignerez-vous, monsieur, me tendre la main? »

Jacques ouvrait les bras; M. de Maurs lui toucha légèrement l'épaule du bout du doigt.

« Voici ma main, je vous pardonne, » dit Jacques en soupirant.

Sir William porta la main de Jacques à ses lèvres, l'y garda quelques instants, puis, faisant un effort, se dirigea vers la porte et se précipita dehors sans retourner la tête.

Jacques se couvrit le visage de ses mains; des larmes gonflaient ses paupières.

« Ah! dit-il, à M. de Maurs, pourquoi ne m'as-tu pas permis de l'embrasser! »

En quittant l'hôtel de Jacques, sir William se rendit chez la Madone. Pour la première fois de sa vie, elle attendait quelqu'un avec impatience, avec trouble, avec délices. Elle écoutait, elle était émue, elle respirait à peine, elle était heureuse; elle avait jeté sur ses épaules un fichu de dentelle pour qu'il pût voir les empreintes bleues laissées par ses doigts; c'était un signe auquel il reconnaîtrait qu'elle était son esclave.

« Ah! que tu tardais à venir! » dit-elle en le voyant; et elle lui sauta au cou.

Sir William frissonna de la tête aux pieds, et sans lui rendre son baiser, il la porta sur un fauteuil.

« Mon Dieu! qu'y a-t-il? s'écria la Madone.

— Je pars, répondit William.

— Tu pars! et moi? »

Le cœur de William sauta dans sa poitrine.

« Ah! reprit-il, oubliez ce que je vous ai dit, oubliez tout, je dois partir!

— Dites-moi donc que vous ne m'aimez plus, à présent que je vous aime! » s'écria la Madone.

Elle l'entoura de ses bras.

« Pourquoi m'as-tu jetée à tes pieds, si tu voulais m'abandonner? » continua-t-elle.

Cette violence, cet élan, cet accent passionné qu'il ne connaissait pas à la Madone et qui étonnaient la

Madone elle-même, troublaient sir William. Son cœur battait à l'étouffer, le souffle brûlant de la courtisane passait sur son visage et portait la fièvre au plus profond de ses entrailles ; un instant il faillit être vaincu, mais se dégageant de l'étreinte à laquelle il allait céder :

« Vous avez donc pris au sérieux cette comédie? » dit-il.

Un éclair fauve brilla dans les yeux de la Madone; ses bras dénoués tombèrent le long de son corps.

« Ah! une comédie! » répéta-t-elle d'une voix sèche.

Le coup avait porté. Sir William fit un effort; il avait la gorge serrée.

« Eh! ma chère! je vous croyais moins jeune! reprit-il; une petite scène de mélodrame, si vieille qu'on ne sait plus qui l'a inventée, deux petits pistolets bons à faire peur aux moineaux, quelques phrases empruntées à un auteur sifflé, et vous voilà désarçonnée?... Diable! vous avez l'âme prompte à la défaite!... C'est plus d'ingénuité qu'il n'en faut rue Pigale! »

Les lèvres de la Madone étaient devenues blanches; elle enveloppa sir William d'un regard félin.

« On se corrigera, » dit-elle.

Sir William tira de sa poche la lettre que la Madone avait écrite la veille, sous sa dictée, à M. le

marquis de Montallais. Il la secoua d'un air impertinent du bout des doigts, et souriant :

« Tenez, reprit-il, voici le petit billet impoli que vous avez eu l'adorable naïveté de me confier ; je vous le rends.... s'il le recevait, ce pauvre marquis serait capable d'en mourir. »

La Madone prit le billet et le déchira en quatre morceaux.

« Merci, répondit-elle, j'en écrirai un autre. Le marquis ne mourra pas, au contraire ! »

Un nuage passa devant les yeux de sir William. Dans sa pâleur mortelle et les narines gonflées par la colère et l'humiliation, la Madone lui semblait plus belle qu'il ne l'avait jamais vue. Si elle l'avait regardé, peut-être serait-il tombé à ses pieds ; mais, le sourcil froncé, les lèvres frémissantes, elle attachait ses yeux pleins d'un feu sombre sur le tapis. Le désespoir, la haine, l'amour, l'orgueil se disputaient son cœur.

Sir William prit son chapeau qu'il avait laissé sur un meuble et alluma un cigare.

« Adieu, » dit-il.

La Madone se leva et lui tendit une main froide.

« Vous savez que vous ne repasserez plus cette porte, répondit-elle.

— Je l'espère. »

Sir William lança ce mot comme un duelliste le dernier coup qui doit mettre fin au combat ; s'in-

clinant alors sur la main de la Madone, il la baisa et disparut.

« Et cependant ses lèvres m'ont brûlée! murmura la Madone, qui resta seule.

— Ah! je me ferai tuer! » s'écria sir William quand la porte du pavillon de la rue Pigale retomba derrière lui.

Quelques heures après, sir William prenait congé de sa mère, et partait pour l'Algérie, où son intention était de s'engager dans un régiment de chasseurs. Hortense, qui le savait, ne s'y opposa pas.

« Ne pleurons pas, dit-il en l'embrassant; j'ai tout mon passé à faire oublier.... Vous me pardonnerez si je réussis. »

XXIX

LES ADIEUX.

Grâce à la somme qu'il avait reçuè au moment où il s'y attendait le moins, Jacques Bernard venait d'obtenir un concordat. La liquidation de sa maison se poursuivait activement. On pouvait prévoir déjà le moment où elle serait terminée. Jamais Jacques, même à l'époque de sa plus grande prospérité, n'avait montré plus de tranquillité.

Un matin, M. de Maurs l'entraîna dans une de ces promenades dont ils avaient contracté l'habitude. Ils se dirigèrent vers les bois de Châville.

« Ce n'est pas une raison de s'ennuyer parce que tu es ruiné, dit Pierre gaiement.

— C'est, au contraire, le moment de s'amuser, » répondit Jacques sur le même ton.

Comme autrefois, au temps de leurs premières

confidences, ils s'assirent devant la table d'une petite auberge. Quelques œufs, une modeste gibelotte et une bouteille de vin blanc composaient leur frugal repas. C'étaient ceux que Jacques aimait le plus; il est vrai qu'il n'en prenait pas souvent de pareils.

« Ça, reprit M. de Maurs qui avait poussé la débauche jusqu'à demander une tasse de café, j'imagine que, toute affaire terminée, tu vas mettre la spéculation au croc?

— Moi? s'écria Jacques.

— Oui, toi.

— Jamais!

— Comment! tu prétends continuer?

— Sans repos ni trêve! Désarmer sur une bataille perdue, mais tu n'y penses pas! Crois-tu donc que si Charles le Téméraire n'avait pas été tué, il aurait abdiqué? Je comprends Scylla et Charles-Quint. Ils étaient victorieux!... Mais vaincu, renoncer à tirer l'épée!... Allons donc!

— Tu parles comme un héros, mais cela me paraît le langage d'un fou, repartit Pierre.

— Eh bien! j'abandonnerai le style épique, et, en simple prose, je te dirai que l'existence que tu me proposes, je n'ai pas d'abord les moyens de l'accepter.... Oublies-tu que je n'ai plus rien! Un millionnaire qui ne s'est pas réservé un million, c'est peut-être sot, mais j'ai eu la fatuité de cette sottise.

— A ton tour, oublies-tu que nous avons, chez le

père Fortin, partagé les friandises des récréations, et que nous pouvons encore partager le pain quotidien d'un vieille amitié ? »

Jacques serra la main de Pierre.

« Merci, dit-il, c'est impossible.... Si j'acceptais une offre dont je sens tout le prix, j'aurais la fatuité de la reconnaissance comme j'ai eu celle de la probité.... la reconnaissance, à présent que je ne suis plus banquier, n'est pas ce qui me gêne. Mais comment se peut-il, après les aveux que je t'ai faits, que tu n'aies pas compris que le repos serait pour moi le pire des supplices ; que rien ne peut éteindre ce besoin de travail, de spéculation, si tu veux, qui me dévore ? S'il m'était permis de risquer une antithèse dans une matière si vraie, j'ajouterais que je ne sais rien qui puisse me fatiguer, si ce n'est le *far niente*, et que pour moi, vivre de mes rentes, ce serait mourir. »

M. de Maurs battit la retraite sur la nappe du bout des doigts.

« Tu es incurable, dit-il.

— Oui, incurable. Jamais je ne me suis senti le cœur si léger et si allègre que depuis que je n'ai rien. C'est le contentement du navigateur qui met à la voile et va explorer de nouveaux horizons, après avoir secoué la poussière de ses pieds sur les rivages qu'il a découverts. C'est l'effort, c'est la fièvre, c'est l'inconnu, c'est le hasard. L'édifice est écroulé ; tant

mieux! il s'agit de le reconstruire; mon premier soin sera d'en rassembler les matériaux. J'y trouverai l'occupation.... ce premier des biens! Toi, tu aimes la science, les arts, la lecture, la rêverie. Tu as mille ressources intérieures qui te suffisent.... Tu admires une statue, un tableau, un paysage; tu fais tes délices d'un livre, la musique te transporte.... moi, je n'entends rien à toutes ces choses-là. Les chefs-d'œuvre de l'esprit humain me laissent froid. Devant la plus magnifique toile, à l'Opéra, aux Italiens, quand retentissent les inspirations des maîtres, la main sur un livre dont l'éloquence émeut les générations, je pense à des combinaisons financières et j'entortille des guirlandes de chiffres.

— Pauvre déshérité! Être si pauvre quand on est si riche! murmura Pierre.

— Puisque le chiffre a tout envahi.... il faut que je retourne au chiffre comme le bœuf à l'abreuvoir auquel il a coutume de se désaltérer.... c'est mon châtiment si tu veux, mais c'est ma vie et mon salut!

— Je n'insiste pas, reprit M. de Maurs ; va donc à la chasse aux millions, puisqu'il le faut!

— Il le faut, tu l'as dit. Sais-tu rien de plus ridicule qu'un millionnaire sans le sou? Penses-y, et tu me comprendras. On ne peut chercher l'excuse de certaines situations que dans la durée. Si l'on tombe après avoir ébloui toute une ville, la foule des petits vous écrase et vous rend en dédains et en mépris ce

qu'elle vous a donné en platitude et en servilité. Ceci est un autre côté de la question aùquel tu n'as pas pris garde. Un pauvre qui pioche la terre pour gagner un maigre salaire est un manœuvre; on n'a rien à dire : il fait honnêtement un métier honnête. Un millionnaire qui travaille pour manger, et rien que pour manger, est un imbécile. Ce n'est pas qu'il ait besoin, comme le vulgaire se l'imagine, de laitances de carpes et d'ortolans servis dans de la vaisselle d'or; mais, à côté des œufs durs et du hareng auxquels son avarice le condamne souvent, il faut qu'on sache que le million, c'est-à-dire le Roi, est debout. A cette condition, on lui pardonne : on foule aux pieds ceux qui trébuchent, on se prosterne devant ceux qui se relèvent.

— Relève-toi, je ne m'y oppose plus; mais à présent, as-tu pensé aux voies et moyens, comme dit le chancelier de l'échiquier en présentant le budget à la Chambre des communes?

— Certainement; mais ce n'est pas à Paris que j'établirai ma base d'opérations. Il y a en Amérique, à New-York, une des capitales de l'argent, et pas une des moins considérables, un certain homme qui, un jour, m'a dit, avec un accent particulier et en me donnant une poignée de main qui m'a broyé les os, que si jamais le terrain manquait sous mes pieds, en France, je n'avais qu'à partir pour les États-Unis et qu'il mettrait à ma disposition autant de capitaux

que je le voudrais. Il paraît que certaines théories dont j'émettais la proposition devant lui en matière de finances, l'ont frappé dans le temps de mes grandeurs et lui ont donné de mon génie une opinion toute particulière. Donc je partirai pour New-York.

— Ah! tu crois au banquier américain, toi, un homme nourri dans le suc et la moelle des affaires? Si tu t'occupais de poésie, je pourrais te citer à ce sujet un vers fameux :

Pour un homme d'esprit, vraiment vous m'étonnez!

— Eh! mon vieux Pierre, du temps qu'on jouait à la loterie, le quine sortait quelquefois! Et puis je n'arriverai pas chez mon Yankee les mains tout à fait nettes....

— Ah!

— Oh! non!... on n'est plus assez novice pour faire de ces expériences! Je veux bien, comme ce navigateur dont je te parlais tout à l'heure, descendre sur une plage inconnue, avec l'espoir d'y découvrir mille productions succulentes, mais je débarquerai avec des provisions.

— Ça, ne m'avais-tu pas dit que tu n'avais plus rien, absolument rien?

— Sans doute, mais ne t'ai-je pas, toi? et c'est assez.

— Voici la meilleure parole que tu aies dite depuis une heure.

— Comme à l'époque lointaine où tu me vis en-

trer chez toi et t'emprunter cent francs, somme énorme, pour mener à bonne fin une spéculation en perdreaux, dans peu de jours tu me verras paraître à Auteuil, mais cette fois il s'agira de cent cinquante mille francs à peu près.

—Tu fais bien de me prévenir; je vais battre le rappel de mes petits capitaux....On n'a pas toujours cent cinquante mille francs de monnaie dans sa poche.

— Oh! tu as le temps, une semaine ou un mois. Maintenant ne te berce d'aucune illusion. Il se peut faire que tu attendes pendant des mois et des années le remboursement de ce prêt, il peut se faire encore que tu n'en revoies jamais un centime.

— Tu as donc aussi la fatuité de la franchise?

— Je les ai toutes.... Tu sais, quand on emprunte!

— Bon! te voilà en route pour New-York, que fais-tu là-bas?

— Qui sait!... Un chemin de fer.... une banque..... un canal.... une entreprise par actions pour la conquête de Cuba.... la traite des nègres.... des plantations de cannes à sucre.... le défrichement d'une forêt vierge.... le commerce des fourrures.... l'exploitation des placers.... une société en commandite pour l'émancipation des esclaves.... Je tâterai le terrain.... Peut-être bâtirai-je une ville! »

Quinze jours après cette conversation, tout était prêt pour le départ de Jacques. Pierre venait de lui remettre les fonds qu'il avait demandés. Les malles

de Louis Ferrol étaient fermées; Marcelle préparait les siennes. Cette persistance qu'elle mettait à vouloir le suivre dans son émigration touchait et affligeait Jacques tout à la fois. Il ne savait comment faire pour s'y opposer, et il redoutait pour elle les hasards et la solitude d'une vie qui allait s'écouler au milieu d'êtres inconnus. L'heure des adieux allait pourtant sonner.

Jacques, fort perplexe, fit auprès de sa chère filleule une démarche dernière. Il insista avec une force nouvelle sur les fatigues et les périls même de cette entreprise incertaine. Que deviendrait-elle si la fortune ne lui était pas favorable? Quelles seraient ses craintes personnelles si la mort le surprenait dans un pays lointain, où Marcelle resterait sans protecteurs, sans amis?

Malgré la promesse qu'il avait faite, il prononça une fois encore le nom de M. Guillardin.

Marcelle sentit comme une secousse dans sa poitrine, et relevant le front:

« Croyez-vous qu'il me soit bien difficile de gagner un morceau de pain en Amérique? dit-elle; fût-il amer et trempé de larmes, il me semblera doux si mes lèvres ne sont pas obligées de prononcer un nom qui n'est pas dans mon cœur! »

Jacques fut vaincu.

« J'ai fait mon devoir, dit-il, que la Providence fasse le sien! »

Un matin, Fernand cherchait dans l'hôtel de la rue Taitbout, mis en vente, quelques objets auxquels Joséphine Lombardel tenait beaucoup, et que Jacques avait prié M. de Maurs de sauver du naufrage, afin de les remettre à sa femme après son départ. Un sentiment d'inquiétude et de regret agitait Fernand; il s'était habitué à voir Marcelle, à lui parler, à l'écouter. Cette raison tendre, cette parole onctueuse et chaude, ce dévouement délicat et silencieux dont tous ceux qui entouraient la jeune fille éprouvaient les effets, le pénétrait doucement, comme une eau nourricière pénètre le gazon. Fernand ne pouvait s'empêcher de frissonner à la pensée qu'il ne la verrait plus. Quelle autre la remplacerait jamais, et près de qui trouverait-il cette grâce complaisante, cette intelligence attentive et charmante que le cœur inspire et qu'on regrette aussitôt qu'on les a perdues?

La présence des lieux où il l'avait vue si souvent augmentait cette disposition. Malgré lui, Fernand se complaisait à poursuivre ses recherches. Par quelle influence fatale, inexplicable, avait-il été contraint de donner son cœur à une femme dont tous les sentiments le révoltaient, de le fermer à celle vers laquelle l'appelait la meilleure partie de lui-même? Il ne pensait plus à l'objet de sa visite et la prolongeait encore, lorsqu'il se souvint à propos qu'il avait besoin d'un renseignement que Marcelle

seule pouvait lui donner. Il monta chez elle précipitamment ; la porte de sa chambre était ouverte; après un moment d'hésitation il entra. La chambre était vide. Sur la table où étaient les menus objets à l'usage de Marcelle, un buvard, une corbeille à ouvrage, des plumes, des crayons, des écheveaux de soie, du papier, il aperçut sur un petit chevalet, un portrait à la mine de plomb, large à peine comme la main. Il crut se reconnaître et l'examina de plus près. Il ne s'était pas trompé ; ce portrait était le sien. Jamais il n'avait posé; Marcelle l'avait crayonné de mémoire. Tout auprès se trouvait un écrin de velours dans lequel le dessin devait être renfermé.

Fernand regarda, tout ému, l'image posée sur le petit chevalet. Un coffret ouvert sur la table contenait ce que Marcelle avait de plus précieux. Parmi ses modestes bijoux de jeune fille, se trouvait un paquet de lettres entouré d'un fil de soie. Fernand crut reconnaître son écriture ; il souleva le paquet; toutes les lettres qu'il avait écrites à Marcelle étaient là, bien serrées. Elle les emportait aussi. Une place était auprès, dans le coffret, pour l'écrin de velours. Fernand, quoique seul, sentait que le cœur lui battait. Un parfum d'amour et de chasteté s'exhalait de cette chambre où le hasard l'avait conduit. Il oublia Léonie et sortit bouleversé.

A quelques pas de la porte, il rencontra Jacques et lui demanda où était Marcelle.

« Dans le jardin, » répondit Jacques.

Le banquier allait passer; mais l'altération des traits de son jeune ami, l'accent particulier de sa voix l'avaient frappé. Une idée s'empara de lui; il s'arrêta.

« Auriez-vous à lui parler, par hasard? dit-il.

— Non.... je la cherchais cependant.... Son nom est venu sur mes lèvres en vous voyant.... On pense à elle malgré soi....

— Eh bien! reprit Jacques d'une voix lente et en appuyant sur chaque mot, vous arrivez à propos.... j'avais besoin d'un auxiliaire.... vous serez le mien. »

Il passa son bras sous celui de Fernand.

« Vous êtes l'ami de Marcelle, n'est-ce pas? dit-il au jeune homme.

— Sans doute.

— Vous n'ignorez pas qu'elle veut me suivre. Cependant je voudrais qu'elle épousât mon ancien commis, M. Guillardin, qui l'aime.... Elle aura un mari, des enfants, le repos.... A défaut de bonheur, c'est quelque chose.... Vous seul pouvez la décider, décidez-la. »

Cette idée que Marcelle appartiendrait à un autre, au moment où il pensait à elle, produisit sur l'esprit de Fernand cette impression de froid qu'on ressent en passant d'un jardin plein de lumière dans l'ombre d'un caveau.

« Allez vite, poursuivit Jacques tranquillement,

il n'y a pas une minute à perdre.... Vous savez que je pars bientôt. »

Fernand descendit rapidement le perron de l'hôtel, et découvrit Marcelle devant une corbeille de fleurs. Il la rejoignit au plus vite.

« Mme Bernard avait des bouquets autrefois dans sa chambre, dit Marcelle; j'essaye de lui en composer un. »

Fernand marcha à son côté; Marcelle avait la tête nue; la pensée qu'elle procurerait un instant de plaisir à une pauvre créature que l'adversité trouvait sans force, égayait la physionomie de l'aimable fille.

« Il est si triste de n'être rien pour personne! reprit-elle.

— Voilà une crainte que vous ne pourrez jamais avoir, répondit Fernand; ici, tout le monde vous aime.

— Oh! moi je ne me plains pas.

— Est-ce donc pour cela que vous partez? »

Marcelle ne répondit pas; ses mains tremblaient en coupant la tige des fleurs.

« Ce départ est-il irrévocable? poursuivit Fernand.

— Oui, repartit Marcelle.... je n'ai plus rien à faire ici.

— Ne vous souvient-il pas de ce que je vous ai dit à propos de la petite maison d'Auteuil? Vous n'y trouverez que des cœurs amis. »

Un grand trouble s'empara de Marcelle.

« Non, non! c'est impossible, dit-elle d'une voix étouffée.

— Alors, si cet asile vous déplaît, n'êtes-vous pas maîtresse d'en choisir un autre? Un homme vous aime, il a demandé votre main.

— Qui vous l'a dit? s'écria Marcelle en rougissant.

— M. Jacques Bernard lui-même. Il regrette de vous voir partir; un mariage avec M. Guillardin lui paraît une chose plus raisonnable.... Il m'a chargé de vous en parler.

— Et c'est vous qui!... ah! vous êtes cruel! »

Marcelle se tut; ses yeux brillèrent tout à coup comme si des larmes étaient prêtes à s'en échapper. Elle cueillit des brins d'herbe et les noua autour de son bouquet.

« M. Jacques Bernard sait bien que je ne veux pas me marier, reprit-elle, je le lui ai déjà dit; s'il le faut, je le lui répéterai. »

Fernand l'attira doucement vers ce petit banc où une première fois il avait parlé à Léonie.

« Cependant, continua-t-il, si quelqu'un qui a pu lentement pénétrer dans votre cœur et deviner quels trésors de tendresse il recèle, qui, un temps, malade, fiévreux, ébloui, égaré, vous doit ses heures les meilleures et les plus douces; si quelqu'un qui, chaque jour, a senti plus de bonheur à vivre près de vous, à savourer le charme de votre voix, le pur rayon de vos yeux, la bonté persuasive

de vos paroles, vous demandait de rester près de lui, que répondriez-vous ? Si fasciné d'abord et pris de vertige, il avait patiemment fouillé au plus profond de son être, pour savoir s'il ne restait aucun vestige d'un passé qu'il repousse, aucune trace d'une image qu'il répudie, afin d'être sûr de lui comme il est sûr de vous ; si bien maître de sa pensée, libre, délivré, heureux, il vous disait : « Marcelle, je vous aime ! » Que feriez-vous, Marcelle ? »

Marcelle, toute frissonnante, écoutait Fernand; ses deux mains emprisonnées palpitaient entre les siennes. Elle était sans voix, sans haleine. Ses yeux baignés de pleurs ne voyaient plus confusément qu'un visage ému, passionné qui se penchait vers elle, et dont les regards lui disaient en un langage de feu : « Ce que tu entends, c'est vrai : je t'aime et n'aime que toi ! »

Fernand se mit à ses genoux, et sans quitter ses mains :

« Marcelle, reprit-il, voulez-vous être ma femme ? »

La tête de Marcelle tomba sur son épaule.

« Ma vie est à vous, » dit-elle

Elle ferma les yeux, et leurs lèvres se rencontrèrent.

« Ah ! que Dieu te bénisse, toi par qui j'aime encore, toi par qui j'aimerai toujours ! » s'écria Fernand.

Il eût été bien difficile de savoir lequel fut le plus

heureux, en apprenant cette nouvelle, de Jacques ou de M. de Maurs. L'un embrassa Marcelle en l'appelant sa fille; l'autre embrassa Fernand.

« Enfin! s'écria Jacques, le bonheur est donc par hasard intelligent!... Il a touché de sa baguette une femme qui le mérite! »

Puis, d'un air narquois, il ajouta :

« J'y ai bien un peu aidé.... Le cœur de Fernand oscillait; il fallait une secousse pour le faire tomber du côté où il penchait; je l'ai donnée.

— Et toute ma vie se passera à vous en remercier! » s'écria Fernand.

Cependant le jour du départ de Jacques pour l'Amérique était fixé. Il ne restait plus à décider que le choix de la retraite où Joséphine Lombardel se retirerait. Léonie lui avait offert un appartement dans son hôtel. La mère hésitait à l'accepter.

Elle se décida cependant à rendre visite à sa fille pour prendre les dispositions indispensables. Une femme de chambre la reçut et courut prévenir Mme Colombey. Un moment après, cette fille reparut.

« Madame est en affaires et prie madame d'attendre, » dit sèchement la femme de chambre.

Léonie déjeunait avec M. de Bréhal. Le rouge monta au visage de Joséphine. Elle buvait les premières gouttes du calice.

Bientôt après, Mme Jacques Bernard entendit la voix de sa fille qui parlait dans la pièce voisine.

« Je ne serai pas longtemps, disait-elle, la calèche est attelée ; dans une heure vous me trouverez au bois. »

Elle entra ; Joséphine lui fit part du motif de sa visite.

« C'est fort simple, répondit Léonie ; il y a, au second étage de l'hôtel, une pièce vide qui ne sert à rien.... je voulais en faire une lingerie, j'y renonce en votre faveur.... Vous y ferez porter les meubles qui sont à votre usage et vous vous y établirez.... Nous ne dînerons pas toujours ensemble.... M. Colombey a des amis qui ont l'habitude de notre intimité.... une étrangère les mettrait mal à leur aise.... Quant au déjeuner, on vous fera servir en particulier.... Le matin, je suis fort occupée.... Vous serez libre, le soir, de rentrer chez vous.... je vais beaucoup dans le monde ou au théâtre.... A votre âge, cette agitation vous fatiguerait.... et puis mes connaissances ne sont pas les vôtres.... Vous recevrez vos vieilles amies dans votre chambre.... S'il vous plaît même de leur offrir une tasse de thé, vous préviendrez le maître d'hôtel.... Adieu.... je vous laisse.... ma toilette n'est pas terminée, et j'ai un rendez-vous auquel je ne veux pas manquer.... »

Léonie s'éloigna ; Joséphine retourna chez elle le cœur gros. Elle comprenait enfin ce que Jacques savait depuis longtemps, qu'elle n'avait pas de fille ; elle comprenait aussi que ce pouvait

être quelquefois une cause de chagrin; seulement, il était un peu tard pour s'en apercevoir. Cependant, il fallait prendre un parti. L'idée de suivre son mari n'était pas venue à Joséphine.

Mme Jacques Bernard pouvait au besoin louer une maison de campagne et s'y établir; mais la solitude l'effrayait. La maison de Château-Thierry lui semblait un tombeau. Comment vivre hors de Paris?

Marcelle devina ce qui se passait en elle.

« Me permettez-vous d'agir à ma fantaisie? dit-elle à Fernand.

— Ah! Dieu! n'êtes-vous pas, ne serez-vous pas toujours la maîtresse de ma vie? n'avez-vous pas l'inspiration du bien? »

Alors, et avec une délicatesse qui prenait sa source dans son cœur, Marcelle demanda à Joséphine de passer une saison à Auteuil.

« Ce ne sera pas la magnificence que vous trouveriez chez M. Colombey, dit-elle, mais vous m'apprendrez à tenir une maison. Le service que vous me rendrez ne vous enchaînera pas, d'ailleurs.... Au premier ennui, vous serez toujours libre de rentrer dans l'hôtel de la rue Blanche.

— Ah! tu me sauves! » s'écria Joséphine.

Et elle embrassa Marcelle avec une effusion qu'elle n'avait jamais eue.

« Pauvre femme! murmura Fernand, les bienfaits de sa fille lui font peur! »

Rien ne s'opposait plus au départ de Jacques. Il avait arrêté sa cabine sur un paquebot en partance au Havre. Mme Colombey fut informée du jour où le chef de la famille quitterait Paris. On la vit arriver en calèche. Elle offrit à son père, et de la part de son mari, des lettres de recommandation. Quant à Léonie, elle ne pouvait pas le suivre jusqu'au Havre et le voir s'embarquer, comme elle en avait eu d'abord le projet. M. de Bréhal lui avait envoyé des lettres d'invitation pour le bal du ministre des affaires étrangères. Les intérêts de M. Colombey exigeaient qu'elle s'y présentât.

« Adieu, et bon voyage, mon père; je ne reviendrai pas, dit-elle en finissant; ces séparations sont trop cruelles pour ma sensibilité; j'ai les nerfs tout ébranlés. »

Elle abrégea les derniers moments, se sauva, et bientôt après sa voiture roulait dans la direction des Champs-Élysées.

Auguste parut après sa sœur. On lui voyait cet air maussade qu'il ne quittait plus depuis que son père, en déposant son bilan, avait négligé de lui constituer d'honnêtes petites rentes qui lui eussent permis de faire figure dans le monde. Il le boudait consciencieusement. Auguste regrettait d'ailleurs de ne pas pouvoir conduire son père un bout de chemin : ses nombreuses occupations l'en empêchaient.

« Bonne chance ! dit-il ; vous m'avez fait bien du tort, mais je ne vous en veux pas. »

Il l'embrassa et partit un cigare à la bouche.

« Si on lui cassait les reins, ferait-on mal ? » disait M. de Maurs.

Pierre, Marcelle et Fernand accompagnèrent Jacques au Havre. La route se fit silencieusement. Tous quatre montèrent sur le bateau qui chauffait et restèrent avec le fugitif jusqu'à un mille du port. Là Jacques embrassa ses derniers amis. Il était le plus ferme entre tous. Et comme ils lui disaient adieu :

« Non pas adieu, mais au revoir ! s'écria-t-il ; je ne suis pas de ceux qui sombrent.... Demandez à Clovis !

— Non, monsieur, c'est écrit, comme dit Platon, » répliqua le bon Clovis mélancoliquement assis sur un sac de nuit.

Au moment où la chaloupe montée par M. de Maurs, Marcelle et Fernand s'éloignait, ballottée par les lames, un canot, qu'on avait vu quitter le port en même temps que le bateau à vapeur, abordait le navire qui avait mis en panne, et une femme s'élançait sur l'échelle. Jacques venait de reconnaître Hortense.

Il courut au-devant d'elle.

« Quoi ! vous ! s'écria-t-il avec un sentiment de joie profonde.

—J'ai voulu être la dernière à vous serrer la main, dit-elle, la dernière à vous embrasser.... Cette pensée que je vous ai fait tant de mal m'obsède.... Ne gardez-vous là rien contre moi?

— Rien, » répondit Jacques.

Il prit le bras d'Hortense et ils firent ensemble un tour sur le pont.

« Nos minutes sont comptées, reprit Hortense; un jour, il y a bien des années de cela, vous m'avez donné une bague....

— Je la connais.... je l'ai revue une fois.... elle était au doigt d'une femme qui n'est plus.

— La voilà.... M. de Maurs me l'a renvoyée dernièrement dans une lettre. Reprenez-la. Ce sera entre nous le signe visible que vous me pardonnez, le signe de la bonne alliance. »

Jacques prit la bague et la passa silencieusement à son doigt. En une minute, et comme dans un miroir magique, il revit l'appartement de la rue Laval, l'humble chambre et le lit modeste qui si longtemps l'avait abrité, et dans lesquels son cœur avait battu. Que différente eût été sa vie, si alors il eût cédé à la voix de la jeunesse!

« C'était écrit! » murmura une voix à son oreille.

Jacques tressaillit. C'était Clovis qui s'était endormi, et dont la bouche répétait encore son dicton favori. Cette voix qui répondait à sa pensée tira Jacques de sa rêverie.

« Oui, c'était écrit! » répéta-t-il en soupirant.

Jacques comprit, à certains mouvements, que le capitaine allait donner ordre d'appareiller. Le pilote n'était plus à bord. Il saisit la main d'Hortense.

« Vous écrirez à sir William, dit-il; dites-lui que je lui pardonne, dites-lui que je l'aime. »

L'heure de la séparation était venue. Hortense descendit dans le canot qui suivait le navire à la remorque, et bientôt après elle s'éloigna, bercée par le long sillage que traçait le bateau dans sa fuite. Jacques, appuyé sur le bastingage, la salua de la main; les côtes de la France s'effacèrent à l'horizon, derrière un voile de brume; un point noir, suspendu à la surface de l'eau, lui indiquait la place où était Hortense, puis tout disparut, et la mer immense l'entoura.

Un instant la poitrine de Jacques se gonfla et le flot de la tristesse l'envahit; mais il releva le front comme un lutteur :

« Haut le cœur à présent, dit-il, la bataille de la vie recommence! »

. . . .

XXX

LES DEUX COUSINES.

Un temps s'est passé; tandis que Jacques Bernard va tenter en Amérique ce suprême voyage des Argonautes, poursuivant la toison d'or, peut-être conviendrait-il de retourner à Paris et de jeter un coup d'œil sur la situation que les événements ont faite aux personnes qui lui tiennent le plus près par les liens du sang. On verra quelle résistance elles ont opposée aux coups du sort et quelle route elles ont suivie.

Entrons dans le chalet d'Auteuil. La saison froide a ramené les hôtes accoutumés de cette retraite aimable. Fernand et Marcelle viennent de passer un an dans la terre achetée par M. le comte de Maurs, dans le Maine. Ils ont goûté dans sa plénitude et son

abondance, cette vie simple, active et saine que donne la campagne. Un jeune enfant égaye la famille. Ses premiers pas s'essayent sur un tapis. Il chancelle, il trébuche; sa mère accourt, il sourit. Fernand est dans son cabinet : les fenêtres s'ouvrent sur le jardin où chante le rouge-gorge : c'est là qu'autrefois Alice travaillait. Le portrait de sa mère est devant lui. Tout la rappelle dans ce lieu imprégné de son souvenir. C'est elle qui a mélangé les fleurs et les fruits de cette tapisserie; c'est elle encore qui a peint ces aquarelles suspendues au mur dans des cadres de bois sculpté. Les tons bruns d'un mobilier de chêne se marient aux reflets mats d'une tenture de velours vert; quelques objets d'art se voient sur des consoles; une grande bibliothèque occupe tout un côté de ce cabinet; en face est la cheminée ornée de grands vases du Japon qui encadrent une magnifique pendule servant de piédestal à une terre cuite signée d'un nom illustre. La table devant laquelle Fernand est assis est chargée de volumes et de papiers. Il écrit. Le jour est clair et limpide. Une protection invisible maintient le silence autour de cet asile du travail. Dans cette campagne, qu'il vient à peine de quitter, on aime Fernand; à Paris, on l'estime. Il est dévoué tout entier à cette revue que son père a fondée. Il la dirige; elle est devenue un des recueils d'art et de science les plus remarqués. Son esprit trouve sa récom-

pense même dans ce travail qui le fait participer au mouvement général des idées et aux découvertes de l'intelligence.

Dans une pièce voisine se tient Marcelle. Sa beauté a pris un nouveau caractère ; elle a ce quelque chose que donne le dernier coup de pinceau du maître à la toile qu'il a le plus caressée ; elle plaît, elle attache, elle est tout intérieure ; c'est le reflet d'une âme heureuse sur des traits charmants. Marcelle a son enfant, c'est-à-dire tout un monde devant elle. Ses yeux ne le quittent pas, elle le voit même sans le regarder, et la tête penchée sur une broderie ou les mains sur les touches d'un piano. La musique ne la distrait pas de cette douce surveillance qu'elle ne partage avec personne ; au travers des mélodies qui s'échappent en ondes sonores de ses doigts, elle entend le frais gazouillement de ce petit être qui trotte lentement le long des fauteuils, et s'arrête parfois, étonné du chemin qu'il a parcouru.

Cette tendresse profonde, ardente, exclusive, que Marcelle a vouée à Fernand aussitôt qu'elle l'a connu, ne s'est pas attiédie ; elle est telle après deux ans qu'aux premiers jours de leur union ; Fernand la partage. Il devinait ce que Marcelle valait ; il le sait à présent. Il s'étonne d'avoir tardé si longtemps à le comprendre. On sent, dans son attitude auprès d'elle, le désir de racheter la maladresse qu'il a eue de ne pas conquérir le bonheur plus tôt.

La matinée appartient au travail; elle est prompte à s'écouler; le soir appartient aux amis et aux relations du monde. Les œuvres nouvelles que le succès consacre, on les connaît; les bons livres ont leur place marquée dans la bibliothèque; souvent M. de Maurs en fait des lectures à haute voix. Assez de personnes connaissent le chemin du chalet d'Auteuil pour qu'on ne perde jamais rien du charme de la solitude. C'est une solitude animée, une solitude où toutes les choses que l'esprit désire et cultive ont leur écho. La satiété ne peut jamais s'y faire sentir.

M. de Maurs vit entre son fils et sa fille. Son petit-fils lui fait faire des folies.

Une ombre cependant existe à ce tableau.

Aux heures des repas, quelquefois, mais à intervalles inégaux, une femme apparaît dans la salle à manger. Elle est grande, sèche, maigre; ses yeux brillent d'un éclat vitreux; le rayon de l'intelligence y chancelle. Personne ne reconnaîtrait Joséphine Lombardel, la femme de Jacques Bernard. Elle a vieilli de quinze années; ses cheveux ont blanchi; ses mains longues et décharnées tremblent continuellement. Elle s'avance d'un pas lent, égal, silencieux. Marcelle lui offre le bras; elle s'assied, regarde autour d'elle, salue de la tête et pose ses mains sur la table. C'est à peine si elle mange. Quand l'enfant tourne la tête, elle le contemple un instant, sourit et soupire presque aussitôt.

« Moi aussi, j'ai eu Auguste ! » dit-elle.

Quelquefois elle fait deux ou trois tours d'allée de ce même pas monotone. Marcelle l'accompagne et lui parle ; Joséphine l'écoute, répond par monosyllabes, baisse les yeux et se tait. Son esprit est dans le passé. Quand elle se sent lasse, elle remonte dans sa chambre, remercie Marcelle qui la soutient, l'embrasse sur le front et se laisse tomber dans un fauteuil. Les mains croisées sur les genoux, elle reste immobile jusqu'au soir. L'ombre vient et rien ne la distrait de son attitude.

Il lui arrive, à de longs intervalles, et quand elle cède aux prières de Marcelle, de faire une promenade en voiture aux environs d'Auteuil ou même à Paris. La vue des Champs-Élysées et des boulevards semble la réveiller par éclairs. Le tourbillon des chevaux, le bruit, la foule, font monter un peu de sang à ses joues ; elle serre sans parler la main de Marcelle ; un soupir gonfle sa poitrine.

« Te le rappelles-tu ? dit-elle ; j'allais à Longchamps ; chaque année je renouvelais mes équipages.... j'avais une livrée bleu et or.... Personne n'allait plus vite que moi. Tu ne voulais jamais m'accompagner. »

Marcelle ne veut pas se souvenir qu'on ne lui offrait jamais de sortir.

« Attendez encore quelques mois, répond-elle, ce beau temps reviendra ; M. Jacques Bernard est en

Amérique.... Qui sait!... c'est l'homme des miracles, de lui on peut tout espérer. »

Joséphine hoche la tête; elle ne parle plus et regarde les magasins devant lesquels passe la multitude; elle est retombée dans son indifférence, mais jamais elle n'a voulu rentrer dans la rue Taitbout.

Un jour le cocher y poussait la calèche. Joséphine reconnut la maison qui fait l'angle du boulevard, elle se leva toute droite, et, saisissant le cocher par le pan de sa longue redingote :

« Non! non! pas là! s'écria-t-elle, c'est la rue de l'hôtel! »

Ce fut comme un flot de lave sortant tout enflammé d'un amas de cendres et de scories.

Joséphine a suivi Marcelle et Fernand à la campagne. Elle a été dans le Maine telle qu'on l'a vue à Auteuil, morne et silencieusement désespérée. Elle semble ne rien désirer. On lui proposerait de s'enfermer toute l'année dans un cercle de forêts infranchissables qu'elle ne tenterait rien pour échapper à son sort. Le coup qui l'a frappée ne l'a pas abattue, il l'a brisée. Son corps est en dissolution, son âme s'éteint. La seule personne dont la présence paraît lui faire du bien, qu'elle accueille, qu'elle retient, c'est Marcelle.

Quand elle est restée quelques heures sans la voir, Joséphine est inquiète; elle la cherche, elle la demande; il se passe en elle quelque chose qui rap-

pelle ce vague et touchant effroi dont les enfants sont saisis quand ils ne voient plus leur nourrice. Marcelle a pour sa tante des soins dont la tendresse et la continuité feraient honneur à la meilleure des filles. Elle paye à la femme la dette de reconnaissance qu'elle a contractée envers le mari. Des sentiments confus s'agitent dans le cœur de Joséphine.

Un jour, à la campagne, elle attira Marcelle sur sa poitrine, et, collant sa bouche contre l'oreille de sa nièce :

« Me pardonnes-tu ? » dit-elle.

Les larmes vinrent aux yeux de Marcelle.

« Moi ! répondit-elle, je vous aime ! »

Joséphine se mit à pleurer. Ses lèvres, en remuant, prononcèrent le nom de Léonie. Quel abîme entre les deux cousines !

La vicomtesse de Maurs a prévenu, dès son retour, Mme Colombey de l'état pénible de sa mère. Léonie s'est fait attendre huit jours. Elle a rejeté ce retard sur les devoirs du monde ; son temps ne lui appartient plus. Quand elle s'est montrée dans la chambre de Mme Bernard, Joséphine a été prise d'un tremblement nerveux. Elle s'est levée et l'a regardée avec une sorte d'effroi, en se pressant contre Marcelle dont elle avait saisi la main. La visite n'a pas été longue.

« Ce spectacle me fait du mal, a dit Léonie, je suis

trop sensible, j'ai les nerfs trop délicats pour en supporter la triste vue. »

Elle a drapé son grand cachemire autour de ses épaules, a tourné la tête à demi pour se voir dans une glace, et a pris congé de Marcelle.

« Adieu, mignonne, a-t-elle repris en choisissant sa pose dans sa calèche, je suis tout ébranlée ; ne m'attendez pas de quelques jours. »

Joséphine était collée contre les vitres, regardant la voiture de sa fille, épiant son départ. Quand elle l'eut perdue de vue derrière un nuage de poussière, elle descendit l'escalier d'un pas nerveux et s'approchant de Marcelle :

« Reviendra-t-elle ? est-elle venue pour m'enlever ? » dit-elle.

La vicomtesse de Maurs l'a comprise.

« Rassurez-vous, répondit-elle, nous ne nous quitterons jamais ! »

Cependant Léonie reparut un jour dans le chalet d'Auteuil. C'était après une saison de fêtes qui expirait au milieu de tous les bruits du monde. Le printemps commençait ; les arbres du bois de Boulogne se paraient de cette nuance d'un vert tendre qui n'est pas encore le feuillage, mais qui l'annonce. La journée était chaude. Léonie arriva en voiture découverte dans tout le séduisant éclat d'une toilette nouvelle. Elle avait cette animation que donne la jeune saison, mêlée à cette fatigue dont les traits des

Parisiennes portent l'empreinte après une longue suite de plaisirs. Elle trouva Marcelle seule dans le jardin; elle dessinait; son fils jouait autour d'elle.

Léonie se coucha dans un fauteuil de jonc, une ombrelle fermée à la main; son pied, étroitement chaussé d'un petit soulier à talon, battait le sable. Elle tourna la tête de côté et d'autre nonchalamment.

« Je n'entends personne, dit-elle enfin, es-tu seule au logis?

— Non pas seule; ce petit homme me tient compagnie, répondit Marcelle, qui du doigt montrait son fils qui se roulait dans l'herbe.

— Oh! lui, ce n'est rien! » répliqua Mme Colombey.

Marcelle regarda le petit garçon d'un air qui donnait un vif démenti aux paroles de sa cousine. Elle fit un signe de la main, l'enfant se jeta entre ses genoux, et elle l'embrassa à plusieurs reprises.

« Je te souhaite quelque chose qui ressemble à ce rien-là, » dit-elle.

Mme Colombey haussa les épaules, et d'une voix distraite :

« Ton mari n'est pas là? reprit-elle.

— Non, il passe la journée à Paris.

— Et tu ne t'ennuies pas dans ce désert? La vue de ces arbres ne te donne pas des crispations de

nerfs? Des marronniers et puis des acacias; des acacias et puis des marronniers! et toujours ainsi.... des feuilles partout! C'est gentil, le vert, mais il ne faut pas en abuser. Si j'étais condamnée à Auteuil à perpétuité, comme toi, on me trouverait moisie, au bout d'un mois, dans mon salon, ou gelée au pied d'un arbre. »

Marcelle sourit.

« Toi, c'est possible, mais moi, j'ai l'impertinence de me porter bien partout.

— Ah! oui, j'oubliais que tu passes la moitié de l'année dans un pays perdu, au fond des bois, parmi les sauvages, dans le Maine, je crois.

— L'endroit s'appelle les Herbiers; on n'y a pas encore découvert d'anthropophages.

— Et que fais-tu là? »

Marcelle raconta à Léonie quelles occupations remplissaient leur vie, à elle et à Fernand. Le domaine était vaste; les premiers propriétaires l'avaient mal entretenu; il fallait donner aux voisins l'exemple d'une bonne culture; le pays n'était pas riche, s'il était pittoresque; on trouvait beaucoup de bien à faire.

A ce dernier mot, Mme Colombey l'arrêta.

« Ah! je sais! dit-elle; quelqu'un m'a déjà initiée aux mystères de ce programme, dont la première édition a été publiée à mon profit.... Ne va pas plus loin. »

Marcelle comprit l'allusion, mais regardant Léonie, tranquille, sans embarras :

« Je ne le connais, moi, poursuivit-elle, que par l'exécution ; mais il est tel que jamais je ne voudrais y rien changer. »

Léonie égratigna le sable fin de l'allée du bout de son ombrelle.

« Que le ciel me préserve d'un pareil bonheur ! reprit-elle d'un accent dédaigneux.... ma vie ne ressemble guère à la tienne. Je suis allée hier chez Mme de Vipart ; il y avait un monde fou, le plus beau monde de Paris. On a dansé jusqu'à trois heures, la fête s'est terminée par un souper après lequel on a improvisé un cotillon. Quand je suis rentrée, j'ai pu voir une armée de balayeuses époussetant le boulevard ; c'était fort laid, mais fort drôle. Comprends-tu ? il y a des gens, des philanthropes, je crois, qui prétendent que ce sont des femmes ! qui est-ce qui ne manie pas le paradoxe à présent !... J'avais à ce bal une simple robe de point d'Angleterre. Le dépit a fait monter le rouge au visage de Mme Sébastien Brunel, que tu as vue autrefois chez mon père.... Elle a été laide à faire peur tout le soir.... Et toi, qu'as-tu fait hier ?

— Deux personnes étaient avec nous ; un colonel anglais, que mon père a connu à Calcutta et qui a fait la campagne des Indes, nous a tenus éveillés jusqu'à minuit par les récits du siége de Lucknow, auquel il a pris part.

— Tu t'intéresses à ces choses-là, toi ? Deux soi-

rées pareilles, et je deviendrais semblable à la Belle au bois dormant. Demain, je vais à l'ambassade d'Autriche.... Je ne serai pas couchée avant le jour. Ce soir, je me repose; les Italiens seulement, et une sauterie, en petit comité, chez la baronne d'Espieu, qui nous fera les honneurs d'une serre nouvelle. Et toi, te plaît-il que je te présente chez la baronne d'Espieu?

— Merci, nous allons à l'Opéra-Comique. Un ami de Fernand y fait ses débuts dans la carrière musicale; un acte seulement, mais voilà un an qu'il y travaille. Ce pauvre garçon en a la fièvre.

— Oh! un artiste! c'est son état. La fin de ma semaine est un peu chargée par exemple.... huit bals, deux concerts et un pique-nique aux Frères-Provençaux, en quatre jours. Je passe mon temps chez les couturières. Tu comprends, quand on ne met jamais une toilette plus de deux fois, c'est une affaire de s'habiller. Ah! j'oubliais!... Dimanche je quêterai à Saint-Louis d'Antin. La dernière fois que j'ai figuré dans cette cérémonie, j'ai eu vingt-cinq louis de plus que la marquise d'Auvremont. Nous ne nous saluons plus. A quoi passeras-tu ton temps dimanche?

— Mon père attend quelques personnes.... les rédacteurs de sa revue; on causera et on prendra le thé.

— Bonté du ciel! quelle espèce de gens vois-tu

donc? Des musiciens, des gens de lettres, des voyageurs! On ne fait pas un salon avec ce monde-là!

— Mon ambition ne va pas si haut; il me suffit d'y trouver des amis.

— Ah! si tu crois à ces bêtises?... Je donnerais tous mes amis pour un cachemire. Un châle! on sait à quoi cela sert! »

Marcelle hésita; puis avec un sourire :

« Je ne te savais pas si brouillée avec les amis, et je pensais bonnement que tu en avais au moins un, M. de Bréhal, dit-elle.

— Oh! lui; c'est différent! répondit Mme Colombey qui rougit un peu; il n'est pas d'homme qui sache, comme lui, organiser une partie de plaisir. Je veux finir la saison par un bal travesti; M. de Bréhal arrange tout. J'aurai une galerie toute neuve dont il a fait faire les dessins. Les murs seront tapissés de camélias; il y aura un bassin et des jets d'eau, et, dans le jardin de l'hôtel, abrité par une tente, cinquante tables de cinq à six couverts chacune. Mon costume arrive d'Ispahan; il sera brodé de perles fines; plus de perles que de soie; colliers de perles, bracelets de perles, chapelets de perles, des perles depuis la tête jusqu'aux babouches.

— Voilà des magnificences qui semblent renouvelées du temps de Dinarzade! quel budget as-tu donc?

— Je ne sais pas. Est-ce que tu comptes, toi?

— Il le faut bien.

— Ah! Dieu! et tu ne péris pas d'ennui?

— Regarde-moi. »

En ce moment, l'enfant de Marcelle, fatigué par ses jeux, s'efforçait de grimper sur les genoux de sa mère. Marcelle l'y aida doucement, il s'étendit, balbutia, ferma les yeux, les rouvrit, laissa tomber ses paupières et s'endormit. Marcelle l'enveloppait de ses bras.

« Penses-tu que cela ne vaille pas un costume d'Ispahan? » reprit-elle.

Léonie devint sérieuse. Quelque chose d'amer et de douloureux parut sur son visage; enfin, et comme si la force de la vérité l'emportait :

« Ah! s'écria-t-elle, je crois que tu as pris le bon chemin.... va, je ne suis pas heureuse! »

Marcelle, remuée par ce cri, saisit la main de sa cousine :

« Ne peux-tu pas changer? dit-elle; cette route où je marche, tu peux la suivre.

— C'est impossible.... mon mari s'appelle M. Colombey!... va, ce mot dit tout! »

Elle se releva. L'expression d'une tristesse navrante passa sur son front; mais, rajustant les plis de sa robe flottante, et avec un air de hauteur et de froide résolution :

« Adieu! dit-elle.... il n'est plus temps de regarder en arrière.... J'ai choisi! »

XXXI

MESSIEURS LES GENTILSHOMMES.

Après le départ de son père, Auguste était resté quelque temps oisif, perdant ses heures à battre le boulevard. Ses amis des beaux jours lui prodiguaient des compliments de condoléance; on lui offrait des cigares, et chacun l'assurait qu'avec les superbes relations qu'il avait, il ne manquerait pas de trouver une position digne de son intelligence et de son habitude des affaires. La position ne venait pas. Cependant Auguste vivait toujours sans rien faire.

En homme expert, il avait prudemment, et sans en rien dire à personne, serré quelques billets de mille francs dans un tiroir dont seul il avait la clef. La somme était même assez ronde et provenait de certaines opérations dont il s'était bien gardé de

parler. Quelques meubles, sauvés du naufrage et qui garnissaient son appartement particulier de la rue Taitbout, lui permirent de s'installer dans un entresol de la rue de la Pépinière avec tous les dehors d'un homme du monde qui a un pied-à-terre coquet à Paris. Il déjeunait d'un petit pain et d'une tasse de chocolat, et dînait en cachette dans un modeste restaurant. Quelle que fût l'exiguïté de ses dépenses, Auguste comprenait pourtant qu'il fallait ajouter à son capital les ressources de quelque revenu, s'il ne voulait pas le voir disparaître, comme tombent une à une les feuilles d'un arbre secoué par le vent d'hiver.

Un matin, un hasard calculé le fit rencontrer, au café Tortoni, M. Sébastien Brunel, qui croquait à la hâte une aile de perdreau entre deux courses. L'agent de change serra vivement les deux mains d'Auguste et le pria de partager son menu.

« Tout n'est qu'heur et malheur dans la vie! dit-il en vidant un verre plein d'un excellent vin de Bordeaux. Quand j'ai fait la connaissance de Jacques Bernard, votre père, je n'étais guère plus riche que lui.... Voyez à présent. Bah! je n'en suis pas plus fier! Ce que je suis, vous pourrez l'être. »

M. Sébastien Brunel avait le déjeuner tendre. Il trouva de bon goût de jouer au bienfaiteur avec le fils d'un ancien millionnaire; la pensée qu'Auguste

n'avait pas besoin de son secours venait en aide à ce beau mouvement.

« Çà, lui dit-il tout à coup, un homme qui a mis en circulation les chemins de fer napolitains ne peut pas rester éternellement oisif.... Vous plaît-il de travailler avec moi ? Utilisez les connaissances que vous avez dans la banque.... Vous m'apporterez des affaires, et la remise que je vous ferai vous aidera à attendre un sourire de la fortune. »

Auguste eut le bon esprit de ne pas accepter du premier coup.

« Je verrai, dit-il en remplissant son verre.

— J'en étais sûr, il a des ressources! pensa M. Sébastien Brunel. Allons, ce n'est pas un sot! »

Et il insista.

« Je réfléchirai, répliqua Auguste; soyez ici demain à pareille heure; je vous rendrai une tranche de pâté pour votre perdreau, et vous aurez ma réponse. »

Le malheur avait eu cela de bon qu'il avait enseigné au fils de Jacques l'art de dépenser un louis à propos. Cette invitation, qui n'était pas, on le sait, dans ses habitudes, confirma M. Sébastien Brunel dans la conviction que l'aimable jeune homme avait quelques capitaux enfouis dans un portefeuille secret, et la considération naissante qu'il éprouvait pour Auguste en fut augmentée. Dès lors il le traita en apprenti millionnaire.

Le lendemain, Auguste accepta les propositions de l'agent de change. On le vit dès lors, un carnet à la main, sous les colonnades de la Bourse.

Mais si, le matin, Auguste courait la ville en coupé de louage, récoltant les ordres de vente et d'achat, après en avoir si longtemps donné, le soir, on le voyait à l'orchestre de l'Opéra, où il avait conservé une stalle à l'année. C'était par ce petit coin qu'il se rattachait à la vie élégante, à ce que les Anglais appellent *hight life*. Ce n'était pas l'amour du chant ou de la musique qui l'enchaînait trois fois par semaine dans sa stalle; Auguste y trouvait ce bonheur précieux d'entendre parler de courses et de paris, et de se mêler encore par la pensée aux choses qu'il avait le plus aimées. Comme autrefois ces citoyens de l'antique Rome, jetés par les proscriptions sur des plages barbares, pouvaient dire aux peuples étonnés : « Et moi aussi je suis Romain ! » Auguste, au moment des solennelles discussions, pouvait s'écrier dans un groupe de novices : « Et moi aussi, j'ai fait courir ! »

Cependant, en cherchant bien, peut-être aurait-on découvert une autre cause à la présence assidue d'Auguste à l'orchestre de l'Opéra.

Quelque temps avant l'éclat qui amena sa rupture avec la Madone, le fils de Jacques avait remarqué une danseuse qui s'appelait Clélie. Qu'avait-elle de plus ou de moins que ses camarades qui méritât

l'attention d'un homme à qui les galanteries n'étaient pas difficiles, il serait impossible de l'expliquer. Clélie plaisait à Auguste parce qu'elle lui plaisait. Toutes les philosophies du monde ne trouveront jamais une meilleure définition.

Grande, maigre, brune, avec des yeux noirs pareils à des charbons, simple dans sa mise, gaie naturellement, mais d'une gaieté qui laissait place au calcul, amusante à table, médiocre mais hardie sur la scène, acerbe quelquefois comme un coing vert, revêche en diable quand on lui tenait tête, Mlle Clélie avait quelque temps vécu avec un riche manufacturier qui ne l'avait pas oubliée à l'heure de sa mort; maîtresse de rentes qu'elle se gardait bien d'entamer, la danseuse occupait à l'Opéra une place à part. C'était, au milieu de ce nid de cigales, une fourmi que la bise ne pouvait jamais prendre au dépourvu.

Clélie avait eu des bontés pour Auguste. La pensée de supplanter la Madone l'avait peut-être poussée à oublier de se montrer cruelle; elle fut entraînée à continuer, par cette conviction que le fils d'un homme tel que Jacques Bernard ne pouvait pas être radicalement ruiné. Combien n'avait-elle pas vu, dans les coulisses de son royaume, de financiers renversés par la fortune étonner ses amies par leurs prodigalités? Elle mit donc un certain entêtement dans sa bonté.

Dès lors on put voir Auguste marchant trois fois par semaine, vers minuit, dans ce couloir sombre qui s'allonge comme un trait d'union entre la rue Drouot et les galeries illuminées du passage de l'Opéra. Il fumait en attendant Clélie qui se déshabillait dans sa loge. Les machinistes et les habilleuses le saluaient.

Les débuts d'Auguste, sous le drapeau de M. Sébastien Brunel, avaient donné de son savoir-faire à Mlle Clélie une opinion qui engagea la danseuse à l'avouer; malheureusement, l'habileté d'Auguste devait être au bout de l'an ce qu'elle avait été le premier jour; c'était une habileté de surface. Il saluait bien, courbait l'échine à propos, remplissait un ordre lestement, et c'était tout. L'intelligence des grandes affaires ne lui était pas venue. Il ne savait même pas tirer parti de son nom. Ce qu'il avait gagné en trois mois, il pouvait le gagner toujours, mais il ne devait jamais aller au delà. C'était la vie assurée, la vie aisée même, et rien de plus.

Vers cette époque, et lorsque Clélie commençait à se douter de la vérité, un caprice de l'édilité parisienne venait de condamner à la démolition l'hôtel dans lequel Auguste s'était retiré. Pris à l'improviste, il parla de louer une chambre dans une maison garnie, en attendant de trouver un appartement à sa convenance.

« Es-tu bête! lui dit Clélie, viens chez moi : il y

aura place pour toi et pour tes meubles.... tu chercheras à ton aise. »

Auguste accepta. Nous avons dit que Clélie lui plaisait. En outre, Auguste connaissait le notaire chargé de servir à la danseuse les termes de la rente dont un testament avait constitué le capital à son profit. Elle n'avait donc pas besoin de lui, et c'était bien quelque chose.

Quand les mêmes rideaux abritent deux êtres, il est bien difficile que le plus habile des deux ne pénètre pas l'autre tout entier. Clélie vit au fond d'Auguste. Il n'avait qu'une adresse courte, une adresse sans haleine en quelque sorte. Ce qu'il avait dérobé à la catastrophe paternelle n'en faisait pas un millionnaire. La danseuse comprit qu'elle s'était trompée.

Elle pensa d'abord à l'expulser comme un locataire qui ne remplit pas les conditions d'un bail. Puis se ravisant :

« Non pas, se dit-elle; s'il ne peut pas me donner la fortune, au moins j'aurai son nom. Mme Auguste Bernard, c'est quelque chose.... je serai la belle-sœur de Mme Colombey. »

Et en vue d'un mariage vers lequel se tournèrent toutes ses visées, l'hospitalité continua d'être offerte à Auguste dans l'appartement de la danseuse.

M. Colombey et Pulchérie invitaient quelquefois Auguste et Clélie à souper.

Quittons maintenant Paris et passons en Afrique.

Un régiment de chasseurs est en garnison à Constantine. Un jeune homme arrivant de Paris y est entré tout nouvellement; il a été inscrit sous le nom de Guillaume Frimond. Le visage de sir William a la rigidité et la blancheur du marbre. Jamais soldat n'a fait son service avec plus d'exactitude. On dirait que depuis l'enfance il a été plié à toutes les rigueurs de la loi militaire. On ne le voit jamais à la cantine. Un de ses camarades de chambrée l'a raillé sur sa sobriété.

« Si jamais il touche la manche de ma veste, a dit le soldat, j'enverrai dans un marais ce monsieur qui a des mains de demoiselle et l'estomac d'une grenouille! »

La chambrée a beaucoup ri de la plaisanterie; mais elle est tombée dans les oreilles d'un homme qui n'a jamais rien enduré.

Le jour même, sir William a coudoyé le railleur assez rudement.

« Qu'est-ce? dit le chasseur.

— Rien; je veux savoir seulement s'il y a au bout de cette manche une main qui sait tenir un sabre. »

Une heure après, sir William coupait la joue du chasseur et vidait sa bourse entre les mains des témoins pour que la compagnie bût à la santé du blessé.

« Bien! a dit le vaincu, le bras est solide et le

cœur est bon. C'est dommage que notre camarade ne boive que de l'eau. »

On adore sir William dans l'escadron ; il ne partage jamais les plaisirs des soldats, mais, en revanche, il monte la garde ou il remplit volontiers la corvée d'un chasseur. Il est silencieux comme un Arabe.

Un matin, une femme a paru dans Constantine et s'est logée dans une petite maison voisine de la caserne. Sir William, à cheval, passait sous ses fenêtres : il a levé les yeux. Il est devenu tout blanc. La Madone était devant lui. Au déchirement de son cœur, sir William a compris que l'absence et l'éloignement ne l'avaient pas guéri.

Une heure après, la Madone l'attendait à la porte de la caserne.

« Écoutez, lui a-t-elle dit, vous m'avez trompée, vous m'aimez, je le sais, je le sens.... Il y a dans cette résolution que vous avez prise de me fuir, un mystère que j'ignore.... mais, par pitié, laissez-moi vivre près de vous.... c'était pour moi l'enfer à Paris. »

Le visage de la Madone était baigné de larmes. Le cœur de sir William battait à l'étouffer. La Madone lui tend ses deux mains.

« Que voulez-vous que je fasse?... parlez.... ordonnez! reprend-elle; loin de vous je suis comme une morte! »

Sir William fait un pas, un feu intérieur le dévore, mais le maîtrisant par un effort désespéré :

« Si vou... êtes comme une morte, je suis comme un cad... .. Adieu! » dit-il.

...e est rentrée dans sa maison. Bientôt ...ue sa merveilleuse beauté se répand dans ...ille. Quelques officiers qui ont traversé Paris la reconnaissent; plusieurs s'acharnent à frapper à sa porte ; ils n'épargnent rien pour lui faire oublier ce romanesque amour qui l'amène à Constantine.

Quelques-uns y trouvent une distraction; pour l'un d'eux, cette fantaisie devient une passion.

Un soir, après une longue promenade à cheval, et tandis que le régiment des chasseurs rentrait de l'exercice, musique en tête, la Madone trouve une lettre sur sa table.

« J'ai trente ans et trente mille livres de rente;
« Je mets tout à vos pieds.

« GASTON DE MONT-SERVAN. »

La Madone tortille quelque temps cette lettre entre ses doigts, puis la jette sur un meuble.

« Ah! murmura-t-elle, autrefois je n'en aurais fait qu'une bouchée! »

Le lendemain, en jouant, elle pose la lettre ouverte sur les genoux d'un officier.

« Connaissez-vous le jeune fou qui a signé ces deux lignes? dit-elle.

— Le capitaine de Mont-Servan! Certes, oui, ré-

pond l'officier; dévorez-le tout vivant, il vous remerciera. Gaston n'a jamais menti. »

La Madone reprend la lettre et la ceaux dans le jardin.

Chaque jour elle voit sir William, chaque jo évite de lui parler. Un matin, le bruit court au quartier de cavalerie qu'un escadron va être expédié aux frontières du désert pour châtier une tribu insoumise. Sir William se présente chez le colonel du régiment, et lui demande comme faveur spéciale d'être attaché à l'escadron qui doit partir.

« Je suis brigadier, dit-il, je sais que je suis proposé pour les galons de maréchal-des-logis; depuis que je suis dans les chasseurs, jamais aucune punition ne m'a frappé; permettez-moi d'aller au feu. »

L'escadron part et sir William porte le fanion du commandant. Les coups de fusil accueillent les soldats qui chargent l'ennemi. Sir William se bat en homme qui cherche la mort. Son sabre est rouge de sang. Ni le fer ni le plomb n'effleure son habit. L'escadron et les fantassins qui l'accompagnent s'ouvrent un passage terrible au milieu des populations révoltées. Le clairon sonne enfin la retraite. Beaucoup de chasseurs manquent dans les rangs. On retourne à Constantine. Le visage pâle de sir William s'obscurcit. Cependant la fusillade recommence à l'arrière-garde. L'escadron part au galop; il déblaye le terrain et chasse un nuage d'Arabes.

Un officier tombe; sa monture, atteinte d'un coup de feu, ne peut se relever; sir William s'en aperçoit, court seul en avant, s'empare du blessé et le jette sur le garot de son cheval, qu'il presse de l'éperon; quelques balles arrivent encore et sifflent autour de lui. Un tressaillement passe sur son visage tout à coup; puis l'inflexible soldat, le sabre au poing, debout sur sa selle, poursuit son chemin. Le soir, on arrive au campement. Sir William remet l'officier au chirurgien.

« Il est sauvé, dit-il, maintenant je puis tomber. »

Et il roule de son cheval à terre. Une balle lui est entrée en plein corps. Deux jours après, il était dans l'hôpital de Constantine, couché sur un lit maculé de sang. La Madone veillait à son chevet, silencieuse, attentive, dévouée. Sir William la regardait et ne parlait pas; cependant le mal empirait.

A la fin du quatrième jour, le soldat fait appeler le chirurgien.

« Vous avez affaire à un homme, dit-il, ainsi parlez sans crainte, j'ai besoin de savoir la vérité; comment pensez-vous que je puisse sortir d'ici?

— Mort, répond résolûment le chirurgien.

— Bien; et quand croyez-vous que viendra la dernière heure?

— Cette nuit peut-être, demain au plus tard.

— Merci. »

La figure de sir William s'éclaire d'une expression de joie indicible.

« Enfin! s'écrie-t-il, je puis donc l'embrasser! »

La Madone s'approche, effrayée de la conférence qu'il vient d'avoir avec le terrible chirurgien. Sir William lui tend les bras; elle s'y précipite, il la serre sur son cœur et l'embrasse sur le front.

« Sauvé! tu es sauvé! dit-elle.

— Adieu! répond le soldat, à présent je puis te dire que je t'aime. »

Une pâleur de cadavre se répand sur son visage; il ferme les yeux à demi; la Madone se jette à genoux.

Le lendemain, une femme pleurait accroupie sur un coin de terre fraîchement remuée. La pluie tombait à flots; elle ne la sentait pas. Les sanglots déchirait sa poitrine; ses mains crispées pressaient le sol.

« Ah! dit-elle d'une voix suffoquée, où est le temps où je m'ennuyâis! »

Elle veut enfin se lever; le frisson fait claquer ses dents; ses jambes fléchissent, et elle tombe anéantie sur la fosse.

« Dieu bon! à toi et pour toujours! » murmure-t-elle.

Cependant deux chasseurs traversent le cimetière; avant de s'éloigner, ils veulent dire un dernier adieu au camarade qu'ils ont perdu. Ils s'appro-

chent et voient une femme étendue par terre; ses vêtements tout trempés d'eau sont collés contre ses membres glacés. Ils la secouent et cherchent à la ranimer; l'un des deux ouvre son bidon d'eau-de-vie et en introduit le bout entre les lèvres blanches de la Madone, l'autre essuie son front tout ruisselant et frotte vigoureusement ses mains. Un peu de chaleur revient à la peau; elle entr'ouvre les yeux, regarde autour d'elle, et pousse un cri.

« Dieu ne veut donc pas que je meure? » dit-elle.

Les deux chasseurs la soulèvent; elle fait quelques pas en chancelant.

« Où voulez-vous que nous vous conduisions, madame? » dit l'un d'eux.

La Madone passe la main sur son front; un sourire effrayant soulève les coins de sa bouche.

« Eh bien! dit-elle, conduisez-moi chez le capitaine de Mont-Servan! »

Et tout bas, le sourcil froncé, l'éclair dans les yeux, et d'une voix nerveuse :

« Pauvre garçon! » murmure-t-elle.

A quelques mois de là, M. le marquis de Montallais rencontra M. de Bréhal au foyer de l'Opéra. M. de Bréhal était à cette époque un des hommes dont on s'occupait le plus à Paris. Il tenait un rang considérable dans la finance; aucune grande affaire ne se créait sans son concours; il était mêlé à la

politique, et on lui savait une influence réelle dont il usait avec habileté dans les occasions décisives. Il avait le train de maison d'un pair d'Angleterre. Ses relations avec Mme Colombey n'étaient plus un secret pour le monde.

Le marquis et M. de Bréhal échangèrent une poignée de main.

« N'est-ce pas une personne que vous avez protégée autrefois, qu'on voit là-bas dans cette loge du rez-de-chaussée, près de l'orchestre, à gauche? dit M. de Bréhal.

— La Madone? c'est elle, en effet.... je viens de lui serrer la main.

— L'Algérie ne l'a pas enlaidie : sa beauté a pris même un caractère sauvage qui la rend moins pure, mais plus originale.... avec qui est-elle dans sa loge?

— Avec un ex-capitaine de chasseurs d'Afrique, le comte de Mont-Servan. Elle est en train de le dévorer : il ne lui reste plus qu'une jambe et un bras, m'a-t-elle dit tout à l'heure.

— *Amen!* répondit M. de Bréhal.

— Mme Colombey est aussi dans sa loge, reprit M. de Montallais. Eh! vous avez tenu à faire de votre prophétie une vérité : le Philémon d'autrefois est devenu Jupiter! »

M. de Bréhal sourit.

« Un gentilhomme n'a que sa parole, dit-il.

— Mais j'imagine, pour suivre la métaphore, ajoute le marquis, que Baucis ne s'appelle plus Léda ; elle a dû prendre le nom de Danaé. »

Cette fois, M. de Bréhal ne répond pas.

Une heure après, on apprend que M. Colombey est mis à la tête d'une compagnie dont les statuts viennent d'être approuvés par le conseil d'État. L'autorisation de la *Compagnie parisienne* sera demain au *Moniteur*.

On l'entoure au foyer et on le félicite. M. de Bréhal passe. M. Colombey court à lui.

« Merci, » dit-il en lui serrant la main.

. . . .

XXXII

OMÉGA.

Cependant trois ou quatre années se sont écoulées. On a eu quelquefois, à de rares intervalles, des nouvelles de Jacques Bernard, mais jamais il ne s'est expliqué sur le résultat de son audacieuse entreprise. On sait seulement que le banquier de New-York, chose étrange, l'a reconnu, et que, chose plus étrange encore, il lui a ouvert un crédit. Clovis et Louis Ferrol sont toujours auprès de Jacques.

Un jour enfin un large pli arrive à la maison d'Auteuil, à l'adresse de M. de Maurs; la suscription était de la main de l'émigré, comme on appelait Jacques, et renfermait des traites pour une somme de cent cinquante mille francs.

« Eh! eh! la fortune est revenue! » s'écrie Pierre.

Il appelle Marcelle et Fernand, et leur lit à haute voix la lettre que lui écrivait son vieil ami.

« Enfin j'ai réussi, et comme autrefois cet Archimède, dont le père Fortin nous racontait l'histoire, moi aussi, je pourrai crier *eureka !* mais j'oublie que je ne sais pas le grec.

« En français, *eureka* veut dire : j'ai fait fortune ; oui, le monument est reconstruit, l'Amérique m'a rendu ce que l'Europe m'avait enlevé, c'est pourquoi je ne tarderai pas à retourner à Paris. Tu me connais trop pour penser que je veuille me reposer.... je continuerai donc, et tel tu m'as vu rue Taitbout, tel tu me reverras. Je veux mourir la main sur un portefeuille.

« Je ne te ferai pas la longue histoire de mes conquêtes métalliques. Il y a eu maintes escarmouches avant la bataille décisive. Comme un général d'armée envoie des reconnaissances dans un pays où il porte la guerre, ainsi ai-je tâtonné un temps et pris langue au milieu d'un peuple pour qui la spéculation est l'unique fonds de la vie. Ici, on te l'a dit peut-être, l'industrie est une danse macabre ; une limite étroite sépare l'extrême opulence de l'extrême dénûment.... entre la misère et le million il n'y a que l'épaisseur d'un fil. J'ai passé la frontière, mais dans le bon sens.

« Un matin, j'ai eu une idée. Est-ce le hasard, est-ce une inspiration de mon génie ? Je laisse à ta

vieille amitié le soin de répondre. Toujours est-il que je lançai en avant tous mes capitaux actifs et passifs, ceux que j'avais et ceux que je n'avais pas, comme autrefois Napoléon son armée, la garde et la réserve. Mon Américain, l'Américain de mes illusions, me vint en aide. Cet homme croit en moi. Tant de conviction chez un banquier, est-ce assez bizarre? Il se trouva que mon idée avait raison. J'avais mis le pied sur un terrain vague, au confluent de deux rivières, un de ces coins rêvés par l'industrie et le commerce; je dirigeai de ce côté-là les rails d'un chemin de fer, et une ville a poussé tout d'un coup sur mon désert. Tu as déjà compris que le désert m'appartenait. Figure-toi une rue de Rivoli passant au travers des Landes. Voilà mon idée.

« Ici, les villes s'élèvent comme la marée; je n'ai plus eu d'autre peine que celle de vendre un ou deux arrondissements. Mon Américain, le banquier de New-York, se frottait les mains. Il a pris goût à l'aventure, et m'engage vivement à fonder une capitale. Je lui réponds gravement que j'y songerai.

« Quand ce fleuve de dollars eut franchi ma porte, j'avisai Clovis, qui, selon sa coutume, était garçon de recette, après avoir été expéditionnaire.

« Eh bien! lui dis-je, me revoilà millionnaire!

« — C'était écrit, comme dit Machiavel, » me répondit flegmatiquement ce philosophe en jaquette.

« Peut-être a-t-il raison ; je commence à croire que je suis condamné aux millions à perpétuité.

« Je te renvoie la bagatelle que tu m'as prêtée,— et sur cette bagatelle j'ai bâti mon édifice, — pour que tu ne penses pas avoir affaire à un maniaque dont l'esprit est dérangé par le changement d'air. Cent cinquante mille francs de bon argent, cela peut passer pour une démonstration concluante en tous pays ; mais ce n'est qu'une restitution ; nous compterons plus tard. Si, par hasard, l'hôtel que j'ai habité, pendant un certain nombre d'années, rue Taitbout, était à vendre, rends-moi le service de me l'acheter. Tu recevras les fonds par le retour du courrier. Ne regarde pas au prix. C'est une fantaisie. Je te prie en même temps, ou, pour mieux dire, je prie ma chère Marcelle de choisir chez un joaillier les parures qui lui rappelleront le mieux celles dont Mme Bernard s'est dépouillée au moment de la crise qui m'a fait chavirer. C'est une petite surprise que je lui ménage, et je crois bien que c'est la plus agréable de toutes celles que je puis lui offrir. Je n'envoie rien à ma mère ; j'irai la voir et l'embrasser. Pauvre chère femme, sa fortune c'est moi. Peut-être, hélas ! attend-elle mon retour pour s'éteindre !

« Prépare-toi à me rencontrer au premier jour chez toi. Je ne t'écrirai plus. Je vais presser la liquidation de certaines affaires qui me retiennent encore

ici, mais comme en Amérique tout marche à la vapeur, elles seront promptement terminées. Immédiatement après je partirai, et un matin je tomberai à Auteuil comme une bombe, une bombe en or.

« Je te demanderai à déjeuner. Surtout pas de truffes !

« Et maintenant je t'embrasse, toi et les tiens.... A propos! ne dis rien de tout cela à Auguste et à Mme Colombey; ils m'aimeraient trop s'ils me savaient riche. »

Marcelle mit un châle précipitamment et sauta en voiture.

« Vite chez le joaillier, dit-elle; ma pauvre Mme Bernard rira peut-être. »

Depuis que Jacques était parti, on sait que Joséphine demeurait à Auteuil, dans la maison de M. de Maurs. On sait aussi que rien ne pouvait surmonter l'incommensurable tristesse qui la dévorait. Elle avait la nostalgie du luxe. Elle ne sortait guère d'une grande pièce où elle avait réuni les objets sauvés du désastre de son mari et qui lui rappelaient les beaux jours de la rue Taitbout. On remarquait en elle des signes d'affaiblissement qui semblaient indiquer une décomposition générale. Il y avait des symptômes de paralysie, un certain embarras de la langue. Un ramollissement du cerveau était à craindre.

Le spectacle de cette décadence était navrant. La

raison vacillait. Renfermée dans sa chambre et assise sur un grand fauteuil, près de la fenêtre, plus pâle qu'un spectre, décharnée, silencieuse, immobile, Joséphine passait de longues heures à suivre d'un regard atone les calèches qui fuyaient derrière les arbres. Sa pensée creusait un puits sans relâche.

Le lendemain du jour où M. de Máurs avait reçu la lettre de Jacques, Marcelle entra le soir chez Joséphine ; elle était suivie d'un domestique qui portait une corbeille.

« Bonne nouvelle ! s'écria-t-elle. Que diriez-vous, ma chère madame Bernard, si mon ami, mon protecteur, Jacques Bernard, votre mari, revenait à Paris ?

— Jacques ici ? » répondit Joséphine en levant les yeux.

Elle regarda attentivement Marcelle ; une teinte rouge s'étendit sur ses joues. Elle remua les lèvres avec effort :

« Il a donc fait fortune ? reprit-elle.

— Oui, madame, en voici les preuves qu'il vous envoie. »

Marcelle ouvrit la corbeille et en tira plusieurs écrins qu'elle étala sur les genoux de Mme Bernard. A la vue des pierreries qui scintillaient, le visage de Joséphine devint pourpre.

« A moi tous ces diamants ? dit-elle.

— A vous, bien à vous, » repartit Marcelle.

Joséphine s'en saisit; d'une main tremblante, elle chercha à s'en parer. Un mouvement nerveux l'agitait tout entière.

« Ah! je ne peux pas! » continua-t-elle avec l'expression de l'anxiété et du désespoir.

Marcelle prit les joyaux et en couvrit Mme Bernard. Le contact de ces pierres étincelantes semblait rendre la vie à ce corps jauni; les diamants brillaient aux poignets, au cou, au corsage, aux oreilles, sur le front ridé de la malade.

« Donne-moi un miroir, je veux les voir, » poursuivit Mme Bernard.

Le miroir se trouva trop petit à son gré. Elle se leva et fit en trébuchant cinq ou six pas dans la chambre, devant la cheminée. Marcelle, qui la suivait des yeux, fut épouvantée du délabrement de ce pauvre corps rongé par de longs et inutiles regrets.

« Ne vous fatiguez pas, » dit-elle en voyant que pour se soutenir Mme Bernard appuyait ses mains, çà et là, sur les meubles.

Joséphine s'assit ou, pour être plus vrai, s'affaissa dans son fauteuil.

« Écoute, reprit-elle, fais-moi un plaisir.... Je suis sûre que M. de Maurs ne t'en voudra pas. »

Mme Bernard cherchait les mains de Marcelle en parlant. Elle articulait chaque son avec peine.

« Parlez, lui dit Marcelle, émue de cet accent plaintif.

— Allume toutes les lampes, toutes les bougies, il me semblera que je suis au bal.... Oh! j'en donnerai encore!... je vais être riche.... je le suis déjà.... »

Marcelle, sans répondre, obéit à la prière de Mme Bernard. Bientôt l'illumination fut complète. Des flots de lumière inondaient la chambre. Joséphine promenait partout ses regards vitreux.

« Ah! dit-elle tout à coup, j'ai comme un éblouissement, je n'y vois plus. »

Elle ferma les yeux et rejeta sa tête en arrière. Marcelle se suspendit à une sonnette. On accourut et on porta Mme Bernard sur son lit. Elle ne remuait pas. Quelques contractions nerveuses de la face indiquaient seules qu'elle vivait encore. Un médecin qu'on manda à la hâte déclara qu'elle était en péril de mort.

Il était à redouter que la paralysie n'atteignît le cerveau.

Vers le milieu de la nuit, Mme Bernard soupira et remua faiblement les lèvres. Marcelle approcha son oreille de cette bouche crispée par l'agonie. Un son vague lui fit comprendre que Joséphine demandait ses parures. Marcelle s'aperçut seulement alors que la moribonde les avait encore à son cou, à ses bras, sur son front. Elle l'en dépouilla et les

posa sur la courte-pointe. Un sourire détendit les traits de Mme Bernard; ses doigts amaigris cherchèrent les joyaux. Elle les atteignit du bout des doigts, fit un effort désespéré pour se relever et rendit l'âme, les deux mains crispées autour des perles et des diamants.

Jacques arriva deux mois après cette catastrophe. M. de Maurs, qui avait acheté l'hôtel de la rue Taitbout, le vit entrer un matin, sans qu'un billet l'eût averti de sa prochaine visite. Il lui sauta au cou.

« Mon déjeuner t'attend, lui dit Pierre; rassure-toi; il te rappellera celui que nous avons fait, un dimanche, chez un garde de la forêt, à Saint-Germain. »

Le vêtement que portait Jacques fit comprendre à M. de Maurs que la nouvelle de la mort de sa femme lui était parvenue à New-York. Pierre en cacha les détails à l'émigré, qui le questionna sur Fernand et Marcelle.

Pierre ouvrit une porte voisine qui communiquait avec la chambre que si longtemps Alice avait habitée.

« Je l'ai donnée à mes enfants, » dit M. de Maurs, qui appela Marcelle et Fernand.

Entouré par eux, Jacques avait les yeux humides.

« Je n'ai pas besoin de vous demander si le bonheur habite avec vous, dit-il. Je vous vois, cela suffit. »

Marcelle et Fernand échangèrent un regard plein d'une tendresse que le temps avait mûrie.

Un petit garçon vint trébucher entre les jambes de Jacques.

« Ah! un petit inconnu! s'écria Jacques, qui souleva l'enfant.

— Oh! ce n'est pas tout!... » dit M. de Maurs.

Marcelle rougit.

« Celui-ci s'appelle Jacques, dit-elle; vous avez été son parrain sans le savoir.... Pierrette dort.

— Allons, dit Jacques, j'adopte le garçon, et je serai l'oncle d'Amérique de la petite fille. »

Quand il se retrouva seul avec M. de Maurs, il amena la conversation sur Auguste et Léonie.

« La mère s'en est allée, que sont devenus les enfants? » dit Jacques.

C'était la question que M. de Maurs redoutait. Il regarda par la fenêtre les arbres du jardin.

« Mme Colombey et son frère, dis-tu? ils se portent bien.... Voilà quelque temps que je ne les ai vus.... Nous vivons si retirés, Fernand, Marcelle et moi.

— Bien, reprit Jacques, j'irai chez eux. »

Et il n'osa pas pousser l'entretien plus avant.

Jacques dîna à Auteuil.

Quand on fut au dessert, il tira de sa poche son carnet et y choisit une feuille de papier.

« Voici, dit-il en l'étalant aux yeux de Pierre, le

bilan exact de ma fortune. Elle est assez rondelette, comme tu vois.

— Rondelette ! s'écria M. de Maurs, c'est une boule, une mappemonde, un globe !

— Eh bien la moitié de ce globe appartient à Fernand.... Tu as mis les capitaux, j'ai mis l'industrie, partageons.

— Veux-tu bien te taire, abominable tentateur ! répondit M. de Maurs.... Si nous nous laissions séduire, que deviendrions-nous, bon Dieu !... On prend goût aux millions quand on y a mordu, dit-on.... et alors, bonsoir, il n'y a plus rien.... ni repos, ni plaisir, ni distraction. *Vade retro !*

— Est-ce bien vrai ? » dit Jacques.

M. de Maurs devint sérieux.

« Très-vrai !... Tu m'offres la fièvre.... je la refuse.

— Tu as peut-être raison, répondit Jacques en remettant le portefeuille dans sa poche ; si plus tard tu te ravises, je serai là ! »

Dès le lendemain Jacques voulut se rendre compte de la position que ses enfants occupaient dans la grande ville. Ce ne fut pas sans un certain battement de cœur qu'il entreprit ce dernier voyage. Quelles surprises ne lui ménageaient pas les luttes de sa vie ! Son absence avait été longue, et les hasards vont vite à Paris.

La fortune n'avait pas eu pour M Colombey les

mêmes sourires que pour Jacques Bernard. La guerre d'Italie l'avait surpris dans d'immenses opérations à la hausse; le spéculateur partageait cette opinion des gens à courte vue que la civilisation est une égide contre les catastrophes. Il s'était entêté, doublant toujours, et la troisième liquidation l'avait ruiné de fond en comble. Il avait dû donner sa démission de directeur de la *Compagnie parisienne*. Il ne paraissait pas cependant qu'il eût rien changé à son train de maison. Léonie n'avait pas un cachemire de moins. On remarquait seulement que son mari n'allait plus si souvent rue Chaptal.

Lorsque Jacques se présenta chez Mme Colombey, elle était en peignoir du matin dans sa chambre; un fournisseur, debout devant elle, lui présentait un mémoire.

« C'est bien.... laissez là ce petit compte; je l'examinerai, dit-elle.

— C'est qu'il s'agit de sept mille francs, répondit le fournisseur, tandis que Léonie s'avançait vers son père.

— Je sais!... Demain on passera chez vous. »

Elle congédia le marchand du geste et jeta le papier sur une table.

« Il sera là en nombreuse compagnie, reprit-elle en riant.

— Toujours des mémoires! dit Jacques.

— Il ne faut jamais perdre les bonnes habitudes,»

répondit Mme Colombey avec une audace de parti pris.

Quatre ans avaient passé sur la beauté de Léonie sans l'atteindre; c'était le même éclat des yeux, la même blancheur mate du teint; seulement on remarquait en elle quelque chose de plus hardi, qui frappa Jacques désagréablement.

« Me trouvez-vous changée? » reprit-elle après qu'il l'eut embrassée.

Une femme de chambre entra sur ces entrefaites.

« Le carrossier de madame est là, dit cette fille; il assure que c'est aujourd'hui le 30.

— L'almanach aussi le prétend.... Est-ce tout? » répliqua Mme Colombey.

La camériste s'approcha de sa maîtresse et murmura un mot à son oreille.

« Ah! » fit-elle.

Elle laissa tomber un regard furtif sur son père.

« Si je te dérange, parle, dit Jacques.

— Vous ne me dérangez pas; mais si vous voulez passer dans mon boudoir, bientôt je serai tout à vous.... je n'ai qu'un mot à dire à la personne qui est là et qui attend. »

Jacques suivit la camériste, qui l'introduisit dans une pièce sombre; il y posa le pied et souleva la portière à demi.

Un moment après, M. de Bréhal passa devant

Jacques sans le voir; il avait le chapeau sur la tête et un cigare à la bouche.

Jacques Bernard sentit son cœur se tordre; il saisit son chapeau et sortit de la maison.

« Ah ! dit-il, je n'y rentrerai plus! »

Il savait maintenant ce que sa fille était devenue.... Devait-il espérer mieux de son fils?

A cette époque, Auguste, comme on sait, travaillait chez M. Sébastien Brunel et y gagnait quelque argent. Il demeurait rue Bleue. Jacques s'y rendit; il était alors dix heures du matin. Le concierge l'arrêta.

« M. Auguste Bernard n'est pas chez lui, dit cet homme, mais si monsieur veut monter, Mlle Clélie lui répondra.

— Mlle Clélie? répéta Jacques.

— Eh! oui, Mlle Clélie, c'est-à-dire Mme Auguste Bernard, » répondit le concierge.

Jacques prit un louis dans sa poche et le glissa dans la main de son interlocuteur.

« A présent, expliquez-vous, reprit-il.

— Monsieur, ce n'est pas une indiscrétion; tout le monde racontera à monsieur ce que monsieur désire savoir. »

Cinq minutes après, Jacques apprenait que son fils vivait avec une coryphée de l'Opéra, qui l'avait rendu père d'une fille; que Mlle Clélie menait la maison et tenait les cordons de la bourse, et qu'elle

ne manquait pas de se faire appeler partout Mme Auguste Bernard.

« Ce n'est pas pour en dire du mal, poursuivit le concierge, mais il serait impossible de rencontrer, du faubourg Montmartre au faubourg du Temple, une créature plus aigre et plus acariâtre. Elle cherche noise aux gens avant d'avoir les yeux ouverts; monsieur est comme un petit garçon auprès d'elle. Quand elle crie, il ne souffle mot, et ça lui arrive régulièrement quatre fois par jour. On dit qu'elle n'est pas toujours aussi méchante. Il vient ici, de midi à trois heures, presque chaque jour et au moment où M. Auguste est à la Bourse, un grand jeune homme blond qui a des moustaches en croc. Je n'ai jamais pu m'habituer à son nom. C'est comme un tas de cailloux qu'on frotterait contre une scie. Il paraît que c'est un prince russe. Mlle Clélie sort aussi quelquefois en catimini avec un voile sur le nez. Et ça prend des airs quand ça passe devant notre loge, et ça ne mettrait pas une pauvre pièce de cent sous dans la main d'un honnête homme qui s'éreinte à tirer le cordon! Bien sûr que M. Auguste finira par épouser sa danseuse. Le père pourra se vanter d'avoir là une bru bien aimable! On raconte que ce brave homme est à l'étranger; il a été, dit-on, très-riche, très-cossu, un millionnaire enfin! Drôle de famille qu'on lui présentera quand il reviendra!... Si monsieur veut monter pour voir?

— Non, c'est inutile, répondit Jacques écrasé.

— Monsieur ne laisse pas une carte? »

Jacques secoua la tête et s'éloigna le cœur serré.

De toutes les personnes qui lui tenaient par les liens du sang, sa mère exceptée, ou qu'il avait aimées, il ne lui restait plus à voir qu'Hortense Frimond.

Jacques se fit conduire à Neuilly. Hortense habitait toujours la petite maison isolée, près de la rivière, au fond du jardin noir. La femme qui la servait conduisit Jacques dans cette pièce du rez-de-chaussée où déjà il avait été reçu. Hortense s'y trouvait. Elle leva la tête languissamment et lui tendit la main sans témoigner aucune surprise. Ce n'était plus que l'ombre d'elle-même. Jacques ne la reconnut qu'au son de la voix. Il n'osait pas l'interroger; mais, tirant de sa poche une lettre coupée aux plis, elle la lui présenta tout ouverte.

Cette lettre portait le timbre de Constantine; sir William l'avait signée.

Un frisson parcourut les veines de Jacques; sa main tomba sur ses genoux.

Une longue lettre écrite par l'officier que sir William avait sauvé enveloppait les quelques mots que le soldat expirant avait adressés à sa mère, et racontait comment il était mort.

« J'ai demandé la tunique trouée de mon pauvre enfant et sa chemise pleine de sang, dit Hortense,

après que Jacques eut achevé cette lecture.... les voilà. »

Elle ouvrit une armoire et lui fit voir ces reliques de la mort.

Jacques tomba auprès d'Hortense; les larmes jaillirent de ses yeux.

« Ah! pourquoi suis-je revenu! murmura-t-il.

— Si vous me voyez si tranquille, c'est que je n'irai pas loin, » dit Hortense.

Quand il se retira, Hortense l'accompagna jusqu'à la porte du jardin.

« Je ne sors jamais de ce tombeau, dit-elle; je mourrai auprès de ce qui me reste de lui. »

La nuit était profonde; elle regarda le ciel noir.

« Ah! que c'est long la vie! » reprit-elle.

Au moment de se séparer de Jacques, qui étouffait, Hortense lui prit les deux mains ensemble, et de cette voix qu'elle avait jadis :

« Au moins, vous, êtes-vous heureux? dit-elle.

— Moi? je suis seul! » répondit Jacques.

Un mois après, et comme si elle avait voulu embrasser son fils une dernière fois avant d'expirer, Mme Antoine Bernard rendait son âme à Dieu. Gertrude l'accompagna dans la tombe. Jacques veilla toute une nuit auprès des deux saintes femmes. La richesse seule lui restait.

A quelque temps de là, un soir, après ces longues heures de travail et d'élucubrations remplies par le

mouvement orageux des affaires, Jacques éprouva un sentiment profond de lassitude. Il lui semblait, pour la première fois de sa vie, qu'il manquait d'air. Les murs de son hôtel l'écrasaient. Rien, pas un bruit, pas un son, pas un rire sous les hauts plafonds. Partout des dorures et personne dans les appartements.

Il prit le chemin d'Auteuil et poussa la porte du jardin, derrière lequel on voyait le chalet de M. de Maurs. Le jardinier, qui connaissait Jacques, le salua d'un air jovial.

« Monsieur vient bien tard, » dit-il.

Jacques fit encore quelques pas ; le chalet paraissait tout illuminé; les fenêtres du rez-de-chaussée étaient ouvertes. A travers le feuillage des lilas et des chèvrefeuilles, il aperçut plusieurs personnes assises autour de la table, dans la salle à manger; une grande clarté en sortait.

M. de Maurs, pris à l'improviste, fêtait le retour d'un voyageur avec lequel il s'était rencontré pendant près de quinze mois dans les solitudes de l'Orégon, et qu'un ami commun lui avait amené. L'essaim des souvenirs s'était joyeusement abattu parmi les convives. Fernand était auprès de Marcelle, dont le sourire intelligent et le regard bon semblaient éclairer la chambre. Son premier-né, barbouillé de confitures, allait et venait autour de la table, présentant à tout le monde son joli visage

rose; un autre enfant au maillot, tout rond, agitait ses petites mains et faisait entendre ce doux gazouillement qui dit tant de choses au cœur des mères; Marcelle le couvait des yeux. M. de Maurs tenait un verre à la main. Fernand remplissait gaiement ceux de leurs hôtes; la joie la plus aimable petillait avec le vin de Champagne dans ce petit cercle d'amis.

Jacques entra, et, prenant un verre, l'éleva au-dessus de la table :

« Messieurs, dit-il, pour un pauvre millionnaire, s'il vous plaît! »

FIN.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C[ie]
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21